

LA CONFRÉRIE DE LA DAGUE NOIRE

Tome 2

LA MALÉDICTION DU VAMPIRE

(Lover Eternal de J. R. Ward)

À Caldwell, dans l'État de New-York.

Depuis toute éternité, les vampires mènent une guerre sans merci contre la Lessening Société, des égorgeurs aux ordres de l'Omega, le mal absolu.

Contre eux se trouvent six Guerriers : la Confrérie de la Dague Noire. Qui vit en autarcie depuis que le Roi Aveugle, Kohler, a repris ses droits héréditaires.

Le directeur de la Lessening Société, Mr X, se donne pour but de décimer la Confrérie afin de massacrer ensuite les Civils vampires en toute impunité.

***Rhage** est le plus puissant des Frères et son physique exceptionnel lui assure un succès sans pareil auprès des femmes, humaines ou vampires. Il est aussi victime d'une malédiction imposée par la Vierge Scribe, la toute puissante déité responsable de l'existence des vampires : Il est en effet est possédé par une bête féroce qui se libère lorsqu'il est sous tension.*

***Mary Luce** est une courageuse humaine en phase terminale de cancer qui a d'autres soucis en tête qu'une aventure à court terme. Mais elle cédera à sa fascination pour cet "homme" hors du commun.*

***Autres personnages** : Les cinq autres membres de la Confrérie (Kohler, Tohrment, Viscs, Zadiste et Fhurie) ; les shellanes des guerriers : Beth et Wellsie ; l'ex-inspecteur Butch O'Neal, qui vit avec les Frères ; et quelques vampires civils : Marissa et son frère, Havers, le médecin-vampire ; Bella, une femelle vampire amie de Marie ; et John Matthew, un orphelin vampire que recueillera la Confrérie...*

Parmi les lessers : Mr X, le directeur, et Mr O, un membre particulièrement violent...

LEXIQUE DES TERMES ET DES NOMS PROPRES

Ahvenge : Vengeance, généralement menée par un mâle au profit d'une femelle

Appel : Période de fertilité des vampires femelles (durée moyenne de deux jours), accompagnée d'intenses pulsions sexuelles. En règle générale, l'appel survient environ cinq ans après la transition d'une femelle, puis une fois tous les dix ans. Tous les vampires mâles sont réceptifs à proximité d'un vampire femelle pendant cette période, qui peut s'avérer dangereuse, caractérisée par des conflits et des combats entre des mâles rivaux, si la femelle n'a pas de compagnon attiré.

Attendhente : Éluë qui sert la Vierge Scribe de très près.

Au-delà : dimension intemporelle où les morts retrouvent leurs êtres chers et passent l'éternité.

Cohntehtst : Défi lancé par un mâle à un autre et réglé par les armes pour posséder une femelle.

Confrérie de la Dague Noire : Organisation de guerriers vampires chargés de protéger leur race contre la *Lessening* Société. Des unions sélectives leur ont conféré une force physique et mentale hors du commun, ainsi que des capacités de guérison rapide. Les membres sont admis dans la Confrérie par cooptation. Agressifs, indépendants et secrets par nature, les Frères vivent à l'écart et entretiennent peu de contacts avec les autres castes, sauf quand ils doivent se nourrir. Ils font l'objet de nombreuses légendes et d'une vénération dans la société des vampires. Seules de très graves blessures peuvent leur ôter la vie.

Dhunhd : Enfer

Doggen : Serviteur d'une espèce particulière parmi les vampires, qui obéit à des pratiques anciennes et suit un code d'habillement et de conduite extrêmement formel. Les *doggens* peuvent s'exposer à la lumière du jour, mais vieillissent relativement vite. Leur espérance de vie est d'environ cinq cents ans.

Ehros : Éluë entraînée aux pratiques sexuelles.

Éluës : Vampires femelles au service de la Vierge Scribe. Elles ont un haut statut social, mais leur orientation est plus spirituelle que temporelle. Elles ont peu d'interaction avec la population civile, ou les mâles en général, mais peuvent s'unir à des Frères pour assurer leur descendance. Elles possèdent des capacités de divination. Dans le passé, elles avaient pour mission de satisfaire les besoins (sang ou sexe) des membres célibataires de la Confrérie, mais cette pratique est tombée en désuétude.

Esclave de sang : Vampire mâle ou femelle assujetti à un autre vampire pour ses besoins en sang. Tombée en désuétude, cette pratique n'a cependant pas été proscrite.

Fakata : Tenue de cérémonie pour l'Autre Côté, sorte de pyjama de soie blanche.

Ghardien : Tuteur, avec différents degrés d'autorité. Le plus puissant est celui d'une *sehcluse*.

Glymera : Cœur de l'aristocratie, ensemble des membres du plus haut rang.

Hellren : Vampire mâle dans un couple. Un mâle peut avoir plusieurs compagnes.

Leahdyre : Personne de pouvoir et d'influence sur un groupe.

Leelane : Terme affectueux signifiant « chérie ».

Lheage : Terme de respect dans un couple aux pratiques sexuelles particulières, utilisé par la soumise envers son maître.

Lessening Société : Organisation de tueurs à la solde de l'Omega. Ses membres sont les *lessers*.

Lesser : Membre de la *Lessening* Société. Ex-humain devenu non-vivant, qui a vendu son âme à l'Omega. Il est chargé par son maître d'exterminer les vampires. Seul un coup de poignard en pleine poitrine le fait disparaître. Il est impuissant et n'a nul besoin de s'alimenter ni de boire. Avec le temps, il perd toute pigmentation (cheveux, peau, iris). Il dégage une odeur de talc très caractéristique. Initié par l'Omega, un *lesser* conserve dans une jarre de céramique le cœur qui lui a été ôté. Son sang devient celui de son maître, noir et huileux.

Lewlhen : Cadeau.

Mahman : Mère, terme d'affection.

Mhis : Brouillard né d'un champ d'illusion destiné à protéger un territoire physiquement délimité.

Nalum ou **Nalla** : bien-aimé(e).

Newling : Vierge.

Omega : Force mystique et malveillante cherchant à exterminer l'espèce des vampires par rancune contre la Vierge Scribe, sa sœur. Il existe dans une dimension intemporelle, le Dhunhd, et jouit de pouvoirs extrêmement puissants, mais pas de celui de création.

Phearsom : Terme faisant référence à la puissance des organes sexuels d'un mâle. La traduction littérale donnerait quelque chose du genre « capable de séduire une femelle. »

Première famille : Roi et reine des vampires, ainsi que leur descendance éventuelle.

Princeps : Noble. Le plus haut rang de l'aristocratie, après la Première Famille et les Élues. Titre obtenu uniquement héréditaire, qui ne peut être conféré.

Pyrocant : Personne qui provoque une faiblesse ou un risque chez un mâle. Il peut s'agir d'une faiblesse interne, une addiction par exemple, ou externe, comme un(e) amant(e).

Rahlman : Sauveur.

Rhyte : Forme d'expiation d'une faute accordée par un offenseur permettant à un offensé de laver son honneur. Lorsqu'il est accepté, l'offensé choisit l'arme et frappe l'offenseur, qui ne se défend pas.

Sehclusion : Statut conféré par le roi à une femelle à la requête de sa famille qui la place sous la tutelle exclusive de son *ghardien*, en général le mâle le plus âgé de la maison. Le tuteur a toute autorité pour déterminer le mode de vie de la *sehcluse*, sa liberté et ses interactions avec le monde extérieur.

Shellane : Vampire femelle d'un couple. En règle générale, elle n'a qu'un seul compagnon, en raison du caractère extrêmement possessif des vampires mâles.

Sympathe : Espèce particulière parmi les vampires qui se caractérise entre autres par l'aptitude et le goût de manipuler les émotions d'autrui pour en obtenir l'énergie. Au cours des siècles, ils ont été rejetés et même parfois massacrés par les autres vampires. Ils sont en voie d'extinction.

Tahilly : Terme tendre, « ma chère ».

Trahynner : Terme de respect mutuel et d'affection entre mâles. Littéralement « ami très cher ».

La Tombe : Caveau sacré de la Confrérie de la Dague Noire, utilisé pour les cérémonies et le stockage des jarres de céramique récupérées sur les *lessers* éliminés. S'y déroulent en particulier les initiations, les passages vers l'Au-delà et diverses mesures disciplinaires. L'accès à la Tombe est réservé aux membres de la Confrérie, à la Vierge Scribe et aux futurs initiés.

Transition : Moment critique où un vampire mâle ou femelle devient adulte, (vers vingt-cinq ans) et acquiert ses caractéristiques raciales. C'est la première fois où se pratique un échange de sang entre vampire. Certains n'y survivent pas, notamment les mâles. Avant leur transition, les mâles *pré-trans* n'ont aucune force physique, ni de maturité sexuelle et sont incapables de se dématérialiser.

Vampire : Membre d'une race distincte, avec des caractéristiques génétiques qui ne s'obtiennent en aucun cas par morsure ou autre. Après leur transition, les vampires ne peuvent plus s'exposer à la lumière du jour et doivent boire du sang à intervalles réguliers sur un vampire du sexe opposé. Le sang humain n'a sur eux qu'un effet à très court terme. Ils peuvent se dématérialiser à volonté, mais dans certaines conditions. Ils ont la faculté d'effacer les souvenirs récents des humains. Leur espérance de vie est d'environ mille ans. Parfois, un vampire se reproduit avec un humain, et un sang-mêlé ne subit pas forcément la transition.

Vierge scribe : Force mystique œuvrant comme conseiller du roi, gardienne des archives vampires et pourvoyeuse de privilèges. Existe dans une dimension intemporelle, l'Autre Côté, entourée des Élues. Ses pouvoirs sont immenses. Elle est capable d'un unique acte de création, et a ainsi conféré aux vampires leur existence et privilège. D'où sa guerre avec l'Omega, son frère.

Wahlker : Survivant(e).

LA MALÉDICTION DU VAMPIRE

Chapitre 1

— Bon sang, V. À cause de toi, je suis mort.

Butch O'Neal farfouillait vainement dans son tiroir à la recherche de chaussettes en soie noire. Et ne trouvait que celles en coton blanc.

Attends un peu... Il sortit une chaussette noire orpheline. Pas exactement la gloire.

— Si tu es mort, Cop, je ne vois pas pourquoi tu t'inquiètes de tes chaussettes.

Butch jeta un coup d'œil à son colocataire— fan comme lui des *Red Sox* et aussi, l'un de ses meilleurs amis.

Qui tous les deux se trouvaient être des vampires.

À peine sorti de la douche, Viscs n'avait qu'une serviette enroulée autour des hanches et exhibait sa poitrine large et ses bras épais. Il enfila un gant de cuir noir sur sa main gauche entièrement tatouée.

— Mais pourquoi piques-tu toujours mes chaussettes ?

Viscs eut un grand sourire qui découvrit ses canines au milieu de sa barbe noire.

— Je trouve ça marrant.

— Tu pourrais dire à Fritz de t'en acheter, non ?

— Il est bien trop occupé à assouvir ta nouvelle passion pour les fringues.

D'accord. C'est vrai que Butch s'était récemment découvert une frénésie pour Versace, mais en quoi ça empêchait-il d'avoir quelque autres dizaines de chaussettes en soie dans la baraque ?

— Je lui en demanderai pour toi.

— Tu es une vraie mère. (Lorsque Viscs repoussa ses cheveux, les tatouages sur sa tempe gauche apparurent brièvement.) Tu as besoin de l'Escalade ce soir ?

— Oui merci, dit Butch en enfilant nu-pied ses mocassins Gucci.

— Tu vas encore chez Marissa ?

Butch hocha la tête.

— Je veux en avoir le cœur net. Une fois pour toutes.

Et il avait le net sentiment que ce son cœur allait en prendre un sacré coup.

— C'est une femelle de valeur, remarqua V.

Bien sûr. Et ça expliquait sans doute qu'elle ne lui retourne pas ses appels. Un ancien-flic accro au Scotch n'était pas exactement le rêve pour une femme— humaine ou vampire. Et qu'ils ne soient pas de la même espèce n'arrangeait rien.

— Bon, Rhage et moi allons vider quelques godets au *Cyclope* ce soir. Tu pourras nous y retrouver quand tu auras—

Ils se retournèrent tous les deux en entendant des coups sonores. Comme si quelqu'un matraquait la porte avec un bélier.

Viscs resserra sa serviette.

— Bon sang, il faut que le joli-cœur apprenne à utiliser la sonnette.

— Va-le-lui dire. Moi, il ne m'écoute pas.

— Rhage n'écoute jamais personne, dit Viscs en fonçant vers l'entrée.

Alors que le tambourinement s'arrêtait, Butch étudia le choix de ses cravates. Il opta pour une Brioni bleu pâle, baissa le col de sa chemise blanche et enroula le cordon de soie autour de son cou. En avançant vers le salon, il entendit discuter Rhage et Viscs malgré le boucan de "*RU Still Down*" du rappeur 2Pac.

Butch se mit à rire. Bon sang, la vie l'avait trimballé de droite à gauche, parfois dans des endroits franchement degueu, mais il n'aurait jamais pu s'imaginer vivre avec six guerriers vampires. Ou participer plus ou moins à leur combat pour protéger une race secrète menacée d'extinction. Pourtant, il faisait bel et bien partie de la Confrérie de la Dague Noire. Et Rhage, Viscs et lui formaient un sacré trio.

Rhage dormait dans le manoir de l'autre côté de la cour avec le reste de la Confrérie, mais le mec passait tout son temps libre dans la maison de gardien où habitaient V et Butch. La Piaule, comme l'endroit était surnommé, était géniale comparée aux trous où Butch avait vécu autrefois. V et lui avaient chacun une chambre et une salle de bain, et partageaient une kitchenette et un salon décoré comme une chambre d'étudiant résolument moderne : Deux grands canapés en cuir, une TV à écran plasma, un baby-foot, des équipements sportifs partout.

Lorsque Butch entra dans la pièce de séjour, il remarqua que Rhage était déjà équipé pour la nuit : Un long manteau en cuir noir qui lui tombait des épaules aux chevilles, un débardeur noir et un pantalon de cuir noir. Avec ses bottes de combat, le vampire faisait près de deux mètres, et était positivement magnifique. Même un 100% hétéro comme Butch pouvait remarquer ça.

Le physique du salopard écrasait toutes les lois naturelles. Des cheveux blonds, courts sur la nuque et plus longs sur l'avant. Des yeux gris-bleu, de la couleur de la mer aux Bahamas. Et un visage qui enverrait Brad Pitt jouer les Quasimodo.

Malgré son apparence, le mec n'était pas un tendre. Dès le premier abord, on réalisait qu'il y avait quelque chose de sombre et dangereux derrière ce charme ravageur. Rhage était du genre à rire tout en s'expliquant à coups de poing, quitte à cracher ses dents dans l'affaire.

— Quoi de neuf, Hollywood ? demanda Butch.

Rhage eut un grand sourire qui révéla une rangée de dents parfaitement blanches et de longues canines.

— Allez, Cop, il est temps de bouger.

— Bon sang, vampire, tu n'as pas assez consommé la nuit passée ? Cette rouquine avait l'air plutôt vorace. Et sa sœur était du même topo.

— Tu me connais. Je n'arrête jamais.

C'était vrai. Et heureusement pour Rhage, il semblait y avoir un flot ininterrompu de femmes trop heureuses de répondre à ses besoins. Parce que le mec était vraiment insatiable. Il ne buvait pas. Ne fumait pas. Mais il avait une activité sexuelle comme Butch n'en avait jamais vue.

Et pourtant, Dieu sait que Butch n'avait pas exactement fréquenté des enfants de chœur.

Rhage jeta un coup d'œil vers V.

— Habille-toi, mec. Tu ne vas quand même pas te pointer au *Cyclope* avec ta serviette ?

— Lâche-moi un peu, mon Frère.

— Alors magne-toi le train.

Viscs était planté devant une table qui supportait assez de matos informatique pour faire bander Bill Gates. Depuis ce centre d'opérations, V dirigeait la sécurité et la surveillance de toute la propriété de la Confrérie, y compris le manoir, le centre d'entraînement souterrain, la Tombe et leur Piaule, ainsi que les tunnels qui reliaient les bâtiments entre eux. Il contrôlait tout : Les rideaux de fer installés sur chaque fenêtre, la température des pièces, les éclairages, les caméras de surveillance, les portes.

Viscs avait tout agencé et programmé lui-même avant que la Confrérie ne déménage ici trois semaines plus tôt. Les bâtiments et tunnels dataient du début du siècle, mais ils étaient restés longtemps inutilisés. Après les événements de

l'été passé, la Confrérie avait décidé de regrouper ses forces et tous les Frères étaient venus habiter ici.

Lorsque Viscs retourna dans sa chambre, Rhage sortit une sucette de sa poche, arracha le papier et se colla le truc dans la bouche. Butch sentait peser sur lui le regard du Frère, aussi il ne fut pas étonné que l'autre lui tombe dessus :

— Ne me dis pas que tu t'es fait tout beau pour aller au *Cyclope*, Cop. Tu t'es vraiment mis sur ton trente-et-un. Cravate, boutons de manchettes— Et ces trucs sont tout neuf, non ?

Butch lissa la Brioni sur sa poitrine et prit la veste Tom Ford assortie à son pantalon noir. Il ne voulait pas reparler de son histoire avec Marissa. Il avait déjà été assez difficile de l'évoquer avec Viscs. De plus, il n'avait pas grand-chose à dire, non ?

Elle m'a mis sur le cul lorsque je l'ai rencontrée mais elle m'évite depuis trois semaines. Et au lieu de lui fichier la paix, je vais encore aller la supplier comme un minable.

Oui, c'est vraiment le genre de truc qu'il avait envie de raconter à Super-Tombreur, même si le mec était un bon copain.

Rhage fit rouler sa sucette dans sa bouche.

— Dis-moi un truc. Pourquoi tu t'emmerdes avec ces fringues, mec ? Tu ne te sers jamais de ton matos. Je t'ai toujours vu refuser les femelles qui viennent te voir au bar. Tu te réserves pour le mariage ?

— Ouaip. Exactement. Je garde mon attirail au chaud jusqu'à ce que j'arrive à l'autel.

— Allez, je suis vraiment curieux de savoir. Tu penses à quelqu'un en particulier ? (Quand seul le silence lui répondit, le vampire se mit à rire.) Je la connais ?

Butch lui envoya un long regard, cherchant à évaluer s'il valait mieux répondre que se taire pour couper court à d'autres questions. Probablement pas. Une fois Rhage lancé, il n'arrêtait que quand il en avait envie. Il mettait autant d'énergie à parler qu'à tuer.

Rhage secoua tristement la tête.

— Elle ne veut pas de toi ?

— C'est ce que je vais savoir ce soir.

Butch vérifia l'argent qu'il avait sur lui. Seize ans dans la police ne lui avaient pas vraiment donné de quoi frimer. Mais maintenant qu'il traînait avec la Confrérie, il avait tant de fric qu'il n'arrivait même pas à le claquer assez vite.

— Tu as de la chance, Cop.

Butch releva les yeux.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Je me suis toujours demandé quel effet ça faisait de se caler avec une femelle de valeur.

Butch se mit à rire. Le mec était un véritable dieu du sexe, une légende parmi sa race. Viscs disait que les histoires au sujet de Rhage étaient de celles qu'un père transmettait à son fils pour lui apprendre les choses de la vie. L'idée que quelqu'un comme lui soit domestiqué était absurde.

— D'accord, Hollywood, où est le piège ? Vas-y, accouche.

Rhage fit une grimace et détourna le regard.

Bordel, le mec avait été sérieux.

— mince. Écoute, je ne voulais pas dire—

— Non, laisse tomber. (Rhage souriait mais ses yeux étaient vides. Il avança jusqu'à la corbeille où il jeta le bâton de sa sucette.) Bon, on peut y aller maintenant ? J'en ai marre de vous attendre, les mecs.

Marie Luce entra dans son garage, coupa le moteur de sa Civic et regarda les pelles à neige accrochées à des pitons en face d'elle.

Elle était fatiguée, bien que sa journée n'ait pas été si terrible. Répondre au téléphone et remplir des papiers chez un avocat n'avait rien d'épuisant, ni physiquement, ni mentalement. Elle ne devrait pas être aussi exténuée.

Mais c'était peut-être justement le problème : Elle n'exerçait pas réellement son cerveau, aussi elle s'ennuyait.

Était-il temps de retourner avec les enfants ? Après tout, c'était ce qu'elle avait appris à faire. Ce qu'elle aimait faire. Travailler avec ses patients autistes et les aider à découvrir un moyen de communiquer, voilà qui offrait toutes sortes de récompenses, personnelles et professionnelles. Et cette pause de deux ans n'avait pas été un choix de sa part.

Peut-être pourrait-elle rappeler le centre pour voir s'ils avaient une ouverture ? Et même si ce n'était pas le cas, elle pourrait laisser sa candidature au cas où quelque chose se présente.

Oui, c'est ce qu'elle ferait dès demain. Il n'y avait aucune raison d'attendre davantage.

Mary attrapa son sac et sortit de la voiture. Dès que la porte du garage se referma, elle fit le tour jusqu'à l'entrée de sa maison et ramassa son courrier. Elle regarda rapidement les factures, puis s'arrêta pour aspirer par le nez l'air

froid de cette nuit d'octobre. Qui lui fit vibrer les sinus. Il y avait un bon mois que l'automne avait succédé à l'été, le changement de saisons intervenant juste après qu'un front d'air froid arrive du Canada.

Elle aimait bien l'automne. Et l'appréciait tout particulièrement au nord de New-York.

Effectivement, Caldwell, la ville où elle était née et où elle mourrait très probablement, était située à plus d'une heure au nord de Manhattan. Coupée en deux par le fleuve Hudson— « *Caldie* », comme disaient les locaux— ressemblait à toutes les petites villes des États-Unis. Avec des secteurs riches, d'autres pauvres, et certains franchement dangereux. Des grandes surfaces et des McDonald. Des musées et les bibliothèques. Des faubourgs bourgeois entourant un centre-ville en perdition. Trois hôpitaux, deux lycées, et même un parc où s'élevait une statue de George Washington.

Elle renversa la tête et regarda les étoiles, réalisant qu'il ne lui viendrait jamais à l'idée de partir. Mais elle ne savait trop si c'était par loyauté ou par manque d'imagination.

Peut-être était-ce à cause de sa maison, pensa-t-elle en revenant vers la porte d'entrée. La ferme aménagée était située à l'extrémité d'une ancienne propriété agricole, et elle avait fait une offre un quart d'heure après être entrée là avec l'agent immobilier. L'intérieur était intime et chaleureux. Et... charmant.

C'était pour ça qu'elle avait acheté les lieux quatre ans auparavant, juste après le décès de sa mère. Elle avait eu besoin de quelque chose de *charmant*, et d'un nouveau décor. La ferme était tout ce que la maison où elle avait grandi n'était pas. Ici, le plancher de pin avait la chaude couleur du miel, un vernis clair et sans taches. Et ses meubles flambant neuf venaient de chez Crate et Barrel— elle n'avait rien d'ancien ou de défraîchi. Les tapis au sol étaient en sisal (*NdT : Plante originaire du Mexique d'où on extrait une fibre pour la fabrication de cordage, de tissus grossiers, de tapis.*) Et tout le reste, des housses jusqu'aux rideaux, des murs aux plafonds, était d'un blanc crémeux.

C'était son aversion pour l'obscurité qui avait guidé sa décoration. Et après tout, en n'utilisant que des variations de beige, tout était bien assorti non ?

Elle déposa ses clés et son sac dans la cuisine et vérifia son téléphone. Le répondeur indiqua : « *Vous avez... deux... nouveaux messages* »

— *Hey, Mary, c'est Bill. Écoute, je vais accepter ton offre. Si tu peux prendre ma place à la hotline ce soir pour quelques heures, ça m'arrangerait bien. Si tu ne me rappelles pas, je considère que c'est bon. Merci encore.*

Elle effaça le message avec un « *bip* ».

— *Mary, ici le cabinet du Docteur Delia Croce. Nous aimerions faire d'autres analyses suite aux résultats de vos contrôles du trimestre. Pourriez-vous prendre rendez-vous dès réception de ce message ? Nous vous recevrons immédiatement. Merci, Mary.*

Mary reposa le téléphone.

Le tremblement commença au niveau des genoux et remonta jusqu'aux muscles de ses cuisses. Lorsqu'il atteignit son estomac, elle envisagea d'aller vomir dans la salle de bain.

Les résultats... Nous vous recevrons immédiatement.

C'est revenu, pensa-t-elle. Sa leucémie était revenue.

Chapitre 2

— Qu'allons-nous lui dire ? Il arrive d'ici vingt minutes.

M. O fixa d'un regard ennuyé son collègue devenu hystérique, pensant que si le *lessier* continuait un tant soit peu à gesticuler, il aurait bientôt tout d'un culbuto.

Bon sang, E était vraiment un nullard. O n'arrivait pas à comprendre que quelqu'un ait pu l'introduire dans la *Lessening* Société. Le mec avait la vue courte. Peu de concentration. Et aucun courage pour la nouvelle direction qu'avait pris leur guerre contre les vampires.

— Qu'allons-nous—

— *Nous* n'allons rien lui dire du tout, répondit O en regardant la cave autour de lui.

Il y avait des couteaux, des rasoirs et des marteaux jetés en vrac sur un grossier établi dans un coin. Et des flaques de sang ici et là, mais pas sous la table comme c'aurait dû être le cas. Et en plus du sang rouge, il y avait des taches d'un noir huileux à cause des blessures de E.

— Mais le vampire s'est enfui avant qu'on ait pu en tirer des informations.

— Merci de me le rappeler.

Ils avaient à peine commencé à travailler le mâle lorsqu'O avait été appelé à la rescousse. Le temps qu'il revienne, E avait laissé s'enfuir le vampire, écopé de quelques coupures et s'était retrouvé tout seul sanguinolent dans un recoin.

M. X, leur salopard de patron, allait être méchamment énervé et, bien que O déteste le mec, il était au moins d'accord avec lui sur un point : Toute erreur était impardonnable.

O regarda E encore un moment, trouvant dans son agitation la solution à ses deux problèmes, l'immédiat et celui à long terme. O sourit alors et E, l'imbécile, sembla rassuré.

— Ne vous inquiétez pas, marmonna O. Je vais lui dire que nous avons emmené le corps dans les bois pour le laisser au soleil. Aucun problème.

— Vous allez lui parler ?

— Bien sûr. Mais vous devriez rentrer. Il ne va pas être content.

E hocha la tête et fonça vers la porte.

— Á plus tard.

C'est ça, dis-moi aussi bonne nuit, sombre connard, pensa O tout en commençant à nettoyer la cave.

Vue de la rue, la minable petite baraque où ils travaillaient n'avait rien de remarquable, coincée entre un immeuble condamné et la carcasse noircie de ce qui avait été un restaurant barbecue. Et puis le quartier, mélange de taudis et de commerces minables, était parfait pour eux. Les gens se terraient la nuit, et le bruit d'un coup de feu était aussi courant qu'une alarme de voiture. Aussi personne ne s'étonnait d'entendre quelques hurlements.

De plus, il était facile d'aller et venir discrètement. Vu la fréquentation du coin, tous les lampadaires de la rue avaient été fracassés et la lumière qui provenait des autres logements était négligeable. Autre avantage, la cave de la maison avait une entrée directe sur l'arrière. Y faire entrer ou sortir un corps dans un sac ne posait aucun problème.

Même si quelqu'un voyait quelque chose, éliminer le témoin ne prendrait qu'un instant. Et personne ne serait surpris. Ici, les petits cons trouvaient vite le chemin du cimetière. Outre taper sur les bonnes femmes ou boire de la bière, mourir était la seule spécialité des gens du coin.

O ramassa un couteau et nettoya le sang noir de E qui maculait la lame.

La cave n'était pas bien grande, le plafond assez bas, mais il y avait de la place pour la vieille table qu'ils utilisaient pour travailler et l'établi délabré où ils gardaient leurs instruments. Pourtant, O n'était pas satisfait. Il était lui impossible de garder longtemps un vampire en toute sécurité, et ça voulait dire qu'il perdait un important moyen de persuasion. Le temps avait un impact important sur les facultés mentales et physiques d'un prisonnier. Bien utilisé, le passage des jours était aussi puissant pour faire parler un civil qu'un outil capable de lui briser les os.

O aurait voulu quelque chose d'isolé dans les bois, assez grand pour appréhender plusieurs captifs. Vu que les vampires devenaient fumée à la moindre lueur du jour, il fallait les protéger du soleil. Mais si on se contentait de les enfermer, il y avait le risque qu'ils se dématérialisent sous votre nez. Il fallait du fer pour les garder—

Il entendit claquer une porte au dessus, puis des pas descendre les escaliers.

M. X apparut sous la lumière de l'ampoule nue.

Le directeur des *lessers* faisait un mètre quatre-vingt-dix et était bâti comme un linebacker (*NdT : Joueur en défense de football américain.*) Et comme tout *lessor* depuis longtemps dans la Société, il était complètement délavé. Ses cheveux et sa peau étaient blanchâtres, ses iris aussi pâles qu'une vitre opaque.

Comme O, le directeur portait l'uniforme habituel des *lessers* : Un pantalon noir et souple, un col-roulé noir et un blouson de cuir qui dissimulait ses armes.

— Dites-moi, M. O, où en êtes-vous de votre travail ?

Comme si le foutoir de la cave n'était pas une explication suffisante.

— Suis-je responsable de cette baraque ? demanda O.

M. X avança calmement jusqu'à l'établi où il ramassa un burin.

— Oui, d'une certaine façon.

— Alors puis-je faire en sorte que ceci— (il désigna de la main le désordre alentour,) — n'arrive plus jamais ?

— Que s'est-il passé ?

— Qu'importent les détails. Le civil s'est échappé.

— Survivra-t-il ?

— Je n'en sais rien.

— Étiez-vous là quand c'est arrivé ?

— Non.

— Racontez-moi tout. (M. X eut un sourire lorsque le silence s'éternisa.)

Vous savez, M. O, votre loyauté peut vous coûter cher. Ne préférez-vous pas que je punisse le véritable coupable ?

— Je veux m'en occuper moi-même.

— J'en suis certain. Mais si vous ne dites rien, je peux décider de vous faire payer cet échec. Voulez-vous en courir le risque ?

— Oui, si je peux ensuite faire ce que je veux du coupable.

M. X se mit à rire.

— Je veux bien vous croire.

O attendit, regardant le bout pointu du burin refléter la lumière tandis que M. X marchait à travers la pièce.

— Je vous ai donné le mauvais partenaire, non ? marmonna M. X en ramassant par terre une paire de menottes qu'il laissa retomber sur l'établi. Je croyais que M. E pourrait s'améliorer à votre contact. Mais ce n'est pas le cas. Et je suis heureux que vous m'ayez parlé avant de le punir. Nous savons tous les deux que vous aimez mieux travailler seul. Et que ça m'énerve. (M. X se tourna vers O et fixa sur lui ses yeux morts.) En prenant tout ça en compte, et surtout vu que vous m'en avez d'abord parlé, je vous laisse M. E.

— Je veux une punition publique.

— Devant votre escadron ?

— Et les autres.

— Vous voulez leur prouver quelque chose ?

— Je veux améliorer le rendement.

M. X eut un sourire froid.

— Vous êtes un petit salaud arrogant.

— J'ai la même taille que vous.

Soudain, O réalisa qu'il ne pouvait plus remuer ni bras ni jambes. M. X avait déjà utilisé sur lui ce truc paralysant, aussi ce n'était pas vraiment une surprise. Mais le mec avait toujours le burin dans la main et il s'approchait de O. Qui lutta contre l'emprise. Une suee perla sur son corps mais il ne put pas bouger.

M. X se pencha jusqu'à ce que leurs poitrines se touchent. Et O sentit quelque chose contre ses reins.

— Amusez-vous bien, fiston, marmonna l'autre contre son oreille. Mais faites bien attention. Même si votre pantalon a la même taille que le mien, vous n'êtes pas moi. Je vous verrai plus tard.

Le mec quitta la cave. La porte en haut des escaliers s'ouvrit et claqua.

Dès que O put bouger, il mit la main dans sa poche arrière.

M. X lui avait rendu le burin.

Rhage sortit de l'Escalade et vérifia l'obscurité autour du *Cyclope*, espérant voir quelques *lessers* leur sauter dessus. Mais sans y croire vraiment. Ce soir, Viscs et lui avaient arpenté les rues durant des heures et ils n'avaient rien débusqué. Pas même un souffle. C'était étrange.

Et pour quelqu'un comme lui qui avait besoin de combattre pour des raisons personnelles, c'était aussi terriblement frustrant.

Bien sûr, la guerre entre la *Lessening* Société et les vampires subissait des cycles, et ils vivaient actuellement une période creuse. Ce qui était logique. En juillet dernier, la Confrérie de la Dague Noire avait détruit le centre de recrutement de la Société et quelques-uns de leurs meilleurs hommes. Les *lessers* étaient manifestement en train de regrouper leurs forces.

Heureusement, Rhage avait une autre façon de décompresser.

Il étudia l'antre du vice qui était le point de chute de la Confrérie ces jours-ci. *Le Cyclope* était situé à l'extrémité de la ville, avec une fréquentation habituelle de motards et de mecs qui bossaient dans le bâtiment, des hommes durs prêts à régler leurs problèmes à coups de poings sans trop user de diplomatie. Le bar en lui-même n'avait rien d'original : Un bâtiment de plain pied entouré d'asphalte. Des poids-lourds, de simples berlines et des Harley étaient garés dans le parking.

Par les petites fenêtres, on voyait les néons rouges, bleus et jaunes qui signalaient des pubs de bière, Coors, Bud Light ou Michelob.

Les gens du coin ne buvaient pas de Corona ni de Heineken.

En sortant de la voiture, Rhage avait le corps tendu, la peau hypersensible et les muscles noués. Il s'étira, cherchant à détendre ses bras. Mais ne fut pas surpris de ne ressentir aucun soulagement. Ce soir, il ressentait lourdement le poids de sa malédiction, et la situation allait vite devenir critique. S'il ne trouvait pas rapidement un moyen de se calmer, il risquait un sérieux problème. Merde, c'est lui qui allait devenir le sérieux problème.

Merci beaucoup à vous, Vierge Scribe.

Il était déjà difficile qu'il soit né hyperactif avec un pouvoir physique excessif, un excité doté d'une force qu'il n'avait su ni apprécier ni maîtriser. Mais ensuite, il avait contrarié la femelle mystique qui dirigeait leur race. Elle n'avait été que trop heureuse d'ajouter un poids à son fardeau héréditaire. Désormais, s'il ne décompressait pas de façon régulière, il risquait le pire.

Le combat et le sexe étaient ses deux options pour faire baisser la pression, et il en usait comme un diabétique de son insuline. Avec une orgie de chaque, il réussissait généralement à rester en ligne, même si parfois ça ne suffisait pas. Et dans ce cas, le danger était réel pour tout le monde, lui y compris.

Seigneur, il en avait tellement marre d'être coincé dans ce corps, soumis à ces demandes incessantes, toujours à essayer de ne pas plonger dans un gouffre sans fond. Bien sûr, sa tronche et sa force avaient de quoi faire tomber raide, mais il les aurait échangés pour devenir un maigre et affreux quidam si ça avait pu lui apporter la paix. Il ne savait plus à quoi ressemblaient la détente et la sérénité. Il avait même parfois du mal à se reconnaître.

La désintégration de son être avait démarré assez vite. Quelques années après sa malédiction, il avait cessé d'espérer la paix, s'efforçant juste de ne pas nuire à autrui. Et peu à peu, il s'était senti mourir intérieurement. Maintenant, un siècle après, il vivait le plus souvent comme anesthésié, rien de plus qu'une enveloppe vide dans un joli emballage.

Il était lucide et n'essayait pas de nier la menace qu'il représentait. Parce que personne n'était en sécurité près de lui. Et ça le tuait, bien plus que la douleur physique qu'il devait subir quand sa malédiction lui échappait. Il vivait dans la terreur permanente de blesser l'un de ses Frères. Ou Butch, depuis ce dernier mois.

Rhage fit le tour du 4x4 et regarda l'humain à travers le pare-brise. Qui aurait cru qu'il se sentirait un jour aussi proche d'un *homo sapiens* ?

— On te voit plus tard, Cop ?

Butch haussa les épaules.

— Sais pas.

— Bonne chance, mec.

— On verra bien.

Rhage poussa en juron tandis que l'Escalade s'éloignait, puis Viscs et lui traversèrent le parking.

— Qui est-ce, V ? L'une d'entre nous ?

— Marissa.

— *Marissa* ? Tu parles bien de l'ex-*shellane* de Kohler ? (Rhage secoua la tête.) Oh, merde, je veux tout savoir. V, raconte-moi.

— Je ne le charrie pas là-dessus. Et je ne veux pas que tu le fasses.

— Et tu n'es pas curieux ?

V ne répondit pas et ils arrivaient déjà devant l'entrée du bar.

— D'accord, tu le sais déjà, non ? demanda Rhage.

Alors qu'ils atteignaient la porte, V se contenta de hausser les épaules. Mais Rhage l'arrêta en posant sa main sur le panneau de bois.

— Hey, V, dis-moi— as-tu déjà rêvé de moi ? Que sais-tu de mon futur ?

Viscs tourna vivement la tête. Dans la lumière du néon de la pub Coors, son œil gauche cerné de tatouages devint entièrement noir. La pupille s'élargit jusqu'à avaler tout l'iris et le blanc de l'œil, jusqu'à que tout ne soit qu'un trou ouvert sur le néant.

C'était comme regarder vers l'infini. Ou peut-être dans l'Au-delà... après la mort.

— Tu veux vraiment savoir ? dit le Frère.

Rhage laissa sa main retomber.

— Il y a juste une chose qui m'intéresse. Vais-je vivre assez longtemps pour être libéré de ma malédiction ? Histoire de retrouver un peu de calme.

La porte s'ouvrit et un ivrogne la traversa en zigzagant, comme un poids-lourds avec un essieu cassé. Le mec fonça vers les buissons, vomit puis tomba en avant sur l'asphalte.

La mort est une façon comme une autre de trouver la paix, pensa Rhage. Et tout le monde mourait. Même les vampires. Un jour ou l'autre.

Il ne chercha plus à croiser le regard de son Frère.

— Laisse tomber, V. Je ne veux pas vraiment savoir.

Il avait déjà été maudit une fois et avait encore quatre-vingt-onze ans avant d'être libre. Quatre-vingt-onze ans, huit mois et quatre jours avant la fin de sa

punition, avant que la bête ne fasse plus partie de lui. Pourquoi lui faudrait-il en plus apprendre qu'il ne vivrait peut-être pas assez longtemps pour être libéré de ce foutu truc ?

— Rhage.

— Quoi ?

— Je vais te dire une chose. Celle qui t'es destinée approche. Et tu la rencontreras bientôt.

Rhage se mit à rire.

— Oh, c'est vrai ? Et à quoi ressemble cette femelle ? Je les préfère—

— Je vois une vierge.

Rhage ressentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Et sursauta.

— Tu te fous de moi ?

— Regarde-moi. Tu penses vraiment que je te mens ?

Viscs s'arrêta un moment, puis il ouvrit la porte, libérant un relent de bière et de corps humains mêlés aux pulsations d'une vieille chanson des Guns N' Roses.

Alors qu'ils entraient, Rhage marmonna :

— Parfois, tu me fiches la trouille, mon Frère. Vraiment.

Chapitre 3

Pavlov avait raison, pensa Mary en conduisant jusqu'au centre ville. Parce que sa réaction de panique en écoutant le message du cabinet du docteur Delia Croce avait été un conditionnement et non pas un raisonnement logique. « *D'autres analyses* », ça pouvait dire n'importe quoi. Et bien qu'elle associe la moindre demande provenant d'un praticien à une catastrophe, elle ne pouvait deviner son futur. Elle n'avait aucune idée de ce qui n'allait pas, ni même que ce soit le cas. Après tout, il y avait bientôt deux ans qu'elle était en rémission, et elle se sentait plutôt bien. Bien sûr, elle se fatiguait vite, mais c'était normal, non ? Entre son travail et son activité bénévole, elle était pas mal occupée.

Elle prendrait rendez-vous au cabinet le lendemain à la première heure. Pour l'instant, elle allait juste travailler et remplacer Bill à la hotline de « SOS-Suicide ».

Elle sentit son anxiété décroître lorsqu'elle prit une profonde inspiration. Les prochaines vingt-quatre heures seraient une épreuve d'endurance, elle avait les nerfs noués par l'expectative et le cerveau en ébullition. Le truc était de gérer les phases de la panique, garder des forces pour le retour de sa peur.

Elle gara sa Civic dans un parking de la 10^e Rue et marcha d'un pas rapide jusqu'à un immeuble de cinq étages. Pas mal défraîchi, le bâtiment résultait d'une tentative datant des années 1970 qui avait tenté d'insérer un îlot professionnel dans un « *environnement à risques* ». L'optimisme n'avait pas payé et le quartier minable abritait désormais des bureaux bien protégés et des appartements bas de gamme.

Mary s'arrêta un moment à l'entrée pour faire un signe de la main à deux policiers dans une voiture de patrouille.

Le quartier général de SOS-Suicide était au premier étage, et elle leva les yeux vers les fenêtres éclairées. Lors de son premier contact, elle avait appelé l'association. Trois ans plus tard, elle répondait aux appels trois nuits par semaine, le mardi, vendredi et samedi. Elle couvrait aussi les vacances et dépannait les autres en cas de besoin.

Personne ne savait qu'elle avait un jour téléphoné. Personne ne savait non plus qu'elle avait eu une leucémie. Et si elle devait à nouveau entrer en guerre contre son propre sang, elle avait bien l'intention de ne pas le divulguer.

Ayant dû assister à la mort de sa mère, elle ne voulait personne pour pleurer à côté de son lit. Elle ne connaissait que trop la rage impuissante qu'on ressentait quand nulle prière n'offrait de guérison spontanée. Elle n'avait pas la moindre intention de jouer un remake du film alors qu'elle lutterait pour respirer tandis que chacun de ses organes mourait l'un après l'autre.

D'accord. La guerre des nerfs recommençait.

Mary entendit un frémissement à sa gauche et aperçut un mouvement rapide, comme si quelqu'un venait de plonger à l'abri de l'immeuble. Elle se reprit et tapa le code pour entrer, puis monta les escaliers. Arrivée au premier, elle appuya sur l'interphone pour accéder aux bureaux de la hotline.

En traversant la réception, elle fit un signe de la main à la responsable, Rhonda Knute, qui était au téléphone. Puis elle salua Nan, Stuart et Lola qui travaillaient ce soir avant de s'installer dans une stalle vide. Après avoir vérifié qu'elle avait un stock conséquent de dossiers vierges, quelques stylos et le livre de référence de l'association, elle sortit une bouteille d'eau de son sac.

La ligne sonna presque immédiatement, et elle vérifia l'identificateur d'appel. Elle reconnut le numéro. Et la police lui avait indiqué qu'il s'agissait d'une cabine publique. Non loin de là.

C'était son inconnu.

À la seconde sonnerie, elle décrocha et suivit la procédure habituelle : « Ici *SOS-Suicide*, Mary à l'appareil. Comment puis-je vous aider ? »

Le silence. Pas même une respiration.

Dans le combiné, elle entendit le vrombissement lointain d'un moteur qui démarrait puis s'évanouissait peu à peu. D'après la police qui avait vérifié l'origine des appels, cet inconnu téléphonait toujours de la rue mais en changeant de cabine, aussi il était impossible à pister.

— Mary à l'appareil. Comment puis-je vous aider ? (Elle baissa la voix et oublia la procédure :) Je sais que c'est vous, et je suis heureuse que vous tentiez encore de me parler ce soir. Mais je vous en prie, dites-moi qui vous êtes et ce qui ne va pas.

Elle attendit. Et la ligne fut coupée.

— Encore un de tes appels ? demanda Rhonda en buvant une gorgée de son thé aux herbes.

Mary raccrocha.

— Comment le sais-tu ?

La femme hochait la tête.

— J'ai entendu pas mal sonner ce soir, mais les autres ne vont plus loin que donner leurs noms. Mais toi, tu étais toute recroquevillée sur ton téléphone.

— Oui, en fait—

— Écoute, les flics sont revenus tout à l'heure. Le seul truc à faire serait de vérifier toutes les cabines de la ville et je ne pense pas qu'ils acceptent d'aller aussi loin.

— Je te l'ai déjà dit, je n'ai pas le sentiment de courir un risque.

— Tu ne peux pas en être sûre.

— Allez, Rhonda, il y a maintenant neuf mois que ça dure, non ? Si quelqu'un devait me sauter dessus, ça serait déjà arrivé. Et j'aimerais vraiment pouvoir aider—

— C'est un autre truc qui me turlupine. Tu as trop envie de protéger cet inconnu. Ça devient personnel.

— Non, pas du tout. Mais il appelle pour une raison que j'aimerais découvrir.

— Mary, arrête. Et écoute-toi. (Rhonda s'approcha, tira une chaise pour s'asseoir puis continua en baissant la voix :) C'est... un peu difficile de te dire ça. Mais je pense que tu devrais faire une pause.

Mary recula.

— Quoi ?

— Tu viens ici bien trop souvent.

— Je travaille le même temps que les autres.

— Mais tu dépasses toujours tes horaires, et tu fais tous les remplacements. Tu es bien trop impliquée. Je sais que tu as pris la place de Bill ce soir, mais je veux que tu partes dès qu'il reviendra. Et je ne veux plus te revoir avant au moins quinze jours. Tu as besoin de faire une pause. C'est un boulot difficile et épuisant, et il faut du recul pour bien le faire.

— Pas maintenant, Rhonda, je t'en prie. Pas maintenant. J'ai besoin d'être là.

— Ce n'est pas le bon endroit pour régler des problèmes personnels, répondit Rhonda en serrant gentiment la main de Mary, et tu le sais très bien. Tu es l'une des meilleures volontaires de l'équipe, et je veux que tu reviennes. Mais pas avant que tu te sois un peu éclairci les idées.

— Je n'en aurais peut-être pas le temps, marmonna Mary entre ses dents.

— Quoi ?

Mary secoua la tête et se força à sourire.

— Rien. Tu as raison, bien sûr. Je partirai dès que Bill reviendra.

Lorsque Bill arriva une heure plus tard, Mary sortit de l'immeuble deux minutes après.

Une fois rentrée chez elle, elle referma sa porte et s'appuya contre le panneau de bois, écoutant le silence. Cet horrible et étouffant silence.

Seigneur, elle aurait donné n'importe quoi pour retourner à la hotline. Elle avait besoin d'entendre les voix calmes des autres bénévoles. Et les sonneries des téléphones. Et le bourdonnement des néons du plafond...

Parce que sans ces distractions, son cerveau vibrait déjà d'images horribles : Un lit d'hôpital. Des seringues. Des sacs de fluides suspendus à côté d'elle. Et l'affreux cliché d'elle à nouveau chauve, la peau grise et les yeux vitreux, jusqu'à ce qu'elle ne se ressemble plus. Jusqu'à ce qu'elle ne soit plus elle-même.

Et elle se souvint de ce que l'on ressentait en cessant d'être une personne. Après que les médecins aient commencé sa chimiothérapie, elle avait vite sombré dans la sous-classe des faibles et des malades, ne devenant pour autrui qu'un pitoyable rappel de la mortalité humaine. Une triste image de la maladie en phase terminale.

Mary traversa le salon en courant, arriva dans la cuisine et ouvrit en grand la porte arrière. Elle émergea dehors dans la nuit, respirant avec difficulté sous le coup de la terreur, mais le choc de l'air glacé la calma peu à peu.

Tu ne sais pas si quelque chose ne va pas. Tu ne sais pas si...

Elle se répéta plusieurs fois ce mantra, essayant de calmer son accès de panique aveugle, puis elle se dirigea vers son bassin.

Qui n'était rien d'autre qu'une grande baignoire dont l'eau sombre, épaisse et ralentie par le froid, ressemblait à de l'huile sous la lueur de la lune. Elle s'assit, enleva ses chaussures et chaussettes, et plongea les pieds dans les profondeurs gelées. Malgré l'engourdissement, elle les laissa immergés, souhaitant avoir le cran de plonger tout entière et d'aller s'accrocher à la grille du fond. Peut-être qu'en y restant assez longtemps, elle pourrait enfin ne plus rien ressentir.

Elle pensa à sa mère. Et à la façon dont Cissy Luce était morte dans son propre lit, dans la maison qu'elles avaient toujours considéré comme leur foyer.

Elle se rappelait si bien de cette chambre, de la façon dont la lumière pénétrait à travers les rideaux de dentelle pour atterrir en pointillés sur les objets comme une chute de neige. Elle revit les murs jaune pâle, la moquette blanc cassé, l'odeur de muscade et de gingembre du pot-pourri. Et le crucifix au dessus du lit. Et la grande icône de la Vierge posée à terre dans un coin.

Ces souvenirs étaient si douloureux que Mary se força à revoir la chambre après l'épreuve, après la maladie et la mort, après que la maison ait été nettoyée pour être vendue. Elle la revit la nuit précédent son départ définitif. Nette.

Propre. Les reliques catholiques de sa mère avaient disparu et un encadrement de Andrew Wyeth (*NdT : Peintre né en 1917 classé parmi les régionalistes et réalistes américains*) couvrait la trace laissée par la croix sur le mur.

Elle ne put retenir ses larmes. Qui se mirent à couler doucement, à tomber dans l'eau du bassin. Elle les regarda heurter la surface et disparaître.

Et quand elle releva la tête, elle n'était pas seule.

Mary bondit sur ses pieds et recula en trébuchant, mais très vite elle s'immobilisa en essuyant ses yeux. Ce n'était qu'un enfant, un adolescent aux cheveux noirs, à la peau pâle. Trop maigre et émacié, mais si beau qu'il ne semblait pas humain.

— Que fais-tu là ? demanda-t-elle sans crainte. (Il était difficile de croire qu'un garçon aussi angélique puisse représenter un danger.) Qui es-tu ?

Mais il ne fit que secouer la tête.

— Tu es perdu ? (Il en avait l'air. Et la température de la nuit était bien trop froide pour le tee-shirt et le jean qu'il avait sur lui.) Comment t'appelles-tu ?

Il leva la main jusqu'à sa gorge et fit un geste, puis secoua la tête. Comme un étranger qui s'impatienterait de ne pouvoir se faire comprendre.

— Tu ne parles pas anglais ?

Il hocha la tête et remua les mains en cadence. Il utilisait le langage des sourds-muets.

Mary se retrouva immédiatement plongée dans son ancienne vie, quand elle enseignait à ses patients autistes à utiliser leurs mains pour communiquer.

— *Tu peux lire sur les lèvres ou bien tu m'entends ?* fit-elle par signes.

Il se figea, comme si le fait qu'elle puisse le comprendre était la dernière chose qu'il ait imaginée.

— *J'entends très bien. Mais je suis muet,* répondit-il.

Mary le fixa un long moment.

— C'est toi qui m'appelle au bureau, non ?

Il hésita, puis hocha la tête.

— *Je n'ai jamais voulu vous faire peur. Et je n'appelais pas pour vous ennuyer. C'est juste que... j'aime bien savoir que vous êtes là. Mais ce n'est que pour ça. Je vous jure,* fit le garçon dont le regard croisait franchement le sien.

— Je te crois.

Mais que pouvait-elle faire à présent ? La hotline interdisait tout contact direct avec les utilisateurs.

Tant pis, elle n'allait certainement pas virer ce pauvre gosse de chez elle.

— Tu veux grignoter quelque chose ?

Il secoua la tête.

— *Je voudrais juste rester un moment avec vous. Je peux me mettre de l'autre côté de la piscine si vous voulez.*

Il devait avoir l'habitude que les gens lui disent de s'écarter d'eux.

— Non, dit-elle. (Il hocha la tête et se détourna.) Attends, assois-toi plutôt à côté de moi.

Il s'approcha lentement, comme s'il attendait à ce qu'elle change d'avis. Mais elle ne fit que se rasseoir et remettre ses pieds dans l'eau, aussi il enleva ses chaussures usées, roula son pantalon en loques et s'installa à un mètre d'elle.

Seigneur, il était vraiment petit.

Lorsqu'il glissa les pieds dans l'eau, il sourit.

— *C'est froid*, indiqua-t-il.

— Tu veux un sweater ?

Il secoua la tête et agita ses pieds en rond dans l'eau.

— Comment t'appelles-tu ?

— *John Matthew.*

Mary eut un sourire en pensant qu'ils avaient un point en commun.

— Deux prophètes du Nouveau testament.

— *Ce sont les nonnes qui m'ont donné ces noms.*

— Les nonnes ?

Il y eut un long silence, comme s'il pesait ce qu'il allait lui répondre.

— Tu viens d'un orphelinat ? insista-t-elle gentiment. (Elle se souvint qu'il en existait encore un en ville, géré par Notre Dame de Grâce.)

— *Je suis né dans des toilettes à la gare routière. Le gardien qui m'a trouvé m'a remis à Notre Dame. Et les nonnes m'ont donné mon nom.*

Mary réussit à cacher sa grimace.

— Ah. Et où vis-tu maintenant ? Tu as été adopté ?

Il secoua la tête.

— Dans une famille d'accueil alors ?

Pitié, Seigneur, faites qu'il ait une famille d'accueil. Une gentille famille, qui lui procure abri et nourriture. De braves gens qui s'occupent bien de lui, même si ses parents l'ont abandonné.

Quand il ne répondit pas, elle examina de plus près ses vêtements défraîchis et l'expression trop âgée de son visage. Il ne semblait pas avoir eu la vie facile.

Il finit par esquisser quelques mots : « *Je vis dans la 10° Rue.* »

Ce qui signifiait que soit il squattait un immeuble condamné, soit il louait un trou-à-rats. C'était un vrai miracle qu'il réussisse à rester aussi propre.

— Tu habites près des bureaux de la hotline, non ? C'est comme ça que tu as su que j'étais là ce soir, même si ce n'était pas mon jour habituel.

Il hocha la tête.

— *Ma chambre est juste en face de la rue. Je vous vois entrer et sortir, mais je ne vous espionne pas. Je pense à vous comme à une amie. Quand j'ai appelé la première fois... c'était une impulsion. Vous m'avez répondu— et j'ai aimé votre voix.*

Il avait des mains magnifiques, pensa-t-elle. Des mains de fille. Gracieuses et délicates.

— Et tu m'as suivie jusque chez moi ce soir.

— *Comme presque toutes les nuits. J'ai un vélo et vous n'allez pas très vite. J'aime à penser que je veille sur vous, que je vous protège. Vous travaillez tard le soir, et le coin n'est pas très sain pour une femme seule. Même en voiture.*

Mary secoua la tête, pensant que c'était vraiment étrange. Il ressemblait à un enfant, mais parlait comme un adulte. Et tout bien considéré, elle aurait dû s'inquiéter. Ce gosse la suivait en se croyant son protecteur— même s'il semblait lui-même avoir besoin de protection.

— *Dites-moi pourquoi vous pleuriez ce soir*, indiqua-t-il.

Il la fixait gravement, et il était étrange de voir ce regard si mûr dans ce visage si jeune.

— Parce que je n'ai plus beaucoup de temps, avoua-t-elle.

— Mary ? Je peux venir un moment ?

Mary se retourna vers la gauche. Bella, son unique voisine, venait de traverser le terrain entre leurs deux propriétés et se tenait au bord de la pelouse.

— Hey, Bella. Viens faire la connaissance de John.

Bella avançait jusqu'au bassin. Elle avait emménagé l'année précédente dans la grande ferme ancienne et avait pris l'habitude de venir parler le soir avec Mary. C'était une femme grande, un mètre quatre-vingt au moins, avec une épaisse crinière de cheveux noirs qui croulait jusqu'à ses reins. Un vrai canon. Avec un visage si magnifique qu'il avait fallu des mois à Mary pour cesser de la dévisager. Quant à son corps, il était digne de faire la couverture de *Sports Illustrated* en maillot de bain.

Bien entendu, John la fixait avec des yeux ronds.

Mary se demanda vaguement quel effet ça faisait d'avoir un tel impact sur un homme, même adolescent. Elle-même n'avait jamais été jolie, juste dans la catégorie des filles banales, ni belles, ni moches. Et encore, c'était avant que la chimio ne lui massacre les cheveux et la peau.

Avec un sourire, Bella se pencha en avant et tendit la main.

— Salut.

John serra la main offerte, brièvement, comme s'il n'était pas très sûr de sa réalité. Curieux, parce que Mary avait souvent eu cette impression au sujet de Bella. Qui était si... parfaite. Presque trop pour être vraie. Tellement différente des gens que Mary connaissait. Tellement plus belle aussi.

Malgré ça, elle ne jouait en rien à la femme fatale. C'était une femme discrète et sereine, qui vivait seule, et travaillait comme écrivain à ce qu'elle disait. Mary ne la voyait jamais dans la journée, et n'avait jamais remarqué quiconque entrer ou sortir de sa propriété.

John regarda Mary, puis il esquissa quelques signes :

— *Vous voulez que je m'en aille ?*

Sans attendre la réponse, il retira ses pieds du bassin.

Elle lui posa la main sur l'épaule, essayant de ne pas tiquer en sentant les os qui pointaient sous le tee-shirt.

— Non, reste.

Bella enleva aussi ses chaussures et chaussettes pour plonger ses pieds nus dans l'eau.

— Oui, John. Reste avec nous.

Chapitre 4

Rhage aperçut la première fille qu'il voulait ce soir. Une blonde humaine, très excitée et disponible. Comme toutes les autres alignées au bar, elle lui envoyait des signaux répétés. Remuait les fesses, secouait ses cheveux.

— Tu as quelque chose en vue ? demanda Viscs d'un ton laconique.

Rhage hocha la tête et fit à la femelle un signe de l'index. Elle obéit aussitôt à son appel. Il aimait ça chez une humaine.

Il suivait du regard le balancement de ses hanches lorsqu'un autre corps ferme et musclé se plaça devant lui. Il releva les yeux et dut se forcer à ne pas grimacer.

Caith était de sa race, une belle plante avec des cheveux noirs et des yeux sombres. Mais elle pourchassait les Frères en s'offrant sans vergogne. Á la voir frétiller autour d'eux, Rhage avait l'impression qu'elle les voyait comme des trophées à exhiber. Et c'était énervant.

En ce qui le concernait, elle n'était qu'une garce sans intérêt.

— Hey, Viscs, dit-elle d'une voix rauque et sensuelle.

— Bonsoir Caith, dit V qui sirotait de la Grey Goose. (*NdT : Vodka distillée en France et considérée comme un produit de luxe aux États-Unis.*) Comment va ?

— Je me demande ce que tu deviens.

Rhage regarda derrière Caith. Grâce au ciel, la blonde ne craignait pas la compétition. Et approchait toujours de leur table.

— Tu comptes me dire bonsoir, Rhage ? insista Caith.

— Seulement si tu te pousses. Tu me bloques la vue.

La femelle se mit à rire.

— Une autre de ces gonzesses que tu consommes par milliers. Quelle chance elle a !

— Tu es jalouse, Caith ?

— Oui. (Les yeux avides glissèrent le long de son corps.) Tu veux venir avec Viscs et moi ?

Lorsqu'elle tendit la main pour toucher ses cheveux, Rhage lui agrippa le poignet.

— N'y pense même pas.

— Pourquoi prends-tu n'importe quelle humaine et pas moi ?

— Tu ne m'inspires pas.

Elle se pencha pour roucouler à son oreille.

— Tu devrais quand même essayer pour voir. (Il la repoussa.) Oui, serre plus fort. J'aime quand ça fait mal. (Il la lâcha immédiatement et elle sourit en se frottant le poignet.) Tu as un moment, V ?

— Pas tout de suite mais un peu plus tard... Pourquoi pas.

— Tu sais où me trouver.

Lorsqu'elle s'éloigna, Rhage regarda son Frère.

— Je ne sais pas comment tu peux la supporter.

Viscs termina sa vodka et fixa la femelle d'un regard lourd.

— Elle a ses bons côtés.

La blonde arriva enfin et s'arrêta en face de Rhage dans une pose artificielle. Il lui plaça ses deux mains sur les hanches et l'attira entre ses cuisses.

— Salut, dit-elle en gigotant pour résister à sa poigne.

Elle tenait en fait à l'examiner de près, à évaluer ses vêtements, notant la lourde Rolex en or qui apparaissait sous le revers de la manche du manteau. L'avidité calculatrice de ses yeux était aussi glacée que ce qu'il ressentait au centre de sa poitrine.

Il aurait aimé s'en aller, il en avait tellement marre de tout ça. Mais son corps avait besoin d'un soulagement. Il sentait monter la tension, cette chaleur maudite qui menaçait de réduire en cendres son cœur éteint.

— Tu t'appelles comment ?

— Tiffany.

— Ravi de te connaître, Tiffany, mentit-il.

À quinze kilomètres de là, près du bassin dans la cour, John, Bella et Mary passaient un super bon moment.

Mary éclata de rire en regardant John.

— Tu n'es pas sérieux ?

— *Si. Je suis revenu en douce par la porte arrière du cinéma.*

— Que dit-il ? demanda Bella avec un sourire.

— Qu'il a vu quatre fois de suite *Matrix* le jour où le film est sorti.

Bella éclata de rire

— John, je suis désolée de te l'apprendre, mais c'est vraiment consternant.

Il lui offrit un sourire béat, tout en rougissant un peu.

— Et tu craques aussi pour la série du *Seigneur des Anneaux* ?

Il hocha la tête, fit quelques signes et regarda Mary plein d'expectative.

— Il dit qu'il aime les arts martiaux, traduisit-elle, mais pas les elfes.

— Là, je suis plutôt d'accord. Ces êtres bizarres avec des pieds poilus, c'est pas mon truc.

Une rafale de vent se leva, poussant des feuilles mortes tombées dans le bassin. Lorsqu'elles s'approchèrent de lui, John en ramassa une.

— Que portes-tu au poignet ? demanda Mary.

John tendit le bras pour qu'elle voie mieux son bracelet de cuir marqué de signes : Un mélange curieux de hiéroglyphes et d'idéogrammes chinois.

— C'est superbe.

— *C'est moi qui l'ai fait.*

— Je peux voir ? demanda Bella en se penchant. (Son sourire se figea et elle fixa sur John des yeux étrécis.) Où as-tu trouvé ça ?

— Il dit qu'il l'a fait lui-même.

— D'où viens-tu exactement ?

John retira son bras, manifestement surpris par l'attention soudaine de Bella.

— Il vit par ici, dit Mary. Et il y est né aussi.

— Qui sont ses parents ?

Mary fit face à son amie, se demandant pourquoi elle paraissait soudain tendue.

— Il n'en a pas.

— Aucun ?

— Il m'a dit avoir été élevé par le système, pas vrai, John ?

John hocha la tête et serra son bras contre son ventre, comme pour protéger son bracelet.

— Ces dessins, insista Bella, sais-tu ce qu'ils représentent ?

Le garçon secoua la tête, puis grimaça en se frottant les tempes. Après un moment, il fit quelques signes hésitants.

— Il dit qu'ils ne veulent rien dire, murmura Mary. Qu'il en a juste rêvé et qu'il aime bien leur aspect. Bella, laisse-le tranquille, d'accord ?

L'autre femme sembla se reprendre.

— Désolée. Je... Ah, je suis désolée.

Marty regarda John et tenta de le mettre à l'aise.

— Alors, dis-moi quels autres films tu apprécies ?

Bella se releva, remit ses chaussures sans ses chaussettes et dit :

— Excusez-moi un moment. Je reviens tout de suite.

Avant que Mary n'ait pu répondre, elle avait déjà filé à travers la prairie. Dès qu'elle fut hors de portée, John releva les yeux sur Mary. Son visage était encore tout crispé.

— *Je devrais m'en aller.*

— Tu as mal à la tête ?

John poussa son poing fermé entre ses sourcils.

— *C'est comme si j'avais mangé trop vite de la glace.*

— Quand as-tu dîné ?

Il haussa les épaules.

— *Sais pas.*

Le pauvre gosse faisait sans doute une crise d'hypoglycémie.

— Écoute, viens plutôt grignoter un morceau avec moi dans la cuisine. J'ai à peine eu le temps de déjeuner et ça fait plus de huit heures de ça.

La fierté du garçon le poussa à refuser fermement.

— *Je n'ai pas faim.*

— Alors viens t'asseoir avec moi pendant que je mange, dit Mary qui espérait pouvoir le pousser à avaler quelque chose.

John se leva et tendit la main pour aider la jeune femme à se relever. Elle accepta la paume étroite et s'y appuya de manière à lui faire sentir une partie de son poids. Puis ils se dirigèrent ensemble vers la porte arrière, chaussures à la main, leurs pieds nus laissant des traces humides sur les pierres froides qui entouraient le bassin.

Bella entra en trombe dans sa cuisine et se retrouva à ne pas savoir quoi faire. Elle avait quitté les deux autres sans avoir aucun plan précis. Mais il lui fallait réagir.

John était un problème. Un sérieux problème.

Elle n'arrivait pas à croire qu'elle ait pu ne pas le reconnaître immédiatement pour ce qu'il était. C'est vrai qu'il n'avait pas encore passé sa transition. Et puis, comment imaginer qu'un vampire soit dans la cour de Mary ?

Bella eut soudain envie de rire. Elle-même était bien dans la cour de Mary, aussi pourquoi un autre de sa race n'y serait-il pas aussi ?

Elle mit les mains sur ses hanches et fixa le sol. Qu'allait-elle bien pouvoir faire ? En sondant l'esprit de John, elle n'y avait trouvé aucun souvenir de ses parents, ni de leur race ou de leurs traditions. Le garçon ne savait rien du tout. Il n'avait aucune idée de ce qu'il était réellement, ni surtout de ce qu'il allait

devenir. Et il était vrai qu'il ne comprenait pas le sens des symboles qu'il avait gravés.

Elle-même les avait déchiffrés. Ils signifiaient : « *Tehrror* » en Langage Ancien. Un nom de guerrier.

Comment ce gosse avait-il pu se perdre dans le monde humain ? Et combien de temps avait-il encore avant sa transition ? Il semblait avoir plus de vingt ans, aussi il avait probablement quelques années encore devant lui. Mais si elle se trompait, s'il était plus près de vingt-cinq ans, il courait un risque immédiat. S'il n'y avait pas une femelle vampire auprès de lui pour l'aider pendant la transition, il en mourrait.

La première idée de Bella fut d'appeler son frère. Rehvenge savait toujours comment gérer une situation inattendue. Le problème est qu'une fois impliqué, le mâle avait tendance à en faire trop. Et à terroriser ceux auxquels il s'adressait.

Havers— elle pourrait sans doute appeler Havers pour l'aider. En tant que médecin, il saurait déterminer l'âge exact du garçon, et combien de temps il restait avant la transition. Et peut-être que John pourrait rester à la clinique jusqu'à ce que son futur s'éclaircisse.

Sauf qu'il n'était pas malade. C'était un mâle *pré-trans*— et donc physiquement faible— mais elle n'avait senti aucune maladie en lui. Et Havers dirigeait un centre médical, pas une maison d'accueil.

De plus, pourquoi ce nom ? Ce nom de guerrier—

Bingo.

Elle quitta la cuisine pour le salon pour chercher le carnet d'adresses qu'elle gardait sur son bureau. Tout à la fin, à la dernière page, elle avait écrit un numéro qui avait circulé dix ans auparavant. D'après la rumeur, c'était celui de la Confrérie de la Dague Noire. Les guerriers de la race.

Ils sauraient quoi faire du garçon qui portait le nom d'un d'entre eux. Peut-être même le prendraient-ils avec eux.

Elle avait les paumes moites en composant le numéro, s'attendant plus ou moins à ce qu'il n'y ait personne, ou bien quelqu'un qui l'enverrait au diable. Tout au contraire, une voix électronique lui répondit et demanda de laisser un message. Il y eut un « *bip* ».

— Heu... Mon nom est Bella. Et je cherche à joindre la Confrérie. J'ai besoin... d'aide.

Elle laissa son numéro et raccrocha sans rien ajouter. Si ce n'était pas le bon numéro, elle préférait ne laisser aucun détail sur la boîte vocale d'un humain.

Elle regarda par la fenêtre, au delà de la prairie, et vit les lumières de chez Mary. Elle n'avait aucune idée du temps que ça prendrait pour qu'elle obtienne une réponse— du moins si elle en recevait une. Peut-être devrait-elle chercher à savoir où vivait le gosse ? Et comment il avait rencontré Mary ?

Seigneur, Mary. Son affreuse maladie était revenue. Bella l'avait sentie et hésitait à en parler quand Mary avait évoqué ses contrôles du trimestre quelques jours auparavant. Elle était venue ce soir pour savoir ce qu'il en était. Espérant pouvoir aider la femelle d'une façon ou d'une autre.

D'un pas rapide, elle revint vers la porte-fenêtre face à la pelouse. Il fallait qu'elle en apprenne davantage sur John et—

Le téléphone sonna.

Si vite ? Impossible.

Elle se pencha de l'autre côté du comptoir pour attraper le combiné de la cuisine.

— Allo ?

— Bella ? (Une voix de mâle, basse. Autoritaire.)

— Oui.

— Vous nous avez appelés.

Bon sang de bois. Ça avait marché.

Elle s'éclaircit la voix. En tant que civile, elle connaissait tout sur la Confrérie : Le nom des Frères, leurs réputations, leurs triomphes, et leur légende. Mais elle n'en avait jamais rencontré aucun. Et il était un peu difficile de croire que là, dans sa cuisine, elle parlait avec un guerrier.

Va droit au but, s'exhorta-t-elle.

— Je... ah. J'ai un problème. (Et elle expliqua au mâle ce qu'elle savait au sujet de John.)

Il y eut un silence.

— Vous nous l'amènerez demain soir.

Mince alors. Dans quoi s'était-elle fourrée au juste ?

— Heu, il est muet. Il entend mais ne parle pas. Il a besoin de quelqu'un pour traduire ce qu'il dit.

— Amenez aussi un interprète.

Elle se demanda ce que Mary penserait de pénétrer dans leur monde.

— La femelle qu'il a utilisée ce soir est humaine.

— Nous nous occuperons de vider sa mémoire.

— Comment puis-je vous trouver ?

— Nous enverrons une voiture vous chercher. Á 21 heures.

— Mon adresse est—

— Nous savons où vous habitez.

La ligne fut coupée, et Bella frissonna.

D'accord. Maintenant, il lui restait à convaincre Mary et John de rencontrer la Confrérie.

Quand elle revint à la ferme, elle trouva John assis à table dans la cuisine pendant que Mary buvait une soupe. Ils levèrent tous les deux les yeux à son approche, et elle tenta de rester naturelle en s'asseyant. Elle attendit un moment avant de lancer sa bombe.

— Dis-moi, John, je connais des gens qui s'occupent d'arts martiaux. (Ce qui n'était pas un mensonge en soi. Elle avait entendu dire que les Frères étaient plutôt bons à toutes sortes de combats.) Et je me demandais si ça t'intéresserait de les rencontrer ?

John pencha la tête et remua les mains en regardant Mary.

— Il veut savoir pour quoi faire. Pour s'entraîner ?

— Peut-être.

John fit d'autres signes.

Mary s'essuya la bouche.

— Il dit qu'il n'a pas d'argent pour payer son entraînement. Et qu'il est trop frêle.

— Mais si c'était gratuit ? (Seigneur, à quoi jouait-elle en promettant ainsi sans aucune garantie. Dieu seul savait ce que la Confrérie ferait de John.) Écoute, Mary, je peux lui faire rencontrer des gens qui... Dis-lui que des maîtres en arts martiaux seront là. Qu'il pourra leur parler. Les rencontrer. Il pourra peut-être—

John tira sur la manche de Mary, fit quelques signes et regarda Bella.

— Il te rappelle qu'il entend parfaitement.

— Excuse-moi, dit Bella en regardant John.

Il hocha la tête, acceptant ses excuses.

— Viens les voir avec moi, dit-elle. Qu'as-tu à perdre ?

John hocha la tête et fit un gracieux mouvement de la main. Et Mary eut un sourire.

— Il est d'accord.

— Il faudrait que tu viennes aussi, Mary. Pour traduire ce qu'il dit.

Mary sembla surprise, puis elle regarda le garçon.

— Ce serait quand ?

— Demain.

- Je travaille demain. Je suis désolée.
- Demain soir, Mary. Á 21 heures.

Chapitre 5

Butch entra au *Cyclope* avec le sentiment d'avoir perdu tout ce qui maintenant en place ses organes internes. Marissa avait refusé de le voir. Et bien s'il n'en soit pas surpris, ça faisait quand même sacrément mal.

Il avait besoin de se soigner au Scotch.

Après avoir évité un videur ivre, un troupeau de pétasses et deux mecs qui disputaient un bras de fer, Butch retrouva la table habituelle de leur trio. Il y avait Rhage dans le coin à l'arrière, plaquant contre le mur une brune pulpeuse. V n'était nulle part en vue, mais un verre plein de Grey Goose restait sur la table.

Butch avait déjà englouti deux Scotch sans se sentir mieux quand Viscs revint, la chemise sortie et froissée, une femelle brune sur les talons. Qu'il renvoya de la main en apercevant Butch.

- Hey, Cop, dit le Frère en s'asseyant.
- Que se passe-t-il ? demanda Butch en levant son verre.
- Comment—
- Que dalle.
- Ah. Merde, mec, je suis désolé.
- Moi aussi.

Le téléphone de Viscs sonna et il l'ouvrit. Le vampire marmonna deux mots, remit le truc dans sa poche et tendit la main vers son manteau.

- C'est Kohler. On doit être revenus d'ici une demi-heure.

Butch envisagea un moment de rester à boire tout seul. Mais ce truc avait « *mauvaise idée* » écrit dessus en lettres capitales.

- Vous vous dématérialisez là-bas ou vous rentrez avec moi ?
- On a le temps d'y aller en voiture.

Butch lui jeta à travers la table les clés de l'Escalade.

- Ramène la caisse. Je récupère Hollywood.

Il se leva et s'approcha du recoin. Le long manteau de Rhage cachait la brune. Et Dieu seul savait à quel point les choses étaient avancées là-dessous.

- Rhage, mon pote. On doit y aller.

Le vampire releva la tête, les lèvres serrées, les yeux étrécis.

Butch fit des mains un signe apaisant.

— Ce n'est pas par plaisir que je joue les trouble-fête. La maison-mère a appelé.

Avec un juron, Rhage s'écarta. Les vêtements de la fille étaient tout en désordre et elle respirait lourdement, mais le stade critique n'était pas atteint. Et le pantalon d'Hollywood était encore fermé.

En sentant reculer Rhage, la fille s'agrippa à lui comme si elle réalisait que l'orgasme de sa vie lui échappait. D'un mouvement souple, il lui passa la main sur le front, et elle se figea. Puis elle baissa les yeux sur elle-même, n'arrivant pas à comprendre comment elle avait pu se mettre dans un tel état.

Rhage traversa le bar en arborant un air furieux, mais en arrivant à l'extérieur, il secoua la tête un peu gêné.

— Cop, écoute, je suis désolé d'avoir été désagréable avec toi. J'étais un peu... occupé.

— Pas de problème, répondit Butch en lui envoyant une claque sur l'épaule.

— Hey, et toi ? Ta femelle—

— Ça a foiré.

— Merde, Butch. Dommage.

Ils s'empilèrent dans l'Escalade et foncèrent vers le nord, suivant la Route 22 dans la campagne profonde. Ils avançaient à bonne allure et "*Thug Matrimony*" du rappeur Trick Daddy, tambourinait aussi fort qu'un marteau-pilon quand Viscs pila tout à coup. Dans une clairière, à une centaine de mètres de la route, il y avait quelque chose qui pendait à un arbre.

Non. Quelqu'un était plutôt en train de suspendre quelque chose à un arbre. Devant un groupe de grands costauds blafards tout de noir vêtus.

— Des *lessers*, marmonna V en se garant le long du bas-côté.

Avant même qu'ils ne soient complètement arrêtés, Rhage explosa hors de la voiture et fonça vers le groupe, les pans de son manteau flottant derrière lui.

De son siège, Viscs regarda Butch :

— Tu devrais peut-être rester—

— Va te faire foutre, V.

— Tu as avec ce qu'il faut ? Prends un des miens.

— Non, je comptais sortir tout nu, dit Butch.

Puis il attrapa sous le siège un Glock dont il enleva le cran de sécurité alors que V sautait sur le sol.

Butch n'avait connu que deux *lessers* et ces mecs-là foutaient la trouille. Ils ressemblaient à des hommes, bougeaient et parlaient comme des hommes, mais

ils n'étaient plus vraiment vivants. À leur regard, on réalisait que les égorgeurs n'étaient que des machines sans âme. Et ils pouaient que c'en était pas croyable.

Mais Butch n'avait jamais pu supporter l'odeur du talc.

Dans la clairière, les *lessers* s'étaient mis en position, la main dans leurs blousons alors que Rhage arrivait sur eux comme un train à pleine vitesse. Il tomba sur le groupe sans même prendre la peine de sortir une arme, comme animé d'une envie suicidaire.

Seigneur, le mec était dingue. Et l'un des égorgeurs avait son arme prête.

Butch arma le Glock pour suivre l'action, mais son angle de tir n'était pas bon. Puis il réalisa qu'il n'avait pas besoin de couvrir les arrières.

Rhage se chargeait parfaitement des *lessers* à lui tout seul, animé d'une force animale et de reflexes étonnants. Il pratiquait une sorte de mélange hybride d'arts martiaux, les pans de son long manteau voltigeant tandis qu'il assommait un crâne ou écrasait un torse. À la fois létal et splendide dans le clair de lune, il avait le visage figé dans un rictus tandis qu'il réglait leur compte à ces *lessers*.

Un hurlement retentit sur la droite et Butch se retourna d'un bond. V avait intercepté un *lessers* qui tentait de s'enfuir et le Frère était tombé comme un tank sur le mec.

Laissant les vampires s'occuper du *Fight Club*, Butch s'approcha de l'arbre où, pendu à une branche, se trouvait un autre *lessers*. Qui avait été méchamment travaillé.

Butch détacha la corde et fit descendre le corps inerte, vérifiant derrière lui quand les coups et les grognements se faisaient plus sonores. Trois nouveaux *lessers* s'étaient joints à la bataille mais il ne s'inquiétait pas pour ses potes.

Il s'agenouilla devant l'égorgeur massacré et fouilla dans ses poches. Il sortait un portefeuille quand l'affreux bruit d'un coup de feu retentit. Et il vit Rhage tomber en arrière. Raide.

Butch ne réfléchit même pas. Il se mit en position de tir et visa le *lessers* qui s'apprêtait à tirer une deuxième balle dans le corps étendu. Mais il n'eut jamais l'occasion d'appuyer sur sa gâchette. De nulle part surgit un brillant éclair blanc comme si une bombe H venait d'exploser. La nuit devint jour et toute la clairière fut éclairée : Les arbres roussis par l'automne, l'espace dégagé qu'ils encerclaient.

Lorsque la lumière s'éteignit, Butch entendit quelqu'un arriver vers lui en courant. Il reconnut V et baissa son flingue.

— Cop ! Fonce dans la bagnole ! hurla le vampire qui pédalait comme un dératé.

— Mais il y a Rhage—

Butch ne put poursuivre sa phrase. Viscs le heurta de plein fouet, le souleva du sol et l'emporta. Il ne s'arrêta pas avant d'être arrivé à l'Escalade où il les enferma tous les deux.

Butch se tourna vers le Frère.

— Je ne partirai pas sans Rhage.

Un rugissement terrifiant retentit dans la nuit, et Butch tourna très lentement la tête.

Il vit la bête dans la clairière. Deux mètres cinquante de haut. Ça ressemblait à un dragon, avec des dents comme un T-Rex et d'impressionnantes griffes coupantes. La chose luisait sous la lumière lunaire, son corps puissant et sa longue queue couverts d'écailles violet iridescent et vert pâle.

— Merde, mais c'est quoi ce truc ? chuchota Butch en vérifiant aussitôt la fermeture des portes.

— C'est Rhage qui est de mauvais poil.

Le monstre poussa un hurlement et fonça sur les *lessers* qui tombèrent comme des jouets. Et... *Bon Dieu !* Il n'allait rien rester de ces égorgeurs. Même pas un os.

Butch commençait à avoir du mal à respirer. Hyperventilation, pensa-t-il.

Vaguement, il entendit le bruit d'un briquet et regarda de l'autre côté du siège. Le visage de V apparut dans la lumière jaune tandis qu'il allumait un roulé d'une main frémissante. Quand le Frère souffla, l'arôme du tabac turc se répandit dans la voiture.

— Et depuis quand est-il... (Quand Butch se tourna pour regarder la bête dans la clairière, il perdit la suite de son discours.)

— Rhage a contrarié la Vierge Scribe et du coup, elle l'a maudit. En lui collant deux siècles d'enfer. Chaque fois qu'il s'énerve, pfutt, il se transforme. La douleur peut le faire virer. Ou la colère. Ou encore la frustration physique, si tu vois ce que je veux dire.

Butch leva un sourcil. Et dire qu'il s'était flanqué un peu plus tôt entre le mec et une fille qu'il pelotait. C'était bien la dernière fois qu'il se laissait aller à une connerie pareille.

Tandis que le carnage se poursuivait, Butch eut de plus en plus l'impression de regarder à la télé un film de science-fiction— sans le son. Mince, une telle violence échappait vraiment à son expérience. Durant ses années dans la police à la Criminelle, il avait vu de nombreux cadavres, dont certains dans un état

franchement degueu. Mais il n'avait jamais assisté aux premières loges à un tel massacre, et le choc qu'il en ressentait enlevait à l'expérience sa réalité.

Dieu merci !

Mais il devait admettre que la bête avait un sacré style. La façon dont elle envoyait cet égorgé en l'air avant de le récupérer entre ses... Brrr.

— Et ça arrive souvent ? demanda-t-il.

— Trop souvent. C'est pour ça qu'il a tellement besoin de sexe. Ça le calme. Et je t'assure qu'il ne faut jamais jouer au con avec la bête. Elle ne fait aucune distinction entre un ami et un ennemi, et pour elle, tout se mange. On ne peut qu'attendre que ça passe pour s'occuper de lui.

Quelque chose arriva sur le capot de l'Escalade et y rebondit. Seigneur, était-ce une tête ? Non, une botte. La bête ne devait pas aimer le goût du plastique.

— Comment ça, s'occuper de lui ?

— Imagine dans quel état tu serais avec tous les os de ton corps fracassés ? Il revit sa transition quand ce truc émerge, et ensuite, il est dans un sale état.

Assez rapidement, la clairière fut débarrassée des *lessers*. Avec un autre rugissement assourdissant, la bête étudia les alentours, cherchant des adversaires. Quand elle ne trouva plus d'égorgés, elle se retourna vers l'Escalade.

— Elle pourrait rentrer dans la voiture ? demanda Butch.

— Si elle le veut vraiment, oui. Mais je ne pense pas qu'elle ait encore très faim.

— Génial... et s'il lui reste un peu de place pour de la compote hein ? marmonna Butch.

La bête secoua la tête, sa crinière noire remuant dans le clair de lune. Puis elle hurla et fonça vers eux, debout sur ses pattes arrière. Le tambourinement rappelait le tonnerre et les tremblements de terre.

Butch vérifia encore la fermeture des portes. Puis envisagea de se cacher sous un siège sans se soucier du ridicule.

La bête s'arrêta près du 4x4 et s'accroupit. Elle était assez proche pour que son souffle couvre de buée la vitre de Butch. C'était franchement hideux. Des yeux blancs étrécis. Des babines féroces. Des dents énormes plantées dans des mâchoires sorties du pire des cauchemars. Et du sang noir dégouttait de la gueule et coulait jusqu'au poitrail comme de l'huile de vidange.

La bête tendit ses puissants avant-bras.

Seigneur. Elle avait des griffes aussi longues que des dagues. De quoi renvoyer le matos de Freddy Krueger (*NdT : Personnage de fiction incarné par Robert Englund en 1984 dans Les Griffes de la nuit,*) au rang de cure-dents.

Mais Rhage était là-dedans. Quelque part.

Butch posa sa main sur la vitre, comme pour atteindre le Frère.

La créature pencha la tête, clignant ses yeux blancs. Puis elle poussa une profonde inspiration et le grand corps se mit à trembler. Un autre cri perçant sortit de sa gorge et traversa la nuit. Il y eut alors un nouvel éclair et Rhage apparut, nu et enroulé sur lui-même sur le sol.

Butch ouvrit la porte et s'agenouilla près de son ami.

Sur l'herbe sale, Rhage tremblait incoerciblement, la peau moite, les yeux fermés, la bouche articulant des mots inaudibles. Il avait du sang noir partout sur le visage et les cheveux, sur la poitrine. Et son ventre était grotesquement distendu. Et il avait un petit trou net à l'épaule, là où la balle l'avait atteint.

Butch enleva sa veste et l'enroula sur le vampire. Puis il se pencha pour tenter de comprendre les mots marmonnés.

— Qu'y a-t-il ?

— Blessé ? Toi... V ?

— Non, on va très bien.

Rhage sembla se détendre un peu.

— Ramène-moi... S'il te plaît. À la maison. Ramène-moi.

— Ne t'inquiète plus de rien. On va s'occuper de toi.

O traversa rapidement les bois, fuyant le plus vite possible les lieux du carnage. Sa voiture était garée plus loin sur la route, à environ un kilomètre. Il avait encore quelques minutes avant d'y arriver, mais personne ne semblait le poursuivre.

Il s'était sauvé dès que cet éclair avait explosé dans la clairière, sachant parfaitement que rien de bon ne suivait ce genre de chose. Il avait cru qu'il s'agissait d'une fuite de gaz ou d'une bombe quelconque, mais ensuite il avait entendu le rugissement. Et il avait regardé en arrière avant de se figer net. Quelque chose avait massacré les autres *lessers*, les écrasant comme des mouches.

Une bête. Venue d'on ne sait où.

Il ne s'était pas attardé à regarder et, tout en courant, il vérifia une fois encore qu'il n'était pas suivi. Le chemin était vide et il voyait sa voiture devant lui. Quand il y arriva, il se jeta dedans, tourna la clé et mit les gaz.

La première chose à faire était de s'éloigner de la scène. Un massacre pareil allait attirer l'attention, à cause de la lumière, ou du bruit, ou des dégâts laissés en évidence. La seconde chose était de prévoir une défense. M. X allait être sacrément énervé. Tout l'escadron des *Primes* d'O y était passé, ainsi que les autres *lessers* qu'il avait invités à assister à la punition d'E. Six égorgeurs disparus en moins d'une demi-heure.

Bon sang, il ne savait même pas quel genre de monstre les avait détruits. Il venait de suspendre à un arbre le corps d'E quand l'Escalade s'était arrêté au bord de la route. Et un guerrier blond en était sorti, si grand et si rapide qu'il ne pouvait être qu'un membre de la Confrérie. Il y avait eu un autre mâle avec lui, tout aussi léthal, et même un humain— bien qu'O ne puisse imaginer ce que faisait le mec avec les deux Frères.

Le combat avait duré quelques minutes. O s'était attaqué au guerrier blond mais les quelques coups de poings qu'il lui avait envoyés n'avaient eu aucun impact sur la force du vampire. Ils étaient en plein corps à corps quand un autre *lessers* avait tiré. O avait roulé à terre, évitant de justesse d'être lui-même touché. En relevant les yeux, il avait vu le vampire se tenir l'épaule et tomber comme une masse.

O lui avait sauté dessus, souhaitant le tuer lui-même, mais il avait été repoussé par le *lessers* qui avait tiré et désirait aussi liquider le vampire. Cet idiot avait agrippé la jambe d'O, les envoyant bouler au sol tous les deux.

Puis il y avait eu l'explosion lumineuse et le monstre était apparu. Était-il possible que la chose ait émergé du guerrier blond ? Bon sang, c'était une arme d'enfer.

O revit le guerrier, se rappelant chaque aspect du mâle, la couleur de ses yeux, les vêtements qu'il portait, la façon dont il bougeait. Avoir une bonne description de ce Frère était important pour mener à bien les interrogatoires de la Société. Des questions précises rendaient les prisonniers plus à même de fournir des réponses intéressantes.

Et ce qu'ils recherchaient étaient justement des renseignements sur les Frères. Après des décennies passées à tuer les civils, la priorité des *lessers* était désormais de détruire la Confrérie. Parce que sans ses guerriers, la race des vampires resterait complètement vulnérable et alors les *lessers* pourraient enfin éradiquer leur espèce.

O se gara dans le parking d'un centre de *laser game*, pensant que le seul point positif de la soirée avait été la façon lente dont il avait tué E. Passer ses nerfs sur le corps de l'égorgeur avait été aussi bon que de boire une bière fraîche en plein été. Satisfaisant. Calmant.

Mais après ce qui était arrivé ensuite, il était à nouveau crispé.

O ouvrit son téléphone et tapa un numéro spécial. Il n'avait aucune raison d'attendre d'être rentré pour faire son rapport. La réaction de M. X serait encore pire si les nouvelles tardaient.

— Nous avons un problème, dit-il quand l'autre décrocha.

Cinq minutes après, il raccrocha, fit tourner sa fourgonnette et retourna vers la cambrousse.

M. X avait demandé à le voir. Dans sa cabane au milieu des bois.

Chapitre 6

Rhage ne voyait que des ombres, ses yeux n'étant plus aptes à fonctionner. Il détestait perdre ainsi ses facultés et faisait de son mieux pour suivre les mouvements des deux silhouettes qui bougeaient près de lui. Il sentit des mains l'agripper sous les bras et aux chevilles, et poussa un grognement.

— Du calme, Rhage, c'est juste pour une seconde, d'accord ? dit V.

Une vague de douleur le traversa lorsque son corps fut soulevé du sol et emporté jusqu'à l'arrière de l'Escalade. Où on l'étendit. Il entendit claquer les portières. Puis le moteur se mit en route avec un ronronnement sourd.

Il avait si froid que ses dents claquaient, aussi il essaya de relever ce qui pesait sur ses épaules. Ses mains manquaient de coordination mais quelqu'un l'aïda à resserrer contre lui ce qu'il supposait être un manteau.

— Il n'y en a pas pour longtemps, mon grand.

Butch. C'était Butch.

Quand Rhage essaya de parler, il fut dégouté de la puanteur qui s'attardait dans sa bouche.

— Non, reste tranquille, Hollywood. Tout va bien. V et moi te ramenons à la maison.

La voiture démarra avec quelques cahots lorsqu'ils quittèrent le bas-côté pour revenir sur la route. Et il poussa un gémissement. C'était minable, mais il ne put le retenir. Il avait l'impression que son corps avait été massacré à coups de batte de base-ball.

Et la douleur qu'il ressentait dans ses os et muscles n'était rien par rapport à celle qui ravageait son estomac. Il espéra arriver jusqu'au manoir sans vomir dans la voiture de V, mais sans en être certain. Ses glandes salivaires fonctionnaient à plein régime, et il devait déglutir en permanence. Ce qui rendait sa nausée encore plus insupportable. Et lui donnait envie de...

Il tenta de quitter cette spirale infernale, de respirer lentement par le nez.

— Tu tiens le coup, Hollywood ?

— Veux... une douche. En arri... vant.

— Promis, mon pote.

Rhage réalisa qu'il avait dû s'évanouir parce qu'il ne reprit conscience qu'en sortant de la voiture. Il entendit des voix familières. Celles de V et de Butch. Et un grondement rauque qui ne pouvait appartenir qu'à Kohler.

Il sombra à nouveau. Et quand il revint à lui, il sentit un truc froid dans son dos.

— Tu peux rester debout un moment ? demanda Butch.

Rhage s’y efforça, et fut reconnaissant que ses cuisses supportent son poids. Et maintenant qu’il n’était plus dans la voiture, sa nausée allait un peu mieux.

Il entendit couler de l’eau, et sentit peu après le jet chaud qui aspergeait son corps.

— Ça va, Rhage ? C’est pas trop chaud ? (La voix de Butch. Toute proche.)

Le flic était avec lui dans la douche. Et l’odeur du tabac turc flottait alentour, ce qui indiquait aussi la présence de V dans la salle de bain.

— Hollywood ? Est-ce que c’est trop chaud ?

— Non. (Il chercha le savon à tâtons.) Vois rien.

— T’as de la chance. Je te raconte pas à quoi on ressemble à poil tous les deux. Franchement, autant que je sois le seul à être traumatisé à vie.

Rhage eut un faible sourire et sentit un gant savonner son visage, puis son cou et sa poitrine.

Bon sang, c’était divin. Il tendit la tête en arrière et laissa le savon et l’eau emporter les relents laissés par la bête.

La douche s’arrêta bien trop tôt à son goût. Une serviette fut enroulée autour de ses hanches tandis qu’une autre le séchait.

— Tu as besoin d’autre chose avant de retrouver ton pieu ? demanda Butch.

— Alka-Seltzer. Placard.

— V, apporte-lui un peu de cette merde, tu veux bien ? (Le bras de Butch soutint Rhage par la taille.) Appuie-toi sur moi, mon pote. Très bien— Waouh. Bon sang, on va te mettre au régime.

Rhage traversa péniblement le marbre de la salle de bain, puis la moquette de sa chambre.

— Voilà, mon grand. Tu es arrivé. Au dodo.

Oh, oui. Dodo. C’était une grande idée.

— Et devine qui voilà ? C’est Viscs la nounou.

Rhage sentit qu’on lui soulevait la tête et qu’un verre s’approchait de ses lèvres. Quand il eut avalé tout ce qu’il pouvait, il s’effondra à nouveau sur ses oreillers. Il s’apprêtait à perdre conscience quand il entendit Butch parler d’une voix assourdie :

— Au moins, cette balle est passée tout droit sans faire de dégâts. Mais il n’a vraiment pas l’air en forme.

— Ça ira mieux dans quelques jour, répondit calmement V. Il récupère vite, mais c'est quand même duraille.

— C'est vraiment dingue ce truc.

— Il est toujours super inquiet au sujet de la bête. (Il y eut le raclement d'un briquet, puis l'arôme délicieux du tabac.) Il essaie de ne pas le montrer, bien sûr. Il fait le mariole. Mais il est terrifié à l'idée de blesser un jour quelqu'un.

— C'est la première question qu'il a posée en revenant à lui : Il voulait savoir si ça allait pour nous deux.

Rhage se laissa sombrer. Le néant était infiniment préférable la pitié de ses amis à son égard.

Encore quatre-vingt-onze ans, huit mois et quatre jours. Et il serait libre.

Mary cherchait désespérément à dormir. Elle ferma les yeux. Respira profondément. Remua les orteils un par un. Récita de mémoire tous les numéros de téléphone qu'elle connaissait.

Mais rien n'y fit.

Elle roula sur elle-même et fixa le plafond. Puis son cerveau lui envoya une image de John, et elle en fut reconnaissante. Le garçon était un bien meilleur choix que les autres soucis qu'elle avait en tête.

Elle n'arrivait pas à croire qu'il puisse avoir vingt-trois ans mais plus elle y pensait, plus ça devenait logique. À part sa fixation pour *Matrix*, John avait une incroyable maturité. Parfois, il semblait même vieux.

Quand il avait dû s'en aller, elle avait insisté pour le raccompagner en voiture. Et Bella avait demandé à venir aussi, aussi ils étaient repartis tous les trois jusqu'au centre ville avec le vélo de John calé dans le coffre de la Civic. Laisser le garçon devant l'immeuble minable où il vivait avait été très difficile. Elle avait même failli le supplier de revenir avec elle.

Mais il avait au moins accepté d'aller le lendemain rencontrer ces gens que Bella connaissait. Et peut-être que ce centre d'arts martiaux aurait de la place pour lui. Mary avait la sensation que John n'avait pas beaucoup d'amis. C'était gentil de la part de Bella de se soucier de lui.

Avec un petit sourire, Mary revit l'expression de John en rencontrant sa voisine. Cette admiration timide et éperdue. Bella avait bien régi devant autant d'attention, mais elle était sans doute habituée à l'impact qu'elle provoquait. C'était banal pour elle.

Pendant un moment, Mary rêva un peu et s'imagina regarder le monde à travers les yeux parfaits de Bella. Parcourir le monde sur ses longues jambes magnifiques. Avec dans le dos ses superbes cheveux.

Ce fantasme était une diversion efficace. Elle se vit aller à New York pour arpenter la Cinquième Avenue en portant un truc fabuleux. Non, à la plage plutôt. À la plage avec un maillot noir. Bon sang, et pourquoi pas un tong ?

D'accord, là elle poussait un peu.

Mais ça serait chouette pour une fois qu'un homme la regarde avec une admiration béate. Qu'il en reste... *subjugué*. Oui, c'était bien le mot. Elle aurait adoré subjugué un homme.

Mais ça n'arriverait pas. Pour elle, le temps de la jeunesse, de la beauté et même de la simple sexualité était dépassé— si elle l'avait jamais vécu. Maintenant, elle n'était rien de plus qu'une femme de trente-et-un ans qui, à cause du cancer, avait traversé des choses très dures.

Mary gémit. Ah, bravo ! Elle avait évité la panique pour se vautrer dans le mélo. Et l'apitoiement sur soi-même était comme de la vase : Collant et dégoûtant.

Elle ralluma et prit un magazine de *Vanity Fair* avec une ferme détermination. Que donnerais-je pour tout oublier, pensa-t-elle sombrement.

Chapitre 7

Une fois Rhage endormi, Butch et Viscs avancèrent le long du couloir jusqu'au bureau de Kohler. D'ordinaire, Butch n'assistait pas aux réunions qui concernaient la Confrérie mais ce soir, Viscs devait faire un rapport sur ce qui s'était passé et Butch était le seul à avoir vu de près le *lessar* pendu à son arbre.

La pièce était digne du château de Versailles, et Butch eut le choc habituel en entrant. C'était tellement hors contexte tous ces petits trucs dorés, ces peintures d'angelots dodus accrochées aux murs, ce mobilier aussi précieux que fragile. L'endroit rappelait la France du XVII^{ème} siècle, au temps des mecs à perruques poudrées. Pas vraiment l'endroit où on s'attendait à rencontrer une troupe de guerriers vampires.

N'importe. La Confrérie avait emménagé dans ce manoir parce que l'enceinte était sûre et pratique, pas parce que les Frères en appréciaient l'ameublement.

Butch opta pour un siège à pieds fins où il s'assit sans laisser peser tout son poids. Tout en s'installant, il fit un signe de tête à Tohrment, en face de lui. Avec son grand corps étalé sur la soie bleu pâle, le vampire occupait quasiment toute la place du canapé. Les cheveux noirs et coupés courts, les épaules larges, le mec avait un air sévère. Mais ses yeux bleu marine racontaient une toute autre histoire.

Parce que sous son aspect abrupt, le guerrier était vraiment sympa. Et étonnamment ouvert d'esprit pour quelqu'un dont le métier était de tuer des non-vivants. C'est lui qui dirigeait officiellement la Confrérie depuis que Kohler avait accédé au trône, deux mois plus tôt. De plus, c'était le seul des Frères à ne pas vivre au manoir. Sa *shellane*, Wellsie, attendait leur premier enfant et ne tenait pas trop à s'installer au milieu de tous ces célibataires. Qui pouvait l'en blâmer ?

— Alors, il paraît que vous vous êtes bien amusés sur le chemin du retour ? dit Tohr en s'adressant à Viscs.

— Oui, Rhage a vraiment pris son pied, répliqua le vampire tout en se servant de la vodka au bar.

Lorsque Fhurie entra ensuite, il salua de la tête. Butch l'aimait bien, même s'il n'avait pas grand-chose en commun avec ce Frère. Sauf peut-être leur fétichisme pour les vêtements de marque, mais dans un genre différent. Butch achetait avec frénésie— comme pour cacher la façade d'une misérable mesure sous une

couche de peinture neuve— tandis que Fhurie avait un vrai style et une élégance innée. Le mec était légal, sans le moindre doute, mais il était également raffiné jusqu'au bout des ongles.

Cette impression ne venait pas seulement des super habits qu'il portait— pour ce soir, un pull en cashmere noir et un pantalon de serge. Le Frère arborait par ailleurs la plus magnifique chevelure que Butch ait jamais vue. Les lourdes mèches blondes, rousses et châtaines étaient outrageusement splendides et presque féminines. Et pour achever le tableau, il possédait de curieuses prunelles aussi jaunes et brillantes que de l'or au soleil.

Qu'un tel mâle ait fait vœu de chasteté était un véritable mystère.

La claudication de Fhurie se devinait à peine tandis qu'il s'approchait du bar pour se servir un porto. Butch savait pourtant que le mec avait perdu en partie sa jambe gauche quelque part, autrefois. Il avait un membre artificiel, mais ça ne diminuait en rien son efficacité au combat.

Butch se retourna parce que quelqu'un d'autre pénétrait dans la pièce.

Ah. Dommage que le jumeau de Fhurie ait décidé de paraître ce soir. En silence, Zadiste alla dans le coin le plus éloigné et y resta, à l'écart des autres. Et Butch s'en trouvait fort bien. Parce que ce Frère-là lui foutait vraiment la trouille.

Il avait un visage couturé et des yeux vitreux mais, niveau bizarrerie, ce n'était que la partie immergée de son iceberg. Avec son crâne rasé, ses tatouages au cou et aux poignets, et ses piercings, il représentait une vraie menace, comme une bombe prête à exploser. Et il suintait la haine par tous les pores, ce qui ajoutait à l'effet inquiétant qu'il produisait. En jargon policier, Zadiste possédait trois caractéristiques des plus dangereuses : Glacé. Vicieux. Et imprévisible.

D'après ce que Butch en savait, Zadiste avait été enlevé à sa famille étant enfant, et vendu comme esclave. Le siècle qu'il avait passé en captivité l'avait vidé de tout sentiment humain— euh, vampire. Son corps massacré contenait mal la violence de sa nature tourmentée. Et il valait mieux éviter de se trouver sur son chemin.

Alors que des pas lourds arrivaient dans le couloir, les Frères firent silence. Peu après, Kohler apparut entre les deux battants de la porte.

C'était un vrai cauchemar, un énorme vampire aux longs cheveux noirs et aux lèvres cruelles. Il portait en permanence d'épaisses lunettes qui dissimulaient ses yeux, et c'était la dernière personne au monde qu'on avait envie de contrarier.

Malgré ça, Butch avait en ce salopard une confiance aveugle, surtout s'il s'agissait d'affronter ensemble un danger. Le Frère avait un maintien royal— ce

qui était logique : Il était le Roi Aveugle. Le dernier des vampires au sang parfaitement pur de la planète. Et aussi le dirigeant héréditaire de la race.

Kohler jeta un coup d'œil vers Butch.

— Tu t'es bien occupé de Rhage, ce soir. Je t'en remercie.

— Il en aurait fait de même pour moi.

— Bien entendu. (Kohler avança jusqu'à son bureau et s'y assit, croisant les bras sur son torse.) Bon, voilà ce qu'il en est. Havers a reçu un civil à la clinique ce soir : Un mâle, battu quasiment à mort. Qui a juste eu le temps de dire avoir été torturé par des *lessers*. Ils l'ont interrogé sur la Confrérie, l'endroit où nous vivons, ce qu'il savait à notre sujet.

— Encore un, marmonna Tohr.

— Oui, on peut en déduire que c'est la nouvelle stratégie de la Société. Le mâle a décrit un endroit spécifiquement installé en centre d'interrogatoire poussé. Malheureusement, il est mort sans en donner la localisation. (Kohler regarda Viscs.) Je veux que tu ailles voir la famille de ce civil, V, et que tu leur dises que sa mort sera vengée. Toi, Fhurie, va chez Havers et parle à l'infirmière qui a reçu le témoignage du mâle. Regarde si tu peux savoir où ils l'ont choppé ou comment il s'est échappé. Je ne veux pas que ces salopards continuent à bousiller mes civils.

— Ils massacrent aussi les leurs, intervint Viscs. Nous avons trouvé un *lesser* suspendu à un arbre en rentrant ce soir. Avec les autres qui regardaient.

— Qu'est-ce qu'ils avaient fait au mec ?

— Plein de choses, dit Butch. Et il ne respirait plus. Ont-ils l'habitude de faire ça entre eux ?

— Non. Pas que je sache.

— Alors c'est une sacrée coïncidence, tu ne trouves pas ? Un civil qui s'évade ce soir d'un centre de torture et juste après, un *lesser* qui apparaît en pièces détachées.

— Je suis d'accord avec toi, Cop. (Kohler se tourna vers Viscs.) Tu as trouvé quelque chose sur ces *lessers* ? Ou bien Rhage avait-il tout nettoyé ?

— Il ne restait rien, dit Viscs en secouant la tête.

— Si, dit Butch qui prit dans sa poche le portefeuille qu'il avait enlevé au *lesser*. J'ai trouvé ça sur celui qu'ils avaient pendu. (Il l'ouvrit et en sortit un permis de conduire.) Guy Essen. Hey, il habitait dans mon ancien immeuble. Pas à dire, on ne connaît rien de ses propres voisins.

— J'irai fouiller son appartement, proposa Tohr.

Butch lui tendit le portefeuille et les Frères se levèrent, prêts à partir.

Mais Tohr les arrêta :

— Il y a autre chose, dit-il. J'ai reçu un coup de fil ce soir. Une femelle qui a trouvé un jeune mâle isolé qui porte sur lui le nom de Tehrror. Je lui ai demandé de nous l'amener demain soir au centre d'entraînement.

— Intéressant, dit Kohler.

— Il est muet, aussi il viendra avec une interprète. Une humaine d'ailleurs. (Tohr eut un sourire et mit le portefeuille du *lessor* dans la poche de son pantalon de cuir.) Mais ne t'inquiète pas, nous effacerons ses souvenirs.

Lorsque M. X ouvrit la porte de sa cabane, son humeur ne s'améliora pas en voyant la mine de O. Qui paraissait calme et détaché. Il aurait mieux valu pour lui faire preuve d'humilité mais toute forme de faiblesse ou de soumission n'était pas dans la nature du mec. Pas encore.

D'un geste sec, M. X fit entrer son subordonné.

— Vous savez, cette histoire de punition publique ne m'a pas du tout convaincu. Et je n'aurais jamais dû vous faire confiance. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous avez décimé votre escadron ?

M. O se retourna d'un bond.

— Quoi ?

— Ne continuez pas à me mentir, c'est énervant, dit M. X en refermant la porte.

— Je ne les ai pas tués.

— Et c'est une bête inconnue qui s'en serait chargé. Voyons, M. O, vous pourriez au moins faire preuve d'originalité. Ou mieux encore : Accuser la Confrérie. Voilà qui aurait été plus plausible.

M. X traversa la pièce principale de la cabane et garda volontairement le silence pour que son subordonné s'inquiète de son sort à venir. Il s'occupa un moment sur son ordinateur portable, puis disparut ensuite dans ses quartiers privés. L'endroit était sommaire, le mobilier rare, mais les trente-cinq hectares qui entouraient la cabane offraient une bonne protection. Bien sûr, les toilettes ne fonctionnaient plus, mais vu que les *lessers* n'avaient pas besoin de manger, ça ne comptait pas. Et puis la douche marchait très bien.

Et jusqu'à ce qu'ils trouvent un autre centre de recrutement, cette modeste mesure était devenue le quartier général de la Société.

— Je vous ai raconté exactement ce que j'ai vu, dit O en brisant le silence épais. Pourquoi vous mentirais-je ?

— Le *pourquoi* ne m'intéresse pas. (M. X ouvrit d'un geste calme la porte de sa chambre. Dont les gonds grincèrent.) Je dois vous dire que j'ai envoyé un autre escadron sur la scène pendant que vous veniez ici. D'après leur rapport, il ne reste aucune trace des corps, aussi je présume que vous les avez poignardés et renvoyés dans le néant. Ils m'ont confirmé qu'il y avait eu un sacré combat, et qu'il restait du sang partout. J'imagine donc que votre escadron s'est battu contre vous. Vous devez avoir été éblouissant pour les vaincre ainsi.

— Si je les avais tués, il resterait des traces sur mes vêtements.

— Pas si vous êtes changé avant de venir. Et vous n'êtes pas stupide. (M. X restait figé entre les deux battants de la chambre.) Donc, M. O, voici où nous en sommes : Vous êtes un emmerdeur et la question que je me pose est de savoir si vous valez tous ces ennuis. Vous avez tué des *Primes*— des *lessers* confirmés. Savez-vous combien de temps il faut pour—

— Je ne les ai pas tués !

M. X avança de quelques pas et cogna M. O en pleine mâchoire, l'envoyant s'effondrer sur le sol.

Puis il posa sa botte sur le côté de la tête de l'autre *lessers* qu'il écrasa contre le plancher de bois brut.

— Silence, d'accord ? Je disais, savez-vous combien de temps il faut pour obtenir un *Prime* ? Des décennies, sinon des siècles. Et vous avez réussi à en exterminer trois en une seule nuit. Ce qui porte votre compte à quatre— avec M. M que vous aviez déjà égorgé sans ma permission. Et il faut ajouter les trois *Betas* qui sont morts aussi ce soir à cause de vous.

M. O était fou furieux, et son regard le démontrait parfaitement. M. X appuya son pied jusqu'à ce que les yeux de l'autre deviennent exorbités de peur et non plus de colère.

— Donc, disais-je, je me pose la question de savoir si vous valez tous ces ennuis. Il n'y a que trois ans que vous êtes dans la Société. Vous êtes fort et efficace, mais manifestement impossible à contrôler. Si je vous avais mis avec ces *Primes*, c'est pour que vous rentriez dans le rang et atteigniez leur niveau d'excellence en apprenant à vous calmer. Et tout au contraire, vous les avez tués.

En sentant que sa pression montait, M. X dut se rappeler à lui-même que la colère n'apportait rien de bon à un dirigeant. Une main ferme et contrôlée obtenait de meilleurs résultats. Il dut respirer profondément avant de reprendre la parole.

— Vous avez éliminés certains de nos meilleurs éléments ce soir. Ceci doit cesser, M. O. Immédiatement.

M. X leva le pied. Et l'autre *lessen* se releva aussitôt.

Au moment où M. O s'apprêtait à parler, un bourdonnement étrange traversa la nuit. Et il se retourna vers le son.

— Vous pouvez aller dans la chambre à présent, dit M. X avec un mauvais sourire.

M. O prit une position défensive.

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Votre comportement doit être modifié, M. O. Et vous méritez une punition. Aussi, allez dans la chambre.

Le son devenait si fort qu'il y avait dans l'air comme une sorte de vibration que les oreilles ne percevaient pas.

— Je vous ai dit la vérité ! cria M. O.

— Allez. Dans la chambre. Votre temps de parole s'est écoulé. (M. X regarda derrière lui, en direction du bruit.) Oh, sacré bon sang !

Il immobilisa tous les muscles de l'autre *lessen* et l'emporta lui-même dans la chambre où il le jeta sur le lit.

La porte d'entrée s'ouvrit en grand.

Et les yeux de O s'élargirent d'horreur à la vue de l'Omega.

— *Oh... mon Dieu. Non...*

M. X rétablit l'ordre des vêtements de O, tirant sur la veste, lissant la chemise. Pour faire bonne mesure, il écarta les cheveux bruns et posa un baiser sur le front, comme à un enfant.

— Vous voudrez bien m'excuser, dit-il. Je vais vous laisser seul avec lui.

M. X sortit par la porte arrière de la cabane.

Il montait à peine dans sa voiture quand les premiers hurlements retentirent.

Chapitre 8

— Ah, Bella, je crois que la voiture est arrivée, dit Mary en lâchant le rideau qui retomba en place. Sauf si un dictateur du tiers-monde s'est égaré à Caldwell.

John alla vérifier par la fenêtre et fit des signes frénétiques :

— *Waouh. Super bagnole ! C'est une Mercedes. Avec des vitres teintées à l'épreuve des balles.*

Lorsque le trio quitta la maison de Bella pour avancer vers la limousine, un vieux monsieur vêtu d'un uniforme noir en émergea côté conducteur et s'approcha pour les saluer. C'était un peu étrange, mais il était du genre affable. Avec sa peau ridée, ses longues oreilles et ses bajoues, il avait l'air d'avoir fondu mais, vu son air radieux, il était parfaitement heureux de cet état de désintégration.

— Je m'appelle Fritz, dit le petit homme en s'inclinant. Je suis votre chauffeur.

Il leur ouvrit la porte arrière et Bella se glissa à l'intérieur. John fut le suivant, puis Mary s'installa contre la portière et Fritz referma la porte. Une seconde après, ils étaient en route.

Tandis que la Mercedes s'éloignait de la ferme, Mary essaya de voir où ils allaient mais les vitres étaient trop foncées. Elle eut l'impression qu'ils montaient vers le nord, sans en être certaine.

— Où va-t-on au juste, Bella ?

— Pas très loin.

Mary sentit le manque de conviction de son amie. En fait, Bella paraissait tendue depuis que Mary et John l'avaient rejointe ce soir.

— Tu ne sais pas où on nous emmène ?

— Si, bien sûr. (Bella sourit à John.) Nous allons rencontrer les mâles les plus fabuleux que tu aies jamais vus.

Mary sentit une oppression lui serrer la poitrine, comme si son instinct lui envoyait une sorte de signal. Et elle regretta soudain de ne pas avoir pris sa propre voiture.

Vingt minutes après, la Mercedes ralentit puis s'arrêta. Repartit lentement et s'arrêta encore. Et la manœuvre se répéta plusieurs fois à intervalles réguliers. Ensuite, Fritz baissa sa vitre et parla dans un interphone. Ils avancèrent encore quelques minutes avant de s'arrêter. Et le moteur fut coupé.

Mary tendit la main vers la portière. Et la trouva fermée.

Elle imagina soudain sa photo aux prochaines infos : « *Personnes disparues* ». Une victime de plus tombée sous la coupe de criminels inconnus.

Mais, tout sourires, le chauffeur les laissa sortir immédiatement.

— Voulez-vous me suivre, je vous prie ?

Mary sortit et jeta un coup d'œil autour d'elle. Ils étaient dans un parking souterrain, sans aucune autre voiture en vue. Il y avait juste deux cars de petite taille, comme des navettes d'aéroport.

Ils restèrent près de Fritz qui ouvrit deux lourdes portes métalliques et les fit entrer dans un labyrinthe de couloirs brillamment éclairés. Grâce au ciel, le mec semblait savoir où aller. Il y avait des intersections qui partaient dans toutes les directions, sans ordre apparent, ni aucun signe, comme si l'endroit avait pour but spécifique d'égarer les visiteurs.

Mais quelqu'un pouvait parfaitement suivre tous les mouvements de ceux qui se trouvaient là, pensa Mary en regardant le plafond. Parce que tous les dix mètres, il y avait un truc électronique. D'un genre qu'elle avait déjà vu dans les hôpitaux : Des caméras de surveillance.

Ils arrivèrent enfin dans une petite pièce avec deux des murs en miroir. Il y avait au centre une table métallique et cinq chaises. Et une petite caméra faisait face à la porte. Ça ressemblait à la salle d'interrogation d'un commissariat, du moins comme on les voyait dans les séries policières à la TV.

— Vous n'aurez pas à attendre longtemps, dit Fritz en s'inclinant. (Puis il sortit et la porte se referma derrière lui.)

Mary avança et tourna la poignée, étonnée de la voir s'ouvrir. D'un autre côté, les responsables de ce complexe n'avaient manifestement pas à craindre que leurs visiteurs s'échappent.

Elle regarda Bella.

— Tu veux bien me dire où on est ?

— Dans un centre d'entraînement.

— Pardon ?

— Un centre pour s'entraîner.

Oui, mais pour s'entraîner à quoi au juste ?

— Et ces gens-là, ils ne travailleraient pour le gouvernement ou un truc du genre ?

— Oh, non.

— *Ça ne ressemble pas à un centre d'arts martiaux*, fit John par signes.

Non, sans blague.

— Que dit-il ? demanda Bella.

— Il est aussi curieux que moi de savoir où nous sommes.

Mary revint vers la porte, l'ouvrit et sortit la tête dans le couloir. Quand elle entendit un bruit rythmé, elle avança un peu mais sans aller bien loin.

Des pas ? Non, c'était un bruit plus assourdi. *Qu'est-ce que—*

Un homme très grand apparut au bout du couloir. Il était blond et vêtu d'un débardeur noir et d'un pantalon de cuir noir. Il était pieds nus et chancelait en avançant, se retenant de la main sur le mur, avec les yeux rivés au sol qu'il semblait examiner avec prudence, comme pour éviter de trébucher.

Il avait l'air ivre— ou malade peut-être ?— mais... Oh là là, qu'il était beau ! Il avait un visage si magnifique qu'elle cligna des yeux une fois ou deux. Une mâchoire ferme. Des lèvres ciselées. De hautes pommettes. Un grand front. Des cheveux épais et souples, coupés courts sur la nuque, plus longs et plus clairs sur l'avant.

Et un corps parfaitement assorti à ce visage spectaculaire. Des os épais. Des muscles souples. Sans un pet de graisse. Le tout emballé dans une peau dorée malgré la lumière blafarde des néons.

Lorsqu'il regarda soudain dans la direction de Mary, elle vit que ses yeux étaient d'un gris-bleu électrique, si brillant qu'ils paraissaient éclairés de l'intérieur. Mais ils la traversèrent sans même s'arrêter sur elle.

Mary le regarda, peu surprise de cette indifférence. Les hommes comme lui ne remarquaient jamais les femmes comme elle. C'était une loi naturelle.

Elle devrait retourner dans l'autre pièce. Quel intérêt avait-elle à dévisager ainsi un homme qui la dédaignait si manifestement ? Mais plus il approchait, plus elle restait tétanisée sur place.

Mon Dieu qu'il était... beau !

Avançant péniblement dans le couloir, Rhage était dans un état super merdique. Chaque fois, que la bête émergeait, sa vision prenait ensuite des vacances. Et il savait que ses yeux ne seraient pas pressés de se remettre au boulot. Et son corps n'obéissait pas trop non plus. Merde, ses bras et jambes lui paraissaient des poids morts accrochés au reste, pas vraiment inertes mais pas loin.

Et puis son estomac le tuait. La seule idée de manger lui donnait des vertiges.

Mais il en avait ras le bol de rester enfermé dans sa chambre. Il avait suffisamment perdu son temps après avoir passé douze heures au pieu. Il était

fermement déterminé à arriver jusqu'à la salle de gym pour sauter sur un vélo d'entraînement et rester là-dessus jusqu'à—

Il se figea, les sens aux aguets. Même s'il n'y voyait que pouic, il était certain de ne pas être seul dans le couloir. Il y avait quelqu'un pas loin, sur sa gauche. Et c'était un étranger.

Il se retourna d'un bond et arracha la silhouette de son recoin, l'agrippant par la gorge pour la plaquer sur le mur opposé. Il réalisa trop tard que c'était une femelle dont le cri aigu lui fit honte. Il relâcha un peu sa prise mais sans la libérer complètement.

Sous sa paume, le cou mince était chaud et doux. Et il sentait un pouls battre à une vitesse frénétique à cause de la pression du sang qui remontait du cœur. Rhage se pencha en avant et inspira longuement. Avant d'avoir un brusque recul.

Seigneur. C'était une humaine. Et elle était malade. Mourante même.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Et comment êtes-vous entrée ici ?

Elle ne répondit pas. Et elle respirait trop vite. Il l'avait terrifiée et l'odeur de sa peur lui monta au nez, un peu âcre comme un feu de bois.

— Je ne veux pas vous faire mal, dit Rhage d'une voix plus douce. Mais vous ne devriez pas être ici et je veux savoir qui vous êtes.

Il sentit la gorge de l'humaine onduler dans sa main, comme si elle essayait d'avaler.

— Je m'appelle... Mary. Et je suis venue avec une amie.

Rhage arrêta de respirer. Et son cœur rata un battement, puis reprit sur un rythme plus lent.

— Répétez-moi ça, murmura-t-il.

— Ah. Je m'appelle Mary Luce. Et je suis une amie de Bella... et nous sommes venues ici avec un garçon, John Matthews. Nous avons été invités.

Rhage eut un long frisson, comme si un courant d'air chaud courait sur sa peau. La musique de sa voix, le rythme de son discours, le son de ses mots... tout passait en lui, le calmait, l'apaisait. L'enserrait doucement.

Il ferma les yeux.

— Dites-moi encore quelque chose.

— Quoi ? demanda-t-elle étonnée.

— Parlez. Parlez-moi. Je veux entendre votre voix.

Elle resta silencieuse, et il s'apprêtait à répéter sa demande quand elle dit :

— Vous n'avez pas l'air bien. Auriez-vous besoin de voir un médecin ?

Il vacilla. Les mots n'avaient aucune importance. C'était sa voix— ce son doux et calme frissonnait dans ses oreilles. Il en ressentait la caresse à l'intérieur même de sa peau.

— Encore, dit-il, bougeant sa main sur le cou mince pour mieux sentir les vibrations de sa gorge.

— Pourriez-vous... S'il vous plaît, pourriez-vous me lâcher ?

— Non. (Il leva son autre main. Elle portait une sorte de polaire dont il repoussa le col, plaçant sa paume sur l'épaule de l'humaine pour qu'elle ne lui échappe pas.) Parlez.

Elle se débattit.

— Vous m'écrasez.

— Je sais. *Parlez.*

— Mais pour l'amour du ciel... que voulez-vous que je vous dise ?

Même exaspérée, sa voix était splendide.

— N'importe quoi.

— Très bien. Alors enlevez immédiatement votre main de mon cou sinon je vais vous envoyer mon genou là où ça fait très mal.

Il se mit à rire. Puis appuya contre elle le bas de son corps, la coinçant des hanches et des cuisses. Elle se raidit à son contact, mais il put deviner ses formes. Elle était mince et fragile, et incontestablement femelle. Il sentit les seins hauts, les hanches rondes, le ventre plat.

— Continuez à parler, dit-il près de son oreille. (Seigneur, comme elle sentait bon ! Une odeur fraîche et propre. Un peu citronnée.)

Quand elle tenta de le repousser, il se laissa aller contre elle de tout son poids. Et il l'entendit vider l'air de ses poumons.

— Je vous en prie, murmura-t-il.

Contre lui, la mince poitrine gonfla, comme si elle inspirait très fort.

— Je... n'ai rien à vous dire, sinon de me lâcher.

Il sourit et prit soin de garder la bouche fermée. Il valait mieux ne pas lui montrer ses canines, surtout si elle ne savait pas qui il était.

— Alors dites-le.

— Quoi ?

— Rien. Dites "rien". Encore et encore. Faites-le.

Elle s'énerva. L'odeur de sa peur disparut, remplacée par une fragrance épicée et piquante, comme de la menthe fraîche dans un jardin. Elle était en colère à présent.

— Dites-le, ordonna-t-il, avec le besoin absolu d'entendre à nouveau cette voix étonnante qui lui procurait de telles sensations.

— *Très bien.* Rien. Rien. (Et soudain, elle se mit à rire, un son qui plongeait tout droit dans le corps du vampire, le brûlant de partout.) Rien. Rien. *Ri-en.* *Ri-en.* *Riiien.* Voilà, ça va maintenant ? Ça vous suffit ? Vous allez me lâcher ?

— Non.

Cette fois, elle se débattit franchement, créant une délicieuse friction entre leurs deux corps. Et il sut le moment exact où sa crainte et sa colère se transformèrent en un sentiment plus chaud. Il sentit l'odeur de son excitation, un adorable parfum qui le fit réagir au quart de tour.

Son corps répondit à l'appel et devint dur comme du bois.

— Parle-moi, Mary, dit-il en remuant, frottant son sexe tendu contre le ventre plat, augmentant à la fois son désir et sa faim.

Après un moment, l'humaine oublia sa tension et se laissa doucement aller contre lui. Elle lui prit la taille à deux mains, puis les glissa timidement dans son dos, comme si elle n'était pas trop sûre de ce qu'elle devait faire, ni de la façon dont il y répondrait.

Il s'arqua contre elle pour démontrer son approbation, pour l'inciter à le toucher davantage. Et quand les paumes douces remontèrent le long de son dos, il émit un grondement sourd venu du fond de sa gorge et laissa tomber sa tête pour que ses oreilles soient contre la bouche fraîche. Il aurait aimé lui donner d'autres mots à dire, quelque chose comme *délicieux*, ou *gracieux*, ou *sensuel*.

En fait, même *anticonstitutionnellement* ferait son affaire.

L'effet qu'elle avait sur lui était une véritable addiction, un mélange étrange de désir sexuel et de parfaite sérénité. Comme s'il explosait dans un orgasme fulgurant tout en s'endormant paisiblement. Il n'avait jamais rien ressenti de tel auparavant.

Un frisson glacé le traversa soudain lorsqu'il se rappela ce que Viscs lui avait prédit. Il releva la tête d'un geste brusque.

— Es-tu vierge ? demanda-t-il.

Elle se raidit à nouveau, le corps vibrant d'indignation. Et elle le repoussa, sans le faire bouger d'un centimètre, bien entendu.

— Mais ça ne va pas ? Comment osez-vous me demander ça ?

Poussé par l'anxiété, Rhage resserra sa main sur l'épaule de Mary.

— As-tu déjà été prise par un mâle ? *Réponds-moi.*

— Oui. (L'adorable voix était plus aigüe sous le coup de la terreur.) Oui, j'ai déjà... eu un amant.

La déception de Rhage lui fit relâcher sa prise. Mais il ressentit aussi un profond soulagement. Tout bien considéré, il n'était pas certain d'avoir besoin de rencontrer celle que le sort lui destinait dans les dix prochaines minutes.

Parce que cette humaine était fascinante. Extraordinaire.

Et il la voulait.

Mary prit une profonde inspiration quand la main de l'homme se détendit sur sa gorge.

Il faut faire attention aux vœux que l'on fait, pensa-t-elle en se souvenant combien elle avait souhaité subjuguier un homme Bon, mais l'expérience n'était pas ce qu'elle avait imaginé. Elle était réduite à l'impuissance. Par ce corps viril pressé contre elle. Par la tension sexuelle qu'il exsudait. Par le dangereux pouvoir qu'il pouvait exercer s'il décidait à nouveau de l'étrangler.

— Je veux savoir où tu habites, dit l'homme.

Quand elle ne répondit pas, il ondula des hanches et elle sentit une énorme érection appuyer contre son estomac.

Mary ferma les yeux. Et essaya de ne pas imaginer ce qu'elle ressentirait si son sexe était en elle tandis qu'il ondulait ainsi.

Il baissa la tête et elle sentit ses lèvres sur sa gorge, puis ses dents qui la mordillaient.

— Où habites-tu, insista-t-il.

Il y eut une caresse douce et humide. Sa langue. Qui courait le long de son cou.

— Tu finiras bien par me le dire, murmura-t-il. Mais prends ton temps. Je ne suis pas pressé.

Il s'écarta d'elle un moment, puis revint appuyer ses hanches entre les jambes de Mary, tout contre son sexe. Et la main qu'il avait posée sur son cou glissa jusqu'à sa poitrine, entre ses deux seins.

— Ton cœur bat très vite, Mary.

— C'est parce que j'ai peur.

— Peur ? Tu ne ressens pas que ça. Et regarde un peu où tu as mis tes mains.

Grillée. Elle était accrochée aux bras de l'homme, à ses biceps. Pour l'attirer à elle. Et elle avait les ongles plantés en lui.

Dès qu'elle le relâcha, il fronça les sourcils.

— J'aime que tu fasses ça. Ne t'arrête pas.

Une porte s'ouvrit derrière eux.

— Mary ? Ça va— Oh... mon Dieu ! (Bella en perdit la voix.)

Mary essaya de garder sa contenance quand l'homme se tourna vers Bella. Il plissa les yeux pour l'examiner de haut en bas, puis reporta son attention sur Mary.

— Ton amie s'inquiète pour toi, dit-il doucement. Dis-lui que ce n'est pas nécessaire.

Mary tenta de se libérer, et ne fut pas surprise qu'il l'en empêche sans difficulté.

— J'ai une autre idée, marmonna-t-elle. Et si me lâchiez pour que je la rassure moi-même ?

Une voix mâle et sévère intervint à l'autre bout du couloir.

— Rhage, cette femelle n'est pas venue jusqu'ici pour te distraire. On n'est pas au *Cyclope*, mon Frère. Pas de sexe dans le couloir.

Mary tenta de tourner la tête, mais la main posée entre ses seins remonta jusqu'à sa gorge et lui saisit le menton, la maintenant en place. Et des yeux gris-bleu se plantèrent dans les siens.

— Je vais les ignorer. Et si tu fais pareil, ça les fera peut-être partir.

— Rhage, laisse-la. (Suivit un flot de paroles dans une langue que Mary ne comprit pas.)

Tandis que l'autre discourait, l'homme blond maintint son regard brillant fixé sur elle, et du pouce il lui caressait gentiment la mâchoire. Malgré ce geste tendre et attentionné, il répondit au nouveau venu d'une voix dure et agressive, avec la même puissance que son corps exsudait. Le ton de la réponse qu'il obtint fut plus calme, comme si l'autre essayait cette fois de le raisonner.

D'un seul coup, le blond s'écarta. Mary se trouva libre, et ressentit un choc étrange en perdant la chaleur du corps qui s'était pressé contre elle.

— Je te verrai plus tard, Mary. (Il lui caressa la joue du bout des doigts, puis se détourna.)

Elle eut comme une faiblesse dans les genoux et se retint contre le mur en le regardant s'éloigner. Il marchait d'un pas chancelant et devait balancer les bras pour garder son équilibre.

Tout le temps où il l'avait gardée contre lui, elle avait oublié qu'il était malade.

— Où est le garçon ? demanda le nouvel arrivant.

Mary tourna la tête. Le mec était grand, avec des vêtements de cuir noir et une coupe militaire. Il avait aussi un surprenant regard bleu marine, très perçant.

Un soldat, pensa-t-elle, curieusement rassurée par son apparence.

— Le garçon ? insista-t-il.

— John est là, répondit Bella.

— Alors allons-y.

Il ouvrit la porte et s'y adossa, laissant Mary et Bella se faufiler contre lui pour passer. Il ne les regarda pas et fixa son attention sur John, qui lui renvoya son regard, les yeux un peu plissés comme pour déterminer le caractère du soldat.

Quand ils furent tous assis à table, l'homme s'adressa à Bella :

— C'est vous qui nous avez appelés ?

— Oui. Voici Mary Luce. Et John. John Matthews.

— Je suis Tohrment. (Il regarda à nouveau John.) Comment vas-tu, fils ?

John répondit par signes, et Mary dut s'éclaircir la voix avant de traduire.

— Il dit qu'il va bien. Et il vous salue aussi.

— Parfait, répondit l'homme avec un léger sourire. (Il se tourna vers Bella.) Je veux que vous attendiez dans le couloir. Je viendrai vous voir après avoir parlé au garçon. (Et quand Bella parut hésiter, l'homme ajouta calmement :) Ce n'était pas une suggestion.

Une fois Bella sortie, le mec tourna sa chaise vers John et s'adossa confortablement en étirant ses longues jambes.

— Alors, dis-moi un peu, où as-tu grandi ?

John remua les mains, et Mary traduisit :

— Ici, en ville. D'abord dans un orphelinat. Puis chez différentes familles d'accueil.

— Tu ne sais rien de tes parents ?

John secoua la tête.

— Bella m'a parlé de ton bracelet avec des inscriptions. Peux-tu me le montrer ?

John tira sa manche et tendit le bras. L'homme lui saisit le poignet.

— Super travail, fils. C'est toi qui as fait ça ?

John hocha la tête.

— Et où as-tu pris l'idée de ces dessins ?

John enleva son bras de l'étreinte de l'homme pour répondre. Quand il s'arrêta, Mary traduisit :

— Il dit qu'il en a rêvé.

— Vraiment ? J'aimerais en savoir plus sur ce rêve, si tu veux bien.

L'homme avait repris sa pose détendue, mais son regard était pénétrant.

Je t'en foutrais des arts martiaux, pensa Mary. Il ne s'agissait pas de leçons de karaté. C'était un véritable interrogatoire.

Lorsqu'elle vit John hésiter, elle aurait aimé pouvoir se lever et partir avec lui. Mais elle avait la certitude que le gosse n'accepterait pas. Il était tombé sous l'emprise de l'autre homme, et arborait une expression à la fois concentrée et intense.

— Tout va bien, fils. Parle et ne t'inquiète pas, dit l'homme.

John leva les mains, et Mary traduisit en même temps.

— Euh... il dit qu'il s'est vu dans un endroit sombre. À genoux devant un autel. Et derrière, il y avait un mur avec des centaines de lignes gravées dans la pierre— Attends, John, va doucement. Je ne peux pas transcrire aussi vite. (Mary se concentra sur les mains du garçon.) Il dit que dans ses rêves, il avance pour toucher une ligne où était gravé ce qu'il a recopié.

L'homme fronça les sourcils.

Quand John baissa les yeux, comme embarrassé, le soldat le rassura une nouvelle fois :

— Ne t'inquiète pas, fils. C'est bon. Dis-moi encore, as-tu parfois l'impression que tu éprouves des trucs bizarres ? Ou encore que tu es différent des autres ?

Mary s'agita dans son siège, de plus en plus troublée par la façon dont l'entretien se déroulait. Il était évident que John allait répondre à toutes les questions qu'on lui poserait, mais elle ne savait rien de cet homme après tout. Et même Bella, qui les avait entraînés ici, n'avait pas semblé très à son aise.

Mary leva les mains, prête à donner à John un avertissement muet, mais le garçon ouvrit alors sa chemise, écarta un côté et montra une cicatrice sur son pectoral gauche.

L'homme se pencha en avant, étudia la marque, puis recula.

— Où as-tu eu ça ?

John fit quelques signes.

— Il dit qu'il est né avec.

— Y a-t-il autre chose ? demanda l'homme.

John jeta un coup d'œil en direction de Mary. Puis prit une profonde inspiration et se lança :

— *Dans mes rêves, il y a du sang. Je vois des canines. Et je... mors.*

Mary écarquilla les yeux avant de pouvoir s'en empêcher.

John la regarda avec inquiétude.

— *Ne vous inquiétez pas, Mary. Je ne suis pas dérangé ou psychotique. Ces rêves m'ont terrifié aussi la première fois mais je ne peux pas vraiment contrôler ce qui se passe dans ma tête, pas vrai ?*

— Que dit-il ? demanda l'homme.

— Ça m'était en partie destiné, dit Mary.

Avec un soupir, elle répéta ce qu'avait dit John.

Chapitre 9

Bella s'appuya contre le mur du couloir et se mit à tresser des mèches de ses cheveux, quelque chose qu'elle faisait souvent pour calmer sa nervosité.

Elle avait entendu dire que les membres de la Confrérie constituait presque une race à part, mais elle n'y avait jamais vraiment cru. Jusqu'à ce soir. Ces deux mâles étaient vraiment impressionnants— et pas seulement au niveau physique. Ils irradiaient le pouvoir et l'agressivité. Mince, à côté d'eux, son propre frère semblait un enfant de chœur, alors que Rehvenge était le mâle le plus étonnant qu'elle ait jamais rencontré, niveau brutalité.

Mon Dieu, qu'avait-elle fait à Mary et à John en les amenant ici ? Elle ne s'inquiétait pas trop pour le garçon, mais bien davantage pour Mary. Vu la façon dont le guerrier blond s'était comporté avec elle, son amie était dans de sales draps. Il y aurait eu de quoi faire bouillir un océan avec la chaleur sexuelle que le mâle émettait. Et les membres de la Confrérie de la Dague Noire n'avaient pas pour habitude d'accepter la moindre contrainte. D'après ce qu'elle avait entendu dire, quand l'un d'eux désirait une femelle, il la prenait.

Dieu merci, personne ne parlait de viol à leur sujet. D'ailleurs, à son avis, ils n'en avaient pas besoin. Le corps de ces guerriers bâtis pour l'endurance inspirait un désir immédiat chez une femelle. Être prise par l'un d'entre eux, se trouver confrontée à tant de force brute devait être une expérience extraordinaire.

Mais Mary était humaine, aussi ne voyait-elle peut-être pas les choses de la même façon.

De plus en plus tendue, Bella regarda le long couloir désert. Si elle restait plantée là plus longtemps, elle allait avoir des nœuds plein les cheveux. Elle secoua la tête et s'en alla au hasard, à l'aventure. Quand elle entendit au loin un bruit sourd et rythmé, elle suivit le tambourinement jusqu'à de lourdes portes en fer. Elle les ouvrit et pénétra à l'intérieur.

Le gymnase avait la taille d'un terrain de baseball professionnel, et son plancher en bois était luisant de cire. D'épais matelas bleus étaient étendus ça et là, et des lumières brillaient au plafond dans un treillis métallique. Une estrade de gradins montait sur la gauche, et dessous étaient suspendus des punching-balls.

Un splendide mâle s'exerçait sur l'un d'eux qu'il matraquait féroce­ment. Dos à la porte, il rebondissait sur la pointe des pieds, vif et gracieux, lançant coup après coup, plongeant ou esquivant, secouant sans relâche l'énorme sac qu'il frappait si fort qu'il l'envoyait presque à l'horizontale.

Elle ne voyait pas son visage, mais il devait être impressionnant. Il avait les cheveux presque rasés, d'un brun clair, et portait un col-roulé noir et collant et de souples pantalons de sport en nylon noir. Et aussi un harnais qui se croisait sur son dos puissant.

Derrière elle, la porte claqua en se refermant.

D'un geste violent, le mâle sortit une dague noire de son harnais et la plongea dans le sac en cuir, qu'il éventra. Et tandis que le sable et le rembourrage s'écoulaient de la plaie béante, le guerrier se retourna d'un bond.

La main de Bella s'envola jusqu'à sa bouche. Il avait un visage terrifiant, comme si quelqu'un l'avait coupé en deux avec une lame. La profonde cicatrice commençait sur le front, courait le long du nez et de la joue, et finissait sur la bouche en tordant la lèvre supérieure.

Le grand corps semblait figé dans une attente létale, animé seulement par les profondes inspirations de la poitrine. Sous les paupières é­trécies, les yeux étaient noirs et glacés, clignant à peine. Puis ils s'ouvrirent imperceptiblement.

Ce mâle la voulait, pensa Bella. Et ne savait pas trop comment réagir à ça.

Mais tout à coup, l'attente et l'expectative furent oubliées. Et Bella fut terrifiée de la colère glacée qui envahissait le mâle. Gardant les yeux fixés sur lui, elle recula jusqu'à la porte où elle appuya en vain sur la barre métallique. Quand rien ne bougea, elle eut la sensation que c'est lui qui en bloquait volontairement l'ouverture— pour la coincer à l'intérieur.

Le mâle la regarda s'acharner un moment avant de s'approcher. Et pendant qu'il traversait les matelas, il jouait avec sa dague noire, la jetant en l'air avant de la récupérer par la poignée. Dans un mouvement régulier, répétitif et hypnotique. Qu'elle suivit des yeux.

— Je ne sais pas ce que tu fous là, dit-il d'une voix lente À part bousiller mon entraînement.

Tandis que les yeux noirs examinaient son visage et son corps, Bella eut la sensation que l'hostilité du mâle devenait palpable, mais il émettait aussi une chaleur primitive, une sorte de menace sexuelle à laquelle elle n'aurait vraiment pas dû réagir aussi fort.

— Je suis désolée. Je ne savais pas...

— Tu ne savais pas quoi, femelle ?

Seigneur, il était vraiment tout près à présent. Et il était bien plus grand qu'elle. Elle se colla à la porte.

— Je suis désolée—

Le mâle plaqua ses deux mains sur le panneau métallique, de chaque côté de la tête de Bella. Qui regarda nerveusement la dague qu'il tenait toujours, puis oublia l'arme quand il se pencha en avant. Il s'arrêta juste avant de la toucher.

Elle inspira longuement, et son odeur l'envahit toute entière, comme un feu brûlant qui passait dans ses narines et à travers tout son corps. Jamais elle n'avait rien ressenti une telle sensation. Et elle s'anima en réponse, anxieuse, impatiente.

— Tu es désolée ? dit-il en pencha la tête de côté, les yeux fixés sur sa gorge. (Son sourire cruel exhiba de longues canines très blanches.) Oui, je peux le croire.

— Je suis vraiment désolée.

— Prouve-le.

— Comment ? croassa-t-elle.

— Mets-toi d'abord à genoux. J'entendrai ensuite tes excuses.

Une porte s'ouvrit avec fracas à l'autre bout du gymnase.

— Oh, Seigneur... Bas les pattes ! (Un autre mâle arrivait au pas de course à travers les matelas, et il avait des cheveux magnifiques.) Arrête, Z. Fiche-lui la paix.

Le mâle balaféré se pencha vers Bella et approcha sa bouche abîmée tout près de son oreille. Et elle sentit quelque chose presser sur son sternum. Son doigt.

— Sauvée de justesse, femelle. Tu t'en sors bien.

Il s'écarta et sortit. La porte claqua sur lui au moment où l'autre mâle arrivait auprès de Bella.

— Ça va ?

Bella regarda le punching-ball éventré. Elle avait du mal à retrouver son souffle, mais elle ne savait pas trop si sa tension provenait de la peur ou du désir sexuel. Un mélange des deux probablement.

— Oui, répondit-elle. Je pense. Qui était-ce ?

Le mâle ouvrit la porte et, sans lui répondre, il la ramena devant la pièce d'où elle était partie.

— Il serait plus prudent que vous restiez ici, d'accord ?

Excellent conseil, pensa Bella quand elle se retrouva seule.

Chapitre 10

Rhage se réveilla en sursaut. En regardant son réveil, il fut soulagé de pouvoir distinguer les chiffres et lire l'heure affichée. Ses yeux fonctionnaient à nouveau. Mais il fut franchement furieux de réaliser qu'il était aussi tard.

Où diable était Tohr ? Il avait promis de l'appeler dès qu'il en aurait fini avec l'humaine, et c'était six heures auparavant.

En sortant du lit, il s'étira prudemment. Il avait des douleurs partout, surtout à l'estomac, mais au moins il pouvait à nouveau bouger. Après une douche rapide et des vêtements propres, il se sentait presque redevenu lui-même tandis qu'il fonçait vers le bureau de Kohler. L'aube n'allait pas tarder et puisque Tohr ne répondait pas au téléphone, il devait probablement rendre compte au roi avant de rentrer chez lui.

Les portes du bureau étaient ouvertes et, comme prévu, Tohr arpentait en long et en large les tapis d'Aubusson tout en discutant avec Kohler.

— Justement, c'est toi que je cherchais, lui dit Rhage d'une voix gouailleuse.

Tohr lui jeta un coup d'œil.

— J'allais passer te voir.

— C'est ça. Salut, Kohler, comment va ?

Le Roi Aveugle et un sourire.

— Ravi de te voir en pleine forme, Hollywood. Tu sembles remonté à bloc.

— Oh, ça c'est sûr. (Rhage regarda Tohr.) Tu as quelque chose à me dire ?

— Pas vraiment.

— Ne me dis pas que tu ignores où habite cette humaine ?

— Je ne vois pas pourquoi je devrais te donner son adresse. Tu n'as rien à faire avec elle.

Kohler s'adossa en arrière dans son fauteuil et mit les pieds sur son bureau. Ses énormes bottes transformaient le meuble délicat en appui-pieds.

— Vous pourriez m'expliquer de quoi vous parlez ? demanda-t-il avec un rictus.

— C'est privé, marmonna Rhage. Rien d'important.

— Tu parles ! (Tohr se tourna vers Kohler.) Notre tombeur a décidé qu'il voulait mieux connaître l'interprète qui est venue hier soir avec le gosse.

— Oh, non, dit Kohler en secouant la tête. Il n'en est pas question, Hollywood. Tu couches avec qui tu veux, mais pas avec celle-là. Dieu sait que ça te laisse l'embarras du choix. (Il regarda Tohr.) Comme je disais, si tu peux

vérifier ses antécédents, je ne vois aucune objection à ce que ce gosse participe à notre premier groupe d'entraînement. Et il faut aussi vérifier sa connexion avec cette humaine parce que si le gosse disparaît tout à coup, je ne veux pas qu'elle nous pose un problème.

— Je m'en occupe, dit Rhage et devant le regard mauvais que lui lançaient les deux autres, il haussa les épaules : Soit vous me laissez faire, soit je suivrai celui qui s'en chargera. Mais d'une façon ou d'une autre, je retrouverai cette femelle.

Les sourcils de Tohr se firent nettement menaçants.

— Laisser tomber, mon Frère. Si le garçon vient ici, cette femelle est hors limite. Alors oublie-la.

— Désolé. Mais je la veux.

— C'est pas vrai d'être emmerdant à ce point. Aucun contrôle sur sa libido et une vraie tête de bois, tu parles d'un mélange détonnant !

— Écoute, d'une façon ou d'une autre, je l'aurai. Alors veux-tu ou pas que je vérifie en même temps ce qu'elle sait ?

Quand Tohr se frotta les yeux tandis que Kohler marmonnait des jurons, Rhage sut qu'il avait gagné.

— Très bien, maugréa Tohr. Vérifie ses antécédents et ses rapports avec le gosse— et fais d'elle ce que tu veux. Mais à la fin, je veux que tu effaces ses souvenirs et que tu ne la revoies plus. C'est bien compris ? Tu effaces tout dès que tu as fini et tu ne la revoies *jamais*.

— D'accord.

Tohr ouvrit son téléphone portable et tapa un numéro.

— Je t'envoie son numéro par SMS.

— Et celui de sa copine.

— Pourquoi ? Tu veux te la faire elle aussi ?

— Donne-moi son numéro, Tohr.

Bella s'apprêtait à se coucher pour la journée quand le téléphone sonna. Elle décrocha, espérant que ce n'était pas son frère. Elle détestait le voir vérifier qu'elle était bien chez elle quand l'aube se levait. Comme si elle ne pensait qu'à se faire sauter par un mâle ou une autre bêtise du genre.

— Allo ? répondit-elle.

— Appelez Mary et demandez-lui de venir dîner avec moi ce soir.

Bella fit un bond et se rassit dans son lit. *Le guerrier blond*.

— Avez-vous entendu ce que j'ai dit ?

— Oui... mais que voulez-vous à Mary ? (Comme si elle ne le savait pas.)

— Appelez-la dès maintenant. Dites-lui que je suis un de vos amis et qu'elle passera un bon moment avec moi. Ce sera mieux.

— Mieux que quoi ?

— Mieux que me voir défoncer sa porte pour entrer chez elle. Ce que je ferai si c'est la seule solution qui me reste.

Bella ferma les yeux et revit Mary collée contre le mur, avec le mâle qui la maintenait en place. Il la poursuivait pour une seule et unique raison : Parce qu'il avait un énorme désir sexuel à soulager. À soulager avec Mary.

— Oh non... Ne lui faites pas de mal, je vous en prie. Elle n'est pas des nôtres. Et elle est malade.

— Je sais. Je n'ai pas l'intention de lui faire mal.

Bella laissa retomber sa tête dans sa main, se demandant si un mâle comme lui pouvait comprendre ce qui faisait mal ou pas à une femelle.

— Guerrier... Elle ne sait rien de notre race. Et elle est— Je vous en supplie, ne lui—

— Elle ne se rappellera pas de moi ensuite.

Comme si ça pouvait alléger la culpabilité que Bella ressentait ! Elle avait l'impression de lui offrir Mary sur un plateau.

— Vous ne pouvez m'arrêter, femelle. Mais vous pouvez rendre les choses plus faciles pour votre amie. Pensez-y. Elle se sentira plus à l'aise de me rencontrer dans un endroit public. Elle ne saura pas qui je suis. Et ce sera pour elle aussi normal que possible.

Bella détesta n'avoir aucune autre option, et sentit qu'elle trahissait l'amitié de Mary.

— Je regrette de l'avoir impliquée là-dedans.

— Moi pas. (Il y eut un bref silence.) Elle a quelque chose de... spécial.

— Et si elle refuse de vous céder ?

— Ce ne sera pas le cas.

— Mais si elle le fait ?

— Elle aura le choix. Et je ne la forcerai pas. Je vous le jure.

Bella laissa sa main glisser sur sa gorge, tirant machinalement sur le rang de diamants qu'elle portait au cou. *Les diamants à la chaîne*. Le célèbre modèle de la bijouterie Tiffany qu'elle ne quittait jamais.

— Où ? demanda-t-elle tristement. Où voulez-vous la retrouver ?

— Où les humains vont-ils généralement pour ce genre de choses ?

Comment diable le saurait-elle ? Mais elle se souvint que Mary avait un jour évoqué un rendez-vous avec l'un de ses collègues au restaurant... C'était quel nom déjà ?

— Au *TGI Fridays* (*NdT : Chaîne de restaurants aux États-Unis*), dit-elle. C'est square Lucas.

— Parfait. Dites-lui de m'y retrouver ce soir à 20 heures.

— Quel nom porterez-vous ?

— Dites-lui... que je m'appelle Ollie. Ollie Wood.

— Guerrier ?

— Oui ?

— Je vous en prie...

— Ne vous inquiétez pas pour elle, Bella. (La voix se fit plus douce.) Je la traiterai bien.

Et la ligne fut coupée.

Dans la cabane de M. X au fond des bois, O se rassit péniblement sur le lit. Et essuya de la main ses joues humides de larmes.

L'Omega était parti depuis une heure, et le corps de O n'était toujours pas redevenu étanche— qu'il s'agisse de ses blessures ou autres. Il n'était pas certain de pouvoir bouger mais il souhaitait plus que tout quitter cette foutue piaule.

Quand il tenta de se lever, il eut un tel vertige qu'il dut se rasseoir. Par la petite fenêtre au fond de la pièce, il vit que l'aube se levait. Il y avait une lueur dorée à travers les pins. Il ne s'était pas attendu à ce que sa punition dure aussi longtemps : Une journée entière. À plusieurs moments, il avait bien cru ne pas s'en tirer.

L'Omega avait exploré en lui certains endroits qu'il avait été choqué de découvrir. Des recoins d'ombre et de haine. De dégradation et de souffrance. Et après coup, il avait l'impression d'avoir été écorché vif, laissé sanglant et exposé, douloureusement lacéré bien qu'il respire encore.

La porte s'ouvrit, et les épaules de M. X apparurent entre les deux battants.

— Comment va ?

O s'enroula dans une couverture et voulut répondre. Mais rien ne sortit de sa bouche ouverte. Il toussa une fois ou deux.

— J'ai... survécu.

— Je l'espérais bien.

O avait du mal à regarder le mec dans ses habits habituels, un bloc à la main, prêt apparemment à une nouvelle journée de travail. Vu la façon dont lui-même avait passé les dernières vingt-quatre heures, même la normalité paraissait vaguement dangereuse.

M. X eut un léger sourire.

— Alors ? Êtes-vous prêt à signer un nouveau contrat avec moi ? Á rentrer dans le rang et à vous y tenir... pour que ceci n'arrive plus jamais ?

M. O était bien trop épuisé pour discuter. Il retrouverait bientôt son énergie habituelle— il en était certain— mais pour l'instant, il rêvait juste d'eau et de savon. Et d'un brin de solitude.

— Qu'avez-vous à me dire ? demanda M. X.

— Oui, *sensei*.

O était prêt à tout faire, à tout dire, pour pouvoir foutre le camp loin de ce pieu... De cette piaule... De cette baraque.

— Il y a des vêtements dans le placard. Vous êtes en état de conduire ?

— Oui. Je vais... très bien.

O pensa à la douche qui l'attendait chez lui, avec des petits carreaux beiges et blancs. Propre. Si parfaitement propre. Comme lui-même le serait à nouveau une fois passé là-dedans.

— Faites bien attention, M. O. Quand vous retournerez travailler, rappelez-vous ce que vous avez subi. Soyez en colère et reportez ça sur vos prisonniers. Je peux être déçu par certaines de vos initiatives, mais ne me forcez pas à vous mépriser parce que vous devenez mou. Est-ce bien compris ?

— Oui, *sensei*.

M. X se détourna, puis jeta un dernier coup d'œil derrière lui.

— Je pense savoir pourquoi l'Omega vous a laissé vivre. Il était plein de compliments à votre sujet en partant. Peut-être qu'il aimerait revenir vous voir... Dois-je le prévenir que ça vous plairait aussi ?

Á cette idée, O faillit s'étrangler. Et ne réussit pas à étouffer son gémissement.

— C'est bien ce que je pensais, dit M. X avec un ricanement.

Chapitre 11

Mary se gara dans le parking du *TGI Fridays*. Elle regarda les voitures et les monospaces autour d'elle, se demandant comment elle avait pu accepter de dîner avec un inconnu. Elle se rappelait bien que Bella avait téléphoné le matin-même et l'avait convaincue, mais les détails lui échappaient.

Tant pis, elle n'avait pas grand-chose à perdre. Le lendemain matin, elle devait aller chez son médecin pour ses nouveaux contrôles et ça la perturbait tant qu'elle était pas mal dans le brouillard. La nuit dernière, par exemple. Elle aurait juré être allée quelque part avec John et Bella, sauf que toute la soirée était pour elle un grand trou noir. Et aujourd'hui même au bureau, elle n'avait cessé de faire des erreurs, ou de rêvasser dans le vide.

En sortant de la Civic, elle se reprit mentalement du mieux qu'elle put. Elle devait au moins à ce pauvre homme qu'elle allait rencontrer de faire l'effort d'être attentive, mais rien de plus. Elle avait bien précisé à Bella que la soirée ne serait qu'amicale. Un simple dîner où chacun payait sa note. Et puis salut, à la prochaine.

Ce qui était sa politique habituelle en fait, même si elle n'avait pas eu cette roulette-russe médicale qui pesait sur sa tête. Outre le fait qu'elle était peut-être à nouveau malade, elle n'avait plus l'énergie ou l'entraînement nécessaire pour ces trucs de rendez-vous. Et pas envie de s'y remettre. Qui avait besoin de ces complications émotionnelles ? La plupart des hommes de son âge— en général déjà mariés— ne cherchaient qu'une brève aventure, et elle n'était pas du genre marrant ou détendu. Non, elle était trop sérieuse, à la fois par nature et par expérience, hélas.

Du coup, elle n'avait pas fait d'effort vestimentaire. Elle avait simplement attaché les cheveux en une queue-de-cheval maintenue sur le haut de sa tête par un chouchou. Dans son pull en laine d'Écosse écru, elle était emmitouflée mais bien au chaud. Son pantalon vert kaki était ample et confortable, et elle ne portait pas de talons. Elle ressemblait probablement à la mère de famille qu'elle ne serait jamais.

En pénétrant dans le restaurant, elle fut accueillie par une hôtesse qui l'installa dans une stalle au fond de la salle. Lorsqu'elle posa son sac par terre, Mary sentit une odeur de poivre vert et d'oignons et releva les yeux. Une serveuse passait près d'elle avec une assiette brûlante.

Le restaurant étant animé, un brouhaha montait de la clientèle attablée. Pendant que les serveuses s'activaient alentour avec des plateaux, des assiettes chaudes ou de la vaisselle sale, les gens parlaient, riaient et se disputaient— en famille, en couple ou entre amis. Le bruyant chaos frappa soudain Mary avec plus de force que d'ordinaire. Assise dans son coin, toute seule, elle se sentit complètement hors sujet, comme une étrangère égarée par erreur au milieu des gens normaux.

Tous ici s'amusaient et avaient devant eux un futur heureux. Et elle... avait demain un rendez-vous médical. Et bien d'autres à venir.

Avec un juron, elle s'efforça de maîtriser ses émotions, de brider la panique qui montait. Il ne fallait pas que ce qui l'attendait le lendemain chez le docteur Delia Croce lui pourrisse la soirée.

Pour se changer les idées, elle choisit d'évoquer des topiaires (*NdT : Arbustes de jardin taillés dans un but décoratif pour former des sujets de formes variées, géométriques, personnages, animaux, etc.*) Une serveuse passa près de sa table et déposa un verre devant elle, renversant de l'eau au passage.

- Vous attendez quelqu'un ?
- Oui.
- Voulez-vous boire quelque chose ?
- Ça va aller. Merci.

La serveuse s'éloigna. Mary prit une gorgée de son verre. Il avait un goût métallique et elle le reposa. Du coin de l'œil, elle vit une animation soudaine à la porte d'entrée.

Nom d'un... Waouh.

Un homme venait d'entrer dans le restaurant. Il était... remarquable. *Vraiment remarquable.*

Très grand et blond. Avec un physique de star. Il portait un long manteau de cuir noir. Et ses épaules étaient si larges qu'il bloqua la porte en entrant. Il avait des jambes immenses et dépassait tout le monde. Tandis qu'il avançait à travers la foule, les autres hommes détournèrent les yeux ou regardèrent leur montre, conscients qu'ils ne pouvaient se mesurer à lui.

Mary fronça les sourcils, avec l'étrange sentiment qu'elle avait déjà vu cet homme auparavant.

Oui, au cinéma sans doute, se dit-elle. Peut-être qu'un film se tournait actuellement en ville ?

L'homme s'arrêta près de l'hôtesse et lui jeta un coup d'œil, comme s'il l'évaluait. La rouquine leva les yeux vers lui, manifestement sidérée, puis ses

estrogènes prirent l'offensive. Elle repoussa ses cheveux en arrière pour faire remarquer leur couleur, et ondula si fort des hanches qu'elle risquait de se déboîter un os.

Ne t'inquiète pas, cocotte, pensa Mary. *Je suis sûre qu'il t'a repérée.*

En avançant vers le fond du restaurant, l'homme semblait examiner chaque table au passage. Et Mary se demanda avec qui il allait dîner.

Ah. Deux tables avant elle, il y avait une blonde assise toute seule. Elle portait un pull bleu et mousseux collé à la peau— un truc genre angora qui soulignait des seins d'enfer. Et la femme frémissait manifestement d'anticipation en regardant le mec arriver vers elle.

Bingo. Ken et Barbie.

Mais cet homme n'avait rien d'un Ken. En le voyant marcher, on devinait qu'il n'était pas seulement un joli physique malgré son apparence. Il y avait en lui quelque chose... d'animal. Qui détonnait vraiment parmi les autres.

En fait, il avançait comme un dangereux prédateur, les épaules bougeant souplement au rythme de ses pas, le regard aux aguets. Mary eut la curieuse impression que, s'il le désirait, il pourrait éliminer à mains nues tous les autres clients.

Se forçant à détourner le regard, elle fixa son verre d'eau pour ne pas faire comme toutes les autres qui le dévisageaient avec des yeux ronds.

Si. Merde. Elle releva les yeux.

Il avait dépassé la blonde et s'arrêtait devant une brune assise de l'autre côté de la travée, face à Mary. Ravie, la femme lui offrit un grand sourire. Ce qui se comprenait.

— Hey, dit l'homme.

Incroyable. Même sa voix était splendide. Un grondement rauque et sensuel.

— Hey, répondit-elle.

— Vous n'êtes pas Mary. (La voix de l'homme était devenue plus sèche.)

Mary se raidit. *Oh, non.*

— Je serai qui vous voudrez, dit la brune.

— Je cherche Mary Luce.

Oh... merde. Mary s'éclaircit la voix, souhaitant désespérément être ailleurs ou devenir quelqu'un d'autre.

— Je suis... ah, je suis Mary Luce.

L'homme se retourna. Et un regard brillant d'un incroyable gris-bleu plongea dans le sien. Le grand corps se figea net.

Mary baissa rapidement les yeux, remuant sa paille dans son verre.

Pas vraiment ce que vous espérez, pas vrai ? pensa-t-elle.

Le silence s'éternisa. Il était évident que le mec cherchait une excuse valable pour se sauver. Seigneur ! Comment Bella avait-elle pu l'humilier ainsi ?

Rhage arrêta de respirer en regardant l'humaine qui se trouvait en face de lui. Elle était adorable. Pas du tout ce qu'il s'attendait à voir, mais adorable malgré tout.

Elle avait une peau pâle et douce, aussi fine qu'un vélin d'ivoire. Et la structure de son visage était délicate. Il étudia l'arc élégant de la mâchoire qui courait de l'oreille au menton, les joues fermes naturellement colorées de rose. Le cou était long et souple, tout comme les mains. Ou les jambes, probablement. Elle avait des cheveux sombres attachés en arrière.

Elle n'était pas maquillée, et ne portait pas de parfum. Son seul bijou était une paire de petites boucles d'oreilles en perle. Son pull blanc cassé était épais et la couvrait complètement. Il était prêt à parier que son pantalon ne la moulait pas davantage.

Elle ne cherchait pas à se faire remarquer. Elle n'avait rien en commun avec les femelles qu'il fréquentait d'ordinaire. Ce qui bien entendu, retint son attention comme un véritable aimant.

— Bonjour, Mary, dit-il doucement.

Il espéra qu'elle allait le regarder parce qu'il n'avait pas eu le temps de repérer la couleur de ses yeux. Et il crevait d'envie d'entendre à nouveau sa voix. Les quelques mots qu'elle avait prononcés avaient été bien trop brefs. Il en voulait davantage.

— Je suis Ollie, dit-il en tendant la main vers elle.

Elle ne le regarda même pas et se pencha pour attraper son sac, puis commença à glisser hors de la banquette.

— Écoutez, ce n'est pas grave. Je ne dirai rien à Bella. Nous pourrions même prétendre avoir dîné ensemble.

Rhage ferma les yeux et effaça de son esprit le brouhaha ambiant pour mieux absorber le son de la voix de Mary. Son corps se tendit et s'apaisa, ce qui le laissa légèrement vacillant.

Puis il réalisa ce qu'elle avait dit.

— Pourquoi le prétendre ? Bien sûr que nous allons dîner ensemble.

Elle serra les lèvres, mais cessa de vouloir s'échapper.

Quand il fut certain qu'elle n'allait pas filer, il s'assit et essaya de caler ses longues jambes sous la table. Mais quand elle le regarda, il oublia immédiatement le problème de ses genoux.

Bon Dieu ! Ses yeux ne correspondaient en rien à la douceur mélodieuse de sa voix. Elle avait un regard de guerrier.

D'un gris métallique, cernés de longs cils aussi foncés que ses cheveux, ses yeux étaient graves, sérieux. C'était un regard qui rappelait celui des mâles qui avaient combattu et survécu à une bataille. Un regard magnifique et d'une force incroyable.

— Oh, que oui ! Je vais dîner avec vous. (La voix de Rhage vibrait de ferveur.)

Les yeux gris qui le fixaient eurent un éclair, puis s'étrécirent.

— Par charité ?

— Pardon ?

Une serveuse approcha lentement et posa avec soin un verre d'eau en face de lui. Rhage sentit la réponse sensuelle de la nouvelle arrivante pendant qu'elle étudiait avidement son visage et son corps, et ça l'ennuya.

— Salut, dit la serveuse. Je m'appelle Ambre. Que puis-je vous servir à boire ?

— De l'eau, ça ira très bien. Et vous, Mary, souhaitez-vous quelque chose ?

— Non merci.

— Voulez-vous que je vous parle de nos spécialités ? fit la serveuse se rapprochant de lui.

— Allez-y.

Pendant qu'elle récitait sa liste, Rhage ne quitta pas Mary des yeux. Mais sacré bon sang, pourquoi ne le regardait-elle pas ?

Ambre s'éclaircit la voix. Deux fois.

— Vous ne voulez vraiment pas une bière ? Ou un truc plus fort ? Comme par exemple—

— Ça va aller, merci. Revenez tout à l'heure pour prendre la commande.

Ambre finit par comprendre et s'éloigna. Dès qu'ils se retrouvèrent seuls, Mary reprit :

— Si vous voulez, je peux vraiment—

— Vous aurais-je donné l'impression de ne pas vouloir dîner avec vous ?

Elle posa la main sur le menu posé devant elle, suivant du doigt un des plats présentés. Puis elle le repoussa nerveusement.

— Vous me regardez tout le temps.

— Les mâles font souvent ça.

Quand ils rencontrent une femelle qui leur plait, ajouta-t-il pour lui-même.

— Non, certainement pas avec moi. Je peux comprendre que vous soyez déçu mais je ne tiens pas trop à en discuter, si vous voyez ce que je veux dire. Simplement, il n'est pas nécessaire que vous enduriez une heure avec moi avant de partir vers d'autres pâturages.

Seigneur, cette voix. Elle lui faisait le même prodigieux effet, et envoyait des frissons à travers tout son corps tout en le calmant doucement. Il prit une profonde inspiration pour essayer de capter l'odeur naturelle et légèrement citronnée de Mary.

Lorsque le silence retomba entre eux, il poussa le menu vers elle.

— Choisissez ce que vous voulez, à moins que vous ne préfériez me regarder manger.

— Je pourrais aussi m'en aller.

— C'est vrai. Mais vous ne le ferez pas.

— Vraiment ? Et pourquoi ça ? (Elle avait les yeux brillants et en réponse, le corps de Rhage s'électrisa d'un coup comme un stade de football.)

— Vous n'allez pas partir parce que vous tenez trop à Bella pour l'embarrasser en me plantant là. Et contrairement à vous, je le lui répéterai si vous me laissez tomber.

Mary fronça les sourcils.

— Du chantage ?

— De la persuasion.

Elle ouvrit lentement le menu et l'examina rapidement.

— Vous me regardez encore.

— Je sais.

— Pourriez-vous regarder ailleurs ? Vous avez le choix entre le menu et cette brune en face de nous. Et puis il y a aussi la blonde deux rangées plus loin, au cas où vous ne l'auriez pas vue.

— Vous ne portez pas de parfum, pas vrai ?

Elle releva vers lui des yeux surpris.

— Non.

— Je peux ? demanda-t-il en indiqua la main de Mary posée sur la table.

— Pardon ?

Il pouvait difficilement lui avouer qu'il voulait humer sa peau de près.

— Vu que nous allons dîner ensemble, il me semble qu'il serait plus convenable de nous présenter dans les formes. Et de nous serrer la main. Et vu

que vous m'avez snobé tout à l'heure quand j'ai essayé d'être poli, je vais devoir tout recommencer.

Quand elle ne répondit pas, il tendit la main vers la sienne à travers la table. Et, avant qu'elle ne puisse régir, il avait attiré le bras de Mary pour déposer un baiser sur ses doigts. En même temps, il inspira un grand coup.

La réponse de son corps à son odeur fut immédiate et brutale : Il sentit son sexe pousser contre le cuir de son pantalon, dur et exigeant. Il s'agita pour trouver une position plus confortable.

Seigneur, vivement qu'il puisse la ramener chez elle et être seul avec elle !

Chapitre 12

Mary cessa de respirer quand Ollie lui prit la main. Peut-être rêvait-elle ? Oui, sûrement. Parce qu'il était trop beau. Trop attirant. Et semblait bien trop intéressé par elle pour que ce soit réel.

Lorsque la serveuse revint, elle se colla aussi près d'Ollie que possible— à moins de s'asseoir sur ses genoux. Mary remarqua que la fille avait ravivé le rouge brillant de sa bouche pulpeuse. Qui ressemblait maintenant à une pub pour un truc appelé « *Rose baiser* ». Ou « *Corail exotique* ». Ou n'importe quel autre nom tout aussi ridicule.

Mary secoua la tête, étonnée d'en être crispée.

— Que puis-je vous offrir ? demanda la serveuse à Ollie.

Il regarda Mary en levant un sourcil interrogateur. Elle secoua la tête, et reprit le menu pour faire son choix.

— Bon, voyons un peu tout ça, dit-il en ouvrant son propre menu. Je vais prendre des pâtes au poulet Alfredo. Un steak la new-yorkaise. Bleu. Un cheeseburger, bleu aussi. Une double portion de frites. Et pour commencer quelques nachos (*NdT : Tortillas de bœuf ou de poulet couvertes de cheddar fondu*). Avec plein de trucs dessus. Et une double portion aussi.

Mary ne put que le dévisager avec des yeux ronds tandis qu'il refermait le menu et attendait qu'elle passe sa commande.

Même la serveuse paraissait surprise.

— C'est pour vous et votre sœur tout ça ?

Comme si une obligation familiale était la seule raison qui pouvait contraindre un mec comme lui à dîner avec une femme comme elle, pensa Mary. *Et zut...*

— Non, c'est juste pour moi. Et elle n'est pas ma sœur. Et pour vous, Mary ?

— Je... ah. Je vais juste prendre une salade César pendant qu'on vous apportera votre— (*mangeoire ?*) — assiette.

La serveuse ramassa les deux menus et s'en alla.

— Alors, Mary, parlez-moi un peu de votre vie.

— Pourquoi ne parlerions pas plutôt de la vôtre ?

— Parce que je veux entendre votre voix.

Mary se raidit soudain, et une vague réminiscence émergea du fond de son subconscient.

Parlez. Parlez-moi. Je veux entendre votre voix.

Dites "rien". Encore et encore. Faites-le.

Elle aurait pu jurer que cet homme lui avait déjà dit ces choses-là— bien qu'elle ne l'ait jamais rencontré pourtant. Dieu sait que ce n'est pas le genre de choses qu'elle aurait pu oublier.

— Que faites-vous dans la vie ? insista-t-il.

— Euh... je suis assistante dans un cabinet d'avocat.

— Où ?

— En ville.

— Mais vous aviez aussi un autre métier, pas vrai ?

Mary se demanda ce que Bella avait révélé d'elle à Ollie. Elle espérait que son amie n'avait pas parlé de sa maladie. À moins que ce soit la raison qui le faisait rester avec elle ?

— Mary ?

— Je travaillais avec des enfants autrefois.

— Comme prof ?

— Non, comme thérapeute.

— Vous les guérissiez physiquement ou mentalement ?

— Les deux. J'étais spécialisée dans l'intégration des enfants autistes.

— Qu'est-ce qui vous a poussée dans ce domaine ?

— Sommes-nous vraiment obligés de faire ça ?

— De faire quoi ?

— De faire semblant de mieux se connaître.

Il fronça les sourcils, puis s'écarta un peu de la table tandis que la serveuse posait devant lui une énorme portion de nachos.

La femme se pencha pour lui chuchoter :

— Chut, ne le dites à personne mais j'ai piqué ça pour vous à une autre commande. Ils attendront un peu plus, et vous aviez l'air d'avoir faim.

Il hocha la tête avec un sourire, mais sans la regarder.

Mary dut s'avouer qu'il était bien élevé : Il ne semblait remarquer aucune autre femme en étant avec elle.

Il lui proposa l'assiette de nachos mais, quand elle refusa, il en prit une et la mit dans sa bouche.

— Je ne suis pas surpris que vous ne soyez pas du genre à échanger des banalités, dit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez traversé des choses trop dures.

Elle fronça aussitôt les sourcils.

— Qu'est-ce que Bella vous a raconté sur moi ?

— Pas grand-chose.

— Alors comment pouvez-vous savoir ce que j'ai traversé ?

— C'est écrit dans vos yeux.

Merde. En plus, il était intelligent et observateur. Ça faisait un sacré paquet de qualités.

— Mais je dois vous avouer quelque chose, continua-t-il en démolissant proprement mais sûrement son assiette de nachos. Je me fiche que ça vous contrarie. Je veux savoir ce qui vous a poussé à travailler avec ces enfants, et vous allez me le dire.

— Vous êtes incroyablement arrogant.

— Surprise, surprise. (Il eut un sourire pincé.) Mais vous essayez de distraire mon attention pour éviter de répondre. Qu'est-ce qui vous a poussée dans ce domaine ?

La réponse était qu'elle avait vu sa mère lutter contre une dystrophie musculaire. Après avoir été témoin de ce que Cissy avait traversé, aider les autres à trouver un moyen d'échapper à leurs limitations avait été pour elle une sorte de nécessité. Peut-être même une façon d'évacuer sa culpabilité d'être en bonne santé quand sa mère avait été si diminuée.

Et ensuite, Mary à son tour était tombée gravement malade.

Curieux, mais en entendant le diagnostic de sa leucémie, elle avait tout d'abord ressenti un profond sentiment d'injustice. Elle avait vu mourir sa mère d'une grave maladie, souffert tout du long avec elle... aux premières loges. Pourquoi le sort la condamnait-elle au même genre de douleur ? Et alors elle avait compris qu'il n'y a pas de quota désigné pour étalonner la souffrance des gens, ni de seuil limite à ce qu'ils pouvaient supporter, ni de dose miracle qui, une fois atteinte, vous épargnait ensuite toute nouvelle épreuve.

— C'est la seule chose qui m'intéressait, dit-elle seulement.

— Alors pourquoi avez-vous arrêté ?

— Ma vie a changé.

Grâce au ciel, il ne demanda pas pourquoi.

— Aimiez-vous travailler avec des enfants handicapés ?

— Ils ne sont pas... Ils n'étaient pas handicapés.

— Désolé. (Et manifestement, il le pensait.)

La sincérité de sa voix libéra Mary de sa réserve comme aucun compliment ou sourire n'aurait pu le faire.

— Ils sont juste différents. Et ils appréhendent le monde d'une toute autre façon. Après tout, la normalité n'est qu'une notion qui s'applique à la majorité, mais ce n'est pas la seule façon d'être, ou de vivre— (Elle s'arrêta net en remarquant qu'il avait fermé les yeux.) Je vous ennuie, hein ?

Il releva lentement les paupières.

— J'adore vous entendre parler.

Mary avala de justesse un hoquet. Parce que les yeux gris-bleu d'Ollie semblaient anormalement brillants, presque iridescents.

Il devait porter des lentilles, pensa-t-elle. Les gens normaux n'avaient pas des prunelles d'une couleur aussi étonnante.

— Vous ne craignez pas la différence, pas vrai ? murmura-t-il.

— Non.

— Tant mieux.

Pour une raison incompréhensible, elle se trouva à lui sourire.

— J'avais raison, dit-il d'une voix rauque.

— Comment ça ?

— Vous êtes adorable quand vous souriez.

Elle détourna le regard.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il.

— Je vous en prie, ne me faites pas un numéro de charme. Je préfère encore les banalités.

— Je ne cherche pas à vous faire du charme, je suis juste sincère. Et, d'après mes Frères, c'est dans ma nature. Ils n'arrêtent pas de me répéter que je parle avant de réfléchir.

Seigneur. Il y en avait d'autres comme lui ? Ça devait faire une sacrée photo de famille pour envoyer des cartes de vœux à Noël.

— Combien de frères avez-vous ?

— Cinq. Nous ne sommes plus que six Frères depuis que nous avons perdu l'un des nôtres. (Et il but longuement, comme s'il ne souhaitait pas qu'elle lise dans ses yeux.)

— Je suis désolée, dit-elle doucement.

— Merci. C'est assez récent. Et il me manque terriblement.

La serveuse arriva chargée d'un lourd plateau. Quand plusieurs assiettes furent alignées devant Ollie, Mary reçut sa salade, puis la femme s'attarda à leur table... jusqu'à ce qu'Ollie la remercie avec une certaine insistance.

Il commença par les pâtes au poulet, planta sa fourchette dans les *fettucine*, tourna pour les enrouler puis porta l'ensemble à sa bouche d'un geste presté. Il

mâcha en plissant les yeux avant d'ajouter un peu de sel à son plat. Puis il goûta le steak où il mit davantage de poivre. Il croqua ensuite dans le cheeseburger. Il avait le sandwich à la main quand il fronça les sourcils et le reposa dans son assiette pour prendre ses couverts, et le couper délicatement.

Il mangeait avec des manières parfaites. Et même distinguées.

Tout à coup, il regarda Mary.

— Quoi ? dit-il.

— Désolée. Je, ah... (Elle pinaila dans sa salade, puis céda à son envie de le regarder manger.)

— Si vous continuez à me dévisager ainsi, ça va me faire rougir, dit-il d'une voix rauque.

— Je suis désolée.

— Moi pas. J'aime sentir vos yeux posés sur moi.

Le corps de Mary s'échauffa d'un seul coup. Et sous le coup de l'émotion, elle fit tomber un crouton sur ses genoux. Brillant !

— Alors, dites-moi pourquoi vous me fixez ainsi ? demanda-t-il.

Elle utilisa sa serviette pour éponger la tache sur son pantalon.

— Vous avez des manières parfaites, dit-elle.

— La nourriture est un des plaisirs de la vie. Ça vaut la peine de le savourer.

Elle se demanda quels autres plaisirs il prenait le temps de savourer. Lentement. Profondément. Il devait avoir une vie amoureuse plus que bien remplie. Et être une bête au lit. Avec son corps puissant, sa peau dorée et ses longs doigts fuselés.

Mary se sentit soudain la gorge sèche et plongea vers son verre d'eau.

— Est-ce que vous mangez toujours... autant ?

— J'ai un peu mal à l'estomac ces derniers temps, aussi j'y vais mollo. (Il rajouta du sel dans ses pâtes.) Bon, vous travailliez avec des enfants autistes, et maintenant dans un cabinet d'avocat. Et que faites-vous de votre temps libre ? Pour vous détendre ? Vous amuser ?

— La cuisine.

— C'est vrai ? Moi, j'aime manger.

Elle essaya de ne pas l'imaginer assis à sa table. Et fronça les sourcils.

— Vous êtes encore en colère ?

— Non, fit-elle en agitant la main.

— Si. Parce que l'idée de faire la cuisine pour moi vous dérange, pas vrai ?

Avec une telle franchise, elle avait le sentiment qu'il répondrait à tout ce qu'elle lui dirait sans rien cacher de ce qu'il pensait ou éprouvait. Était-ce une qualité ou pas ?

— Ollie, vous ne mettez jamais aucun filtre entre votre cerveau et votre bouche ?

— Non. (Il termina ses pâtes Alfredo et repoussa son assiette. Puis s'attaqua au steak.) Parlez-moi de vos parents.

Elle inspira longuement.

— Ma mère est morte il y a quatre ans. Et mon père a été tué quand j'avais deux ans. Il s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment, comme on dit.

Il se figea.

— Ça a dû être dur pour vous. De les perdre tous les deux.

— Oui.

— Mes parents sont morts aussi. Mais eux, au moins, avaient atteint un âge avancé. Avez-vous des frères ou des sœurs ?

— Non. Il ne restait que ma mère et moi. Et maintenant, je suis toute seule.

Il y eut un long silence.

— Et comment avez-vous connu John ?

— John... Oh, John Matthew ? Bella vous a parlé de lui ?

— D'une certaine façon.

— En fait, je ne le connais pas vraiment. Il vient juste d'arriver dans ma vie. Je pense que c'est un gosse spécial, même si les choses n'ont pas été faciles pour lui.

— Vous connaissez ses parents ?

— Il m'a dit ne pas en avoir.

— Savez-vous où il habite ?

— Je connais juste le quartier. Et ce n'est pas un coin très sûr.

— Et vous voudriez le sauver, Mary, pas vrai ?

Quelle curieuse question, pensa-t-elle.

— Je ne pense pas qu'il ait besoin d'être sauvé, mais j'aimerais devenir son amie. Vraiment. Pourtant, je le connais à peine. Il s'est juste présenté une nuit chez moi par hasard.

Ollie hocha la tête, comme si elle avait donné la bonne réponse.

— Comment avez-vous connu Bella ? demanda-t-elle.

— Pourquoi ne mangez-vous pas votre salade ? Vous ne l'aimez pas ?

Elle baissa les yeux vers son assiette.

— Je n'ai pas très faim.

— En êtes-vous certaine ?

— Oui.

Dès qu'il eut fini son cheeseburger et ses frites, il tendit la main vers le menu.

— Vous préféreriez un dessert ? demanda-t-il.

— Non, pas ce soir.

— Vous devriez manger davantage.

— J'ai bien déjeuné à midi.

— Je ne vous crois pas.

— Et comment le sauriez-vous ? dit Mary en croisant les bras sur ses seins.

— Parce que je sens votre faim.

Elle cessa de respirer. Bon sang, les yeux d'Ollie recommençaient à étinceler. Si bleus. Si brillants. D'une couleur profonde et envoûtante, comme la mer. Un océan où plonger. Où se noyer. Où mourir...

— Comment sauriez-vous que j'ai... faim ? demanda-t-elle avec l'impression étrange d'entrer dans une autre dimension

— J'ai raison, non ? (La voix d'Ollie était si basse qu'elle n'était plus qu'un ronronnement.) Alors quelle importance de savoir pourquoi ?

Fort heureusement, la serveuse arriva pour ramasser les assiettes, ce qui cassa l'ambiance. Le temps qu'Ollie commande une tarte aux pommes, un *brownie* au chocolat et du café, Mary se sentait de retour sur la planète.

— Vous faites quoi comme métier ? demanda-t-elle.

— Différents trucs.

— Acteur ? Mannequin ?

— Non. (Il éclata de rire.) Je suis peut-être décoratif, mais je préfère avoir un vrai métier, me rendre utile.

— Et comment ça "utile" ?

— Je pense que vous pourriez me considérer comme un soldat.

— Oh, vous êtes dans l'armée ?

— En quelque sorte.

Bon, ça expliquait au moins l'aura de danger qui l'entourait. Et son assurance physique. Et ses yeux toujours aux aguets.

— Dans quelle branche ? (Les Marines, pensa-elle. Ou peut-être les SEAL. Il ne pouvait que faire partie d'un corps d'élite.)

Le visage d'Ollie se ferma.

— Juste un soldat.

Mary perçut soudain un parfum musqué. C'était l'hôtesse rousse qui approchait de leur table.

— Tout va bien ? demanda-t-elle

Et quand Ollie leva les yeux vers la nouvelle venue, Mary vit la fille vibrer d'excitation.

— Oui, merci, répondit-il.

— Tant mieux.

Elle posa quelque chose sur la table : Une serviette en papier. Avec son numéro de téléphone écrit dessus. Puis elle lui lança une œillade soutenue et s'éloigna.

Mary baissa les yeux. Et regarda son sac posé par terre.

Il est temps d'y aller. Pour une raison bizarre, elle ne voulait pas voir Ollie ramasser cette serviette et la mettre dans sa poche. Même s'il avait parfaitement le droit de le faire.

— Et bien, ça a été... intéressant, dit-elle.

Elle ramassa son sac et glissa hors de la banquette.

— Pourquoi partez-vous déjà ?

Avec ses sourcils froncés, il avait vraiment l'air d'un soldat, et plus du tout d'un simple play-boy.

Elle ressentit une curieuse oppression au niveau de la poitrine.

— Je suis fatiguée. Merci pour tout, Ollie. Ça a été... Et bien, merci.

Lorsqu'elle passa devant lui, il lui prit la main, caressant l'intérieur de son poignet avec son pouce.

— Restez au moins le temps que je finisse mon dessert.

Elle ne voulait plus voir ce visage parfait, ni ces larges épaules. En détournant les yeux, elle vit la brune d'en face se lever, une carte de visite à la main. Son regard prédateur était fixé sur Ollie.

Mary se pencha vers lui.

— Je suis certaine que vous trouverez d'autres volontaires pour vous tenir compagnie. En fait, il y justement quelqu'un qui arrive. Je n'ai pas besoin de vous souhaiter bonne chance, elle a l'air plus que déterminée.

Elle fila ensuite tout droit jusqu'à la porte. L'air glacé et le silence relatif qui l'accueillirent à l'extérieur furent apaisants après le bruit du restaurant bondé. Elle se dirigea vers le parking mais, en approchant de sa voiture, elle eut le sentiment de ne pas être seule.

Et regarda derrière elle.

Ollie était sur ses talons, bien qu'elle ne l'ait pas vu quitter le restaurant. Elle pivota, le cœur battant si fort qu'il semblait vouloir s'évader de sa poitrine.

— Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— Je vous raccompagne jusqu'à votre voiture.

— Je... ah. Ce n'est pas la peine.

— Trop tard. Cette Civic est à vous, non ?

— Comment le savez—

— Les phares ont clignoté quand vous avez appuyé sur votre télécommande.

Elle s'écarta, mais il se rapprocha aussitôt. Et quand elle se trouva acculée contre sa voiture, elle leva les mains.

— Stop !

— N'ayez pas peur de moi.

— Alors écarterez-vous.

Elle se tourna pour ouvrir sa portière. Mais il tendit la main et l'en empêcha, posant sa paume sur le haut de la porte, entre la vitre et le toit.

Bon, manifestement, elle ne pourrait pas monter dans sa voiture avant qu'il ne l'y autorise.

— Mary ? (La voix rauque était si proche qu'elle sursauta.)

Elle sentit le pouvoir primitif et sexuel qui émanait de lui, imagina le grand corps qui l'encageait. Et son propre corps réagit traîtreusement tandis que sa peur muait d'un coup en une sorte de faim dévorante et brûlante.

— Laissez-moi partir, chuchota-t-elle.

— Pas encore.

Elle l'entendit inspirer longuement, comme s'il respirait l'odeur de sa peau et ensuite il émit un grondement rythmé, presque ronronné. Et tout le corps de Mary répondit à ce son, s'ouvrant comme une fleur au soleil, une femelle prête à accepter la domination du mâle.

Seigneur, il fallait qu'elle s'éloigne de lui, et vite.

Elle s'agrippa au bras épais et tenta de le repousser. Mais rien ne bougea.

— Mary ?

— Quoi ? aboya-t-elle.

Elle était furieuse contre lui alors qu'elle aurait dû être pétrifiée de peur. Bon sang, elle ne le connaissait même pas ! Ce n'était qu'un étranger arrogant et envahissant, et elle était une femme qui vivait seule, sans personne pour la protéger ou remarquer si elle ne rentrait pas ce soir.

— Merci d'être restée pour dîner avec moi.

— De rien. Maintenant pourriez-vous me laisser partir ?

— Dès que je vous aurais embrassée.

Mary dut ouvrir la bouche pour réussir à respirer.

— Pourquoi ? demanda-t-elle la voix enrouée. Pourquoi voudriez-vous faire ça ?

Il lui mit les mains sur les épaules et la fit se retourner. Il était immense vu de si près. Il lui bloquait la lumière du restaurant, les lampadaires du parking et même les étoiles au dessus d'eux.

— Laissez-moi vous embrasser, Mary. (Les mains glissèrent sur sa gorge, puis sur son visage qu'il tint entre ses deux paumes.) Juste une fois, pour vous souhaiter bonne nuit. D'accord ?

— Non, murmura-t-elle sans conviction alors qu'il baissait déjà la tête.

Il posa ses lèvres sur la bouche qui tremblait. Il y avait tellement longtemps que Mary n'avait pas été embrassée. Et elle n'avait jamais connu un homme comme lui.

Le contact fut doux, gentil. Ce qui était inattendu vu la taille qu'il avait.

Mais dès qu'elle sentit un éclair de chaleur la frapper à la pointe de seins et entre les jambes, elle entendit Ollie inspirer violemment.

Puis, il recula en vacillant et la regarda d'un air étrange. D'un geste brusque, il enroula ses bras autour de sa poitrine, comme s'il cherchait à se retenir. De quoi ?

— Ollie ?

Il ne répondit pas, et resta juste planté, le regard vide. Elle aurait presque pu croire qu'il avait peur.

— Ollie, ça va ?

Il secoua la tête. Juste une fois.

Puis il s'en alla et disparut rapidement dans l'ombre au fond du parking.

Chapitre 13

Rhage se matérialisa dans la cour entre la Piaule et le manoir.

Il n'arrivait pas à définir exactement cette sensation qui le troublait : C'était comme une sorte de bourdonnement sous sa peau, un truc qui faisait grésiller ses os et ses muscles, une curieuse vibration. Il était bien certain de n'avoir jamais auparavant ressenti une telle résonance. Et ça avait commencé dès qu'il avait embrassé Mary.

Et vu que pour lui, toute nouvelle émotion était dangereuse, il avait immédiatement fichu le camp loin d'elle. D'ailleurs, quitter la femelle l'avait un peu calmé. L'ennui était que son excitation sexuelle repartait en force maintenant que la sensation gênante s'effaçait. Rhage était tout tendu. C'était vraiment injuste ! Après que la bête soit sortie, il avait en général quelques jours de répit. Il regarda sa montre. Bon sang, il aurait voulu chasser les *lessers* pour faire baisser sa pression mais il ne le pouvait pas. Tohr, depuis qu'il avait pris la Confrérie en main, avait posé de nouvelles règles.

Après une transition, Rhage avait l'obligation de rester quelques jours tranquille avant de retourner au boulot. Avec la mort de Darius l'été précédent, les Frères n'était plus que six. Kohler ne sortait plus depuis qu'il avait accédé au trône, ce qui laissait seulement cinq combattants. La race ne pouvait prendre le risque de perdre un autre guerrier.

Ce repos forcé était donc sensé, mais Rhage détestait obéir à un ordre. Et détestait encore plus ne pas se battre quand il était énervé.

Il sortit un jeu de clé de sa poche et approcha de sa GTO à moteur boosté. La voiture démarra avec un rugissement et une demi-heure après, il fonçait tout droit devant lui. Il ne savait pas trop où il allait. Et s'en fichait complètement.

Mary. Ce baiser.

Sa bouche avait été incroyablement douce en tremblant sous la sienne, si tentante qu'il aurait voulu lui écartier ses lèvres pour entrer à l'intérieur. La goûter. Glisser la langue en elle en un va-et-vient érotique. Pénétrer sa bouche, et ensuite son corps. La prendre.

Mais il avait dû tout arrêter. Ce bourdonnement était dangereux. Avec lui, la moindre tension était dangereuse. Pourtant, cette curieuse réaction n'avait aucun sens. Parce que Mary le calmait, lui offrait une forme de paix. Bien sûr, il la

désirait, et c'est sans doute ça qui l'avait excité, mais il n'aurait pas dû l'être au point de devenir dangereux.

Et merde. Peut-être avait-il mal interprété sa réaction. Peut-être cette curieuse vibration n'avait-elle été qu'une réponse à une attraction sexuelle comme il n'en avait jamais connue... Ce qui ne signifiait pas grand-chose : En général, il ne ressentait rien d'autre que le besoin basique de soulager sa tension sexuelle.

Il pensa aux femelles qu'il avait connues. Elles étaient innombrables mais sans importance. Des corps sans visage et sans nom dans lesquels il trouvait un bref soulagement, jamais un véritable plaisir. Il les touchait et les embrassait mais uniquement pour les plier à ses besoins. Il les utilisait.

Bien sûr qu'il le faisait ! Il n'avait jamais fait que ça.

Aussi, même s'il n'avait pas été troublé par ce bourdonnement qu'il avait senti en embrassant Mary, il l'aurait quand même laissée tranquille dans le parking du restaurant. Avec son adorable voix, ses yeux graves et sa bouche tremblante, elle méritait mieux que d'être un autre nom sur sa liste. Et la prendre, même si elle le voulait bien, serait comme profaner quelque chose d'intègre. Quelque chose qui méritait mieux que ce qu'il avait à offrir.

Lorsque son téléphone portable sonna, il le sortit de sa poche et vérifia d'où venait l'appel. Il poussa un juron mais répondit quand même.

— Salut, Tohr. J'allais te téléphoner.

— J'ai vu filer ta voiture. Tu vas voir cette humaine ?

— C'est déjà fait.

— Ça a été plutôt rapide. Elle a dû être gentille avec toi.

Rhage serra les dents. Pour une fois, il ne trouva rien à répondre du tac au tac.

— Je lui ai parlé du gosse. Il n'y aura aucun problème. Elle l'aime bien et a envie de l'aider, mais s'il disparaît, elle ne fera pas de foin. Elle le connaît à peine.

— Beau boulot, Hollywood. Où vas-tu ?

— J'avais juste envie de rouler.

— Oh. (La voix de Tohr se fit plus gentille.) Tu détestes ne pas pouvoir te battre, pas vrai ?

— Toi aussi.

— C'est vrai. Mais ne t'inquiète pas, tu pourras recommencer dès demain soir. En attendant, tu peux toujours aller te distraire au *Cyclope*. (Tohr gloussa.) Au fait, j'ai entendu parler de ces deux sœurs que tu as levées il y a quelques nuits, l'une après l'autre. Bon sang, c'est incroyable ce que tu arrives à faire.

— Oui. Tohr ? Tu peux me rendre un service ?

— Bien sûr, mon Frère,

— Tu pourrais... ah... Tu pourrais ne plus me charrier sur les femelles ? (Rhage prit une profonde inspiration.) Parce que je vais te dire un truc, je déteste ça. Je ne le supporte plus.

» (Il aurait fallu qu'il s'arrête, mais soudain les mots sortaient sans qu'il ne puisse rien y faire :) Je déteste ce sexe anonyme. Je déteste ce que j'éprouve après coup. Je déteste l'odeur de ces femelles sur moi quand je rentre à la maison, dans mes cheveux et partout sur mon corps. Mais plus que tout, je déteste devoir le refaire encore et encore, parce que c'est la seule façon d'éviter d'être un danger pour vous ou n'importe quel innocent de passage.

» (Il poussa un grand soupir.) Et ces deux sœurs que tu trouves si incroyables ? Tu vois, c'est bien le problème. Je ne choisis que celles qui se foutent complètement du mec qui les saute— parce que sinon, ce serait trop injuste. Ces deux pétasses n'ont fait que zieuter ma montre en or avant de décider que j'étais une sorte de trophée sexuel. Et les baiser a été à peu près aussi intime qu'un accident de voiture.

» Et ce soir ? Toi, tu vas rentrer chez toi auprès de Wellsie, et moi je serai tout seul. Comme hier. Ou comme demain. Baiser comme un malade n'est pas vraiment un truc qui m'amuse, et il y a des années que ça me tue à petit feu. Alors, laisse tomber le sujet, tu veux bien ?

Il y eut un très long silence. Puis Tohr reprit :

— Merde... Je suis désolé. Je ne savais pas. Je n'avais aucune idée—

— Oui... (Il devait arrêter très vite cette conversation.) Écoute, je dois y aller. Je dois... y aller. À plus tard.

— Non, attends Rhage—

Rhage coupa son téléphone et s'arrêta sur le bas-côté. En regardant autour de lui, il constata qu'il était au beau milieu de nulle part, avec la forêt pour seule compagnie. Il posa la tête sur son volant.

Il pensa encore à Mary. Et réalisa qu'il avait oublié d'effacer ses souvenirs.

Oublié ? *C'est ça*. C'est volontairement qu'il ne l'avait pas fait, parce qu'il voulait la revoir. Et qu'il voulait qu'elle se souvienne de lui.

Bon sang. Il était mal barré. Et tout ça allait très mal finir pour lui.

Chapitre 14

Mary se retourna dans son lit et rejeta d'un coup de pied ses draps et couvertures. Encore à moitié endormie, elle allongea les jambes et tenta de se détendre.

Quelle chaleur ! Zut, elle avait dû oublier de baisser le thermostat. Mais lorsqu'une horrible suspicion envahit sa conscience, son cerveau se remit en marche sous le coup de la terreur. La fièvre. Elle avait de la température.

Et merde... Elle ne connaissait que trop les symptômes : Les bouffées de chaleur, l'énervement latent, les articulations douloureuses. Et son réveil annonçait : « 04:18 A.M. ». C'était à la même heure qu'elle avait eu ses poussées de fièvre la première fois.

Elle tendit le bras et ouvrit la fenêtre derrière son lit. L'air froid qui envahit aussitôt la chambre l'apaisa, calma son agitation. Peu après, la fièvre céda et Mary fut inondée de sueur.

Peut-être n'était-ce qu'un simple rhume ? Après tout, avec ses antécédents, elle était plus soumise que les autres au moindre coup de froid, non ?

Mais que ce soit une rhinopharyngite ou une rechute, elle n'avait aucune chance de se rendormir. Aussi elle enfila un peignoir de flanelle sur son long tee-shirt et descendit au rez-de-chaussée. Sur le chemin de la cuisine, elle alluma partout jusqu'à ce que la ferme soit toute illuminée.

Elle fonça droit vers la cafetière. Après tout, répondre à son courrier ou se préparer au long week-end du mémorial de Christophe Colomb était mieux que rester au lit en comptant les heures jusqu'à son rendez-vous chez le docteur.

Dans cinq heures et trente-cinq minutes.

Mon Dieu, qu'elle détestait ce genre d'attente !

Elle remplit le bac à eau de sa machine Krups et alla jusqu'au placard chercher la boîte de café. Qui était presque vide. Elle avait une autre en réserve, aussi elle prit son ouvre-boîte et—

Elle n'était pas seule.

Mary se pencha par-dessus l'évier pour regarder la fenêtre. Il n'y avait aucune lumière au dehors, et elle n'y voyait pas grand-chose, aussi elle alla jusqu'à la porte arrière pour allumer sous le porche.

— *Seigneur Dieu !*

Une énorme silhouette sombre était apparue derrière la vitre.

Mary fit un mouvement vers son téléphone, mais s'arrêta net en voyant briller les cheveux blonds d'Ollie. Qui leva la main pour la saluer.

— Hey. (La voix était assourdie par la vitre.)

Mary se serra le ventre à deux bras.

— Mais qu'est-ce que vous faites là ?

Il haussa les épaules.

— J'avais envie de vous voir.

— Pourquoi ? Et pourquoi maintenant ?

Un autre haussement.

— Ça m'a pris comme ça.

— Vous êtes cinglé ?

— Oui.

Elle faillit sourire. Puis se souvint qu'elle était seule, sans voisin proche, et qu'il était presque aussi grand que sa maison.

— Comment m'avez-vous trouvée ? (Bella lui avait peut-être dit où elle habitait.)

— Est-ce que je pourrais entrer ? Ou si vous préférez, vous pourriez sortir.

— Ollie, il est presque 5 heures du matin.

— Je sais. Mais vous êtes réveillée, et moi aussi.

Seigneur, il était vraiment gigantesque dans tout ce cuir noir, et son visage dissimulé dans l'ombre paraissait plus menaçant que magnifique.

Et pourtant, elle envisageait d'ouvrir sa porte ? Manifestement, il n'était pas le seul à être cinglé.

— Ollie, je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Il la regarda longuement à travers la vitre.

— Alors, pourrions-nous au moins continuer à parler comme ça ?

Mary le regarda, sidérée. Même si elle ne le laissait pas entrer, le mec était prêt à parler avec elle à travers une vitre— comme un criminel recevant une visite dans sa prison ?

— Ollie, ne le prenez pas mal, mais il y a au moins un millier de femmes dans les environs qui non seulement vous laisseraient rentrer chez elles, mais en plus vous proposeraient leurs lits. Pourquoi n'allez-vous pas voir l'une d'entre elles en me laissant tranquille ?

— Parce qu'elles ne sont pas vous.

L'ombre sur son visage empêchait Mary de distinguer ses yeux, mais d'après le ton de sa voix, il était parfaitement sincère.

Et dans le silence qui suivit, elle essaya de se convaincre de ne pas le laisser rentrer.

— Mary, insista-t-il, si je voulais vous faire mal, je pourrais le faire à la seconde. Même avec toutes vos portes et vos fenêtres verrouillées, je pourrais entrer chez vous. Tout ce que je veux, c'est... vous parler un peu.

Elle étudia la largeur des épaules d'Ollie. Il avait raison : Il pourrait entrer sans problème. Et elle eut le sentiment que, si elle le lui demandait, il prendrait une chaise de sa terrasse et la poserait devant sa porte pour discuter avec elle de l'extérieur.

Elle tourna la clé, ouvrit la porte, et recula pour le laisser entrer.

— Expliquez-moi au moins un truc, fit-elle.

— Oui ? (Il lui lança un sourire pincé, bouche fermée.)

— Pourquoi ne pas être resté avec une femme qui avait envie de vous avoir ? (Il fit la grimace.) Ce que je veux dire, c'est que, au restaurant ce soir, elles en avaient toutes après vous, pas vrai ? Alors pourquoi n'êtes-vous pas en train de— (*les baiser comme un malade*—) euh... prendre du bon temps avec l'une d'elles ?

— Je préfère être ici à parler avec vous que coucher avec ces femelles.

Elle tiqua devant une franchise aussi brutale. Puis réalisa qu'il n'avait pas voulu être grossier. Il était seulement honnête.

Bon au moins, elle avait eu raison sur un point : Quand il était parti juste après ce petit baiser, elle avait pensé qu'il n'avait rien ressenti. Et elle avait manifestement eu raison. Il n'était pas venu ce soir pour coucher avec elle. Très bien. Il était bien mieux qu'elle ne lui inspire aucun désir. En se le répétant assez souvent, peut-être finirait-elle par y croire...

— J'allais faire du café. Vous en voulez ?

Il hocha la tête et se mit à arpenter le salon, examinant ses affaires. Au milieu des meubles blancs et des murs crème, il était plutôt menaçant avec ses vêtements noirs et sa haute taille. Puis Mary remarqua son visage. Il arborait un petit sourire idiot, comme s'il était vraiment content de se trouver chez elle. Ça faisait penser à un chien qui aurait été exceptionnellement admis à entrer dans une maison après avoir longtemps été consigné dehors.

— Voulez-vous enlever votre manteau ? demanda-t-elle.

Il fit glisser le lourd vêtement de ses épaules et le jeta sur le canapé. Le truc atterrit avec un choc sourd sur les coussins qui s'affaissèrent sous le poids.

Qu'a-t-il donc de si lourd dans ses poches ? se demanda-t-elle.

Mais elle l'examina ensuite— ce qui lui fit oublier ce stupide manteau. Il portait un tee-shirt noir qui laissait nus ses bras incroyablement musclés. Il avait une poitrine large et bien sculptée, un estomac dur où tous les muscles étaient en relief. Et de longues jambes, des cuisses puissantes—

— Vous aimez ce que vous voyez ? demanda-t-il d'une voix lente, tranquille.

Oh, ça oui. Mais il n'était pas question qu'elle le dise à voix haute. Elle repartit vers la cuisine.

— Comment prenez-vous votre café ?

Elle reprit sa boîte, perça le couvercle et tourna énergiquement la vis de l'ouvre-boîte. Le couvercle tomba au sol et elle se pencha pour le ramasser.

— Je vous ai posé une question, dit-il à son oreille.

Elle fit un bond nerveux et se coupa le pouce contre l'arrête métallique. Avec un gémissement, elle leva la main pour regarder de plus près la profonde entaille qui saignait abondamment.

Ollie poussa un juron furieux.

— Je ne voulais pas vous faire peur.

— Je survivrai.

Elle ouvrit le robinet mais avant qu'elle puisse mettre sa main sous le jet, il lui agrippa le poignet.

— Laissez-moi voir ça. (Sans lui donner le temps de protester, il se pencha vers son doigt.) Mince, c'est profond.

Puis il mit le pouce sanglant dans sa bouche et aspira doucement.

Mary poussa un cri, tétanisée par la sensation humide et brûlante. Puis elle sentit la caresse de sa langue. Quand il la relâcha, elle ne put que le regarder, sidérée.

— Oh... Mary, dit-il tristement.

Elle était trop choquée pour s'étonner de son changement d'humeur.

— Vous n'auriez pas dû faire ça !

— Pourquoi ?

Parce que c'était trop bon.

— Comment êtes-vous sûr que je n'ai pas le SIDA ou une autre infection ?

Il haussa les épaules.

— Même si c'était le cas, ça ne changerait rien.

Elle pâlit tout à coup en pensant qu'elle venait de mettre une blessure ouverte dans sa bouche.

— Non, Mary. Je ne suis absolument pas malade.

— Alors pourquoi avez-vous—

— Je voulais juste vous rassurer, d'accord ? Regardez, vous ne saignez plus. Elle baissa les yeux sur son pouce. Incroyable ! La coupure était refermée. Et déjà en partie cicatrisée. *Mais comment diable—*

— Allez-vous me répondre maintenant ? demanda Ollie comme pour couper court à la question qu'elle s'apprêtait à poser.

En le regardant, elle vit que les yeux gris-bleu recommençaient à luire d'un éclat étrange et surnaturel.

— Vous répondre sur quoi ? demanda-t-elle.

— Est-ce que mon corps vous plaît ?

Elle serra les lèvres. Bon, s'il prenait son pied en entendant les femmes lui répéter qu'il était splendide, il allait rentrer chez lui plutôt déçu ce soir.

— Et que feriez-vous si je répondais non ? rétorqua-t-elle sèchement.

— Je remettrai mon manteau.

— C'est ça.

Il pencha la tête, comme pour évaluer son humeur. Puis il retourna dans le salon où il avait déposé son vêtement. Nom d'un chien, il était sérieux.

— Ollie, revenez ici. Vous n'avez pas besoin de... Bien sûr que je vous trouve... Hum. Oui, je trouve votre corps parfait.

Il souriait en revenant vers elle.

— J'en suis heureux. Je tiens à vous plaire.

Génial, joli-cœur, pensa-t-elle. Alors quitte ta chemise et enlève ce pantalon, et puis je te veux couché sur mon canapé. On changera de position à tour de rôle. En maugréant contre elle-même, elle retourna faire le café. Tout en versant quelques doses dans la machine, elle sentait le regard d'Ollie posé sur elle. Et elle l'entendit respirer profondément, plusieurs fois, comme s'il reniflait... son odeur ? Et elle avait aussi l'impression qu'il ne cessait de se rapprocher.

Un nouveau frisson de panique l'envahit toute entière. Il était trop près. Trop immense. Trop... beau. Et puis cette tension sexuelle qu'il exsudait était trop envahissante.

Dès que la machine fut en marche, elle s'écarta nerveusement.

— Pourquoi êtes-vous aussi inquiète à l'idée que je veuille vous plaire ? demanda-t-il.

— Arrêtez de dire ça ! (Parce qu'à chaque fois, elle ne pensait qu'au sexe.)

— Mary. (Sa voix était profonde. Musicale. Envoûtante.) Je veux juste—

Elle se couvrit les oreilles. Il prenait soudain trop de place dans sa maison. Dans sa tête.

— Je savais que ce serait une mauvaise idée. Vous devriez partir.

Elle sentit une lourde main se poser sur son épaule. Et s'en écarta aussitôt avec un son étranglé. Il était la force et la santé personnifiées. Il évoquait le sexe le plus primitif qui soit. Il représentait tout ce qu'elle n'aurait jamais. Et il était vivant tandis qu'elle... elle allait être à nouveau malade.

Elle avança jusqu'à la porte qu'elle ouvrit en grand.

— Partez, d'accord ? Je vous en prie, laissez-moi seule.

— Je n'ai pas envie de partir.

— *Dehors !* (Mais il resta planté à la regarder.) Écoutez, je n'ai vraiment pas besoin d'un chien errant dont je ne peux pas me débarrasser. Pourquoi n'iriez-vous pas ennuyer quelqu'un d'autre ?

Le grand corps se figea. Et durant un moment, elle eut l'impression qu'il allait dire quelque chose de désagréable ou de violent. Mais il se contenta de ramasser son manteau et de le jeter sur son épaule en se dirigeant vers la porte. Sans la regarder.

Génial. Maintenant, en plus, elle se sentait odieuse.

— Ollie ? Ollie, attendez— (Elle lui prit la main.) Je suis désolée, Ollie—

— Ne m'appellez pas comme ça ! aboya-t-il.

Lorsqu'il arracha sa main de la sienne, elle avança pour se mettre devant lui. Puis souhaita vraiment ne pas l'avoir fait. Il avait le regard opaque. Des yeux comme de la glace.

— Désolé de vous avoir offensée, cracha-t-il d'un ton dur. J'imagine que c'est inacceptable à vos yeux que quelqu'un souhaite mieux vous connaître.

— Ollie—

Il la repoussa sans difficulté.

— Si vous dites ça une fois de plus, je plante mon poing dans votre mur.

Puis il sortit, et marcha droit vers la forêt qui bordait sa propriété.

Sur une impulsion, Mary enfila de vieilles chaussures de sport, attrapa sa veste et sortit à son tour. Elle traversa la pelouse en courant, criant son nom. Et ne s'arrêta pas avant d'avoir atteint la lisière des arbres.

Elle n'entendait aucun son, ni branche repoussée, si brindille qui craquait, ni les pas lourds d'un homme immense qui marchait. Et pourtant, c'est bien par là qu'il était parti, non ?

— Ollie ? cria-t-elle.

Elle attendit longtemps avant de revenir sur ses pas et rentrer chez elle.

Chapitre 15

— Vous avez fait du bon boulot ce soir, M. O.

En sortant de la remise derrière la cabane de M. X, O n’exprima pas ce qu’il pensait de cette approbation. Quelle que soit son irritation devant ce genre de conneries, il sortait à peine des griffes de l’Omega et ne tenait pas vraiment à y retourner.

— Mais il ne nous a rien appris, marmonna-t-il seulement.

— Parce qu’il ne savait rien.

O attendit la suite. Dans la lueur de l’aube, le visage blafard de M. X était comme un lumignon.

— Je ne comprends pas, *sensei*.

— Je m’étais déjà occupé de lui avant que vous n’arriviez. J’avais besoin d’être certain de pouvoir compter sur vous mais je ne voulais pas perdre une opportunité si par hasard vous vous étiez révélé une déception.

Voilà qui expliquait l’état dans lequel O avait trouvé le mâle. Il avait cru que le vampire avait été blessé en se débattant durant son enlèvement.

Du temps perdu, et du travail perdu, pensa O en sortant les clés de sa voiture.

— Avez-vous d’autres tests à me faire passer ? (*Espèce de connard.*)

— Non, pas pour l’instant. (M. X regarda sa montre) Votre nouvel escadron ne devrait pas tarder, aussi rangez ces clés. Et entrez là.

O détestait tellement l’idée d’approcher cette foutue baraque qu’il sentit ses pieds s’engourdir. Perdre toute sensibilité.

Mais il se força à sourire.

— Je vous suis, *sensei*.

Dès qu’ils furent à l’intérieur, il alla de lui-même jusqu’à la chambre et s’appuya au chambranle. Même si ses poumons semblaient remplis d’ouate, il resta calme. Il savait parfaitement que s’il avait évité les lieux, M. X aurait trouvé un moyen de l’y envoyer. La salaud aimait bien creuser une blessure encore fraîche, ne serait-ce que pour s’assurer de son degré de cicatrisation.

D’autres *lessers* entrèrent un par un dans la cabane et O les étudia. Il n’en reconnut aucun, mais il savait que plus un *lesser* durait dans la Société, plus il devenait anonyme. Une fois ses cheveux, ses yeux et sa peau complètement décolorés, un *lesser* ne ressemblait plus qu’à un autre *lesser*.

En entrant, les autres l'examinèrent aussi et froncèrent les sourcils devant ses cheveux sombres. C'était le signe révélateur d'une nouvelle recrue, le bas de l'échelle dans la Société. Il était très rare de voir un nouveau accepté à une réunion d'hommes plus aguerris. *Qu'ils aillent se faire foutre !*

O croisa le regard de chaque mec, marquant clairement que s'ils voulaient lui rentrer dedans, il serait très heureux de leur rendre la politesse.

En affrontant ainsi une menace physique, il recouvra son agressivité coutumière. C'était comme renaître régénéré après une bonne nuit de sommeil, et il savoura la sensation. Il retrouvait en lui ce besoin inné de dominer par la force. Ce qui le rassura aussi : Il était resté le même. L'Omega ne l'avait pas détruit après tout.

La réunion ne dura pas longtemps. Il ne s'agissait que de banalités. Une rapide présentation. Le rappel qu'ils devaient tous vérifier leur « mails tous les matins. Et un topo sur la nouvelle politique de « persuasion » — c.à.d. des renseignements extirpés aux vampires sous la torture— récemment mise en place par la Société, avec des quotas attribués à chacun, tant pour les prisonniers à faire que pour les meurtres à commettre.

Quand ce fut terminé, O fut le premier à foncer vers la porte.

M. X s'interposa sur son passage.

— Restez là. (Les yeux pâles l'examinèrent à la recherche d'une crainte quelconque.)

O hocha la tête, et prit une pose nonchalante.

— Bien sûr, *sensei*. Tout ce que vous voudrez.

Par-dessus l'épaule du directeur, O regarda les autres sortir, se comportant entre eux comme de parfaits étrangers. Aucune parole ne fut échangée. Chacun gardait le regard fixé droit devant. Pas un *lesser* n'effleura son voisin, même par hasard. Apparemment, ils ne se connaissaient pas, aussi ils devaient avoir été rappelés de différents districts.

Ce qui signifiait que M. X rassemblait ses troupes.

Lorsque la porte se referma derrière le dernier, O sentit sa peau se crispier de terreur, mais il n'en exprima rien extérieurement.

M. X l'examina de haut en bas. Puis avança vers l'ordinateur portable posé sur la table de la cuisine, et le mit en route. Comme s'il avait soudain une arrière-pensée, il annonça :

— Vous êtes désormais responsable de ces deux escadrons. Et je veux que vous les entraîniez aux techniques de persuasion que nous utilisons. Je veux les

voir travailler par équipes. (Il leva les yeux de son écran luminescent.) Et je veux aussi qu'ils continuent à respirer, c'est bien compris ?

O fronça les sourcils.

— Pourquoi ne pas l'avoir annoncé pendant qu'ils étaient là ?

— Ne me dites pas que vous avez besoin de ce genre de soutien ?

Devant le ton moqueur du directeur, O étrécit les yeux.

— Non. Je peux parfaitement m'occuper seul de ces mecs.

— Vous y avez intérêt.

— C'est tout ?

— Sûrement pas. Mais pour l'instant, vous pouvez partir.

O avança vers la porte, sachant parfaitement qu'il y aurait autre chose avant qu'il ne puisse sortir. Aussi une fois la main sur la poignée, il s'immobilisa.

— Auriez-vous quelque chose à me dire ? murmura M. X. Je croyais que vous vouliez partir.

O fit le tour de la pièce du regard, cherchant une excuse à son hésitation.

— Avec le vampire qui s'est échappé, nous ne pouvons plus utiliser la maison en ville pour torturer les prisonniers. Nous aurons besoin d'un nouveau centre, en plus de la remise là-derrrière.

— J'en suis bien conscient. Sinon, pourquoi vous aurais-je envoyé en reconnaissance ?

Ah, c'était ça le plan.

— Le terrain que j'ai visité hier n'avait aucun intérêt. Trop inondable, et trop près des routes. Auriez-vous une autre parcelle en vue ?

— Je vous enverrai par mail une liste détaillée. Et jusqu'à ce que je décide où nous construirons quelque chose, c'est ici que vous amènerez les prisonniers.

— Il n'y a pas assez de place dans la remise pour avoir une audience.

— Je parlais de la chambre là-derrrière. Elle est assez grande, comme vous l'avez constaté.

O déglutit rapidement, et réussit à contrôler sa voix :

— Si vous voulez que je leur enseigne quelques trucs, il me faudra plus de place.

— Vous commencerez petit jusqu'à ce que nous construisions plus grand. Est-ce assez précis comme ordre ou voulez-vous un dessin ?

Génial. Pas question d'insister. O ouvrit la porte.

— Je crois que vous avez oublié quelque chose, M. O.

Merde. Il eut l'impression que sa peau se recroquevillait, devenait trop étroite pour son corps.

— Quoi, *sensei* ?

— Je veux vous entendre me remercier pour votre promotion.

— Merci, *sensei*, dit O la mâchoire rigide.

— Ne me décevez pas, fiston.

Ouais, papy. Va te faire foutre.

O s'inclina et quitta rapidement les lieux. Monter dans sa fourgonnette pour s'éloigner de là fut un grand plaisir. Mieux que ça encore : C'était comme une libération, merde.

Sur le chemin de chez lui, O s'arrêta dans une pharmacie, et il ne lui fallut pas longtemps pour trouver ce dont il avait besoin. Dix minutes plus tard, il refermait sa porte et désactivait son système de surveillance. Il vivait dans une petite maison à un étage dans un quartier peu animé de la ville. Une localisation qui était une bonne couverture. La plupart de ses voisins étaient âgés, et ceux qui n'avaient pas de cartes vertes (*NdT : Étrangers sans permis de séjour*) avaient plusieurs boulots au noir. Personne ne l'embêtait.

Pendant qu'il montait dans sa chambre à l'étage, il trouva curieusement réconfortant d'entendre le son de ses pas sur le plancher nu résonner dans les pièces vides. Mais la maison n'était pas un foyer, et ne l'avait jamais été. C'était juste un baraquement. Un matelas et un fauteuil, c'était tout ce qu'il possédait niveau mobilier. Des volets épais protégeaient toutes les fenêtres pour en bloquer la vue. Il n'y avait dans les placards que des armes et des uniformes. Dans la cuisine complètement vide, les appareils ménagers n'avaient jamais servi depuis qu'il s'était installé là.

Il se déshabilla et emmena son arme dans la salle de bain avec le sac de la pharmacie. Se penchant vers le miroir, il surveilla la racine de ses cheveux. Et y vit quelques millimètres de blanc.

Ça avait commencé un an auparavant. Légèrement au départ, sur le dessus, puis ça s'était répandu de mèche en mèche. Ses tempes avaient résisté, mais elles aussi blanchissaient à présent.

Il utilisait une teinture— Clairol Hydrience, No. 48, couleur « Sable Cove »— pour régler le problème et retrouver sa couleur naturelle. Il avait commencé avec un truc pour homme, mais très vite découvert que les produits féminins étaient bien plus efficaces et que leur effet durait plus longtemps.

Il ouvrit la boîte et ne prit pas la peine de mettre les gants en plastique. Il vida le tube de couleur dans la bouteille souple, secoua le tout, puis répartit le mélange sur sa tête, raie par raie. Il détestait l'odeur chimique du produit. Et tout le procédé. Mais l'idée de se délayer le rendait malade.

Il ne savait pas pourquoi les *lessers* perdaient toute coloration. Et n'avait jamais posé la question parce qu'il ne s'intéressait pas aux *pourquoi*. Mais il ne voulait pas se dissoudre comme les autres dans une masse anonyme.

Il reposa la bouteille et regarda son reflet. Il avait l'air complètement idiot avec cette merde étalée sur la tête. Bon sang, mais à quoi était-il réduit ?

C'était une question ridicule, bien entendu. Le contrat était signé depuis longtemps. Et il était trop tard pour avoir des regrets.

Bon sang, la nuit de son intronisation, quand il avait échangé une part de lui-même contre la possibilité de tuer des années durant, il avait cru savoir ce à quoi il s'engageait. Ce qu'il abandonnait, et ce qu'il obtenait. Et l'échange lui avait paru équitable.

Et trois ans après, il le pensait encore. Il se moquait bien d'être devenu impuissant parce que la seule femme qu'il voulait était morte. Il fallait un peu de temps pour s'habituer à ne pas boire ou manger, mais ce n'étaient pas des plaisirs qui l'avaient réellement intéressé. Et il avait été plus que ravi de perdre son ancienne identité vu que la police le recherchait activement.

Ce qu'on lui offrait en échange était énorme. Une force bien plus importante qu'il l'avait cru. Il avait été un sacré cogneur autrefois, lorsqu'il travaillait comme videur à Sioux City. Mais après que l'Omega l'ait transformé, O avait eu une incroyable puissance dans les bras, les jambes et le torse, et il appréciait d'en user.

L'autre bonus était que l'argent n'était plus un problème. La Société lui fournissait tout ce dont il avait besoin pour faire son boulot : Elle payait pour son logement, sa voiture, ses armes et ses vêtements, et même ses gadgets électroniques. Il était totalement libre de poursuivre ses proies.

Du moins, il l'avait été deux années de suite. Puis M. X était devenu directeur, et il avait commencé à restreindre cette belle autonomie. Il y avait des réunions à présent, des comptes à rendre, des quotas à tenir.

Et des visites de l'Omega.

O entra dans la douche et lava les cheveux des restes de la teinture. Puis il se sécha et revint s'inspecter dans le miroir. Il étudia son visage. Ses yeux marron, de la même couleur que ses cheveux autrefois, devenaient gris. Dans un an ou deux, tout ce qui avait constitué son être aurait disparu. Il s'éclaircit la voix :

— Je m'appelle David Ormond. David Ormond. Je suis le fils de Bob et Lilly Ormond. Ormond.

Ce nom semblait étrange. Et dans sa tête, il entendit la voix de M. X qui l'appelait M. O.

Une émotion violente monta en lui, une sorte de panique mêlée de regret. Il voulait revenir en arrière. Il voulait... tout effacer. Recommencer. Annuler ce marché où il avait perdu son âme, un échange qui lui avait paru si tentant. Et qui, en réalité, était une forme d'enfer. Il était devenu un fantôme qui vivait et respirait. Et tuait. Il n'était plus un homme mais une chose.

O s'habilla avec des mains tremblantes, et fila jusqu'à sa fourgonnette. Lorsqu'il arriva au centre-ville, il n'arrivait plus à penser de façon rationnelle. Il se gara dans la rue du Commerce et commença à arpenter les ruelles. Il lui fallut un certain temps pour trouver ce qu'il cherchait.

La pute avait de longs cheveux noirs. Et tant qu'on ne regardait pas ses dents de trop près, elle ressemblait un peu à ce que Jennifer avait été.

Il sortit 50 dollars et l'emmena derrière une benne à ordures.

— Je veux que tu m'appelles David, dit-il.

— Bien sûr. (Elle eut un sourire et déboutonna son manteau, exhibant ses seins nus.) Et comment veux-tu appeler—

Il lui mit la main sur la bouche et serra violemment. Et ne s'arrêta pas avant qu'elle ait les yeux vitreux.

— Dis mon nom, ordonna-t-il.

Il relâcha sa prise et attendit. Mais lorsqu'elle ne fit que respirer péniblement, il sortit un couteau et le pressa contre la gorge de la fille.

— *Dis mon nom.*

— David, marmonna-t-elle.

— Dis que tu m'aimes. (Quand elle hésita, il appuya sa lame sur son cou. Le sang jaillit et coula doucement sur le métal brillant.) *Dis-le.*

Les seins plats qui ressemblaient si peu à ceux de Jennifer se soulevèrent de façon saccadée.

— Je t'ai... t'aime.

Il ferma les yeux. La voix n'allait pas du tout. Elle n'allait pas lui apporter ce dont il avait besoin. La colère d'O explosa alors de façon incontrôlable.

Chapitre 16

Rhage souleva la barre de poids de sa poitrine, les dents serrées dans un rictus féroce. Il avait le corps vibrant de tension, et la sueur dégoulinait de tous ses pores.

— Ça fait cinq de plus, annonça Butch.

Rhage reposa la lourde barre sur son support et entendit le truc résonner sourdement tandis que les poids s'entrechoquaient avant de s'immobiliser.

— Rajoute vingt kilos.

Butch se pencha au dessus de la barre.

— Mec, tu as déjà un changement de deux-cent-quarante.

— Et j'ai *besoin* de vingt de plus.

Les yeux noisette s'étrécirent.

— Du calme, Hollywood. Si tu veux te bousiller la santé, c'est ton problème. Mais ne m'arrache pas la tête pour autant.

— Désolé.

Rhage se rassit sur le banc d'entraînement et étira ses bras avec une grimace. Il était 9 heures du matin. Depuis deux heures que le flic et lui étaient dans la salle de gym, il n'avait plus un seul muscle qui ne soit pas douloureux à hurler, mais il était très loin d'en avoir terminé. Il cherchait une complète exténuation physique, du genre à s'assommer complètement.

— Tu les as mis ? marmonna-t-il.

— Laisse-moi serrer les fixations. Voilà. Tu peux y aller.

Rhage se recoucha, leva la barre de son support et la remit sur sa poitrine. Il contrôla sa respiration et se remit à faire des pompes en cadence.

Chien. Errant.

Chien. Errant.

Chien. Errant.

Il réussit à maîtriser la barre jusqu'à la toute dernière poussée, où Butch dut s'interposer pour l'aider.

— T'as fini ? demanda le flic tandis que la barre retombait en place.

Rhage s'assit et chercha à reprendre son souffle, les avant-bras posés sur les genoux.

— Non. Je vais faire une dernière série.

Butch passa devant lui, tordant un coin du tee-shirt qu'il venait de récupérer. Grâce à tout l'exercice qu'ils faisaient régulièrement, le mec avait une poitrine bardée de muscles et des bras de plus en plus épais, mais il avait été plutôt costaud dès le départ. Même s'il ne pouvait pas lever les mêmes poids que Rhage, c'était un véritable bulldozer— pour un humain.

— Tu es dans une sacrée forme, Cop.

— Ça va, dit Butch avec un grand sourire. J'espère que cette douche qu'on a prise ensemble ne t'a pas donné des idées.

Rhage lui jeta une serviette à la tête.

— Je disais juste que tu as perdu ta petite bedaine de buveur de bière.

— C'était une grosse bedaine de buveur de scotch, (Butch caressa ses abdominaux,) et elle ne me manque pas. Et maintenant, avoue-moi tout : Pourquoi es-tu aussi à cran ce matin ?

— Tu as envie de parler de Marissa ?

— Pas vraiment. (Le visage de l'humain s'était durci.)

— Alors tu pourras comprendre que je n'ai rien à raconter.

— Parce que c'est à cause d'une femme ? (Les sourcils de Butch s'étaient levés.) D'une femme en particulier ?

— Je croyais qu'on n'en parlait pas ?

Le flic croisa les bras sur sa poitrine en fronçant les sourcils. Un peu comme s'il examinait son jeu et se demandait s'il prenait ou non le risque de doubler la mise. Il se lança d'une voix sèche et rapide :

— J'ai craqué dur pour Marissa. Mais elle ne veut pas me voir. Tu vois que l'histoire n'est pas bien longue. Alors, à toi maintenant, parle-moi de ton problème.

— Oh. (Rhage ne peut s'empêcher de sourire.) C'est presque un soulagement de savoir que je ne suis pas le seul qu'on a envoyé sur les roses.

— Je veux des détails, pas des généralités.

— La femelle m'a viré de chez elle ce matin, après avoir massacré mon ego.

— Quel genre d'arme elle avait ?

— Une comparaison humiliante entre moi et un sous-produit de la race canine.

— *Oups*. (Butch tirailla son tee-shirt dans l'autre sens.) Du coup, bien entendu, tu ne rêves que de retourner la voir ?

— Absolument.

— C'est consternant.

— Je sais.

— Mais je crois que je te bats. (Le flic secoua la tête.) La nuit passée, je... ah... je suis allé jusqu'à la maison du frère de Marissa. En fait, je crois que l'Escalade y est allé tout seul parce que je n'en ai même pas eu conscience. Et la dernière chose dont j'ai besoin est bien de tomber sur elle. T'imagines ?

— Laisse-moi deviner. Tu as attendu pas loin dans l'espoir d'apercevoir—

— Dans les buissons, Rhage. J'étais assis dans les buissons. Sous la fenêtre de sa chambre.

— *Waouh*. C'est...

— Ouais. Dans mon ancienne vie, je me serais arrêté pour harcèlement. Tu sais, je crois vraiment qu'on devrait parler d'autre chose.

— Excellente idée. Finis ton histoire sur ce civil qui s'est échappé de chez les *lessers*.

Butch s'adossa au mur en béton et, un bras posé sur la poitrine, il se mit à étirer ses muscles.

— Bon, alors Fhurie est allé interroger l'infirmière qui l'a soigné à son arrivée. Le mec était dans un sale état, mais il a quand même pu dire qu'on l'avait interrogé au sujet de vous-autres, les Frères. Pour savoir où vous viviez. Ce que vous faisiez. Il n'a pas pu fournir l'adresse exacte de l'endroit où il avait été torturé, mais ce devait être quelque part en ville parce que c'est là qu'il a été découvert et Dieu sait qu'il n'a pas pu aller loin. Oh, et aussi il ne cessait de marmonner des lettres : X, O, E.

— C'est comme ça que les *lessers* s'appellent entre eux.

— Compris. Ça fait très 007, non ? (Quand Butch se mit à dénouer les muscles de son autre bras, son épaule craqua à l'articulation.) N'importe, tu sais aussi que j'ai récupéré le portefeuille du *lessers* qui a été pendu à cet arbre l'autre soir. Et quand Tohr a été fouiller son appart, tout avait été nettoyé, comme si les autres savaient déjà qu'il ne reviendrait plus.

— Et l'urne ?

— D'après Tohr, elle avait disparu.

— Alors ce sont certainement les *lessers* qui ont vidé les lieux.

— Qu'est-ce qu'il y a dans ces trucs au fait ?

— Le cœur.

— Berk. Mais ça vaut mieux qu'un autre morceau, vu que quelqu'un m'a dit que les *lessers* n'en avaient plus l'usage. (Butch laissa retomber son bras et siffla entre ses dents, un petit son destiné à souligner son processus mental.) Tu sais, tout ça commence à être plus clair. Tu te souviens de l'enquête que je menais

l'été dernier sur ces prostituées retrouvées mortes dans les ruelles ? Ces filles avaient une morsure dans le cou et une sacrée dose d'héroïne dans le sang.

— C'était les copines de Zadiste, mec. C'est sur elles qu'il boit— sur des humaines. Et c'est un véritable mystère qu'il réussisse à rester en vie avec un sang aussi pauvre.

— Il prétend que ce n'est pas lui.

— Et tu penses vraiment qu'on peut le croire ? (Rhage roula des yeux.)

— Mais s'il dit la vérité— Hey, écoute-moi un peu, Hollywood. Si on croit Zadiste, alors j'ai une autre explication.

— Laquelle ?

— Des appâts. Tu ferais comment pour enlever un vampire ? Tu mets un appât, mec. Avec plein de sang. Et tu attends qu'un civil se pointe. Après tu le drogues, et tu l'emportes où tu veux. J'ai trouvé des fléchettes sur les lieux des crimes, avec le genre de tranquillisant qu'on utilise pour assommer un animal.

— Seigneur.

— Et tu sais quoi ? J'ai écouté ce matin la fréquence de la police. Une autre prostituée a été retrouvée morte dans une ruelle, pas très loin de l'endroit où les autres ont été tuées. J'ai demandé à V de pirater les fichiers des flics, et leur rapport indique que la fille a eu la gorge tranchée.

— Tu as parlé de ça à Kohler et à Tohr ?

— Non.

— Tu devrais.

— Écoute, (l'humain se redressa,) je ne sais pas trop s'ils veulent que je participe à tout ça. Et je ne tiens pas me mêler de ce qui ne me regarde pas. Je ne suis pas des vôtres.

— Mais ta place est avec nous. Du moins, c'est ce que V affirme.

Butch fronça les sourcils.

— C'est vrai ?

— Ouais. Et c'est pour ça que nous t'avons ramené ici au lieu de... Tu sais.

— M'enterrer ? dit l'humain avec un demi-sourire.

Rhage se racla la gorge.

— Ça n'aurait amusé personne. Sauf Z, peut-être. Mais non, même pas, rien ne l'amuse... Et tu sais, Cop, tu es vraiment devenu—

La voix furieuse de Tohrment les interrompit.

— *Hollywood ! Bordel !*

Le mâle entra dans la salle de gym comme un bison enragé. De toute la Confrérie, c'était celui qui avait le caractère le plus équilibré, aussi il y avait vraiment quelque chose sur le feu.

— Quoi donc, mon Frère ? demanda Rhage.

— J'ai reçu un petit message pour toi sur la boîte vocale générale. De cette humaine, Mary. (Tohr planta ses deux mains sur ses hanches, le haut du corps penché en avant.) Et tu pourrais m'expliquer comment elle se souvient de toi ? Et comment elle a obtenu notre numéro ?

— Je ne lui ai pas dit où nous appeler.

— Mais tu ne lui as pas non plus effacé la mémoire, pas vrai ? Mais enfin, merde, à quoi tu penses ?

— Elle ne nous posera aucun problème.

— Elle nous en pose déjà un. Elle a notre numéro.

— Du calme, mec—

Tohr tendit vers lui un doigt rageur.

— Tu vas régler ce truc immédiatement ou c'est moi qui je m'en occupe, c'est bien compris ?

En un clin d'œil, Rhage se releva du banc pour faire face à son Frère.

— Personne n'approchera de cette femelle— à moins de souhaiter avoir affaire à moi. Et c'est aussi valable pour toi.

Rhage vit s'étrécir le regard bleu marine de Tohr. Tous deux savaient parfaitement qui sortirait gagnant d'un différend entre eux. Parce que personne ne pouvait prendre avantage sur Rhage en combat singulier, c'était un fait reconnu. Et cependant, il était prêt à massacrer Tohr pour l'empêcher d'approcher Mary. Maintenant. Tout de suite.

Tohr parla d'une voix sévère :

— Je veux que tu respires un grand coup, Hollywood, et que tu recules.

Quand Rhage ne bougea pas, des pas martelèrent les matelas, puis Butch vint derrière lui pour enrouler ses deux bras autour de la taille du mâle.

— Et si tu te calmais un peu, mon grand, dit Butch d'une voix gouailleuse. On va s'arrêter là, d'accord ?

Rhage se laissa entraîner en arrière, mais sans quitter Tohr des yeux, et la tension vibrait encore dans l'air.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? demanda Tohr.

Rhage se libéra de l'étreinte de Butch et se mit à arpenter la salle de gym, enjambant les poids et les barres d'exercice, tournant autour des bancs.

— Rien. Rien du tout. Elle ne sait pas qui je suis, et je ne sais pas comment elle a obtenu notre numéro. C'est peut-être la civile qui le lui a donné.

— Regarde-moi, mon Frère. Arrête de bouger, et regarde-moi.

Rhage se figea, et releva les yeux.

— Pourquoi n'as-tu pas effacé sa mémoire ? Tu sais bien que, plus longtemps ça dure, plus il est difficile de faire un travail correct. Pourquoi n'as-tu pas réglé ça quand tu en as eu l'opportunité ? (Le silence s'éternisa, et Tohr secoua la tête.) Ne me dis *pas* que tu ressens quelque chose pour elle ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Je considère que c'est un *oui*. Seigneur, mon Frère... Mais à quoi tu penses ? Tu sais bien que tu ne peux pas être impliqué avec une humaine. Et surtout pas celle-ci, à cause du garçon. (Le regard de Tohr se fit plus dur.) Je vais te redonner un ordre formel : Pour la dernière fois, je veux que tu effaces tout souvenir de toi de la mémoire de cette femelle, et que tu ne la revoies jamais.

— Je t'ai déjà dit qu'elle ne savait pas qui—

— Tu n'essaies pas de négocier avec moi, Rhage ? Tu ne peux pas être assez fou pour tenter ça ?

Rhage lui lança un mauvais regard.

— Tu veux vraiment qu'on remette le couvert ? Parce que cette fois, je ne laisserai pas le flic m'arrêter.

— Tu l'as déjà embrassée, ton humaine ? Elle a vu tes canines ? (Lorsque Rhage ferma les yeux en poussant un juron, le ton de Tohr se fit plus calme.) Un peu de lucidité, voyons. On n'a pas besoin de ce genre de complication, et tu n'auras que des ennuis si tu choisis de désobéir à mes ordres pour revoir cette femelle. Je ne cherche pas à casser ton coup pour le plaisir, Rhage. Je ne veux que protéger tout le monde. Et surtout elle. C'est aussi ce que tu dois faire, mon Frère.

Protéger tout le monde. Et surtout elle.

Rhage se pencha en avant et agrippa ses chevilles. Il tira si fort sur ses tendons qu'il réussit presque à les arracher de ses jambes.

Protéger Mary.

— Je m'en occupe, dit-il enfin.

— Madame Luce ? Voudriez-vous me suivre, s'il vous plaît.

En levant les yeux, Mary ne reconnut pas l'infirmière, qui paraissait très jeune dans sa souple blouse rose— à peine sortie de l'école, sans doute. Et son sourire à fossettes la rajeunissait encore.

— Madame Luce ? (La jeune fille rectifia sa prise sur l'épais dossier qu'elle avait dans les bras.)

Mary prit son sac en bandoulière sur l'épaule et se leva, puis quitta la salle d'attente à la suite l'infirmière. Qui parcourut la moitié du long couloir aux murs chamois avant de s'arrêter devant la salle de soins.

— Je vais d'abord prendre votre température et vérifier votre poids.

L'infirmière sourit encore, puis s'activa avec le thermomètre et la balance. Elle était efficace, gentille, et rapide.

— Vous avez perdu du poids, Madame Luce, dit-elle en notant quelque chose dans son dossier. Mangez-vous régulièrement ?

— Comme d'habitude.

— Venez par ici, la porte à gauche.

Les salles d'examen étaient toutes les mêmes. Une reproduction de Monet accrochée au mur, une petite fenêtre aux stores baissés, un bureau avec des tracts médicaux et un ordinateur. Sur la table d'examen, un drap de papier blanc était étalé. Il y avait un lavabo dans l'angle, avec diverses bouteilles alignées à côté. Et un container Biohazard (*NdT : Symbole de danger biologique, un cercle surchargé de trois croissants noirs.*)

Mary lutta contre une brusque envie de vomir.

— Le docteur Delia Croce voudra prendre votre tension et votre pouls. (L'infirmière tendit à Mary un carré plié sous plastique.) Veuillez vous déshabiller, madame Luce, je reviens dans un instant.

La chemise d'hôpital était aussi la même qu'autrefois. En fin coton bleu, avec un petit dessin rose. Et deux cordons. Mary ne savait jamais dans quel sens la mettre. Et peut-être l'enfilait-elle à l'envers. Aujourd'hui, elle choisit de l'attacher par devant.

Quand elle fut changée, elle monta sur la table en laissant pendre ses pieds au bout. Elle avait froid sans ses vêtements. Elle les regarda, nettement pliés sur la chaise près du bureau. Elle aurait donné n'importe quoi pour pouvoir les remettre.

Elle entendit un sifflement, puis la sonnerie de son téléphone portable qui se déclenchait dans son sac. Elle se releva et traversa la pièce en chaussettes. Elle ne reconnut pas le numéro en vérifiant son écran, mais elle répondit cependant.

— Allo ?

— Mary.

Le son de cette profonde voix mâle la fit chanceler de soulagement. Elle n'avait pas été certaine qu'Ollie lui retournerait son appel.

— Hey. Merci de me rappeler, Ollie. (Elle regarda autour d'elle, cherchant à s'asseoir n'importe où sauf sur la table d'examen. Elle finit par pousser ses habits et se mettre sur la chaise.) Je voulais m'excuser pour la nuit derrière. Je suis—

Il y eut un coup à la porte, et l'infirmière passa la tête.

— Excusez-moi, avez-vous rapporté les radios que vous aviez prises en juillet dernier ?

— Oui. Elles doivent être dans mon dossier. (L'infirmière referma la porte et Mary reprit sa conversation avec Ollie :) Désolée.

— Où êtes-vous ?

— Je, ah... (Elle s'éclaircit la voix.) C'est sans importance. Je voulais juste que vous sachiez que je regrette terriblement ce que je vous ai dit.

Il y eut un très long silence.

— J'ai paniqué, dit-elle encore.

— Pourquoi ?

— Parce que vous me faisiez... Que je me sentais... Je ne sais pas trop... (Mary tirailla le bas de sa chemise. Et soudain, les mots jaillirent d'eux-mêmes :) J'ai eu un cancer, Ollie, et je crois que ça revient.

— Je sais.

— Oh. Alors Bella vous en a parlé... (Elle attendit sa confirmation mais il resta silencieux, aussi elle prit une profonde inspiration et continua :) Je ne veux pas utiliser la leucémie comme excuse pour la façon dont je me suis comportée. C'est juste que... ah, je suis dans état horrible en ce moment. Et mes émotions ne sont pas très stables. Aussi vous avoir chez moi— *et être à ce point attirée par vous*— ça a déclenché quelque chose. J'ai craqué.

— Je comprends.

Curieusement, elle eut le sentiment que c'était le cas.

Mais ces longs silences étaient difficiles à endurer. Elle se sentait un peu ridicule de le maintenir en ligne trop longtemps.

— Voilà, c'est tout ce que je voulais dire.

— Je viendrai vous chercher à 20 heures ce soir. Chez vous.

Elle s'agrippa au téléphone. Elle avait tellement envie de le revoir.

— Je vous attendrai.

Dans le couloir, elle entendit la voix du docteur Delia Croce qui se rapprochait en parlant avec l'infirmière.

— Mary ?

— Oui ?

— N'attachez pas vos cheveux ce soir. Faites-le pour moi.

Il y eut un coup à la porte, et le docteur entra.

— Très bien, dit Mary avant de raccrocher. Hey, Susan.

— Salut, Mary, dit le docteur Delia Croce en traversant la pièce.

Le docteur avait une cinquantaine d'années, portait un carré court à la mâchoire, et lorsqu'elle souriait, ses yeux bruns se plissaient de rides. Elle s'assit derrière son bureau, et croisa les jambes.

Mary essaya de retrouver son calme, puis secoua la tête.

— Parfois, je déteste avoir raison, marmonna-t-elle.

— À quel sujet ?

— C'est revenu, pas vrai ?

Il y eut un bref silence.

— Je suis vraiment désolée, Mary.

Chapitre 17

Mary ne retourna pas travailler. Elle rentra chez elle, se déshabilla et se coucha. Elle passa juste un rapide coup de téléphone au cabinet pour signaler son absence pour la journée et le reste de la semaine. Elle allait avoir besoin de temps. Après le long week-end du mémorial de Christophe Colomb, elle devait retourner faire d'autres examens et obtenir un second avis médical. Ensuite le docteur Delia Croce la reverrait pour étudier ses différentes options.

En fait, curieusement, Mary n'était pas vraiment surprise. Au fond d'elle-même, elle avait toujours su que la maladie qu'ils avaient jadis combattue n'avait été que repoussée, et non vaincue.

Ou peut-être était-ce le choc ? Et le fait de retrouver la sensation familière d'être malade ?

Quand elle évoquait ce qui l'attendait, ce n'était pas la souffrance qui la terrorisait, mais le temps perdu. Quand serait-elle à nouveau capable de mener une vie normale. Et combien de temps durerait ce nouveau répit ?

Elle refusait d'admettre qu'il y ait une alternative à la guérison, même temporaire. Elle ne pouvait pas y penser.

Elle se mit sur le côté, regarda le mur de sa chambre, et évoqua sa mère. Qu'elle revit tourner un rosaire entre ses doigts maigres, marmonner des prières du fond de son lit de misère. Cissy prétendait que le frottement régulier des grains entre ses doigts l'aidait, et que la sonorité répétitive des mots l'apaisait davantage que la morphine. Tout ça parce que, quelque part, sa mère avait cru aux miracles— même au plus profond de son calvaire ou au pire de sa douleur.

Mary aurait voulu savoir si sa mère avait espéré être sauvée, pas au sens métaphysique mais en réalité. Cissy avait-elle cru qu'en disant ce qu'il fallait, en touchant des objets sacrés, elle guérirait et serait libre de poursuivre une vie normale ?

Mary n'avait jamais posé la question qui aurait été d'une cruauté inutile. D'ailleurs, elle en connaissait déjà la réponse. Elle savait que sa mère avait attendu une rédemption jusqu'à la toute dernière extrémité.

Mais peut-être Mary n'avait-elle fait que prendre ses désirs pour des réalités. Pour elle, la grâce signifiait la vie, la vie normale d'un être sain et actif. Quand la mort n'était qu'une lointaine perspective qui restait dans le domaine des

hypothèses à peine envisageables. Une sorte de dette à payer un jour ou l'autre, mais quand même difficile à imaginer.

Peut-être sa mère avait-elle envisagé les choses différemment. Mais une chose au moins était certaine : Rien n'avait changé son destin. Aucune prière ne l'avait sauvée.

Lorsque Mary ferma les yeux, l'épuisement lui tomba dessus. Elle se laissa sombrer, heureuse que ses soucis soient un moment oubliés. Elle dormit plusieurs heures durant, émergeant parfois de son inconscience le temps de se retourner dans son lit.

À 19 heures, elle se réveilla et prit le téléphone pour appeler le numéro d'Ollie que Bella lui avait fourni. Mais elle raccrocha sans laisser de message. Elle devrait annuler le rendez-vous prévu, parce qu'elle n'allait pas être de très bonne compagnie ce soir. Mais merde, elle avait envie d'être un peu égoïste. Elle avait envie de revoir Ollie. Avec lui, elle se sentait vivante. Et c'était la seule chose qui lui importait à présent.

Elle prit une douche rapide, puis enfila une jupe et un col-roulé. Lorsqu'elle s'examina dans le miroir en pied de sa salle de bain, elle pensa aux mesures prises le matin même chez le docteur. Elle devrait sans doute manger autant qu'Ollie ce soir au dîner, parce qu'elle n'avait pas vraiment besoin d'un régime à l'heure actuelle. Si elle devait recommencer à la chimio, elle ferait mieux d'avoir quelques kilos à perdre.

Cette seule idée la tuait.

Elle se passa les mains dans les cheveux, les tira en arrière, puis laissa ses mèches se répandre sur ses épaules. Elles étaient de couleur brune— sans rien de remarquable, pensa-t-elle.

Pourtant l'idée de les perdre lui donnait envie de pleurer.

Le visage figé, elle les releva d'une simple torsion, et mit une pince pour les faire tenir.

Quelques minutes après, elle était devant sa porte et attendait dans son allée. Le froid lui causa un choc, et elle réalisa avoir oublié de prendre son manteau. Elle revint à l'intérieur, attrapa une veste noire en lainage, et chercha ses clés en l'enfilant.

Où diable les avait-elle mises ? Peut-être les avait-elle laissées sur—

Ouaip, elles étaient encore sur la porte. Elle sortit à nouveau, tourna le verrou, puis déposa le trousseau dans sa poche. Et en attendant, elle pensa à Ollie.

N'attachez pas vos cheveux ce soir. Faites ça pour moi.

Très bien.

Elle enleva sa pince et déroula ses mèches du bout des doigts. Puis elle resta immobile et figée. La nuit était si calme, pensa-t-elle. Et c'était bien pour ça qu'elle adorait cette petite ferme isolée, en pleine campagne. Où elle n'avait aucun voisin, à part Bella.

Ce qui lui rappela qu'elle avait oublié d'appeler son amie, pour lui parler de son dîner avec Ollie. Il est vrai qu'elle avait eu une journée... difficile. Mais elle lui téléphonerait demain... avec deux dîners à lui raconter.

Elle vit une voiture tourner dans l'allée, à huit cents mètres de là, puis accélérer avec un rugissement puissant qu'elle entendit parfaitement. Si elle n'avait pas vu deux phares trouer la nuit, elle aurait cru que c'était une Harley qui arrivait.

En face d'elle, s'arrêta une magnifique voiture de sport— elle crut reconnaître une GTO— d'un violet profond. Un modèle brillant, bruyant, tape-à-l'œil... Un vrai truc de mec, destiné à quelqu'un qui ne craignait pas d'attirer l'attention partout où il allait.

Ollie sortit côté conducteur, et fit le tour du capot. Il portait un somptueux costume noir avec une chemise noire à col ouvert. Ses cheveux brossés en arrière retombaient en mèches épaisses sur sa nuque. Il avait tout d'un fantasme sexuel, à la fois puissant et mystérieux.

Sauf que l'expression qu'il arborait n'avait rien d'agréable. Il avait les yeux durs, les lèvres serrées, la mâchoire bloquée.

Pourtant, il sourit en s'approchant de Mary.

— Vous n'avez pas attaché vos cheveux.

— Comme je vous l'avais promis.

Il esquissa le geste de la toucher, puis sembla hésiter.

— Êtes-vous prête ? demanda-t-il.

— Où allons-nous ?

— J'ai réservé à l'*Excellence*, répondit-il.

Puis il laissa retomber sa main et détourna le regard, restant silencieux et figé.

Oh... zut.

— Ollie ? Êtes-vous certain de vouloir sortir ce soir ? Vous avez l'air à cran et franchement, je ne suis pas trop en forme moi non plus.

Il s'écarta d'elle et regarda le sol, mâchoires serrées.

— Nous pouvons repousser ça à un autre jour, insista-t-elle, pensant qu'il était trop gentil pour la laisser tomber sans vouloir lui offrir une contrepartie. Ce n'est pas—

Il bougea si vite qu'elle ne vit rien venir. Á un moment, il était à quelques mètres d'elle, et au suivant il la serrait contre lui. Puis il lui prit le visage à deux mains, et l'embrassa. Et tandis que leurs lèvres se joignaient, il la fixa droit dans les yeux. Il n'y avait aucune passion en lui, juste une sinistre détermination, comme s'il prenait une décision difficile.

Quand il la relâcha, Mary recula nerveusement. Trébucha. Et tomba lourdement assise par terre.

— Ah, bon sang, Mary. Je suis tellement désolé. (Il se mit à genoux.) Vous allez bien ?

Elle hocha la tête, bien que ce ne soit pas le cas. Elle se sentait ridicule ainsi étalée sur la pelouse.

— Vous êtes sûre que ça va ? insista-t-il.

— Oui.

Elle ignora la main qu'il lui tendait et se releva toute seule, puis brossa les brins d'herbe accrochés à sa jupe. Grâce au ciel, celle-ci était beige foncé, et le sol était bien sec.

— Alors, allons dîner, Mary. Venez.

Une lourde main se posa sur sa nuque, et il l'emmena ainsi vers la voiture, ne lui laissant pas d'autre choix que de le suivre.

Mais elle n'avait aucunement l'intention de lutter. Elle était subjuguée par tant de sensations— dont beaucoup provenaient de lui— et n'essaya même pas de résister. De plus, quelque chose s'était passé entre eux au moment où il l'avait embrassée. Elle n'avait aucune idée de ce que c'était, mais il y avait eu une sorte de lien.

Il lui ouvrit la portière côté passager, et l'aida à s'installer. Quand il glissa de l'autre côté, elle examina l'intérieur luxueux de l'habitacle pour éviter de fixer son profil.

La GTO gronda quand il passa la première et avança dans l'allée privée jusqu'au « *Stop* » de la Route 22. Il regarda des deux côtés, puis accéléra vers la droite, et le son du puissant moteur était comme une respiration qui accompagnait leur trajet.

— Vous avez une voiture magnifique, dit-elle.

— Merci. C'est mon Frère qui l'a boostée. Tohr adore la mécanique.

— Quel âge a-t-il ?

Il eut un sourire mitigé.

— Un certain âge.

— Il est plus vieux que vous ?

— Ouaip.

— Êtes-vous le plus jeune parmi vos frères ?

— Ça ne marche pas comme ça. Nous ne sommes pas nés de la même femelle. Ce n'est pas ce qui nous a rendu Frères.

Il avait parfois une curieuse façon de s'exprimer.

— Avez-vous tous été adoptés dans la même famille ?

Il secoua la tête, puis demanda :

— Auriez-vous froid ?

— Non. (Elle baissa les yeux sur ses mains croisées sur ses genoux. Elle les serrait fort. Et ses épaules étaient nouées. C'est sans doute pour ça qu'il croyait qu'elle avait froid. Elle tenta de se détendre.) Je suis très bien.

Elle regarda à travers le pare-brise. Au milieu de la route, la double ligne jaune brillait dans la lumière des phares. Et la forêt était dense de chaque côté, poussant jusqu'au bord de l'asphalte. Avec l'obscurité ambiante, ça formait comme un tunnel, presque hypnotique. Et Mary avait l'impression que la Route 22 s'étirait à l'infini.

— Ça monte à combien une voiture comme ça ?

— Très vite.

— Montrez-moi.

Elle sentit les yeux d'Ollie se poser sur elle. Puis la voiture accéléra comme si elle s'apprêtait à décoller pour se mettre sur orbite.

Le moteur rugissait comme s'il était vivant, la carrosserie vibrait et les arbres disparurent dans un brouillard. Ils allaient de plus en plus vite mais Ollie était parfaitement à l'aise, et contrôlait son véhicule à chaque tournant, le remettant immédiatement dans l'axe.

Quand il ralentit, elle posa la main sur son bras.

— Non. Ne vous arrêtez pas.

Un bref instant, il hésita. Puis il tendit le bras pour allumer la stéréo à plein volume et *Dream Weaver*, un vieux tube des années 70, résonna dans l'habitacle. Ensuite, Ollie remit les gaz et libéra toute la puissance de la voiture, les emportant à une vitesse affolante sur la route déserte.

Mary baissa sa vitre. L'air nocturne entra en sifflant, emmêla ses cheveux et gela ses joues. Elle eut l'impression de libérer le verrou l'avait tétanisée depuis qu'elle avait quitté le cabinet médical le matin même. Elle pencha la tête à l'extérieur, dans le vent glacé qui la giflait. Et se mit à rire. Elle entendit le fond d'hystérie dans sa voix, mais elle s'en fichait.

Elle laissa cet homme étrange l'emporter où il le voulait.

M. X regarda ses deux nouveaux escadrons de *Primes* pénétrer dans la cabane pour une nouvelle réunion. Les corps massifs des *lessers* absorbaient tout l'espace vital de la pièce, la réduisant de façon notoire, et il apprécia avoir autant de muscles disponibles pour monter en première ligne. Il leur avait ordonné de revenir pour les raisons habituelles, mais il tenait aussi à vérifier la façon dont ils avaient accepté l'idée que M. O devienne leur responsable.

M. O fut le dernier à entrer, et le mec alla directement s'adosser au chambranle de la chambre, les bras croisés sur la poitrine dans une attitude faussement nonchalante. Il avait les yeux durs, mais avec une nouvelle réserve, presque une réticence— bien plus utile que la colère qui le possédait précédemment. Il semblait donc que le dangereux clébard avait été remis au pas et, si ça continuait dans ce sens, tous deux en profiteraient.

M. X avait réellement besoin d'un assistant.

Après les pertes que la Société avait subies récemment, il devait concentrer ses efforts sur le recrutement, et c'était un boulot à plein temps. Choisir les bons candidats, les convaincre de monter à bord, les casser— chaque étape du processus demandait de l'attention et de la volonté. Et pendant ce temps, la stratégie d'enlèvement et de persuasion qu'il avait mise en place devait aussi garder son élan. M. X ne tolérait pas l'anarchie parmi les *lessers*. Jamais.

O avait plusieurs qualifications intéressantes pour un meneur. Il était dévoué, efficace, brutal, sans scrupules. Il contrôlait les autres par la peur. Et si l'Omega avait réussi à étouffer en lui la rébellion, le mec devenait quasiment parfait.

Il était temps de lancer la réunion.

— M. O, parlez-nous de ces propriétés.

Le *lessers* se lança dans son rapport concernant deux terrains qu'il avait visités le jour-même. M. X avait déjà décidé de les acheter, en les payant en liquide et au comptant. Et pendant que les transactions se concluraient, il allait ordonner à l'un des escadrons de bâtir un centre de persuasion dans un autre terrain de trente hectares que la Société possédait en pleine campagne. M. O serait nommé responsable de l'endroit, du moins après que M. U, qui avait jadis travaillé dans le bâtiment dans le Connecticut, ait fini de gérer la phase construction.

Sa mission devrait inclure rapidité d'exécution et adéquation aux besoins. La Société avait besoin de plusieurs endroits pour travailler— des sites isolés, sécurisés, adaptés. Et c'était d'une urgence absolue.

Quand M. O se tut, M. X donna à M. U la tâche de construire le nouveau centre, puis ordonna à tous les *lessers* de se trouver le soir même dans les rues.

Une fois les autres sortis, M. O s'attarda.

— Auriez-vous autre chose ? demanda M. X. Un problème quelconque ?

Les yeux bruns eurent un éclair, mais M. O ne céda pas à son irritation. Une notable amélioration.

— Je veux ajouter des sortes de cages dans le nouveau centre.

— Pourquoi ? Notre but n'est pas de garder les vampires comme animaux de compagnie.

— Je pense qu'il y aura plusieurs sujet à la fois, et je veux pouvoir les garder sous la main aussi longtemps que j'en aurai besoin. Mais il ne faut pas qu'ils puissent se dématérialiser, ni risquer de prendre le soleil.

— Qu'avez-vous en tête ?

La solution proposée par M. O était non seulement praticable, mais aussi très peu coûteuse.

— Vous avez mon accord, dit M. X.

Chapitre 18

Quand Rhage arriva dans le parking de l'*Excellence*, il alla directement se garer en évitant les voituriers. Même si l'embrayage de la GTO était plutôt facile à gérer, il ne tenait pas à laisser ses clés à un étranger. Surtout avec le paquet d'armes et de munitions qu'il trimbalait dans le coffre.

Il choisit une place sur l'arrière, près d'une porte latérale. Puis il coupa le moteur et voulut détacher sa ceinture mais...

Ne fit plus rien. Il resta juste assis là, la main figée sur la boucle.

— Ollie ?

Il ferma les yeux. Seigneur, il aurait donné n'importe quoi pour l'entendre une fois prononcer son vrai nom. Et il voulait aussi... Bon sang, il voulait avoir Mary nue dans sa chambre. Dans son lit, avec sa tête brune posée sur son oreiller, son corps entre ses draps. Il voulait être seul avec elle en toute intimité. Sans témoins. Sans avoir à écarter les pans de son manteau pour faire écran. Rien de public. Pas question d'envisager avec Mary un petit coup rapide dans un couloir ou dans un bar.

Il voulait la voir planter ses ongles dans son dos nu, avoir sa langue au fond de la bouche et sentir ses hanches minces onduler sous lui jusqu'à ce qu'il explose et se dissolve dans un orgasme cosmique. Ensuite, il voulait s'endormir auprès d'elle. Se réveiller dans ses bras et lui faire l'amour après un petit déjeuner pris ensemble. Et aussi discuter avec elle dans le noir... de tout, des choses banales et/ou des trucs sérieux—

Oh, Seigneur. Il en train de se dédier à elle. C'était ce qui lui arrivait.

Il avait entendu que c'est ce qui se passait pour un mâle. Intense. Rapide. Sans aucune logique. Juste un instinct puissant et primitif qui prenait soudain le contrôle, avec la nécessité presque irrépessible d'une possession physique immédiate, pour marquer la femelle durant le processus, afin que tous les autres mâles sachent, en s'approchant d'elle, qu'elle n'était plus libre. Qu'elle avait un compagnon prêt à la défendre, ce qui les incitait foutrement à demeurer très loin d'elle. Il examina le corps de Mary. Et sut qu'il était prêt à tuer tout mâle qui s'approcherait d'elle pour la toucher, être auprès d'elle, l'aimer.

Rhage se frotta les yeux.

Ouai, le processus était déjà bien enclenché, pas à dire.

Et ce n'était pas le seul problème qu'il devait affronter, parce que la vibration sous sa peau était de retour, pas mal titillée par les images trop explicites qu'il venait d'évoquer, par l'odeur de Mary, et même le simple bruit de sa respiration.

Il entendait le bruissement du sang de sa femelle qui pulsait dans ses veines. Et il voulait goûter ce nectar... Boire à sa veine.

Mary se tourna vers lui.

— Ollie, êtes-vous—

— Il faut que je vous dise quelque chose. (Sa voix était rauque et cassée.)

Je suis un vampire. Et je suis un guerrier. Et je suis aussi une bête dangereuse.

À la fin de la soirée, vous oublierez m'avoir jamais rencontré. Et la seule idée de disparaître de vos souvenirs me fait l'effet d'un coup de poignard.

— Ollie ? Qu'y a-t-il ?

Rhage entendit la voix de Tohr : *Pour protéger tout le monde. Et surtout Mary.*

— Rien, dit-il en libérant sa ceinture avant de sortir de la voiture. Rien du tout.

Il fit le tour pour lui ouvrir la porte, lui offrant une main pour l'aider à sortir. Lorsqu'elle posa sa paume fraîche contre la sienne, il baissa les paupières. La voir dérouler ainsi ses bras et ses jambes provoquait une tension dans tous les muscles de son corps, et il sentit monter un sourd grondement du fond de sa gorge. Et il était un beau salaud, parce qu'au lieu de s'écarter d'elle, il la laissa s'approcher si près que leurs deux corps se touchaient presque. La vibration sous sa peau augmenta de volume, en même temps que flambait son désir pour elle. Il sut qu'il devait détourner son regard parce que ses prunelles devaient déjà luire. Mais il n'y réussit pas.

— Ollie ? dit-elle d'une petite voix. Vos yeux...

Il baissa les paupières.

— Désolé. Venez dîner, je vous—

Elle enleva sa main.

— Je n'ai pas envie de dîner.

La première impulsion de Rhage fut de discuter pour tenter de la convaincre, mais il ne voulait pas la forcer. Et puis, moins ils passaient de temps ensemble, moins il aurait de souvenirs à effacer.

Merde, il aurait dû faire ça dès qu'il était arrivé chez elle.

— Alors je vais vous raccompagner.

— Non, je voulais dire... Pourriez-vous juste marcher un peu avec moi ? Juste là, dans le parc. Je n'ai pas envie de me trouver coincée à une table. Je me sens trop... énervée.

Rhage rangea ses clés dans sa poche.

— J'en serais ravi.

Tandis qu'ils traversaient la pelouse et se dirigeaient vers les arbres au feuillage jauni, il examina attentivement les alentours. Il n'y avait rien de dangereux, aucune menace qu'il puisse détecter. Il leva les yeux. Un croissant de lune brillait dans le ciel dégagé.

Mary eut un petit rire.

— Je ne ferais jamais ça en temps normal, vous savez, aller dans le parc la nuit... Mais avec vous, je n'ai pas à m'inquiéter d'être agressée.

— Non, vous ne risquez rien. (Parce qu'il ouvrirait la gorge du premier qui lui voudrait du mal : Humain, vampire ou non-vivant.)

— Ça fait un drôle d'effet, murmura-t-elle, de se trouver dehors la nuit. Comme si c'était défendu. C'est un peu terrifiant. Ma mère m'interdisait toujours de faire ce genre de choses.

Elle s'arrêta, et renversa la tête pour regarder la lune. Puis elle tendit le bras vers le ciel, paume à plat. Et ferma un œil.

— Que faites-vous, demanda-t-il.

— Je tiens la lune dans ma main.

Il se pencha derrière elle et suivit la ligne du bras qu'elle avait levé.

— Oui, c'est vrai.

Il se redressa et posa les deux mains sur la taille de Mary attira son dos contre sa poitrine. Après un bref moment de tension, elle se détendit, puis abaissa le bras.

Il adorait son odeur. Si fraîche et si propre, avec cet arôme de citron.

— Vous étiez chez un docteur ce matin quand je vous ai appelée, dit-il.

— Oui.

— Que vont-ils vous faire ?

Elle s'écarta et se remit à marcher. Il la suivit, la laissant donner le pas.

— Que vous ont-ils dit, Mary ? insista-t-il.

— Je ne veux pas parler de ça.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas le genre de discussion qui vous convient, dit-elle d'un ton léger. Quelqu'un comme vous n'est pas censé entendre parler des côtés déplaisants de la vie.

Rhage pensa à la malédiction qu'il portait en lui— à la bête.

— J'en connais beaucoup plus niveau *côtés déplaisants* que vous ne pourriez l'imaginer.

Mary s'arrêta et secoua la tête.

— Vous savez, il y a un truc qui ne va pas dans tout ça.

— C'est vrai. Je devrais vous tenir la main en marchant.

Il tendit le bras mais elle recula.

— Je parle sérieusement, Ollie. Pourquoi faites-vous ça ? Pourquoi êtes-vous avec moi ?

— Vous allez finir par me coller un complexe. Que voyez-vous de si anormal à mon envie de passer du temps avec vous ?

— Vous voulez vraiment que je vous mette des points sur les i ? Je suis une femme banale, qui mène une vie encore plus banale. Et vous êtes magnifique. Riche. Fort—

Tout en se disant qu'il faisait une connerie, il avança vers elle et prit son cou entre ses mains. Même si c'était idiot, il allait l'embrasser. Et pas comme à son arrivée chez elle.

Dès qu'il baissa la tête, il sentit s'intensifier en lui l'étrange vibration, mais ça ne l'arrêta pas. Merde, ce soir, ce ne serait pas son corps maudit qui déciderait pour lui. Il concentra toute la force de sa volonté pour occulter ce bourdonnement, et fut soulagé de voir que ça marchait à peu près.

Il voulait pénétrer le corps de Mary et sa langue dans sa bouche était mieux que rien.

Mary regardait fixement le regard gris-bleu magnétique d'Ollie. Elle aurait pu jurer qu'il devenait lumineux dans le noir, et elle avait déjà eu la même impression dans le parking.

Elle sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque.

— Ne vous inquiétez pas de ça, dit-il doucement, comme s'il devinait ses pensées. Ce n'est rien.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle.

— N'essayez pas.

Il se pencha et posa ses lèvres sur les siennes. Elles étaient douces, exigeantes, envoûtantes. Et sa langue la caressa doucement.

— Ouvre la bouche, Mary. Laisse-moi entrer.

Il la mordilla jusqu'à ce qu'elle cède, puis sa langue glissa en elle une caresse de velours humide qui envoya une décharge dans tout le corps de Mary. Elle sentit une tension brûlante entre les jambes. Et s'appuya contre lui, la chaleur s'accroissant quand ses seins entrèrent en contact avec la dure poitrine. Elle s'agrippa aux épaules d'Ollie, essayant de se coller plus encore à ce corps si tentant.

Elle y réussit un moment. Mais soudain, il s'écarta, mettant un espace entre eux bien qu'il ait gardé sa bouche sur la sienne. Elle se demanda s'il l'embrassait encore pour cacher le fait qu'il s'était éloigné d'elle. Ou peut-être essayait-il juste de calmer les choses par degré, parce qu'il la trouvait trop agressive, ou un truc du genre...

Elle tourna la tête sur le côté.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il. Vous sembliez aimer ça.

— Oui, mais pas vous apparemment.

Il l'empêcha de reculer, simplement en refusant de lâcher son cou.

— Pas moi ? Je n'ai aucune envie de m'arrêter, Mary. (Son pouce caressa la peau de la gorge tendre, puis se pressa sur sa mâchoire et lui renversa la tête.) J'aime que tu sois en feu. Assez pour ne penser à rien d'autre qu'à moi. Assez pour ne sentir rien d'autre que ce que je te fais. Je te veux brûlante de désir.

Il baissa la tête et reprit sa bouche, plongeant profond, l'emportant avec lui dans une vague de passion. Il explora en détail les moindres recoins de sa bouche, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul endroit en elle qu'il n'ait pas caressé de la langue. Puis le baiser changea, sa langue plongea et se retira, dans un rythme aussi vieux que le monde qui la fit encore plus se liquéfier pour lui.

— C'est ça, Mary, dit-il contre sa bouche. Laisse-toi aller. Je sens monter ta passion. Tu es *merveilleuse*.

Il baissa les mains et les glissa sous les pans de la veste de Mary, le long de ses clavicules. Et elle sentit qu'elle perdait la tête. S'il lui avait demandé d'enlever ses vêtements, elle l'aurait fait. S'il lui avait demandé de se coucher par terre et d'écartier les jambes, elle l'aurait fait aussi. N'importe quoi. Elle était prête à lui offrir tout ce qu'il voulait d'elle, du moment qu'il ne cesse pas de l'embrasser.

— Je veux te toucher, dit-il. Ce ne sera pas assez. Je n'en aurai jamais assez, mais je veux quand même te toucher et...

Il insinua ses doigts sous le pull col-roulé, de plus en plus bas—

Le corps de Mary eut un violent sursaut quand la main baladeuse trouva ses seins et leurs pointes dressées.

— Tu es prête pour moi, murmura-t-il en la caressant. J'aimerais tant sentir tes seins dans ma bouche. Les sucer. Mary, tu me laisserais faire ça ?

Sa main passa sous la poitrine, comme pour en soupeser le poids.

— Réponds-moi, Mary, me laisserais-tu faire si nous étions seuls tous les deux ? Si nous étions dans un grand lit bien chaud ? Toi et moi, nus... Me laisserais-tu t'embrasser là ? (Elle hocha violement la tête, et il eut un sourire féroce.) Oui, merci, Mary. Et où aimerais-tu encore que je pose ma bouche ?

Il l'embrassa plus fort quand elle ne répondit pas.

— *Dis-moi.*

Elle poussa un long soupir tremblé. Elle n'arrivait plus à penser, et encore moins à parler.

Il le devina sans doute, parce qu'il lui prit la main et murmura à son oreille :

— Alors montre-moi, Mary. Montre-moi où tu me laisserais aller. Prends ma main. Allez. Fais-le.

Incapable de s'en empêcher, elle prit la lourde paume et la posa d'abord sur son cou, puis la fit glisser jusqu'à ses seins. Il gronda son approbation, et l'embrassa sur la mâchoire.

— Oui, là. Je sais déjà que tu veux que j'aille là. Et encore ?

L'esprit en déroute, elle fit glisser la main d'Ollie sur son ventre. Sur ses hanches

— C'est bien. C'est très bien. (Quand elle hésita, il insista à voix basse :) Ne t'arrête pas. Continue. Montre-moi où tu voudrais que j'aille.

Avant de perdre courage, elle posa la main d'Ollie entre ses jambes. Sa jupe souple lui laissa un accès facile, et elle poussa un gémissement quand elle sentit cette paume brûlante toucher le cœur même de son être à travers l'épaisseur de ses vêtements.

— Oh, Mary, oui. C'est parfait. (Il la caressa et, la tête renversée en arrière, elle s'agrippa à son bras pour ne pas tomber.) Mary, tu es si passionnée. Et toute mouillée. Est-ce pour moi ? Je pense que oui. Tu es comme du miel liquide, parfumé...

Éprouvant le besoin de le toucher aussi, elle glissa ses mains dans sa veste et autour de sa taille, savourant l'incroyable pouvoir de ce corps splendide. Mais avant qu'elle ne puisse atteindre son dos, il lui prit les deux poignets dans une seule main. Manifestement, ce n'était pas pour l'arrêter parce qu'il les plaça sur sa poitrine, puis il fit un pas en avant et pressa Mary contre le tronc d'un arbre. Dont elle sentit la dure écorce entre ses omoplates.

— Laisse-moi faire, Mary.

Elle sentit les doigts d'Ollie bouger à travers le tissu de sa jupe, chercher... et trouver infailliblement le bon endroit. Une onde de plaisir la traversa.

— Je veux te voir jouir, dit-il. Là, maintenant.

Elle poussa un gémissement, et réalisa soudain que si elle-même était proche de l'orgasme, Ollie était parfaitement lucide et détaché, comme s'il ne ressentait rien du plaisir qu'il lui procurait. Il avait gardé une respiration régulière, la voix posée, le corps détendu.

— Non, dit-elle en se débattant.

La main d'Ollie arrêta ses caresses.

— Quoi ?

— Je ne veux pas.

— Tu es sûre ?

— Oui.

Il la relâcha instantanément et recula. Et elle essaya de reprendre son souffle tandis qu'il restait calmement en face d'elle.

Une acceptation indifférente était dure à digérer, et Mary se demanda pourquoi il avait agi ainsi. Peut-être prenait-il son pied en restant aux commandes ? Nom d'un chien, mettre une femme dans un tel état devait procurer un super sentiment de pouvoir. Et ça expliquait aussi qu'il reste avec elle au lieu de chercher des femmes plus voyantes. Après tout, il devait être facile de rester détaché avec une femme moche.

La honte qu'elle ressentit à cette idée lui comprima la poitrine.

— Je veux rentrer, dit-elle les larmes aux yeux. Je veux rentrer chez moi.

Il inspira profondément.

— Mary—

— N'essaye même pas de t'excuser. Ça me rendrait malade—

Ollie fronça soudain les sourcils, et renifla une fois ou deux.

Mary avait aussi le nez qui picotait. À cause d'une odeur dans l'air. Douceâtre. Comme un adoucisseur pour le linge. Ou du talc peut-être ?

La main d'Ollie se resserra sur le haut de son bras.

— Mary, mets-toi par terre. Tout de suite.

— Pourquoi ? Qu'est-ce—

— *Mets-toi par terre.* (Il la mit à genoux de force.) Et protège ta tête.

Il pivota ensuite, lui tournant le dos, les pieds écartés, les mains en avant. Elle regarda entre ses jambes et vit deux hommes arriver d'un bosquet d'érables. Ils portaient des pantalons de sport noirs et avaient une peau blafarde qui brillait

sous la lune. Devant la menace qu'ils représentaient, Mary réalisa qu'elle et Ollie étaient bien plus loin dans le parc qu'elle ne l'avait pensé.

Elle fouilla dans son sac pour trouver son téléphone portable, tout en espérant que sa réaction était excessive.

Oui, tu parles.

Les hommes s'étaient séparés pour attaquer Ollie des deux côtés en même temps, et ils arrivaient vite, le corps lancé en avant. Elle poussa un cri d'effroi mais Ollie... Seigneur Dieu. Le mec savait vraiment se battre. Il plongea sur la droite et agrippa l'un des assaillants par le bras, le projetant à terre. Avant qu'il puisse se relever, Ollie lui bondit sur la poitrine et le cloua au sol. Et l'autre agresseur se trouvait pris aussi dans une étreinte implacable. Il se débattait et donnait des coups de pieds, la respiration coupée, mais Ollie ne le lâchait pas.

Le visage dur, léthal même, Ollie était calme, parfaitement à l'aise au milieu de toute cette violence. Et Mary trouvait son expression vide et contrôlée quelque peu dérangeante, même si elle lui était reconnaissante de les avoir ainsi sauvés.

Elle retrouva enfin son téléphone et commença à appeler le 911, pensant qu'Ollie ne devrait pas avoir de mal à maintenir leurs agresseurs le temps que la police arrive.

Mais il y eut un horrible craquement.

Mary leva la tête. Ollie lâchait le mec dont le cou était tordu à un angle anormal. Et le corps qui tomba à terre ne bougea plus.

Mary se releva en vacillant

— Mais qu'est-ce que tu as fait ?

Il sortit un long couteau à lame noire d'on-ne-sait-où et se pencha sur le mec qu'il tenait sous sa botte. Et qui rampait pour essayer de lui échapper.

— Non ! cria Mary en se précipitant vers eux.

— Recule, ordonna-t-il d'une voix étrange— Détachée. Parfaitement calme.

Elle lui agrippa le bras.

— Mais arrête !

— Je dois finir—

— Je ne vais pas te laisser tuer un autre—

Quelqu'un attrapa violemment Mary par les cheveux et l'envoya bouler. Et au même moment, un nouvel homme en noir s'attaquait à Ollie.

Mary avait atterri sur le dos, avec des élancements de douleur dans la tête et le cou. Le choc lui avait coupé la respiration et elle voyait des étoiles, comme un feu d'artifice dans le ciel nocturne. Tandis qu'elle essayait désespérément de

retrouver son souffle, quelqu'un lui agrippa les bras avec brutalité et partit en courant en la traînant derrière lui. Par terre.

Le corps meurtri, les dents claquantes, elle réussit malgré tout à relever la tête— ce qui envoya une douleur atroce dans sa colonne vertébrale. Avec un horrible soulagement, elle vit Ollie se débarrasser déjà du corps sans vie de son agresseur, et arriver au pas de course pour la récupérer. Ses jambes puissantes avalaient rapidement la distance tandis que son long manteau noir flottait derrière lui. Il avait son coureau à la main, et ses yeux luminescents brillaient dans la nuit, comme des lampes au xénon. Il avait tout de la mort en marche.

Merci Seigneur !

Mais un autre homme en noir se jeta sur lui par derrière.

Pendant qu'Ollie se battait avec le mec, Mary se rappela ses cours d'auto-défense et se tortilla jusqu'à ce que son assaillant doive rectifier sa prise. Dès qu'elle sentit se relâcher l'étau sur ses poignets, elle tira aussi fort que possible. L'homme se tourna et la récupéra facilement, mais sa prise était moins bien assurée cette fois, aussi elle tira encore et le força à s'arrêter. Il avança vers elle.

Elle fit la grimace, se préparant à recevoir un coup, mais espérant quand même que ça donnerait à Ollie le temps de la rejoindre.

Mais aucun coup n'arriva. Au contraire, l'homme poussa un hurlement de douleur et tomba en avant en plein sur elle, l'étouffant complètement. La panique et l'affolement donnèrent à Mary la force de repousser ce poids mort. Qui roula inerte sur le côté. Avec la dague d'Ollie plantée dans son œil gauche.

Trop choquée pour crier, Mary se releva et s'enfuit aussi vite que possible. Elle était certaine qu'elle allait être rattrapée et mourir.

Lorsqu'elle aperçut enfin les lumières du restaurant, elle fut si contente de retrouver le parking et de sentir l'asphalte sous ses pieds qu'elle eut envie de pleurer sous le coup du soulagement.

Du moins, jusqu'à ce qu'elle voie Ollie planté en face d'elle, comme apparu de nulle part. Elle dérapa en s'arrêtant, essoufflée, la tête vide, incapable de comprendre comment il avait pu arriver là avant elle. Et lorsque ses genoux cédèrent sous elle, elle s'appuya contre une voiture au hasard.

— Viens, rentrons à la maison, dit-il d'une voix brusque.

Soudain glacée de terreur, elle se souvint qu'il avait cassé le cou d'un homme. Et planté sa lame noire dans l'œil d'un autre. Elle le revit en plein combat, calme, détaché, létal.

Oui, il était... la mort. La mort violente dans un joli emballage.

— Va-t-en. (Elle trébucha pour s'écarter lorsqu'il essaya de l'atteindre.) Non, ne me touche pas.

— Mary—

— *Va-t-en !*

Elle recula en direction du restaurant, les mains levées pour le repousser. Bien qu'elle soit consciente de ne rien pouvoir faire contre lui.

Ollie la suivait comme un prédateur sa proie, bras et jambes parfaitement coordonnées.

— Mary. Écoute-moi—

— Il faut... (Elle s'éclaircit la voix.) Il faut que je prévienne la police.

— Sûrement pas.

— Nous avons été agressés ! Et tu... tu as tué un homme... Et même plusieurs. Tu les as tous tués et je veux prévenir—

— C'est une affaire personnelle. Et les flics ne peuvent pas te protéger. Moi je peux.

Elle se figea parce qu'une vérité désagréable concernant Ollie commençait à émerger. Tout devenait clair. Cette aura de danger qui l'entourait. Son calme anormal durant l'attaque. Sa détermination à ne pas impliquer la police. Et même le fait qu'il avait si facilement cassé le cou de cet homme, comme s'il l'avait déjà fait.

Ollie ne voulait pas qu'elle appelle le 911 parce qu'il n'était pas du bon côté de la loi. C'était un truand, tout comme ceux qui les avaient agressés un peu plus tôt. Prête à s'enfuir à nouveau, elle mit la main sur son épaule pour retenir sa bandoulière— et réalisa alors qu'elle n'avait plus son sac. Elle chercha autour d'elle.

Ollie éructa une violente bordée d'obscénités.

— Tu as perdu ton sac, pas vrai ? (Il la regarda les yeux plissés, puis examina les alentours.) Écoute, Mary, tu vas devoir venir avec moi.

— Sûrement pas.

Elle fit quelques pas vers le restaurant mais Ollie s'interposa, lui bloquant le passage et la retenant par les bras.

— Je vais crier, menaçait-elle en regardant les voituriers qui se trouvaient à une trentaine de mètres. Je vais même hurler.

— Ta vie est en danger, Mary, et je peux te protéger. Fais-moi confiance.

— *Je ne te connais même pas.*

— Bien sûr que si.

— Tu crois ça ? Tu crois que tu as tous les droits parce que tu es beau ?

Il désigna le parc d'un geste de la main.

— Mary, je t'ai déjà sauvé la vie là-bas. Sans moi, tu serais morte.

— Génial. Alors merci et adieu. Maintenant, laisse-moi tranquille !

— Je ne voulais pas faire ça, marmonna-t-il. Vraiment pas.

— Faire quoi ?

Ollie passa la main devant le visage de Mary.

Et soudain, elle oublia tout ce qui la tourmentait si fort.

Chapitre 19

En face de Mary dont la mémoire était soumise à sa volonté, Rhage savait qu'il pouvait purement et simplement finir son boulot. Nettoyer sa présence de ses souvenirs comme une tache sur un vêtement.

Oui, mais ça n'allait pas régler le problème.

Il restait au moins un *lessers* encore vivant dans le parc quand il avait dû filer pour récupérer Mary. Et si ce salopard avait emporté le sac égaré— ce qui paraissait plus que probable— elle était mal-barrée. La Société enlevait déjà des civils au hasard pour obtenir des renseignements sur la Confrérie, alors que ferait-elle à Mary qui avait *vue* avec lui ?

Merde... Que devait-il faire à présent ? Il ne pouvait pas la laisser seule parce que son adresse figurait sur son permis de conduire, et que ce serait le premier endroit où iraient les *lessers*. L'emmener à l'hôtel n'était pas une option parce qu'il ne pouvait être certain qu'elle y resterait. Vu qu'elle allait oublier cette attaque, elle ne comprendrait pas le danger, ni pourquoi elle devait éviter de retourner chez elle.

Ce qu'il désirait réellement, c'était la ramener avec lui au manoir, au moins jusqu'à ce qu'il puisse régulariser ce merdier. L'ennui était que quelqu'un finirait par découvrir qu'elle était dans sa chambre, ce qui créerait un sacré foutoir. D'abord, il y avait l'ordre de Tohr concernant Mary, et surtout le fait que les humains n'étaient jamais autorisés dans leur monde : C'était trop dangereux. La Confrérie ne pouvait prendre le risque que le secret de la race soit divulgué, ni que les *homos sapiens* prennent conscience de la guerre des vampires contre les *lessers*.

Oui, mais il restait quand même responsable de la vie de Mary. Et puis, les règles devaient parfois plier...

Peut-être pourrait-il demander à Kohler d'autoriser Mary à rester ? Après tout, la *shellane* du Roi Aveugle était à moitié humaine, et depuis qu'il était avec elle, Kohler s'était adouci. Ensuite, Tohr serait bien obligé se soumettre au roi. Comme tout le monde.

Sauf que Mary devait être protégée jusqu'à ce que Rhage ait la possibilité de plaider sa cause. Il pensa à la ferme où elle vivait— un endroit bien isolé. En cas de problème, il pourrait défendre Mary sans risquer une intervention de la

police. Et puis, il avait un chargement d'armes à sa disposition dans la voiture. De quoi la mettre à l'abri en attendant d'appeler Kohler.

Rhage relâcha son emprise sur l'esprit de Mary où il effaça simplement les souvenirs de la soirée. Elle ne se souviendrait même pas de leur baiser.

Ce qui, tout bien considéré, était une bonne chose. Bon sang, il l'avait bousculée, trop fort, trop vite, et il avait failli craquer lui-aussi. Lorsqu'elle avait été dans ses bras, collée à lui de tout son corps, avec sa bouche sous la sienne, son bourdonnement interne était presque devenu un hurlement. Surtout quand elle lui avait pris la main pour la poser entre ses cuisses.

— Ollie ? (Mary regarda autour d'elle, l'air perdu.) Que se passe-t-il ?

Il eut honte en voyant les grands yeux écarquillés, tandis qu'il terminait rapidement d'enfouir les souvenirs au fond de son cerveau. Il avait nettoyé la mémoire de centaines d'humaines sans jamais y penser à deux fois. Mais avec Mary, il avait un sentiment de viol. Comme s'il envahissait son intimité. Trahissait sa confiance.

Il mit la main dans ses cheveux, en prit une poignée et tira fort dessus, à presque se l'arracher du crâne.

— Alors, vous voulez sauter le dîner et rentrer ? dit-il calmement. Je suis d'accord. Je serai content de passer un moment tranquille avec vous.

— Parfait mais... j'ai l'impression qu'il y avait autre chose... que nous devons faire. (Elle baissa les yeux sur sa jupe, et se mit à broser l'herbe qui la maculait.) Vu l'état de cette jupe, il est préférable que je ne sorte pas en public. Je croyais vraiment avoir tout enlevé après ma chute sur la pelouse mais— Attendez une minute, où est mon sac ?

— Peut-être l'avez-vous laissé dans la voiture ?

— Non, je— Oh, mon Dieu. (Elle se mit à trembler incoerciblement, sa respiration bloquée en petites bouffées rapides. Et ses yeux prirent un éclat affolé.) Ollie, je suis désolée. Je... j'ai besoin... *Oh, zut.*

Il savait que c'était le contrecoup de l'adrénaline qui courait encore dans son système. Son esprit avait été calmé par la manipulation mentale, mais son corps, lui, était encore sous le coup de la terreur.

— Venez-là, dit-il en la serrant contre lui. Laissez-moi vous tenir le temps que ça passe.

Tout en lui murmurant des mots sans suite, il lui prit les deux mains et les serra contre sa poitrine— pour qu'elle ne trouve pas la dague qu'il avait sous le bras, ou le Beretta 9mm dans son dos. Il garda les yeux aux aguets, fouillant les

ombres en direction du parc sur la droite, ou vers le restaurant sur la gauche. Il avait désespérément envie qu'elle soit à l'abri dans sa voiture.

— C'est idiot, dit-elle contre lui. Il y a très longtemps que je n'avais plus de crise de panique.

— Ne vous souciez pas de ça. (Dès qu'elle cessa de trembler, il s'écarta.) Allons-y.

Il l'emmena rapidement jusqu'à la GTO, et se sentit soulagé dès qu'il put mettre le moteur en route et quitter le parking du restaurant.

Mary regarda autour d'elle.

— Zut. Je ne vois pas mon sac. J'ai dû le laisser à la maison. J'ai eu des absences toute la journée. (Elle se pencha en arrière et fouilla dans ses poches.) Ah, au moins j'ai bien mes clés.

Le trajet retour fut tranquille. Dès que la GTO se gara devant chez elle, Mary étouffa un bâillement et fit un geste vers sa portière. Il la retint en posant la main sur son bras.

— Laissez-moi agir en homme civilisé, et faire ça pour vous.

Elle eut un sourire et baissa les yeux, même si elle n'avait pas l'habitude de ce genre de courtoisie de la part des hommes.

Rhage sortit. Renifla l'air tout en utilisant aussi ses oreilles et ses yeux pour scruter les alentours. Rien. Rien du tout.

En passant derrière la voiture, il ouvrit le coffre et en sortit un énorme sac de voyage. Puis s'arrêta encore un moment. Tout était parfaitement calme, y compris lui.

Quand il lui ouvrit la porte, Mary fronça les sourcils en voyant le sac qu'il portait à l'épaule.

Il secoua la tête.

— Ne pensez pas que j'aie l'intention de m'installer chez vous pour la nuit. Mais la serrure de mon coffre est cassée et je ne veux pas laisser mon sac dedans. Ni sur le siège arrière à la vue de tous.

Merde, il se détestait de devoir lui mentir. Ça le rendait littéralement malade.

Mary haussa les épaules et avança vers sa porte.

— Vous devez avoir quelque chose d'important là-dedans.

Oui, juste assez d'explosif pour faire sauter un immeuble de dix étages. Et il n'avait pas l'impression que c'était assez pour la protéger.

Elle eut une curieuse d'impression d'irréalité en s'écartant pour le laisser entrer. Il la laissa arpenter les pièces l'une après l'autre, allumer toutes les lampes pour évacuer sa nervosité. Il resta tout le temps auprès d'elle, vérifiant

aussi portes et fenêtres. Tout était verrouillé. L'endroit était sûr. Tout au moins le rez-de-chaussée.

— Voulez-vous manger quelque chose ? demanda-t-elle.

— Non, merci.

— Je n'ai pas faim non plus.

— Qu'y a-t-il à l'étage, Mary ?

— Euh... ma chambre ?

— Pourriez-vous me faire visiter ? (Il voulait surtout vérifier la sécurité de l'étage.)

— Tout à l'heure. Voyons, il n'y a rien à voir. Euh... oh... Zut. (Elle cessa de déambuler et le regarda, les mains aux hanches.) Pour vous dire la vérité, je n'ai jamais reçu un homme dans cette maison alors je suis un peu rouillée niveau hospitalité.

Il laissa tomber son sac. Bien qu'il soit tendu et prêt à en découdre, il lui restait assez d'attention pour être tout attendri par ce qu'elle venait de dire. L'idée qu'aucun autre mâle n'ait été admis dans l'espace privé de Mary était si agréable qu'il sentit sa poitrine s'élargir d'émotion.

— Je trouve que vous êtes parfaite, murmura-t-il.

Puis il tendit la main et lui caressa la joue du pouce, pensant à tout ce qu'il aimerait faire avec elle dans sa chambre.

Son corps réagit immédiatement, et l'étrange vibration intérieure se concentra le long de sa colonne vertébrale.

Il se força à laisser retomber sa main.

— Je dois passer un coup de fil, dit-il. Puis-je m'isoler un moment au premier ?

— Bien sûr. Je vous... attends là.

— Je n'en ai pas pour longtemps.

Tout en escaladant les marches deux par deux, il sortit son téléphone de sa poche. Ce foutu truc était tout fissuré— sans doute à cause du coup de pied d'un des *lessers*— mais il marchait encore. Quand il obtint la boîte vocale de Kohler, Rhage laissa juste un bref message, espérant que le roi le rappelle en vitesse.

Après avoir vérifié l'étage, il redescendit et trouva Mary sur le canapé, les jambes pliées sous elle.

— Qu'allons-nous regarder ? demanda-t-il tout en vérifiant par la fenêtre qu'aucune face blafarde ne soit en vue.

— Pourquoi êtes-vous en train d'examiner tout ?

— Désolé. Juste une vieille habitude.

— Vous avez dû être soldat dans de curieux endroits.

— Que voulez-vous regarder ? (Il se pencha vers les étagères où des DVD étaient rangés par ordre alphabétique.)

— Ce que vous voulez. En attendant, je vais me changer et mettre quelque chose... (Elle rougit.) Franchement, j'aimerais enfiler un truc confortable. Sans taches d'herbe.

Pour être certain qu'elle ne risquait rien, il avança sans bruit jusqu'au bas des marches et l'entendit aller et venir dans sa chambre et à l'étage. Quand elle revint vers l'escalier, il se dépêcha de retourner devant les DVD.

Il sut qu'il était mal barré dès le premier coup d'œil. Beaucoup de films étrangers, quelques vieux titres bien américains. Et des grands classiques, dont *Elle et Lui* ou *Casa-machin-truc*.

Et rien— mais alors rien du tout— avec Sam Raimi ou Roger Corman (*NdT : Réalisateurs américains de films d'horreurs*). Ne connaissait-elle pas la série des *Evil Deads* ? Ah, peut-être un petit espoir là ? Il sortit *Nosferatu*, la version allemande de 1922.

— Vous avez trouvé quelque chose qui vous plaît ?

— Oui. (Il se retourna pour la regarder.)

Waouh... En ce qui le concernait, elle était prête à faire l'amour : Un bas de pyjama en flanelle décoré d'étoiles, un tee-shirt blanc et de souples chaussons en daim.

Elle tirait sur l'ourlet de son tee-shirt, comme pour l'allonger.

— Je pensais mettre un jeans, mais je suis fatiguée et ça... Ah, c'est ce que porte pour dormir. Pour me détendre. Rien d'original.

— Vous êtes très bien, dit-il à voix basse. Et vous avez l'air à l'aise.

Non, sans blague. Elle était à croquer. À dévorer...

Après avoir mis le film, il attrapa son sac, le posa près du canapé et s'assit à l'une extrémité tandis qu'elle était de l'autre côté. Il étira ses longues jambes et afficha un air détendu pour rassurer Mary, alors que tous ses muscles étaient enclenchés. Et il y avait de quoi. Entre sa crainte que les *lessers* attaquent, son espoir que Kohler le rappelle, et son désir fou pour Mary, Rhage était aussi tendu qu'un arc prêt à partir.

— Vous pouvez mettre les pieds sur la table basse, dit-elle.

— Je suis très bien.

Il tendit le bras pour éteindre la lampe à sa gauche, espérant qu'elle s'endormirait plus vite. Au moins, il pourrait ensuite patrouiller alentour et garder un œil sur l'extérieur sans l'inquiéter.

Un quart d'heure après, elle avoua :

— Désolée, je crois que je m'endors.

Il la regarda. Roulée en boule, les paupières lourdes, les cheveux épars sur les épaules, la peau opalescente dans la lueur pâle de l'écran.

Elle serait ainsi le matin au réveil, pensa-t-il.

— Dormez, Mary. Je vais rester encore un moment, si ça ne vous fait rien.

Elle tira sur elle une couverture mousseuse de couleur crème.

— Oui, bien sûr. Mais, euh, Ollie—

— Attendez. J'aimerais que vous m'appeliez par un... autre nom, d'accord ?

— Lequel ?

— Rhage.

Elle fronça les sourcils.

— *Rhage* ?

— Oui.

— D'accord. C'est votre surnom ?

Il ferma les yeux.

— Oui.

— Très bien, Rhage... Merci beaucoup pour cette soirée. Et pour avoir accepté le changement de programme aussi gentiment.

Il se maudit à voix basse, parce qu'elle devrait le gifler au lieu de le remercier. À cause de lui, elle avait failli se faire tuer. Et était désormais dans le collimateur des *lessers*. De plus, si elle savait la moitié de ce qu'il aimerait lui faire, elle s'enfermerait sans doute à clé dans sa salle de bain.

— C'est pas grave, vous savez, murmura-t-elle.

— Quoi ?

— Je sais que vous ne voulez rien de plus qu'une amitié.

Une *amitié* ?

— Pardon ?

— Oui, (elle eut un rire un peu triste,) j'ai bien compris que votre baiser tout à l'heure... Quand vous êtes arrivé... Ah, que ce n'était pas... vous savez. N'importe, ne vous inquiétez pas, je ne me prends pas la tête.

— Pourquoi pensez-vous que je ne le voudrais pas ?

— Parce que vous êtes assis le plus loin possible, à l'autre bout du canapé, raide comme un piquet. Comme si vous aviez peur que je vous saute dessus.

Il entendit un bruit sec au dehors, et regarda immédiatement vers la fenêtre à droite. Mais ce n'était qu'une branche qui frappait sur la vitre.

— Je n'ai pas dit ça pour vous embêter, dit-elle gênée. Je voulais juste... vous rassurer.

— Mary, je ne sais quoi vous dire. (*Parce que la vérité la terrifierait. Et qu'il ne lui avait déjà que trop menti.*)

— Ne dites rien. Et j'aurais sûrement dû me taire aussi. Mais je suis contente que vous soyez là. En ami. Et j'ai adoré cette promenade dans votre voiture. J'aime bien bavarder avec vous. Je n'attends rien d'autre, vous savez. Vous êtes génial comme ami.

Rhage inspira avec difficulté. Durant toute sa vie adulte, aucune femelle ne l'avait jamais considéré comme un ami. Ni apprécié sa compagnie pour autre chose que du sexe.

En Langage Ancien, il chuchota : « *Je suis à court de mots, ma femelle. Parce que rien de ce que je dirais ne serait digne de ce que tu mérites.* »

— C'est en quelle langue ?

— Celle de ma naissance.

— Ça ressemble à du français, mais pas tout à fait. (Elle pencha la tête, et le regarda.) Il y a comme une résonance slave. Est-ce du hongrois ?

Il hocha la tête.

— En quelque sorte.

— Qu'avez-vous dit ?

— Que j'aime aussi être avec vous.

Elle eut un sourire et laissa retomber sa tête.

Dès qu'elle s'endormit, il ouvrit son sac et vérifia que ses armes étaient chargées. Puis il arpenta la maison en éteignant toutes les lumières. Quand l'obscurité fut complète, sa vision nocturne s'ajusta, et ses autres sens devinrent plus aigus. Il vérifia les bois derrière la maison. Et les champs sur la droite. La grande ferme au-delà, à bonne distance. Et l'allée de devant.

Il écouta longuement, notant les pas des animaux nocturnes sur l'herbe, et le frottement du vent sur les volets en bois de la ferme. Lorsque la température extérieure chuta peu après, il vérifia les fermetures de la vieille maison, testant les options pour une effraction. Il ne cessa de déambuler de droite à gauche— jusqu'à ce qu'il soit prêt à exploser de frustration.

Il vérifia son téléphone. Qui était bien allumé, avec du réseau et de la batterie.

Il jura. Marcha encore un peu.

Le film s'arrêta. Il le remit en route, au cas où Mary se réveillerait et demanderait à savoir pourquoi il était encore là. Puis il retourna faire un tour d'inspection.

Quand il revint dans le salon, il se frotta le front et le trouva couvert de transpiration. La maison était plus chauffée que ce qu'il aimait d'ordinaire, ou alors était-ce juste l'énervement ? N'importe, il avait trop chaud. Il enleva sa veste, et mit ses armes et son téléphone dans son sac.

Puis il roula les manches de sa chemise et se pencha sur Mary pour écouter ses calmes inspirations régulières. Elle était toute petite sur ce canapé, plus fragile une fois ces yeux de guerrier cachés sous les longues paupières. Il s'assit près d'elle et la souleva doucement pour la prendre dans ses bras.

Près de sa lourde stature, elle était encore plus frêle.

Elle s'étira, et releva la tête.

— Rhage ?

— Dors, murmura-t-il en la serrant contre lui. Je veux juste te tenir. Rien de plus.

Il savoura la sensation de son souffle sur sa peau, et ferma les yeux de plaisir quand elle glissa ses mains sur lui, entourant sa taille de ses bras pour se stabiliser.

Le calme.

Tout était si calme. Si tranquille dans cette maison. Si paisible dedans et dehors.

Il eut l'envie stupide de la réveiller juste pour la sentir à nouveau s'étirer dans ses bras.

Au contraire, il se concentra sur la respiration lente de Mary, la sensation de sa poitrine qui bougeait contre la sienne.

Si... sereinement.

Au calme.

Chapitre 20

Quand John Matthew quitta le bar *Chez Moe* où il travaillait en tant que commis de cuisine, il était soucieux au sujet de Mary. Mardi, elle n'était pas venue travailler à la hotline, et c'était rare de sa part. Il espérait la voir ce soir. Il était déjà minuit et demi, et elle avait encore une demi-heure avant d'avoir fini, aussi il était certain de l'attraper à temps. Du moins, si elle était là.

Il accéléra le pas, et arriva dix minutes après à son appartement. Bien qu'il n'ait eu aucun problème en chemin, l'immeuble où il vivait était toujours bruyant. Dès la porte d'entrée, il entendit un homme beugler des insultes vulgaires et sans portée, avec le manque de cohérence des ivrognes. Plus loin, une femme protestait contre de la musique trop forte. Et la réponse furibonde qu'elle obtint de son interlocuteur donnait à penser que le mec était armé.

John traversa le palier et monta l'escalier sordide, puis s'enferma à double tour dans sa petite chambre.

L'endroit serait bientôt condamné pour insalubrité. Par endroit, le plancher était couvert de linoléum et ailleurs de moquette, mais la distinction n'était pas flagrante. Le lino était si usé qu'on en voyait la trame, et la moquette était presque fossilisée.

Les vitres étaient opaques de crasse, ce qui était plutôt un bon point car les rideaux devenaient superflus. Dans la salle de bain, la douche et le lavabo fonctionnaient, mais l'évier du coin-cuisine était bouché depuis l'arrivée de John. Après avoir versé du Destop— sans résultat notoire— il avait préféré ne pas bricoler la plomberie. Il ne tenait pas vraiment à découvrir ce qu'il y restait bloqué dans le conduit.

Comme tous les vendredis, il ouvrit la fenêtre à peine arrivé, et regarda de l'autre côté de la rue. Les bureaux de *SOS-Suicide* étaient illuminés, mais Mary ne se trouvait pas à la table qu'elle utilisait d'ordinaire.

John fronça les sourcils. Peut-être était-elle malade ? Elle avait paru épuisée quand il avait été chez elle.

Demain, il irait en vélo là où elle habitait pour vérifier, pensa-t-il.

Il était vraiment content d'avoir enfin eu le courage de s'approcher d'elle. Elle avait été gentille, plus encore en personne qu'au téléphone. Et quelle chance pour lui qu'elle connaisse le LSM. Comme un signe du destin.

Il referma sa fenêtre, approcha du frigo et enleva la corde qui maintenait la porte fermée. Il y avait à l'intérieur un pack de yaourts liquides à la vanille. Il en

prit deux, puis rattacha la corde. D'après lui, il avait le seul appartement sans cafards de tout l'immeuble, mais c'était juste parce qu'il ne gardait jamais de vraie nourriture. Il n'arrivait pas à avaler des trucs comme ça.

Il s'assit sur son matelas et s'appuya contre le mur. Le restaurant avait été bondé ce soir, et il avait les épaules horriblement douloureuses. Il sirota la première bouteille, espérant que son estomac soit plus calme ce soir. Puis il ramassa le dernier numéro de *Muscles & Fitness*. Qu'il avait déjà lu deux fois.

Il contempla la couverture. Les muscles du mec gonflaient sous sa peau bronzée, formant un énorme paquet de biceps, triceps, pectoraux et abdominaux hypertrophiés. Et pour mettre un tel physique en valeur, l'athlète avait une fille en maillot jaune minimaliste enroulée comme une écharpe autour de lui.

Il y avait des années que John dévorait tout ce qui concernait le bodybuilding, et il avait économisé des mois durant pour acheter une petite paire d'haltères. Il s'entraînait avec six jours par semaine. Sans le moindre résultat. Il n'arrêtait pas de pomper, il voulait désespérément être plus fort, et il ne gagnait pas un gramme de muscles.

Évidemment, sa façon de manger était un problème. Les yaourts étaient la seule chose qu'il pouvait avaler sans être malade, et ils ne contenaient pas beaucoup de calories. Mais il n'y avait pas que la nourriture, la génétique était une vraie saloperie parfois. À vingt-trois ans, John dépassait à peine un mètre soixante, et ne pesait que quarante-six kilos. Il n'avait jamais eu besoin de se raser. N'avait pas un poil sur le corps. Et n'avait jamais eu une érection.

Un— Gamin— Faible. Et pire que tout : Rien n'évoluait. Il avait gardé la même taille depuis dix ans.

La monotonie de son existence le minait, l'épuisait, le dégoûtait. Il avait perdu tout espoir de devenir un homme, et cette triste acceptation le vieillissait. Il se sentait un vieillard dans un corps d'enfant, comme si sa tête n'avait rien en commun avec le reste de son corps.

Mais il avait un soulagement secret : Il adorait dormir. Dans ses rêves, il se voyait combattre, fort, décidé, et... viril. La nuit, quand ses yeux se fermaient, il devenait invincible avec ses dagues à la main, un tueur qui utilisait ses dons naturels pour de nobles raisons. Et il n'était pas seul dans la bataille. Il était entouré par d'autres hommes comme lui— des guerriers, des frères— tous d'une loyauté à toute épreuve.

Et durant ces visions, il faisait aussi l'amour à des femmes, de vraies beautés qui poussaient des cris étranges pendant qu'il pénétrait leurs corps offerts. Parfois, il s'en trouvait plus d'une avec lui, et il les prenait avec force et

puissance, parce qu'elles aimaient ça... et lui aussi. Ses amantes s'agrippaient à son dos, plantant leurs ongles dans sa peau tout en se tordant sous lui, ondulant des hanches sous les coups de boudoirs qu'il leur procurait. Il entendait les rugissements qu'il poussait quand le plaisir l'envahissait, quand tout son corps se contractait sous les spasmes qui le vidaient en elles, dans la chaleur humide de leurs ventres avides. Et après l'amour, dans un acte d'une sauvagerie inouïe, il buvait leur sang, et elles le sien. Et les draps blancs se teintaient de rouge. Une fois ses désirs assouvis et sa violence calmée, il serrait tendrement les femmes contre lui, et elles le regardaient avec de grands yeux brillants d'adoration. La paix et l'harmonie qui l'envahissaient alors étaient comme une bénédiction.

Malheureusement, John finissait toujours par se réveiller le matin suivant.

Dans la vie réelle, il n'avait aucun espoir de défendre ou de battre qui que ce soit, pas avec la constitution qu'il avait. Et il n'avait jamais embrassé une femme. N'en avait jamais eu l'opportunité. Le sexe opposé réagissait envers lui de deux façons : Les femmes plus âgées que lui le traitaient comme un enfant, et celles de son âge l'ignoraient. Il souffrait des deux réactions, la première lui rappelait sa petitesse, la seconde lui enlevait tout espoir de pouvoir trouver un jour quelqu'un à protéger.

C'était ce qu'il espérait d'une femme. Il avait un incroyable besoin de la protéger, de la chérir, d'empêcher qu'on lui nuise. Un appel qui correspondait bien peu à ses aptitudes physiques.

De plus, quelle femme voudrait jamais de lui ? Il était tellement fluet. Son jean ne lui tenait pas aux hanches. Son tee-shirt creusait sa poitrine étroite et soulignait ses os proéminents. Et il se chaussait en taille enfant.

John sentit la frustration habituelle monter en lui, mais il ne savait pas trop ce qui le contrariait. Bien sûr, il aimait les femmes. Et il aurait voulu les toucher— parce que leurs peaux semblaient si douces, et qu'elles sentaient si bon— mais qu'elle importance, vu qu'il n'avait jamais ressenti la moindre excitation sexuelle, pas même en se réveillant en pleine nuit au beau milieu d'un rêve torride ? Il était anormal. Mi-homme, mi-enfant. Un hermaphrodite sans l'équipement adéquat.

Une seule chose était certaine : Il n'était pas attiré par les hommes. Il en avait eu suffisamment à ses trousses depuis des années, lui offrant de la drogue, de l'argent ou des menaces pour l'emmener dans un coin discret ou le faire monter dans une voiture. Il avait toujours réussi à leur échapper.

Du moins *presque* toujours... jusqu'à l'hiver précédent. En janvier, il avait été menacé d'un couteau dans l'escalier de l'immeuble où il habitait alors.

Il avait déménagé juste après.

Il avait aussi appelé *SOS-Suicide* pour la première fois.

C'était il y a dix mois, et il ne pouvait toujours pas supporter la sensation d'un jean contre sa peau. Il aurait jetés les quatre qu'il possédait s'il en avait eu les moyens. Il s'était contenté de brûler celui qu'il avait eu sur lui cette nuit-là, et pris l'habitude de porter de longs caleçons sous son pantalon, même en plein été.

Non, il n'aimait pas les hommes.

Peut-être était-ce la raison pour laquelle il voulait protéger les femmes. Il savait d'expérience ce qu'on éprouvait en butte à un agresseur plus fort qui pouvait vous soumettre à son gré.

Mais si une femme lui posait un jour des questions sur ses antécédents sexuels ? Comment pourrait-il y répondre ?

Il y eut un coup sec frappé à la porte.

John se rassit d'un bond, et prit son arme sous son oreiller. Puis il en libéra le cran de sureté d'un geste du doigt.

Il y eut un second coup.

Il leva l'arme vers la porte et attendit qu'une épaule défonce le panneau.

— John ? (C'était une voix d'homme, basse et puissante.) John, je sais que tu es là. Mon nom est Tohrment. Nous nous sommes rencontrés, il y a deux jours.

John fronça les sourcils et sentit battre ses tempes. Et soudain, comme si un verrou avait lâché, il se souvint d'être allé en voiture dans un complexe souterrain. Et d'avoir rencontré un homme vêtu de cuir. Avec Mary et Bella.

En même temps que le retour de sa mémoire, quelque chose d'autre se réveilla en lui. Comme dans ses rêves. Quelque chose de très ancien...

— Je voudrais te parler. Laisse-moi entrer.

Gardant son arme dans la main, John s'approcha de la porte et la déverrouilla, laissant en place la chaîne de sécurité. Il passa la tête, leva les yeux et croisa le regard bleu marine d'un homme immense. Et un mot lui vint aussitôt à l'esprit, un mot qu'il ne comprit pas dans le contexte.

Frère.

— Je veux que tu remettes le cran de sureté de ton arme, fils.

John secoua la tête, pris entre l'étrange écho qui résonnait dans sa tête et ce qui lui faisait face : Un homme très dangereux en vêtements de cuir.

— D'accord. Fais juste attention où tu pointes ce truc. Tu ne m'as pas l'air très assuré avec ça, et je n'ai pas vraiment envie de me retrouver avec un trou de plus. (L'homme regarda la chaîne.) Vas-tu me laisser entrer ?

Au bout du couloir, il y eut une dispute bruyante qui monta vite en intensité, et se termina avec un bruit de verre brisé.

— Allez, fils. J'aimerais un peu d'intimité pour te parler.

John chercha au fond de lui voir si ses instincts l'avertissaient d'un danger. Mais il n'en trouva aucun. Bien que cet homme soit immense et incontestablement armé. Un homme comme lui l'était toujours.

John enleva la chaîne et recula, baissant aussi son arme.

L'homme entra et referma la porte derrière lui.

— Tu te souviens de notre entrevue, pas vrai ?

John hocha la tête, se demandant pourquoi ce souvenir lui était revenu aussi brutalement. Et pourquoi il avait eu une telle migraine en même temps.

— Et tu te souviens de quoi nous avons parlé ? Au sujet de l'entraînement que je te proposais ?

John remit le cran de sureté en place. Il se souvenait de tout et la curiosité qui l'avait frappé alors lui revint en force. En même temps qu'une envie irrésistible.

— Alors, que dirais-tu de nous rejoindre et travailler avec nous ? Et avant que tu ne me réponde que tu es trop faible, je connais beaucoup de garçons qui sont exactement comme toi. En fait, tu feras partie d'un groupe de jeunes mâles du même âge et de la même stature que toi.

Gardant les yeux fixés sur l'étranger, John rangea son arme dans sa poche arrière et se pencha vers son lit. Il en sortit un carnet de papier et un stylo, puis écrivit : « *Je n'ai pas de \$.* »

Quand il lui montra le carnet, l'autre le lut et répondit :

— Tu n'as pas à t'inquiéter pour ça.

— *Si*, écrivit John, puis il tendit son papier.

— C'est moi qui dirige ce centre, et j'ai besoin d'aide pour la paperasserie. Tu pourras travailler pour moi et payer tes frais. Tu sais utiliser un ordinateur ?

John secoua la tête, se sentant idiot. Il ne savait que débarrasser des assiettes et des verres et les laver. Et ce mec n'avait pas besoin d'un commis de cuisine.

— Bon, j'ai un Frère qui est super-doué pour ce genre de trucs. Il t'apprendra. (L'homme eut un sourire.) Tu pourras travailler. Tu pourras t'entraîner. Tout ira bien. Et j'ai aussi parlé à ma *shellane*. Elle serait très heureuse que tu vives avec nous pendant que tu suivras ton entraînement.

John baissa les yeux, soudain inquiet. C'était une vraie bouée de sauvetage en plein naufrage, pas à dire, mais pourquoi au juste ce mec tenait-il tant à le sauver ?

— Tu veux savoir pourquoi je fais ça pour toi ?

Quand John hocha la tête, le mec enleva son manteau et commença à déboutonner sa chemise. Il l'ouvrit et exposa son pectoral gauche.

Les yeux de John se rivèrent sur la cicatrice circulaire qui était apparue.

Lorsqu'il posa la main sur sa propre poitrine, une sueur froide perla à son front. Il eut le sentiment étrange que quelque chose de fondamental se remettait en place.

— Tu es l'un des nôtres, fils. Il est temps que tu reprennes ta place parmi les tiens.

John cessa de respirer, et une autre pensée étrange lui vint à l'esprit : « *Enfin, on m'a retrouvé.* »

Mais la réalité revint en force, effaçant la joie qu'il venait de ressentir.

Les miracles n'étaient pas pour lui. Il y avait bien longtemps que son capital-chance était épuisé. En avait-il jamais eu ? Ou avait-il seulement été oublié par la bonne fortune ? Dans tous les cas, ce mec en cuir qui apparaissait de nulle part et offrait une échappatoire à sa vie pourrie, c'était trop beau pour être vrai.

— Tu veux prendre le temps de réfléchir ?

John secoua la tête, puis reprit son carnet où il écrivit : « *Je veux rester ici.* »

L'homme fronça les sourcils en lisant ça.

— Écoute, fils, tu es à une période critique. Ça va devenir dangereux pour toi.

Et merde. Il avait laissé cet homme entrer chez lui, tout en sachant que personne ne viendrait à son aide, même s'il avait pu hurler. Il chercha à récupérer son arme.

— D'accord. Du calme. Je vais te proposer un truc. Tu sais siffler ?

John hocha la tête.

— Voilà un numéro où tu pourras me joindre. Si tu siffles dans le combiné, je saurai que c'est toi. (Le mec lui tendit une carte de visite.) Je te donne deux jours. Appelle-moi si tu changes d'avis. Sinon, ne t'inquiète pas. Tu ne te souviendras de rien.

John ne comprit pas le dernier commentaire, et resta juste figé à regarder les chiffres écrits en noir, perdu dans un monde d'hypothèses et d'impossibilités. Quand il releva les yeux, le mec avait disparu.

Merde, il n'avait même pas entendu la porte s'ouvrir ni se refermer.

Chapitre 21

Mary eut un réveil brutal lorsqu'un hurlement épouvantable retentit dans son salon, bouleversant la quiétude du petit matin. Elle se releva d'un bond mais retomba aussitôt parce que le canapé bascula vers l'avant en se décollant du mur.

Dans la pâle lumière de l'aube qui inondait la pièce, elle vit le sac de Rhage posé au sol. Et La veste de son costume.

Puis elle réalisa qu'il venait de sauter derrière le canapé.

— *Les rideaux !* hurla-t-il. *Fermez tous les rideaux !*

Il y avait une telle douleur dans sa voix qu'elle oublia sa confusion pour courir d'un bout à l'autre de la pièce. Une fois les fenêtres aveuglées, il ne resta que plus la lumière qui provenait de porte de la cuisine.

— La porte aussi... (La voix de Rhage se cassa.) Pas de soleil.

Elle la referma aussitôt. Il faisait maintenant complètement sombre dans la pièce, à part la faible luminosité de la télévision encore en marche.

— Votre salle de bain a-t-elle une fenêtre ? demanda Rhage d'une voix rauque.

— Non. Mais que se passe-t-il, Rhage ? (Elle voulut se pencher pour regarder derrière le canapé.)

— *Ne vous approchez pas de moi.*

Les mots étaient comme étranglés. Et il proféra ensuite une belle série d'obscénités.

— Mais qu'est-ce que vous avez ?

— Laissez-moi juste... reprendre mon souffle. J'ai besoin de rester seul un moment.

Elle fit quand même le tour du canapé. Dans la pénombre, elle ne pouvait rien distinguer d'autre qu'une grande silhouette effondrée.

— Rhage, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien.

— On ne dirait pas. (Seigneur, que les hommes étaient pénibles à toujours vouloir jouer les durs !) C'est à cause du soleil ? Vous êtes allergique ?

Il eut un rire rauque.

— Oui, on peut dire ça. *Non !* Mary, arrêtez. Ne vous approchez pas.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas que vous me voyiez.

Elle tendit le bras pour allumer la lampe la plus proche. Et il poussa aussitôt une sorte de feulement. Une fois ses yeux ajustés à la luminosité, Mary vit que Rhage était étendu à plat sur le dos, un bras serré sur la poitrine et l'autre posé sur ses yeux. Il y avait d'épouvantables brûlures sur sa peau nue exposée par les manches qu'il avait roulées. Et il grimaçait de douleur, les lèvres relevées et découvrant—

Le sang de Mary se figea net.

Des crocs ? Il avait deux très longues canines qui dépassaient de sa bouche, sur la mâchoire d'en haut.

Rhage avait des crocs.

Elle avait dû pousser un hoquet horrifié parce qu'il marmonna :

— Je vous avais prévenue qu'il ne fallait pas regarder.

— Seigneur, murmura-t-elle. Dites-moi que ce sont des fausses.

— Non.

Elle recula en vacillant jusqu'à ce que son dos heurte le mur. *Bon sang... de bois !*

— Qui êtes-vous ? dit-elle d'une voix étranglée.

— Je ne supporte pas le soleil. J'ai des très grandes dents. (Il inspira avec difficulté.) Ça ne vous donne pas une petite idée ?

— Non... Ce n'est pas...

Il gémit, et elle entendit ensuite un froissement, comme s'il essayait de bouger.

— Je vous en prie, pourriez-vous éteindre cette lampe ? Mes rétines ont grillé et j'ai besoin d'un moment pour récupérer.

Elle tendit la main pour éteindre, puis la recula rapidement. Et serra ses deux bras autour d'elle, tout en écoutant les sons rauques qu'il faisait en respirant.

Un moment passa. Il ne dit rien de plus. Pas plus qu'il ne se rassit en éclatant de rire pour enlever ses fausses dents. Pas plus qu'il ne lui annonça qu'il était le meilleur ami de Napoléon, ou saint Jean-Baptiste, ou Elvis Presley— ou une autre lubie du genre.

Pas plus qu'il ne se transforma en chauve-souris pour chercher à la mordre. En fait, il ne semblait pas vraiment en état de voler.

N'importe quoi, pensa-t-elle. Elle n'allait pas quand même croire un truc pareil, non ?

Sauf qu'il était tellement différent de tous les gens qu'elle connaissait. Était-il possible...

Il geignait doucement. À la lueur de l'écran, elle ne voyait de lui que sa botte qui émergeait de l'arrière du canapé.

Elle ne comprenait pas ce qui se passait, mais elle savait qu'il souffrait réellement. Elle n'allait pas le laisser endurer une telle agonie si elle pouvait faire quelque chose.

— Comment puis-je vous aider ? dit-elle.

Il eut un moment d'hésitation. Comme s'il était surpris de sa proposition.

— Pourriez-vous m'apporter de la crème glacée ? Sans morceaux— le plus naturel possible. Et une serviette.

Lorsqu'elle revint avec une barquette de glace, elle l'entendit qui essayait de s'asseoir.

— Ne bougez pas, dit-elle. Je viens.

Il se figea.

— Vous n'avez pas peur de moi ?

Vu qu'il était soit un vampire, soit un malade mental, elle aurait effectivement dû être terrifiée.

— Est-ce que vous supporteriez la lumière d'une bougie ? demanda-t-elle sans répondre à sa question. Parce que sinon, je ne vois rien de ce que je fais.

— Oui, ça ira. Mary, je ne vous ferai jamais de mal, je vous le jure.

Elle posa la barquette par terre, et alluma une bougie qu'elle plaça sur la table près du canapé. Dans la lueur tremblotante, elle examina le grand corps étalé devant elle. Et le bras qu'il tenait toujours sur ses yeux. Et les brûlures. Il ne grimaçait plus, et sa bouche était entrouverte.

Du coup, elle ne voyait plus que la pointe de ses canines.

— Je sais que vous ne me ferez aucun mal, murmura-t-elle en ouvrant la barquette. Sinon, vous l'auriez déjà fait depuis le temps.

Elle se pencha par dessus le dossier du canapé, trempa une cuillère dans la glace et la lui tendit.

— Voilà. Ouvrez la bouche. C'est de la Häagen-Dazs à la vanille.

— Je ne veux pas la manger. Les protéines du lait aideront mes brûlures à cicatriser.

Il lui serait difficile de se soigner tout seul, aussi elle repoussa le canapé et s'assit sur le sol à côté de lui. Elle mélangea la glace en une sorte de crème et utilisa ses doigts pour l'étaler doucement sur sa peau enflammée et couverte d'ampoules de son bras le plus proche. Il grimaça et exhiba à nouveau ses canines, aussi elle eut un moment d'hésitation

Il n'était *pas* possible qu'il soit un vampire.

— Mais si, c'est possible, dit-il.

Elle cessa de respirer.

— Vous pouvez lire dans les esprits ?

— Non, mais je sais que vous me regardez, et j'imagine ce que je ressentirais à votre place. Écoutez, ma race est juste différente, c'est tout. Pas effrayante, juste différente.

D'accord, pensa-t-elle en remettant de la glace sur ses brûlures, *essayons de récapituler tout ça*.

Elle se trouvait avec un vampire. Un monstre de film d'horreur. Un truc immense qui faisait pas loin de deux mètres, cent-trente kilos, et avait les dents d'un doberman géant.

Était-ce possible ? Et pourquoi diable le croyait-elle inoffensif ? Elle devait avoir perdu l'esprit.

Rhage poussa un long soupir de soulagement.

— Ça marche. Grâce au ciel.

Bon, il était manifestement trop mal en point pour être dangereux. Et il lui faudrait un sacré bout de temps pour récupérer.

Elle replongea ses doigts dans le froid mélange et lui en remit sur le bras. Au troisième passage, elle pencha pour vérifier si elle voyait bien. En absorbant la glace comme un baume, la peau de Rhage cicatrisait. Presque à vue d'œil.

— Ça va beaucoup mieux, dit-il doucement. Merci.

Il enleva le bras de son front. Elle vit qu'il avait le visage et le cou rouge vif.

— Voulez-vous que je continue ? demanda-t-elle en indiquant les endroits qu'il venait de découvrir.

Les étonnants yeux gris-bleu s'ouvrirent. Et se levèrent sur elle comme en hésitant.

— J'aimerais bien. Si ça ne vous ennuie pas.

Il la regarda plonger ses doigts dans la barquette puis se pencher sur lui. Elle avait la main un peu tremblante lorsqu'elle posa de la glace sur sa joue.

Il avait des cils incroyablement longs et épais, pensa Mary. Et une peau douce, bien que sa barbe ait poussé durant la nuit. Un nez parfait, droit et fier. Et des lèvres ciselées. Fermes et décidées. Celle du dessous était un peu renflée.

Elle avança la main pour soigner sa mâchoire. Puis descendit le long de son cou, passant sur les muscles épais qui reliaient son épaule à la base de son crâne.

Elle sentit soudain quelque chose effleurer son épaule et tourna la tête. Il caressait du bout des doigts la pointe de ses cheveux.

Avec une bouffée d'anxiété, elle se rejeta en arrière.

Rhage laissa retomber sa main, peu surpris qu'elle le rejette ainsi.

— Désolé, dit-il en refermant les yeux.

Sans rien d'autre pour distraire son attention, il devenait terriblement conscient des doigts doux qui le soignaient et apaisaient la douleur de sa peau brûlante. Et elle était tout près de lui, si bien qu'il ne sentait plus rien d'autre que son parfum. Au fur et à mesure que la souffrance s'apaisait, son corps commençait à brûler d'une toute autre fièvre.

Il rouvrit les yeux, gardant les cils baissés. La dévisageant. La désirant.

Quand elle eut fini, elle posa la barquette vide et le regarda bien en face.

— Bon, je veux bien admettre que vous soyez... différent. Mais alors, pourquoi ne m'avez-vous pas mordue quand vous en avez eu la possibilité ? Ces canines que vous avez, ce n'est pas que pour la décoration, pas vrai ?

Elle était tendue, prête à s'enfuir au moindre geste brusque, mais elle ne céda pas à sa peur. Et, même terrifiée, elle l'avait aidé quand il avait eu besoin d'elle.

Et Rhage appréciait le courage par dessus tout.

— Je ne bois que sur les femelles de ma race, dit-il. Jamais sur les humaines.

Elle écarquilla les yeux.

— Parce qu'il y en a d'autres comme vous ?

— Bien sûr. Pas autant que dans le passé. Nous sommes pourchassés et menacés d'extinction.

Ce qui lui rappela qu'il s'était séparé de ses armes. Qui se trouvaient maintenant à six mètres de lui, de l'autre côté du canapé. Il essaya de se relever, mais son corps était encore trop faible, et ses mouvements mal coordonnés.

Saloperie de soleil, pensa-t-il. *Rien de tel pour foutre un vampire à plat.*

— De quoi avez-vous besoin ? demanda-t-elle.

— Mon sac. Mettez-le-moi simplement à portée de main.

Elle se releva pour faire le tour du canapé. Il entendit un bruit sourd puis un raclement quand elle traîna le fardeau sur le plancher.

— Mon Dieu que c'est lourd ! Qu'avez-vous mis là-dedans ?

Il la vit réapparaître. Et quand elle lâcha les poignées, le sac s'ouvrit. Il espéra désespérément qu'elle ne regarderait pas à l'intérieur.

— Mary, écoutez-moi... Il y a un problème.

Il se força à se soulever du sol, retenant le poids de son torse des deux bras.

Il était peu probable qu'un *lesser* attaque la maison en plein jour. Bien que les non-vivants puissent sortir au soleil, c'était la nuit qu'ils partaient en chasse,

aussi avaient-ils ensuite besoin de récupérer pour conserver leurs forces. En général, ils restaient au calme durant la journée.

Mais Kohler n'avait toujours pas rappelé. Et la nuit finirait bien par revenir.

Mary le regarda, les yeux graves.

— Auriez-vous besoin d'être à l'abri sous terre ? Parce que je peux vous proposer mon vieux cellier à grain. L'escalier est dans la cuisine, mais je peux couvrir la fenêtre avec une couverture— Zut, il y a encore la lucarne. Peut-être pourrions-nous vous envelopper dans quelque chose. Vous seriez plus à l'abri de la lumière là-bas en bas.

Rhage laissa retomber sa tête en arrière. Et ne vit plus que le plafond.

Il n'arrivait pas à croire que cette humaine— alors qu'elle ne faisait même pas la moitié de son poids, qu'elle était malade, et qu'elle venait juste de découvrir un vampire dans sa maison— ne désirait pourtant que le protéger.

— Rhage ? (Elle se pencha et s'agenouilla à son côté.) Je peux vous aider à descendre—

Avant d'y réfléchir à deux fois, il lui saisit la main, embrassa ses doigts, puis les serra sur son cœur.

Il sentit monter sa peur, une légère odeur de fumée mêlée à sa délicieuse fragrance naturelle. Mais elle ne s'écarta pas cette fois, et son inquiétude ne dura pas longtemps.

— Soyez tranquille, dit-elle gentiment. Je ne laisserai personne vous approcher de toute la journée. Vous serez en sécurité.

Ah, merde. Elle était incroyable. Elle le mettait à genoux.

Il se racla la gorge.

— Merci, mais c'est de vous que je m'inquiète. Mary, la nuit passée, nous avons été attaqués dans le parc. Vous avez perdu votre sac, et je crains que mes ennemis ne l'aient récupéré.

Il la vit se raidir, sentit le choc qui traversant son bras jusqu'à la main toujours posée sur sa poitrine. Et devant sa réaction, il aurait souhaité pouvoir supporter ça pour elle, et l'épargner.

Elle secoua la tête.

— Il n'y a pas eu d'attaque, Rhage. Je m'en souviendrais

— Non, parce que j'ai effacé votre mémoire.

— Comment ça, "effacé" ?

Il lui fouilla le cerveau et relâcha l'emprise qu'il avait posée sur les événements de la nuit passée.

Aussitôt, elle poussa un cri étranglé et mit les deux mains sur ses tempes en clignant des yeux. Il sut qu'il devait s'expliquer et vite. Il n'allait pas lui falloir longtemps pour revivre toute la scène et sauter à la conclusion qu'il était un dangereux assassin à éviter à tout prix.

— Mary, je devais vous ramener chez vous pour pouvoir vous protéger tandis que j'attendais une réponse de mes Frères. Qui n'est toujours pas arrivée d'ailleurs, merde. Ces gens qui nous ont attaqués, ce ne sont pas des humains, et ils sont très dangereux.

Elle tomba lourdement en arrière, comme si ses genoux avaient lâché. Elle avait les yeux opaques et écarquillés, et secoua plusieurs fois la tête.

— Vous avez tué deux hommes, dit-elle d'une voix éteinte. Vous avez cassé le cou du premier, et l'autre...

Rhage se mit à jurer.

— Je suis absolument navré de vous avoir mêlée à tout ça, et encore plus navré que vous soyez désormais en danger. Je n'aurais pas dû effacer vos souvenirs—

Elle lui jeta un regard mauvais.

— Ne le refaites plus jamais.

Il aurait vraiment aimé pouvoir le lui promettre.

— Je ne le referai pas, sauf si c'est nécessaire pour vous protéger. Vous en savez beaucoup sur moi à présent, et ça vous fait courir un risque.

— M'avez-vous enlevé d'autres souvenirs ?

— Oui. Nous nous sommes rencontrés une première fois au centre d'entraînement. La nuit où vous êtes venue avec John et Bella.

— Quand ça ?

— Il y a quelques jours. Je peux vous les rendre eux-aussi.

— Attendez... (Elle fronça les sourcils.) Pourquoi ne pas m'avoir refait tout oublier à votre sujet ? Comme cette première fois ?

Aurait-elle préféré ça ? Sans doute.

— J'allais le faire. Après le dîner.

Elle détourna les yeux.

— Vous avez changé d'avis à cause de ce qui s'est passé dans le parc ?

— Et aussi... (Jusqu'où pouvait-il aller ? Voulait-il vraiment qu'elle sache ce qu'il éprouvait pour elle ? Non, pensa-il. Elle était déjà sous le choc. Il n'était pas nécessaire de rajouter à ça qu'un mâle vampire s'était dédié à elle.) Parce que je ne voulais pas forcer votre intimité.

Dans le silence qui suivit, il la vit réfléchir aux derniers événements, aux diverses implications, à la réalité inouïe de la situation. Puis il sentit un doux parfum sensuel et sut qu'elle se rappelait leur baiser.

Mais elle fronça soudain les sourcils, grimaça un peu, et la fragrance s'évapora.

— Mary, dans le parc, si je me suis écarté—

Elle leva les mains pour l'interrompre.

— C'est sans importance. Je veux juste savoir ce que nous allons faire à présent, dit-elle en levant sur lui des yeux gris fermes et directs.

Et il comprit qu'elle était prête à tout.

— Vous êtes... incroyable.

— Pourquoi ? demanda-t-elle les sourcils levés.

— Vous supportez plutôt bien le choc, et surtout après avoir appris ce que je suis.

Elle repoussa une mèche de ses cheveux derrière son oreille, et le dévisagea un moment.

— En fait, ce n'est pas tellement surprenant. Enfin, si... bien sûr, mais... je savais depuis le début que vous étiez différent. Simplement, je ne savais pas que vous étiez un... Dites-vous aussi vampire ?

Il hocha la tête.

— Un *vampire*, répéta-t-elle en étudiant les sonorités du mot. Mais vous ne m'avez jamais fait mal, ni peur— du moins, pas vraiment. Et puis, vous savez, j'ai déjà vécu des choses étranges. Parce que je suis morte, cliniquement parlant, à deux reprises. Une première fois quand j'ai fait un arrêt cardiaque pendant une greffe osseuse. Et la seconde fois, c'était au cours d'une pneumonie, parce que mes poumons se sont remplis d'eau.

» Je... ah, je ne suis pas certaine de l'endroit où je suis allée, ni pourquoi je suis revenue, mais je sais qu'il existe quelque chose après la mort. Pas un paradis avec des petits anges et tout le tralala, juste une lumière blanche. Je ne savais pas ce que c'était la première fois. Mais la seconde, j'y suis allée tout droit. Et je ne sais pas pourquoi je suis revenue—

Elle rougit et cessa de parler, gênée de ce qu'elle lui avait révélé.

— Vous êtes allée dans l'Au-delà ? dit-il émerveillé.

— L'Au-delà ?

Il hocha la tête.

— C'est ainsi que nous l'appelons.

Elle secoua la tête, refusant manifestement de continuer sur le sujet.

— N'importe, il y a beaucoup de choses dans ce monde que nous ignorons. Alors, que les vampires existent... Pourquoi pas ?

Quand il ne répondit pas durant un long moment, elle lui jeta un coup d'œil.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Vous êtes une *wahlker*, dit-il, conscient qu'il devrait se relever et, selon la coutume, la saluer comme elle le méritait.

— Une *wahlker* ?

— Une survivante— quelqu'un qui est passé de l'autre côté et en est revenu. Là d'où je viens, c'est un titre honorifique.

La sonnerie d'un téléphone les interrompit. Et quand Rhage tourna la tête, il vit que le bêlement provenait de son sac.

— Pouvez-vous m'approcher mon sac ? demanda-t-il

Elle tendit la main et essaya de le soulever. N'y parvint pas.

— Voulez-vous que je sorte juste votre téléphone ?

— Non. (Il se mit péniblement à genoux.) Attendez, laissez-moi—

— Rhage, je vais—

— *Mary, non !* ordonna-t-il. Ne touchez surtout pas à ce sac.

Elle recula comme si le truc était rempli de serpents venimeux.

Il s'étira et plongea sa main à l'intérieur. Dès qu'il eut récupéré son téléphone, il l'ouvrit et le porta à son oreille.

— Oui ? beugla-t-il tout en refermant en partie la fermeture éclair.

— Où es-tu ? demanda Tohr sur le même ton. Qu'est-ce que tu fous ? Ça va ?

— Ça va. Je ne suis pas rentré.

— Non, sans blague ? Quand Butch ne t'a pas vu ce matin dans la salle de gym, il t'a cherché partout et s'est inquiété de voir que tu n'étais nulle part au manoir, alors il m'a prévenu. Tu veux qu'on t'envoie une voiture ?

— Non, je vais rester là.

— Où es-tu au juste ?

— J'ai appelé Kohler la nuit passée, et il ne m'a pas répondu ni rappelé. Il est par là ?

— Lui et Beth se sont offert un petit break tous les deux en ville. Maintenant, dis-moi où tu es ? (Quand il ne reçut aucune réponse, le Frère baissa la voix.) Rhage, bordel, mais qu'est-ce que tu as encore inventé ?

— Dis juste à Kohler que j'ai besoin de lui parler.

Tohr se mit à jurer.

— Tu es sûr que tu ne veux pas une voiture ? Je peux t'envoyer quelques *doggens* et de quoi te protéger de la lumière.

— Non, ça va. (Il ne laisserait jamais Mary toute seule.) Á plus tard, mec.

— Rhage—

Il raccrocha. Le téléphone se remit aussitôt à sonner. Il vérifia sur l'écran qui l'appelait, puis laissa Tohr passer sur le répondeur. Il reposait le truc à côté de lui quand son estomac se mit soudain à gargouiller.

— Voudriez-vous quelque chose à manger ? demanda Mary.

Il le regarda un long moment, abasourdi. Puis il se souvint qu'elle était humaine, et ne pouvait connaître la signification intime de l'offre qu'elle venait de lui faire. Malgré ça, l'idée qu'elle l'honore en lui offrant des plats préparés de sa main le laissait sans voix.

— Fermez les yeux, demanda-t-il.

Elle se raidit, mais obéit, et baissa les paupières.

Il se pencha et l'embrassa légèrement sur les lèvres.

Lorsque les beaux yeux gris s'ouvrirent en grand, Rhage s'était déjà reculé.

— J'adorerais que vous me prépariez quelque chose, Mary. Merci.

Chapitre 22

Le soleil se levait quand O passa chez U afin d'étudier les différentes esquisses que l'autre *lessar* avait réparties sur la table de sa cuisine.

Il en sélectionna une.

— C'est ça que je veux. Combien de temps vous faut-il pour la monter ?

— Ce sera assez rapide. Le site est au milieu de nulle part, aussi personne ne sera au courant pour le centre. On ne sera pas bloqué par le délai administratif d'un permis de construire. Monter les murs et poser les bardeaux extérieurs pour une baraque de cent-quarante mètre carrés, ça ne prend pas longtemps. Ensuite, installer de quoi garder les prisonniers au frais ne posera aucun problème. Ensuite, je peux utiliser le ruisseau d'à côté et installer une pompe à eau pour la douche. Pour les matières premières, les fournitures et les outils, c'est du tout-venant, et j'ai choisi des normes standard de recouvrement pour réduire la découpe. Il faut juste installer un générateur à gaz parce que les scies et les pistolets à clous auront besoin d'électricité. Et ça nous fournira aussi de la lumière si nécessaire. On pourra sans doute le garder par la suite.

— Je veux un décompte précis.

— Avec une équipe de cinq mecs, j'aurai posé le toit d'ici quarante-huit heures. À condition que je puisse les faire travailler à plein temps et que les fournitures me soient livrées dans les délais.

— Très bien. Je vous donne deux jours.

— Pour commencer, je vais passer ce matin chez Home Dépôt et au magasin Lowe, pour répartir mes achats entre les deux. Et j'aurai besoin d'une petite pelleuse, une de ces *Toro Dingo* par exemple, celles où on peut changer le godet, ou la taille de la houe. Mais je sais où en louer.

— D'accord. Ça semble parfait.

O étira ses bras en arrière, puis écarta machinalement le rideau. La maison d'U était banale, et située dans un quartier de Caldwell manifestement familial. Le nom des rues était du genre : *Allée du Bois des Ormes*, ou *Montée des épicéas*, ou *Impasse des pins*. Les enfants faisaient du vélo dans les contre-allées, et un dîner les attendait sur la table tous les soirs à 18 heures.

Un petit bonheur pépère à la mord-moi-le nœud qui donna à O des crampes d'estomac. Il aurait voulu faire cramer les baraques. Mettre du sel sur les pelouses. Tailler les arbres en pièces. Et raser le quartier jusqu'à ce qu'il n'en

reste rien. Cette impulsion le tenta si fort qu'il en fut même surpris. Il n'avait aucun scrupule à détruire la propriété d'autrui, mais il était avant tout un assassin, pas un vandale. Il ne comprenait pas ce qui le motivait.

— Je veux utiliser votre fourgonnette, dit U, et je vais louer une remorque à accrocher derrière. Avec ça, je devrais pouvoir ramener tout le chargement du bois des bardeaux et des plaques de toit. Pas besoin que les mecs de chez Home Dépôt en sachent trop sur nous.

— Et pour mes unités de stockage ?

— Je sais exactement ce que vous voulez, et où les trouver.

Il y eut un « *bip* » électronique.

— C'est quoi ce bordel ? demanda O

— Un rappel pour la vérification de 9 heures, dit U en sortant son Blackberry dont il tripota le petit couvercle avec ses doigts épais. Vous voulez que je vérifie aussi vos mails ?

— Oui.

Pendant ce temps, O l'examinait. Le *lessor*, qui faisait partie de la Société depuis cent-soixante-quinze ans, était pâle comme du papier mâché. Un mec calme et dégourdi. Pas aussi agressif que certains, mais néanmoins efficace.

— Vous êtes un bon élément, U.

L'autre eut un petit sourire en relevant les yeux de son Blackberry.

— Je sais. J'aime le boulot bien fait. En parlant de ça, qui allez-vous mettre dans mon équipe ?

— Les deux escadrons de *Primes*.

— Vous allez bloquer tout le monde deux nuits de suite ?

— Deux nuits et deux jours. Nous dormirons par roulement sur le site.

— Très bien. (U revint à son écran, et tripota la molette pour faire défiler ses mails.) Oh... merde. M. X ne va pas être content.

O étrécit les yeux.

— Pourquoi ça,

— C'est un mail général destiné aux *Betas*. Je suppose que je suis toujours sur la liste.

— Et ?

— Un groupe de *Betas* est tombé sur un membre de la Confrérie hier soir dans le parc. Trois sur cinq sont portés disparus. À ce qu'il paraît, le guerrier était avec une humaine.

— Ils les baisent de temps à autre.

— Ah. Ils ont du bol.

Plantée devant son fourneau, Mary pensait à la façon dont Rhage l'avait regardée. Elle ne comprenait pas pourquoi il avait été si surpris par son offre de préparer le petit déjeuner, mais il avait pris ça comme un merveilleux cadeau.

Elle retourna son omelette, puis étudia le contenu de son frigo. Elle sortit une boîte étanche de fruits émincés et les versa dans un bol. Mais ça ne faisait pas grand-chose, aussi elle y ajouta une banane en tranches.

En reposant le couteau, elle effleura ses lèvres du doigt. Il n'y avait rien eu de sexuel dans le dernier baiser qu'il lui avait donné. Juste de la gratitude. Dans le parc, la rencontre avait été plus chaude, et pourtant Rhage s'était aussi tenu à distance. Oui, la passion ne flambait que d'un seul côté. Le sien.

Les vampires couchaient-ils avec des humaines ? Peut-être était-ce pour ça qu'il restait si composé, peut-être n'était-ce pas de sa part un simple petit jeu de pouvoir.

Mais il y avait eu cet épisode avec l'hôtesse d'accueil au *TGI Fridays*. Il avait incontestablement examiné l'autre femme d'un œil expert— et pas pour lui acheter une nouvelle robe. Donc, il pouvait manifestement s'intéresser à une autre espèce que la sienne. Mais pas à elle. Une amitié. Juste ça.

Quand l'omelette fut prête, elle beurra quelques toasts, puis enroula une fourchette dans une serviette, mit l'ensemble sous son coude, et emporta l'assiette et le bol dans le salon. Elle referma vite la porte derrière elle avant d'avancer vers le canapé.

Waouh.

Rhage avait enlevé sa chemise et s'était assis, le dos appuyé au mur. Il inspectait ses brûlures. À la lueur de la bougie, elle eut un bon aperçu de puissantes épaules, de bras épais, d'une poitrine dure, d'un ventre plat. Et de cette peau glabre et dorée qui enveloppait tous ces muscles.

Tout en essayant de garder bonne contenance, elle déposa ce qu'elle apportait sur le sol près de lui, puis s'assit un peu plus loin. Pour ne pas continuer à le dévorer des yeux, elle étudia plutôt son expression tandis qu'il examinait la nourriture, sans bouger, ni parler.

— Je ne savais pas trop ce que vous aimiez, dit-elle.

Il releva les yeux sur elle, puis se tourna un peu pour lui faire face. De front, son visage était encore plus beau que de profil. Et ses épaules étaient si larges qu'elles prenaient tout l'espace entre le canapé et le mur. Une curieuse cicatrice ronde en forme d'étoile se voyait sur son pectoral gauche, comme un signe distinctif. Et elle trouva ça étrangement attirant

Après un moment, vu qu'il ne faisait rien d'autre que la regarder, elle tendit la main vers l'assiette.

— Je vais vous préparer autre chose si—

Mais il posa sa main sur son poignet pour l'arrêter.

— C'est parfait.

— Vous n'avez même pas goûté le—

— C'est vous qui l'avez préparé. Ça me suffit. (Quand il sortit la fourchette de la serviette, elle regarda les tendons qui gonflaient son avant-bras.) Mary ?

— Mmm ?

— J'aimerais que vous mangiez de ma main, dit-il, et son estomac émit un sourd grondement.

— Non, ça va. Je prendrai quelque chose plus tard... Pourquoi faites-vous cette tête-là ?

Il se frotta le front, comme pour lisser son expression mécontente.

— Désolé. Vous ne pouvez pas savoir.

— Savoir quoi ?

— D'où je viens, quand un mâle offre à une femelle de la nourriture de sa main, c'est une forme de respect. De respect et... d'affection.

— Mais vous avez faim.

Il tira l'assiette vers lui et découpa un petit bout de toast, puis posa délicatement dessus un morceau d'omelette de la même taille.

— Mary, je vous en prie. Prenez ce que je vous offre.

Il tendit son long bras vers elle. Et ses yeux gris-bleu étaient presque hypnotiques. Cédant à leur appel, elle se pencha, ouvrit la bouche. Dès qu'elle referma ses lèvres sur la nourriture qu'elle avait préparée pour lui, il gronda son approbation. Et quand elle avala, il lui prépara une autre bouchée— un autre bout de toast du bout des doigts.

— Et vous ne prenez rien ? dit-elle

— Pas avant que vous n'ayez terminé.

— Et si je mange tout ?

— Rien ne pourrait me plaire davantage que de vous savoir bien nourrie.

Une amitié, se répéta-t-elle fermement. *Rien de plus.*

— Mary, mangez, je vous en prie.

Devant son insistance, elle ouvrit à nouveau la bouche, et il garda les yeux fixés sur ses lèvres même après qu'elle se fut écartée.

Bon sang de bois. Elle n'avait pas le sentiment que ce n'était qu'amical.

Pendant qu'elle mâchait, Rhage prit le bol de fruits, choisit un morceau de melon et le lui tendit. Elle accepta, et un peu de jus coula le long de sa bouche. Elle leva la main pour s'essuyer, mais il l'en empêcha, prit la serviette, et lui tamponna délicatement la peau.

— Je n'ai plus faim, dit-elle.

— Mais si, bien entendu. Je peux le sentir. (Cette fois, il lui tendit une fraise.) Ouvrez la bouche, Mary.

Il lui choisissait les meilleurs morceaux, et la regardait manger avec une satisfaction primitive qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait.

Quand elle fut rassasiée, il termina rapidement ce qu'elle avait laissé, aussi retourna-t-elle dans la cuisine dès qu'il eut fini. Elle refit une omelette, remplit un bol de céréales et coupa dedans sa dernière banane.

Il eut un sourire radieux quand elle lui rapporta la seconde assiette.

— Vous m'honorez grandement, Mary.

Et tandis qu'il mangeait avec son raffinement habituel, elle ferma les yeux et laissa sa tête tomber en arrière contre le mur. Elle se fatiguait plus vite et plus facilement ces temps-ci. Et elle eut un accès de panique en se rappelant pourquoi. Seigneur, elle était terrifiée à l'idée de découvrir ce que les docteurs prévoyaient de lui faire après sa seconde série de tests.

Quand elle ouvrit les yeux, elle vit le visage de Rhage juste devant elle.

Et eut un brusque recul, se cognant la tête contre le mur.

— Je, ah... je ne vous ai même pas entendu bouger.

Ses massives épaules étaient courbées en avant sous le poids de son torse, et il se tenait accroupi, à quatre pattes, comme un animal prêt à bondir, avec un bras posé de chaque côté des jambes de Mary. De si près, il était immense. Et exhibait beaucoup de peau nue. Et puis, il sentait vraiment très bon, comme des épices sombres.

— Mary, j'aimerais vous remercier, si vous m'y autorisez.

— Comment ? croassa-t-elle.

Il inclina la tête et posa sa bouche sur la sienne. Elle eut un hoquet de surprise et sentit aussitôt la langue de Rhage plonger en elle, la caresser. Quand il recula un peu pour la regarder, il avait des yeux lumineux qui promettaient une extase sensuelle sans pareille. Et elle sentit sa moelle se liquéfier.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Ah... de rien.

— J'aimerais recommencer, Mary. Le voulez-vous ?

— Un simple merci suffirait, vous savez. Vraiment, je—

Sa bouche lui coupa la parole, et sa langue revint, envahissante, enivrante. À nouveau, Mary sentit la chaleur monter en elle. Elle abandonna toute résistance et se laissa aller au désir qui la martelait, faisait vibrer son corps, pointer ses seins et s'inonder son ventre. Mon Dieu, ça faisait si longtemps. Et jamais elle n'avait rien ressenti de tel.

Rhage poussa un véritable grondement, comme s'il devinait son excitation. Et elle sentit sa langue quitter sa bouche tandis qu'il lui prenait la lèvre inférieure entre ses—

Canines. C'étaient bien avec ses longues canines qu'il la mordillait.

Une bouffée de peur se mêla à son excitation, et curieusement l'attisa, ajoutant un brin de danger à une sensation déjà si violente. Elle posa la main sur le bras de Rhage. Qui était si dur, si puissant. Son corps serait si lourd sur le sien.

— J'aimerais me coucher avec vous, dit-il. L'accepteriez-vous ?

Mary ferma les yeux, et imagina ce baiser se poursuivre jusqu'à ce qu'ils soient tous les deux nus. Il y avait des années qu'elle n'avait pas connu d'homme,... c'était avant sa maladie. Et son corps avait énormément changé depuis. Elle ne comprenait pas qu'il puisse la désirer. Les amis ne couchaient pas ensemble. Du moins à ce qu'elle en savait.

Elle secoua la tête.

— Je ne suis pas sûre—

Rhage se remit à l'embrasser.

— Je veux juste m'étendre à vos côtés, d'accord ?

Oh, il avait parlé au sens *littéral*... bien sûr. Et lorsqu'elle l'examina, elle ne put que noter les différences entre eux deux. Elle avait le souffle court. Lui était calme. Elle avait l'esprit en déroute. Lui était parfaitement attentif.

Elle était brûlante de désir. Et lui... pas.

Tout à coup, Rhage recula et se rappuya contre le mur, tirant sur ses genoux la couverture posée sur le dos du canapé. Elle se demanda un bref instant si c'était pour dissimuler une érection.

C'est ça, tu rêves ou quoi ? Il devait juste avoir froid parce qu'il était à moitié nu.

— Vous vous êtes brusquement rappelé ce que j'étais, pas vrai ? dit-il.

— Pardon ?

— C'est ça qui vous a arrêtée ?

Elle se souvint de la sensation de ses canines sur sa lèvre. Non, qu'il soit un vampire avait plutôt eu tendance à l'exciter.

— Non, répondit-elle.

— Alors pourquoi vous êtes-vous soudain refermée comme ça ? (Il plonge son regard en elle.) Mary, dites-moi ce qui se passe ?

Il semblait réellement perplexe, et elle trouvait ça gonflé. La pensait-il réduite à accepter sa charité en guise de sexualité ?

— Écoutez, Rhage, je vous trouve très sympa d'accepter d'aller aussi loin au nom de l'amitié, mais je n'ai pas besoin qu'on me prenne en pitié, d'accord ?

— Vous aimiez ce que je faisais, je l'ai senti. Je le sens encore d'ailleurs.

— Mais zut à la fin, ça vous amuse de me rendre ridicule ? Parce que je vais vous dire un truc, de mon côté, ce n'est pas drôle du tout d'être la seule à m'exciter avec un mec qui à l'air aussi intéressé par moi que par un journal politique. C'est... c'est nul, voilà, et je ne veux plus en parler.

Le néon lumineux de son regard s'étrécit soudain.

— Vous pensez que je n'ai pas envie de vous ?

— Oh, désolée si j'ai raté ce qui se passait de votre côté. C'est vrai que vous aviez l'air *si* passionné par mon contact.

Elle ne put croire la vitesse à laquelle il bougea. Un moment, il était assis dos contre le mur, et la seconde suivante, il l'avait renversée au sol. Il lui écarta les jambes de ses cuisses et se coucha sur elle. Pressant la dure masse de son érection tout contre son sexe.

Il emmêla sa main dans ses cheveux épars, lui tira la tête en arrière, la faisant s'arquer contre lui. Et il approcha sa bouche de son oreille.

— Tu sens ça, Mary ? (Il se frotta contre elle, la faisant flamber de désir.) Tu me sens ? Et ça veut dire quoi, à ton avis ?

Elle avait du mal à respirer. Et elle était complètement trempée, prête à le laisser plonger en elle, profondément.

— Dis-moi ce que ça veut dire, insista-t-il. (Et quand elle ne répondit pas, il lui suçait le cou jusqu'à ce qu'elle se torde, puis il lui mordilla le lobe de l'oreille. Une petite punition qui la fit gémir.) Je veux t'entendre me le dire. Pour que l'effet que tu me fais soit bien clair entre nous.

Il lui plaça une main sous les reins, la plaquant davantage, et son érection trouva soudain le bon endroit. Elle sentait la chaleur battre en lui malgré l'épaisseur de leurs vêtements.

— *Dis-le, Mary.* (Il se frotta plus fort, et elle gémit.)

— Tu me veux, bredouilla-t-elle.

— Ne l'oublie plus jamais, d'accord ?

Il lâcha ses cheveux et reprit sa bouche avec une sorte de désespoir. Et tandis qu'il s'appesantissait, elle sentit ses mains et son corps partout sur elle, sa langue dans sa bouche, son sexe contre son ventre. Sa chaleur, son odeur masculine, son énorme érection étaient les promesses d'une rencontre violente et pleine de passion.

Mais alors il s'écarta, roula sur lui-même, et retourna contre le mur. Et il était à nouveau sous contrôle. La respiration égale, le corps figé.

Elle s'agita faiblement, essayant de se rappeler comment ses bras et ses jambes étaient censés fonctionner.

— Je ne suis pas un homme, Mary, même si par moment, j'en ai l'air. Tu n'as pas idée de ce que j'aimerais te faire. Je voudrais mettre ma tête entre tes jambes, et te lécher jusqu'à ce que tu hurles mon nom. Et je voudrais te prendre comme un fou, et voir tes yeux changer de couleur sous le feu de la passion. Et jouir tout au fond de toi. Ensuite ? Je voudrais tout recommencer, et te prendre de toutes les façons imaginables et au-delà. Par derrière. Debout contre un mur. Ou assise sur mes genoux. Je voudrais te prendre jusqu'à ne plus pouvoir respirer.

» (Son regard était calme, le ton de sa voix d'une honnêteté brutale.) Mais je ne peux pas. Si je ne ressentais rien pour toi, ce serait différent. Ce serait plus facile. Il y a un problème dans mon corps, et demeurer parfaitement contrôlé est la seule façon que j'aie de pouvoir rester en ta compagnie. Sinon, je vais perdre la tête, et la dernière chose que je veux est te faire peur. Ou pire, te blesser.

Durant son discours, l'esprit de Mary avait été envahi par des visions torrides de tout ce qu'il décrivait, et son corps était à nouveau en feu. Il inspira longuement, et poussa un sourd grondement, comme s'il sentait son émoi et s'en délectait.

— Oh, Mary. Me laisserais-tu au moins te toucher ? Me laisserais-tu te mener au plaisir ?

Elle aurait voulu accepter, mais ce qu'il suggérait était difficile. Parce qu'il lui faudrait se déshabiller, exhiber son corps aux yeux de Rhage, même à la lueur d'une bougie. Il y avait des années que personne ne l'avait vue nue, sauf les médecins et les infirmières. Qui étaient les seuls à savoir ce que la maladie avait laissé d'elle en reculant. Elle ne put s'empêcher de penser à toutes les femmes magnifiques qu'il avait dû connaître.

— Je ne suis pas... comme celles dont tu as l'habitude, dit-elle doucement. Je ne suis pas... belle. (Il fronça les sourcils, mais elle secoua la tête.) Non, je sais ce que je dis.

Rhage s'approcha, bougeant ses épaules aussi souplement qu'un lion.

— Laisse-moi te montrer à quel point tu es belle à mes yeux. Doucement. Tendrement. Sans rien de brutal. Je serai parfaitement civilisé, je te le promets.

Il ouvrit la bouche et elle vit la pointe de ses canines. Puis ses lèvres furent sur elle et, bon sang, que c'était bon ! Comme une véritable drogue, une addiction. Avec un gémissement, elle lui entoura le cou de ses bras et plongea ses doigts dans ses cheveux blonds.

Lorsqu'il la recoucha sur le sol, elle se prépara à être écrasée sous son poids, mais il ne fit que s'allonger auprès d'elle, puis lui caressa les cheveux.

— Doucement, murmura-t-il. Tendrement.

Il l'embrassa encore, et attendit un long moment avant de glisser ses doigts sous son tee-shirt. Lorsqu'il commença à soulever le fin coton, elle tenta de se concentrer sur ce qu'il lui faisait avec sa bouche... pour ne pas penser à ce qu'il découvrait. Mais lorsqu'il fit passer le tee-shirt par dessus sa tête, elle sentit l'air froid sur sa poitrine nue et leva les mains pour se couvrir. Les yeux clos, elle espéra qu'il faisait assez sombre pour qu'il ne la distingue pas bien.

Un doigt léger se posa à la base de cou, là où se voyait la cicatrice de sa trachéotomie. Puis la caresse effleura sa poitrine, là où les cathéters l'avaient marquée. Et Rhage alla ensuite jusqu'à sa taille, à la limite de son pyjama, pour toucher la zone cicatricielle laissée par la greffe osseuse sur sa hanche.

Elle ne put en supporter davantage, se rassit et chercha à récupérer son tee-shirt pour se couvrir.

— Oh, non, Mary. Tu ne m'arrêteras pas. (Il lui attrapa les doigts et se mit à les embrasser. Puis il lui enleva le tee-shirt des mains.) Pourquoi ne veux-tu pas que je te regarde ?

Elle détourna la tête lorsqu'il se pencha sur elle. Et savait que sa poitrine montait et descendait au rythme de sa respiration... juste sous le regard de Rhage. Qui se mit à embrasser chacune des cicatrices, l'une après l'autre.

Malgré elle, elle frissonna violemment sous la sensation. Son corps avait été empoisonné, par la maladie, par les traitements. Il en était resté plein de trous et de marques hideuses. Définitivement stérile. Et voilà que cet homme splendide lui rendait hommage comme s'il était digne d'une telle révérence.

Quand il releva les yeux pour lui sourire, elle se mit à pleurer. De gros sanglots qui la secouaient tout entière, lui déchiraient la poitrine et compressaient ses côtes. Elle se couvrit le visage à deux mains, souhaitant avoir la force de se relever pour aller se cacher dans une autre pièce.

Tout le temps où elle pleura, Rhage la serra contre lui, la câlinant, lui frottant le dos de bas en haut. Elle n'eut aucune idée du temps qu'il lui fallut pour se calmer, mais peu à peu la crise s'apaisa, et elle prit conscience qu'il lui parlait. Des sonorités complètement étrangères, des mots indéchiffrables, mais le ton de sa voix... était adorable. Et cette gentillesse était une tentation à laquelle elle devait résister.

Elle ne pouvait pas baisser sa garde et accepter un réconfort. Sa vie dépendait de sa force d'âme, et elle venait déjà de céder aux pleurs. La pente était glissante. Si elle s'effondrait, elle en aurait pour des jours. Et la seule chose qui lui avait permis de s'en tirer la première fois, était cette armature d'acier qu'elle avait forgée au fond d'elle-même. Si elle perdait ça, elle ne pourrait pas lutter contre le retour de sa maladie.

Mary s'essuya les yeux. *Plus jamais*, se dit-elle. Elle ne voulait plus s'effondrer ainsi devant lui. Elle se racla la gorge, et esquissa un sourire

— Alors. Comme rabat-joie, c'était plutôt réussi, non ?

Il répondit quelque chose dans sa langue étrangère, mais quand elle secoua la tête, il passa à l'anglais :

— Tu peux pleurer autant que tu veux.

— Je ne veux plus pleurer, dit-elle, les yeux fixés sur la poitrine nue de Rhage.

Non, ce qu'elle voulait vraiment— là, maintenant— c'était coucher avec lui. Sa crise étant passée, son corps répondait à nouveau à la tentation qu'il représentait, et vu qu'il avait déjà vu le pire de ses cicatrices sans être traumatisé, elle se sentait plus détendue.

— Tu as encore envie de m'embrasser après tout ça ? demanda-t-elle.

— Oui.

Sans se donner le temps de réfléchir, elle l'agrippa par les épaules et le tira vers elle. Il sembla hésiter un moment, surpris sans doute de sa résolution, puis il l'embrassa à pleine bouche. Longuement et profondément. Comme s'il avait compris qu'elle en avait besoin. Et elle se retrouva bientôt nue, son pyjama enlevé, sa culotte aussi.

Il la caressa de la tête aux cuisses, et elle remuait contre lui, le corps ondulant, follement désireuse de sentir la peau de Rhage frotter contre ses seins. Le souple tissu de son pantalon était doux contre son ventre et sur ses jambes. Elle était affolée de désir, la tête en feu. Il lui mordilla le cou et les clavicules, puis descendit peu à peu. Elle releva la tête et le regarda quand il effleura de la

langue la crête dressée de son sein avant de le prendre dans sa bouche. Et en même temps, il glissa sa paume le long de la cuisse de Mary.

Lorsqu'il la toucha au plus secret d'elle-même, elle eut un brusque sursaut, et son souffle quitta bruyamment ses poumons.

Il poussa un grondement rauque devant sa réaction, elle sentit sa poitrine en vibrer.

— O, Mary, ma douce, tu es comme je l'imaginai. Soyeuse... trempée. (Il avait la voix rauque, saccadée, ce qui indiquait la difficulté qu'il avait à maintenir son contrôle.) Ouvre les jambes. Encore. Voilà, Mary, oui. Tu es... parfaite.

Il glissa un doigt en elle, puis deux.

Ça faisait bien longtemps, mais le corps de Mary se souvenait du mode d'emploi, et de la conclusion en vue. Haletante, elle plongea ses ongles dans les épaules de Rhage et le regarda lécher ses seins en même temps qu'il caressait son sexe, le pouce placé juste au bon endroit. Dans un éclair de lumière vive, elle explosa soudain d'un orgasme puissant... qui l'envoya quelque part dans un néant cosmique où plus rien n'existait que les pulsations de son plaisir.

Quand elle revint sur terre, les yeux de Rhage étaient graves sous leurs paupières lourdes. Avec ce visage tendu, il était soudain un parfait étranger, lointain et glacé.

Elle chercha à récupérer la couverture pour s'en couvrir, pensant que son tee-shirt ne suffirait pas. Et ce mouvement lui fit prendre conscience que les doigts de Rhage étaient encore en elle.

— Tu es si belle, dit-il d'une voix rauque.

Le qualificatif immérité la rendit encore plus mal à l'aise.

— laisse-moi me relever.

— Mary—

— C'est trop gênant.

Elle se tortilla, ce qui rendit encore plus évidente la présence de Rhage en elle.

— Mary, regarde-moi.

Elle lui jeta un regard furieux et exaspéré.

D'un mouvement lent et délibéré, il enleva sa main d'entre les jambes de Mary et porta à sa bouche ses deux doigts trempés pour les sucer. Il poussa un gémissement d'extase au parfum de sa passion. Et lorsqu'il déglutit, il ferma tout à coup ses yeux luminescents.

— Tu es incroyablement belle, répéta-t-il.

Elle en était restée le souffle coupé. Puis elle poussa un cri quand il descendit le long de son corps, posa les mains sur ses cuisses et les écarta. Elle essaya de se raidir.

— Ne m'en empêche pas, Mary. (Il embrassa non nombril, puis ses hanches, et l'ouvrit davantage.) J'ai besoin de te goûter encore. Je veux avoir ton parfum tout au fond de ma gorge.

— Rhage je— *Oh, mon Dieu.*

Il avait plongé sa langue en elle, une caresse brûlante et délicieuse qui chamboula son processus mental. Il releva la tête et la regarda. Puis se remit à l'œuvre.

— Tu me tues, dit-il tandis que son souffle la chatouillait intolérablement.

Puis il se frotta contre elle, et sa barbe irrita sa peau hypersensible de façon délicieuse. Elle referma les yeux, avec le sentiment très net de se dissoudre.

Rhage la mordilla, prit dans sa bouche sa chair palpitante, la suçà, l'embrassa, la caressa de la langue et des lèvres. Lorsqu'elle se tendit en arc de cercle, une main de Rhage vint par en-dessous lui soutenir les reins tandis que l'autre appuyait sur son ventre. Il la maintint en place, empêchant son corps tressautant d'échapper à sa bouche impitoyable.

— Regarde-moi, Mary. Regarde ce que je te fais.

Elle obéit, et eut un aperçu de sa langue rose qui la parcourait toute entière— vision qui suffit à la faire basculer. Et il la caressait encore, accompagnant ses spasmes et ses cris étranglés. Il semblait n'y avoir aucune limite à son attention... ou à sa technique.

Elle finit par tendre la main vers lui, ayant besoin de sentir son sexe en elle. Il lui résista sans difficulté, puis fit quelque chose de pernicieux avec ses canines. Et elle explosa encore, avec Rhage toujours entre ses jambes, ses yeux brillants fixés sur elle.

Quand ce fut fini, elle murmura son nom d'une voix enrouée. Mais d'un mouvement souple, il se mit soudain debout et s'écarta. Et elle poussa un cri d'étonnement en voyant son dos.

Il y avait là un magnifique tatouage étalé sur toute la surface. Le dessin représentait une sorte de dragon, une créature terrifiante avec une queue et quatre membres ornés de griffes acérées, un corps puissant et sinueux. Lovée de travers, la bête avait des yeux d'un blanc laiteux et presque vivants. Lorsque Rhage se mit à déambuler dans la pièce, le tatouage bougea en suivant les ondulations des muscles sous la peau— comme s'il s'ébrouait, se réveillait.

Comme s'il voulait s'échapper.

Mary eut un frisson et resserra la couverture autour d'elle. Lorsqu'elle releva les yeux, Rhage quittait la pièce au pas de course.

Et le tatouage la regardait encore.

Chapitre 23

Rhage marcha à travers le salon, essayant de discipliner la vibration qu'il le secouait. Ça avait déjà été dur de garder son corps sous contrôle avant qu'il ne pose les lèvres sur Mary. Mais avec son parfum dans la bouche, toute sa colonne vertébrale était en feu, et le bourdonnement résonnait dans chacun de ses muscles. Et puis sa peau était devenue hypersensible, avec une sorte de démangeaison si forte qu'il aurait aimé utiliser du papier de verre pour se gratter. Il se frotta le bras, et remarqua que ses mains tremblaient incoerciblement.

Seigneur, il fallait qu'il sorte de cette pièce envahie de l'odeur sensuelle de Mary. Il fallait qu'il s'éloigne d'elle. Et de la tentation de la prendre, là, tout de suite. Il savait qu'elle le laisserait faire.

— Mary, je vais devoir m'isoler un moment. (Il jeta un coup d'œil vers la salle de bain.) Je serai juste là. Si vous voyez quelqu'un approcher, ou si vous entendez quoi que ce soit d'anormal, je sortirai immédiatement. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il ne la regarda pas en refermant la porte sur lui.

Dans le miroir au-dessus du lavabo, il vit ses pupilles blanches luire dans l'obscurité. Il ne pouvait pas se transformer ici et maintenant. Si la bête sortait...

La terreur qu'il éprouva soudain pour la vie de Mary envoya en lui une décharge qui accentua encore sa nervosité et aggrava son état.

Merde. Que pouvait-il faire ? Et pourquoi ça lui arrivait maintenant ? Pourquoi—

Arrête. Arrête de penser. Arrête de paniquer. Mets en veilleuse ton moteur interne. Tu pourras ensuite t'inquiéter autant que tu voudras.

Il rabaissa le siège des toilettes et s'y assit, posant les mains sur ses genoux. Il força ses muscles à se détendre, puis se concentra sur sa respiration. Inspirant par le nez, exhalant par la bouche.

Le monde recula peu à peu, jusqu'à ce que les sons, les odeurs et les images s'anéantissent et qu'il n'entende plus que le son régulier de l'air qui entrait et sortait de ses poumons.

Juste sa respiration.

Juste sa respiration.

Juste...

Une fois calmé, il rouvrit les yeux et regarda ses mains. Qui ne tremblaient plus. Et un rapide coup d'œil dans le miroir montra que ses pupilles avaient repris leur couleur noire habituelle. Il s'accouda au lavabo, la tête appuyée sur ses bras.

Depuis le jour de sa malédiction, le sexe avait été un outil efficace pour gérer la bête. En prenant une femelle, il s'excitait juste assez pour obtenir un soulagement temporaire, mais pas au point de devenir dangereux. Jamais.

Avec Mary, c'était différent. Et il ne pensait pas pouvoir se contrôler assez pour la prendre— encore moins s'abandonner au plaisir auprès d'elle. Avec cette foutue vibration qu'elle provoquait en lui, sa sexualité devenait un champ de mines. Il inspira longuement. Le seul point positif était que la reprise en main avait été assez rapide. Une fois éloigné d'elle, son système nerveux se remettait à fonctionner normalement.

Grâce au ciel.

Rhage utilisa les toilettes, puis se lava les mains et la figure avant de se sécher soigneusement. Quand il ouvrit la porte, il se crispa un peu, craignant que la sensation ne revienne dès qu'il reverrait Mary.

Ce fut le cas.

Elle était assise sur le canapé, vêtue d'un pantalon souple et d'une veste polaire. La lueur de la bougie accentuait l'inquiétude inscrite sur son visage.

— Hey, dit-il.

— Comment vas-tu ?

— Ça va. (Il se frotta les joues.) Désolé pour mon absence momentanée.

Elle écarquilla les yeux.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Il est presque 18 heures, Rhage. Tu es resté enfermé là-dedans toute la journée.

Rhage se mit à jurer. Merde, tu parles d'une *rapide* reprise en main.

— Je n'ai pas réalisé que j'étais parti aussi longtemps.

— Je... ah, j'ai essayé de te parler une fois ou deux. Je m'inquiétais terriblement... et puis quelqu'un t'a appelé. Roth ?

— Kohler ?

— C'est ça. Ton téléphone n'arrêtait pas de sonner, alors j'ai fini par répondre. (Elle baissa les yeux.) Tu es sûr que ça va ?

— Maintenant, oui.

Elle inspira longuement puis expira, mais ça n'aida en rien la crispation de ses épaules.

— Mary, je... (Que pouvait-il lui dire qui ne rende pas les choses encore plus difficiles ?)

— C'est bon. Je ne comprends pas ce qui c'est passé, mais c'est bon.

Il s'approcha du canapé pour s'asseoir à côté d'elle.

— Écoute, Mary, je veux que tu viennes avec moi ce soir. Je veux t'emmener quelque part où tu seras en sécurité. Les *lessers*— ces gens qui nous ont attaqués dans le parc— ils vont probablement te chercher, et c'est ici qu'ils regarderont en premier. Tu vas devenir leur cible parce qu'ils t'ont vue avec moi.

— Où irions-nous ?

— Là où j'habite. (Du moins si Kohler les acceptait.) C'est trop dangereux pour toi de rester ici, parce que si les égorgeurs sont à ta poursuite, ils ne vont pas tarder— Ça peut vouloir dire cette nuit-même. Viens passer quelques jours avec moi jusqu'à ce que je trouve comment arranger ça.

Pour le moment, il ne voyait aucune solution possible à long terme, mais il finirait bien par avoir une idée. Elle était sous sa responsabilité depuis qu'il l'avait mêlée à leur guerre, et il n'allait pas la laisser tomber.

— Fais-moi confiance. Juste pour quelques jours.

Mary prépara un sac de voyage, pensant qu'elle était sans doute folle. De partir ainsi, Dieu sait où. Avec un vampire.

Mais elle avait confiance en Rhage. Il était trop honnête pour mentir et trop intelligent pour sous-estimer la menace. Quant à elle, son prochain rendez-vous médical avec les spécialistes n'était pas avant mercredi après-midi. Elle s'était libérée toute la semaine au cabinet. Et Rhonda l'avait renvoyée de la hotline. Aussi, elle ne manquerait rien.

Quand elle redescendit au salon, Rhage se tourna vers elle, et lui prit son sac des mains. Elle examina de plus près la veste noire qu'il portait et remarqua les poches gonflées— détail auquel elle n'avait pas prêté attention jusque-là.

— Tu es armé ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

— Avec quoi ? (Quand il ne fit que la regarder, elle leva les yeux au ciel.) Tu as raison. Il vaut sans doute mieux que je n'en sache rien. On peut y aller.

Ils s'engagèrent en silence sur la Route 22, entre la campagne profonde et les derniers faubourgs de Caldwell. C'était une région vallonnée, couverte de bois touffus dont les arbres bordaient la route. Il n'y avait aucun éclairage public. Ils croisèrent quelque rares voitures et de nombreux cerfs.

Au bout d'une vingtaine de minutes, Rhage tourna sur un chemin de traverse qui leur fit monter une pente assez raide. Elle regarda dans l'éclairage des phares, mais ne put discerner où ils étaient. Curieusement, il n'y avait aucun signe distinctif, ni du côté des bois, ni sur la route. En fait, le terrain semblait même flou, une impression qu'elle ne pouvait expliquer mais qui devint si forte qu'elle se frotta les yeux

Et soudain une porte blindée apparut devant eux, comme surgie du néant.

Mary fit un bond sur son siège, tandis que Rhage levait une télécommande. La lourde porte glissa de côté, leur ouvrant juste assez d'espace pour se faufiler au travers. Il y avait une autre porte juste après. Cette fois, il ouvrit sa vitre et tapa un code sur un interphone. Quand une voix agréable le salua, Rhage leva la tête et présenta son visage à une caméra sur la gauche.

La seconde porte s'ouvrit à son tour, et Rhage accéléra le long d'une montée. Juste après un tournant, un énorme mur de pierre apparut, avec autant de soudaineté que la première porte. Après être passés sous une voute, puis à travers deux autres portes, et ils arrivèrent enfin dans une cour intérieure, ornée d'une fontaine en son centre.

Sur la droite, il y avait une énorme bâtisse en pierre de quatre niveaux, du genre à figurer dans un film d'horreur : Sombre, d'aspect sinistre, avec de nombreux recoins peu rassurants. De l'autre côté, se trouvait une petite maison de plain-pied, du même aspect rébarbatif.

Six voitures, toutes somptueuses et d'origine européenne, étaient alignées dans la cour. Rhage gara sa GTO entre un 4x4 Escalade et une Mercedes.

Mary sortit et renversa le cou pour examiner le manoir. Elle avait eu la sensation d'être épiée, et c'était le cas. Depuis le toit, des gargouilles lui renvoyèrent un regard de pierre. Elles étaient entourées de caméras de surveillance.

Rhage approcha d'elle, portant son sac en bandoulière. Il avait la bouche dure et le regard intense.

— Je m'occuperai de toi, tu le sais, non ? (Lorsqu'elle hocha la tête, il lui sourit.) Je veux juste que tu restes près de moi. Surtout ne t'éloigne pas, d'accord ? Ça va aller. Mais tu restes collée à moi— quoi qu'il arrive.

Un ordre qui n'était pas du tout rassurant, pensa-t-elle. Ça ne devait pas si bien, en fait.

Ils avancèrent vers de lourdes portes anciennes en bronze, dont il ouvrit un battant. Il la fit entrer dans une sorte de sas sans fenêtres, et le grand panneau claqua derrière eux avec un bruit sourd qui résonna jusque dans ses semelles.

Juste en face, se trouvaient d'autres portes, celles-ci en bois sculpté, orné de symboles inconnus. Rhage tapa un code sur un clavier, et il y eut le claquement d'un verrou qui se libérait. Il la prit fermement par la main, et entra avec elle dans un immense hall.

Mary eut une exclamation. C'était... *splendide* !

Le hall était un arc-en-ciel de couleurs, aussi inattendu qu'un jardin d'éden au fond d'une caverne. Des hautes colonnes en malachite alternaient avec d'autres en marbre bordeaux, le sol représentait une mosaïque multicolore. Les murs d'un jaune soutenu étaient ornés de miroirs lourdement enluminés et d'appliques à girandoles de cristal. Le plafond, deux niveaux plus haut, était une véritable œuvre d'art doré à la feuille, avec des scènes dépeignant des héros et leurs destriers, entourés d'angelots. Au milieu de cette splendeur se trouvait un escalier à double volée qui montait jusqu'à une galerie faisant tout le tour du premier étage.

C'était le décor digne du palais d'un tsar de Russie... mais les bruits qui résonnaient alentour ne correspondaient pas au raffinement et à l'élégance des lieux. D'une pièce sur la gauche, parvenait une musique assourdissante qui matraquait du rap pur et dur.

On entendait aussi de profondes voix d'hommes.

Dans une autre salle claquaient des boules de billard. Et quelqu'un beugla : « Joli coup, Cop. »

Un ballon de football arriva soudain dans le hall, poursuivi par un homme épais. Qui bondit et récupérait le truc quand un autre homme— encore plus grand, avec une étonnante crinière léonine— lui fonça dessus. Tous deux s'écrasèrent au sol dans un mélange de bras et de jambes, glissant jusque dans le mur.

— Je t'ai eu, Cop.

— Mais tu n'as pas encore récupéré mon ballon, vampire.

Des grognements, des rires et quelques obscénités croustillantes s'ensuivirent, tandis que les deux hommes se battaient pour le ballon, se bousculant mutuellement à coups d'épaules, ou s'asseyant carrément l'un sur l'autre. Deux autres hommes, encore plus énormes et vêtus de noir, arrivèrent au pas de course pour ajouter à la pagaille. Et derrière eux, un petit homme en habit apparut sur la droite, portant un bouquet de fleurs fraîches dans un vase en cristal. Sans perdre son sourire indulgent, le majordome contourna calmement la mêlée.

Puis tout se figea et le silence retomba... lorsqu'ils s'aperçurent de la présence de Mary.

Que Rhage fit passer derrière lui.

— Non mais quel con ! marmonna quelqu'un.

L'un des deux hommes en noir fonça droit sur Rhage comme un tank. Il avait des cheveux coupés courts à la militaire, et Mary eut le curieux sentiment de l'avoir déjà vu auparavant.

— Mais bordel, qu'est-ce que tu fous ?

Rhage laissa tomber le sac, et assumait une position agressive, les bras en avant.

— Où est Kohler ?

— Je t'ai posé une question, aboya l'autre. Pourquoi l'as-tu amenée ici ?

— Je dois parler à Kohler.

— Je t'avais dit de te débarrasser d'elle. Tu veux qu'on s'en occupe pour toi ?

Rhage rendit agression pour agression.

— Fais attention, Tohr. Ne me force pas à te faire mal.

Mary regarda derrière elle. La porte était encore ouverte. Et attendre dans la voiture pendant que Rhage réglait son problème paraissait soudain une bonne idée. Elle préférait oublier son ordre de rester collée à lui.

Les yeux fixés sur le dos de Rhage, Mary recula, du moins jusqu'à ce qu'elle heurte quelque chose de dur. Elle pivota pour voir de quoi il s'agissait. Releva les yeux. Et en perdit la voix.

Ce qui lui bloquait le passage était un homme terrifiant au visage balafré, au regard noir et létal. Il exsudait une aura de colère glacée. Avant même qu'elle puisse bouger, il lui attrapa le bras et l'écarta de la porte.

— Ne pense même pas à te barrer. (Tout en l'examinant de bas en haut, il exhiba de longues canines de fauve.) Marrant, tu n'es pas du tout son genre. Mais vu que tu crèves de trouille, peut-être seras-tu le mien ?

Mary poussa un hurlement.

Tout le monde se retourna. Rhage plongea vers elle et l'arracha à l'homme qui la retenait pour la serrer contre sa poitrine. Et il parla d'une voix furieuse, dans un langage qu'elle ne comprenait pas.

Le balafré plissa les yeux, l'air mauvais.

— Quoi, Hollywood ? Si tu ramènes un casse-croûte à la maison, c'est pour partager ou tu vas la jouer perso, comme d'habitude ?

Rhage faillit sauter sur l'autre mec quand une voix de femme intervint :

— Oh, les garçons, du calme ! Vous lui fichez la trouille.

Serrée contre Rhage, Mary jeta un œil de côté, et vit qu'une femme descendait les escaliers. Qui semblait parfaitement normale, avec de longs cheveux, un jeans, et un col roulé blanc. Elle portait dans les bras un chat noir qui ronronnait comme une machine à coudre. Et lorsqu'elle traversa la masse agglutinée des hommes, ils s'écartèrent tous de son passage.

— Rhage, je suis bien contente que tu sois revenu sain et sauf à la maison. Et Kohler ne devrait pas tarder à descendre. (Elle indiqua du doigt la pièce d'où les hommes étaient sortis.) Vous-autres, retournez là-dedans. Allez ! Et si vous voulez jouer, faites un billard. Le dîner sera servi dans une demi-heure. Butch, tu me ranges ce ballon, d'accord ?

Elle les expédia facilement, comme s'ils n'étaient pas tous d'énormes brutes dangereuses. Et le seul qui resta fut celui à la coupe militaire. Il était plus calme à présent.

— Il y aura des répercussions, mon Frère, dit-il en regardant Rhage.

Le visage de Rhage se durcit, et il s'exprima à nouveau dans son langage inconnu.

La femme brune s'approcha de Mary, tout en continuant à caresser son chat.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle. Tout va s'arranger. Je suis Beth au fait, et voici Boo.

Mary prit une grande inspiration, faisant instinctivement confiance à la seule femme qu'elle découvrait dans cette jungle de testostérone.

— Mary. Mary Luce.

Beth lui tendit la main. Et sourit. La pointe de ses canines apparut.

Un vampire. Mary sentit le sol sous ses pieds perdre de sa stabilité.

— Elle fait un malaise, cria Beth en se jetant en avant. *Rhage !*

Des bras fort vinrent soutenir Mary à la taille lorsque ses genoux cédèrent sous elle. Et la dernière chose qu'elle entendit avant de perdre conscience fut : « Je la monte dans ma chambre. »

Peu après, Rhage étendit Mary sur son lit, et alluma une lampe de chevet. Avait-il commis une épouvantable erreur en la ramenant au manoir ?

Quand elle s'agita et rouvrit les yeux, il lui dit :

— Tu ne risques rien ici.

— C'est ça.

— Et si je te dis que je vais faire en sorte que tu ne risques rien, ça te va ?

— Oui. Là, je te crois. (Elle esquissa un sourire.) Je suis désolée d’avoir été aussi bête. Je n’ai pas l’habitude de tomber dans les pommes, tu sais.

— C’est bien compréhensible. Écoute, je dois parler à mes Frères. Referme bien la porte derrière moi, d’accord ? Et je suis le seul à avoir la clé, aussi tu ne risques rien ici.

— Ces mecs n’avaient pas très contents de me voir.

— C’est leur problème.

Il lui écarta les cheveux en arrière, les passant doucement derrière ses oreilles. Il aurait voulu l’embrasser, mais il se releva.

Elle était à l’endroit où il voulait la voir : Dans son grand lit, nichée dans la montagne des oreillers qu’il aimait avoir autour de lui pour dormir. Il voulait la garder là demain et après-demain et...

Non, ce n’était pas une erreur, pensa-t-il. Elle était à sa vraie place.

— Rhage, pourquoi fais-tu ça pour moi ? Tu ne me dois rien, tu sais, et tu me connais à peine.

Parce que tu es à moi, pensa-t-il. Il garda pour lui cette vérité profonde, et se pencha pour lui caresser la joue du doigt.

— Je n’en ai pas pour longtemps.

— Rhage—

— Laisse-moi m’occuper de tout. Et surtout ne t’inquiète pas.

Il referma la porte derrière lui et la verrouilla avant de retourner dans le couloir. Tous les autres Frères l’attendaient en haut des escaliers, Kohler au premier rang. Le roi avait l’air sombre, ses yeux noirs cachés derrière d’épaisses lunettes.

— Où veux-tu faire ça ? demanda Rhage.

— Dans mon bureau.

Lorsqu’ils furent tous entrés dans la pièce si solennelle, Kohler alla jusqu’à son bureau où il prit place. Tohr le suivit et se tint derrière lui, à sa droite. Fhurie et Z s’adossèrent au mur tapissé de soie. Viscs s’installa dans un large fauteuil à oreillette, près de la cheminée, et alluma un roulé.

Kohler secoua la tête.

— Rhage, tu es dans une sacrée merde cette fois. Tu as violé un ordre formel. Deux fois. Et tu nous ramènes cette humaine ici, dans cette maison, alors que tu sais parfaitement qu’il est interdit—

— Elle est en danger—

Le roi écrasa son poing sur le bureau, faisant voltiger le meuble en l’air.

— Je te conseille fortement de ne pas m’interrompre.

Rhage serra les molaires, grinçant si fort qu'il en eut mal. Et il dut faire un effort pour énoncer les mots qui lui venaient d'ordinaire si aisément :

— Je ne voulais pas t'offenser, monseigneur.

— Comme je le disais, tu as désobéi à Tohr, et aggravé ton cas en amenant ici une humaine. Mais bordel, à quoi tu penses ? Tu n'es pas complètement idiot malgré ton comportement actuel. Merde. Elle vient d'un autre monde, et elle représente un risque inacceptable pour nous. Et tu sais que les mémoires trop ancrées sont difficiles à éradiquer sans laisser un traumatisme permanent. Elle peut déjà représenter un risque inacceptable.

Rhage sentit le grondement monter dans sa poitrine, et réussit à peine à le restreindre. Mais l'odeur de sa colère traversa néanmoins la pièce, et tous en furent conscients.

— Elle ne sera pas mise à mort à cause de moi !

— Ce ne n'est plus de ton ressort. En l'amenant ici, tu l'as placée sous ma juridiction.

Cette fois, Rhage montra les dents.

— Dans ce cas, je m'en vais, et je l'emmène avec moi.

Les sourcils de Kohler apparurent au-dessus de ses lunettes.

— L'heure n'est pas aux menaces, mon Frère.

— Aux *menaces* ? Je suis foutrement sérieux. (Il essaya de se calmer en se frottant le visage, et respira profondément.) Écoute, la nuit passée, dans le parc, nous sommes tombés sur plusieurs *lessers*. Elle a été attaquée, et j'ai dû laisser filer au moins un de nos agresseurs pour la sauver. Elle a perdu son sac dans l'affaire. Donc, si un des *lessers* a survécu, tu sais très bien qu'il a récupéré ce satané truc. Et même si je nettoie sa mémoire, sa maison n'est plus sûre, et je ne la laisserai jamais se faire embarquer par la Société. Si elle et moi ne pouvons pas rester ici, et si la seule façon de la garder saine et sauve est de partir avec elle, alors je le ferai. Sans hésiter.

Kohler fronça les sourcils.

— Tu réalises qu'en choisissant cette femelle, tu renonces à la Confrérie ?

Rhage poussa un long soupir. *Seigneur*. Il n'avait pas pensé que la situation irait jusque là. Mais apparemment, c'était le cas.

Incapable de rester en place, il avança jusqu'à l'une des fenêtres qui montaient du sol au plafond, et regarda à l'extérieur. Il vit la terrasse, les jardins, la piscine et l'immense étendue des pelouses au-delà. Mais ce n'est pas le paysage bien entretenu qui retenait son attention, c'était la sécurité qu'offrait le manoir.

Il y avait des lumières extérieures qui sécurisaient tout le périmètre. Des caméras montées dans les arbres qui enregistraient le moindre mouvement. Des capteurs qui vérifiaient chaque feuille qui tombait. Et si quelqu'un essayait d'escalader le mur, il aurait la mauvaise surprise de découvrir que 240 volts de courant l'attendaient au sommet. De quoi lui assurer un repos définitif

C'était cet environnement qu'il avait voulu procurer à Mary. Et rien d'autre.

— Elle n'est pas n'importe quelle femelle à mes yeux, marmonna-t-il. Je la prendrais comme *shellane* si je pouvais.

Quelqu'un poussa un juron, et il entendit plusieurs grognements dans son dos.

— Tu ne la connais même pas, signala Tohr. Et c'est une *humaine*.

— Et alors ?

La voix de Kohler était basse et insistante :

— Rhage, ne laisse pas tomber la Confrérie sur un coup de tête. Nous avons besoin de toi. La race a besoin de toi.

— Alors, il faut aussi qu'elle reste là, pas vrai ? (Et quand Kohler marmonna une obscénité, Rhage se tourna vers lui :) Si Beth était en danger, tu laisserais vraiment quelque chose se mettre entre elle et toi ? Même la Confrérie ?

Le roi se leva de sa chaise et fit le tour de son bureau à toute allure. Et ne s'arrêta que quand il se retrouva nez à nez avec l'autre vampire.

— Beth n'a rien à voir avec les choix que tu as faits, ni avec la situation dans laquelle tu nous as tous fourrés. Les contacts avec les humains doivent être limités au minimum, et uniquement sur leur territoire, et tu le sais. Et personne n'a le droit de vivre dans cette maison, personne sauf les Frères et leurs *shellanes*, du moins s'ils en ont.

— Et Butch ?

— C'est la seule et unique exception. Et je ne l'ai autorisé à venir que parce que V a rêvé de lui.

— De toute façon, Mary ne restera pas longtemps ici.

— Et comment le sais-tu ? Tu t'imagines que la Société va laisser tomber ? Tu penses que les humains vont soudain tolérer les autres races ? Tu rêves ou quoi ?

La voix de Rhage se fit rauque, mais il ne baissa pas les yeux.

— Elle est malade, Kohler. Un cancer. Et elle est mourante. Si je veux prendre soin d'elle... ce n'est pas uniquement à cause des *lessers*.

Il y eut un long silence.

— Merde, tu t'es déjà dédié. (Kohler passa la main dans ses longs cheveux.) Pour l'amour de Dieu... Tu viens juste de la rencontrer, mon Frère.

— Et combien de temps t'a-t-il fallu pour marquer Beth comme tienne ? Vingt-quatre heures ? Non, tu as peut-être attendu deux jours. Oui, je dois avouer que tu as vraiment pris ton temps.

Kohler émit un rire bref.

— Tu vas revenir sans arrêt à ma *shellane*, pas vrai ?

— Écoute, monseigneur, pour moi Mary est... différente. Je ne vais pas te dire que je comprends pourquoi. Tout ce que je sais, c'est qu'elle provoque en moi un appel que je ne peux ignorer... Merde, que je ne *veux pas* ignorer. Et l'idée de la laisser à la merci de la Société n'est pas une option. Quand il s'agit d'elle, tous mes instincts protecteurs passent en hyper drive, et je ne peux y résister. Même pour la Confrérie.

Rhage se tut, et quelques minutes s'écoulèrent. Ou plus. Ou moins...

— Si je l'autorise à rester, dit enfin Kohler, c'est uniquement parce que tu la considères comme ta compagne, et seulement si elle peut fermer son clapet. Mais il reste le fait que tu as désobéi aux ordres de Tohr. Ce que je ne peux laisser passer. Je vais devoir te déférer à la Vierge Scribe.

Rhage en vacilla de soulagement.

— Très bien. J'accepterai son jugement, et les répercussions de mes actes.

— Alors qu'il en soit ainsi. (Kohler revint à son bureau où il s'assit.) Nous avons quelques autres problèmes en cours, mes Frères. Tohr, nous t'écoutons.

Tohrment avança :

— Mauvaises nouvelles, reçues d'une famille de civils. Qui signale la disparition d'un mâle, de dix ans après sa transition, la nuit passée, dans une ruelle au centre-ville. J'avais envoyé un message général à toute la communauté pour les avertir de prendre des précautions, et leur demander que la moindre disparition nous soit immédiatement reportée.

» Et puis, Butch est venu me voir avec une théorie intéressante. Le flic a une sacrée caboche sur ses épaules, et je voulais savoir si vous aviez une objection à ce qu'il nous aide. (Quand il n'y eut que des hochements de tête, Tohr regarda Rhage :) Maintenant, dis-nous ce qui s'est passé la nuit dernière dans le parc.

Une fois Rhage parti, et Mary attendit d'être assez en forme pour se relever, puis elle sortit du lit et vérifia la porte. Qui était solide et verrouillée, aussi se sentit-elle raisonnablement en sécurité. Elle vit un interrupteur sur la gauche, l'appuya et la chambre se trouva toute illuminée.

Bon sang de bois. On se serait cru au château de Windsor.

De lourds rideaux en brocard de soie étaient pendus devant les fenêtres, dans des tons rouge et or. Le lit, un meuble ancien du XVII^{ème} siècle anglais, avait un baldaquin de satin et de velours. Le sol était couvert de tapis d'Aubusson, les murs de peintures antiques—

Seigneur Dieu, cette « *Madone à l'Enfant* » était-elle bien un Rubens ?

Mais tout ne sortait pas d'une vente de chez Sotheby. L'écran plasma était résolument moderne, et l'équipement stéréo aurait pu animer un match de Super Bowl. Quant à l'ordinateur, la NASA devait avoir le même. Et sur le sol, traînait une Xbox. Elle parcourut les titres des livres en cuir rangés sur une étagère où plusieurs volumes étaient en langues étrangères. Elle se sentit fière et pleine d'admiration pour Rhage— du moins jusqu'à ce qu'elle tombe sur sa collection de DVD. *Quelle calamité !*

Une collection des *Austin Power*. Et tous les *Alien*... Et les *Dents de la mer*. Et aussi *Godzilla*. *Godzilla*, et encore *Godzilla*... jusqu'au bout de l'étagère. Elle se baissa et trouva les films d'horreur : *Vendredi 13*, *Halloween*, *Le cauchemar de la rue d'Elm*. Bon, au moins ces titres là n'avaient pas eu de suite. Mais il avait toute la série des *Evil Dead*. C'était à se demander comment il n'était pas devenu aveugle avec des trucs pareils.

Mary alla dans la salle de bain, alluma les lampes. Et vit un jacuzzi aussi vaste que son salon, posé sur un sol de marbre. *Sacré endroit pour se faire une beauté*, pensa-t-elle.

Elle entendit la porte s'ouvrir et fut soulagée d'entendre la voix de Rhage qui l'appelait.

— Je suis là, j'inspectais ta baignoire. (Elle retourna dans la chambre.) Que s'est-il passé ?

— Tout va bien.

Tu es sûr ? Voulut-elle demander parce qu'elle le sentait tendu et préoccupé. Mais alors, il disparut dans sa penderie.

— Tu peux rester ici, continua-t-il. Ne t'inquiète pas.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais.

— Rhage, que s'est-il passé ?

— Je dois sortir ce soir avec mes Frères. (Il ressortit de la penderie sans sa veste et l'emmena jusqu'à son lit où il la fit asseoir à côté de lui.) Les *doggens*— ce sont nos serviteurs— savent que tu es là. Ils sont incroyablement fidèles et serviables, et tu n'as rien à craindre d'eux. Fritz, qui dirige la maison,

t'apportera un plateau d'ici un moment. Si tu as besoin d'autre chose, demande-le-lui. Je reviendrai à l'aube.

— Et je vais rester tout ce temps enfermée ici ?

Il secoua la tête en se relevant.

— Tu es libre d'aller où tu veux dans la maison. Personne ne te dira rien. (Il sortit un morceau de papier d'une boîte en cuir et écrivit dessus.) Voici mon numéro de portable. Appelle-moi si tu as besoin de moi, et je serai de retour à l'instant.

— Tu as un transporteur spatio-temporel caché quelque part ?

Rhage la regarda... et disparut.

Ce n'est pas qu'il quitta simplement la pièce à toute allure, non— *Pfutt !* Volatilisé.

Mary fit un bond hors du lit en poussant un cri d'effroi, la main sur la bouche.

Et les bras de Rhage la retinrent par derrière.

— *À l'instant*, répéta-t-il.

Elle s'accrocha à ses poignets, les serrant fort pour être sûre qu'elle n'avait pas des hallucinations.

— C'est dingue, dit-elle d'une voix étranglée. Que peux-tu faire d'autre ?

— Allumer ou éteindre des lampes. (La chambre devint obscure.) Ou des chandelles. (Deux d'entre elles flambèrent sur la commode.) Et je suis plutôt doué avec les verrous et serrures.

Elle entendit tourner ceux de la porte. Puis s'ouvrir le placard avant de se refermer.

— Oh, dit-il encore, j'arrive aussi à faire un truc super avec ma langue et une queue de cerise.

Il lui planta un baiser dans le cou avant d'aller s'enfermer dans salle de bain. Peu après, la douche se mit à couler.

Elle était restée figée sur place, l'esprit en déroute. Son regard tomba sur la collection de DVD, et elle décida que c'était un moyen comme un autre d'échapper à la réalité. Surtout quand on avait eu une trop forte dose de bizarrerie, découvert trop de nouveautés, vécu trop de... tout.

Quand Rhage ressortit quelque temps après, rasé et sentant bon le savon, avec une serviette enroulée autour des hanches, il la trouva couchée sur le lit. Un *Austin Power* passait à la télé.

— Hey, c'est un classique, dit-il avec un sourire en fixant l'écran.

Elle oublia le film devant ces larges épaules à admirer, tous ces muscles, cette serviette qui lui moulait les reins. Et le tatouage— cette sinieuse et féroce créature aux yeux blancs.

— *Des jumeaux, Basil, ce sont des jumeaux*, cita Rhage avec une parfaite intonation et au moment exact de la réplique.

Il lui adressa un clin d'œil et disparut dans sa penderie.

Sans pouvoir s'en empêcher, elle le suivit et s'adossa à l'un des battants, essayant de prendre une pose nonchalante. Il était de dos et enfilait un pantalon de cuir noir (sans sous-vêtement !) Le tatouage remua tandis qu'il ajustait sa fermeture.

Elle poussa un soupir. *Quel homme— Euh, vampire. N'importe.*

Il lui jeta un coup d'œil.

— Tu vas bien ? (En fait, non... tout à coup, elle avait chaud partout.)
Mary ?

— Je vais très bien. (Elle baissa les yeux comme prise d'un intérêt soudain pour la série de chaussures qui s'alignait sur le sol.) Je vais faire une overdose de tes DVD jusqu'à en tomber dans le coma.

Lorsqu'il se pencha pour enfiler des chaussettes, elle caressa du regard sa peau lisse. Si douce. Si dorée. Si nue—

— Pour dormir, dit-il, tu prendras le lit, et je me mettrai par terre.

Mais non, elle le voulait avec elle dans ce grand lit, pensa-t-elle

— Ne sois pas idiot, Rhage. Nous sommes adultes. Et ton lit est assez grand pour dormir à six.

— Tu crois ? (Il hésita.) Très bien, je te promets de ne pas ronfler.

Et peux-tu aussi me promettre de mettre tes mains partout sur moi ?

Il enfila un tee-shirt noir à manches courtes et une paire de lourdes bottes de combats. Puis il s'arrêta devant un coffre-fort métallique encastré contre le mur du fond. Et la regarda.

— Mary, tu peux sortir un moment ? J'ai besoin d'une minute. D'accord ?

Elle rougit et se détourna.

— Désolée, je ne voulais pas être indiscreète—

Il lui prit la main.

— Ce n'est pas ça. Mais je ne crois pas que tu vas aimer ce que vas voir.

Comme si elle pouvait encore être choquée après tout ce qu'elle avait vécu aujourd'hui ?

— Vas-y, murmura-t-elle. Fais... ce que tu as à faire.

Rhage lui caressa le poignet du pouce tout en ouvrant son coffre. Puis il en sortit un harnais de cuir qu'il passa sur ses épaules et attacha sous ses pectoraux. Il mit ensuite une ceinture de cuir, comme celle des flics, avec un holster— mais sans rien dedans.

Il lui jeta un coup d'œil, puis sélectionna ses armes.

Deux longues dagues noires qu'il croisa sur sa poitrine, poignées vers le bas. Un revolver à l'éclat mat dont il vérifia le chargeur d'un geste sûr, avant de l'accrocher à ses hanches. Des étoiles ninja— comme celles utilisées dans les arts martiaux— deux gros chargeurs de munitions qu'il flanqua dans sa ceinture. Et un autre couteau, très mince, qu'il cacha quelque part sur lui.

Il prit sur un cintre un long manteau noir qu'il enfila sur tout ça, tâtant ses poches. Il sortit du coffre un autre revolver, le vérifia avant de le cacher dans les plis du manteau. Il mit d'autres étoiles ninja dans ses poches. Et encore un couteau.

Quand il lui fit face, elle recula, horrifiée.

— Mary, ne me regarde pas comme un étranger. C'est toujours moi là-dessous.

Mais elle ne s'arrêta pas avant d'atteindre le lit.

— Tu es un étranger, murmura-t-elle.

Le visage de Rhage se durcit, et sa voix se fit sèche.

— Je reviendrai avant l'aube.

Il la quitta sans un regard en arrière.

Mary ne sut pas combien de temps elle resta assise, les yeux dans le vide. Mais ensuite elle se décida, se pencha en avant, et prit le téléphone.

Chapitre 24

Bella ouvrit son four, jeta un œil sur son dîner, puis abandonna tout espoir.

Archi-foutu.

Elle prit une paire de maniques et sortit le pain de viande. Le pauvre truc avait débordé du plat. Le dessus était noir, avec des crevasses desséchées. C'était manifestement immangeable. L'avenir de ce truc serait dans le bâtiment. Encore quelques dizaines et Bella pourrait envisager de construire un mur autour de la terrasse.

En refermant la porte du four d'un coup de hanche, elle aurait juré que le truc hautement sophistiqué la regardait d'un air méprisant. D'ailleurs, l'animosité était réciproque. Quand son frère avait installé la ferme pour elle, il avait commandé le *nec plus ultra* des appareils ménagers, parce que c'était toujours ainsi que Rehvenge agissait. Et il n'avait aucunement tenu compte du fait qu'elle aurait préféré un décor plus intime en gardant à la ferme son aspect ancien et confortable. Elle n'avait pas davantage évité un plein chargement d'instruments électroniques destinés à la protéger— la condition formelle pour que son frère accepte qu'elle emménage seule. Et il avait transformé sa maison en un mausolée à l'épreuve du feu et des balles, aussi imprenable qu'une banque. *Ah, la joie d'avoir un frère autoritaire et intransigeant, avec une mentalité de bouledogue.*

Elle reprit son plat et approchait de la porte-fenêtre qui donnait sur l'arrière quand son téléphone sonna.

En répondant, elle espéra que ce n'était pas Rehvenge.

— Allo ?

Un bref silence, puis : « Bella ? »

— Mary ! J'ai cherché à te joindre tout à l'heure. Attends juste une minute, je dois sortir ce truc. (Elle posa le combiné, ouvrit la fenêtre et jeta à l'extérieur le contenu malodorant, puis prit le temps de faire couler de l'eau dans le plat avant de récupérer son combiné.) Comment vas-tu ?

— Bella, (la voix de l'humaine était tendue,) j'ai vraiment besoin que tu me dises un truc.

— Ce que tu veux, Mary. Que se passe-t-il ?

— Es-tu... aussi comme eux ?

Bella tomba lourdement sur une chaise de sa cuisine.

— Tu veux dire... ah, si je suis différente... de toi ?

— Oui.

Bella regarda un moment son aquarium, et le poisson qui tournait dedans. Tout était si calme par ici, pensa-t-elle.

— Oui, Mary. Oui, je suis différente.

Il y eut un long soupir à l'autre bout du fil.

— Oh, mon Dieu. Merci.

— C'est bizarre, mais je ne pensais pas que ça te procurerait un tel soulagement.

— Si. Parce que tu vois... j'ai vraiment besoin de parler à quelqu'un. Je ne sais plus ou j'en suis.

— Comment... (*Attends un peu.* Comment une telle conversation était-elle possible ?) Mary, comment es-tu au courant de notre existence ?

— C'est Rhage qui me l'a dit. Et il me l'a montré aussi.

— Tu veux dire qu'il n'a pas effacé... Tu te souviens de lui ?

— Je suis chez lui.

— Tu es où ?

— Chez lui. Dans une immense maison. Avec plein d'autres gens comme lui— des *vampires*... Seigneur, ça fait un drôle d'effet de dire ça... (Elle se racla la gorge.) Bon, je suis dans un manoir étrange avec cinq autres mecs comme lui.

Sous le coup de la stupéfaction, Bella posa la main sur sa bouche. *Personne* ne vivait avec la Confrérie. *Personne* ne savait même où habitaient les guerriers. Et en plus, cette femelle était *humaine*.

— Mary, comment... comment est-ce arrivé ?

Quand elle eut entendu toute l'histoire, Bella en resta sidérée. Sans voix.

— Allo ? Allo, Bella ?

— Désolée, je... Tu vas bien ?

— Je crois. Pour le moment, oui. Mais écoute, je voulais savoir. Pourquoi m'as-tu fait rencontrer Rhage ? Au *TGI Fridays* ?

— Il t'avait vue et il... voulait te revoir. Il m'a promis qu'il ne te ferait aucun mal. C'est la raison pour laquelle j'ai accepté d'organiser ce rendez-vous.

— Quand m'a-t-il vue ?

— La nuit où nous avons emmené John au centre d'entraînement. Oh, tu ne t'en souviens pas ?

— Non, mais Rhage m'en a parlé. Est-ce que John est aussi... un vampire ?

— Oui. Et sa transition ne va pas tarder. C'est à cause de lui que je m'ai été mêlée à tout ça. Il va mourir s'il reste seul le jour où le change arrivera. Il aura besoin d'une femelle de notre race.

— Et tu as su pour John la nuit où tu l'as rencontré chez moi ?

— Oui. (Bella choisit ses mots avec soin.) Mary, le guerrier... t'a-t-il bien traitée ? A-t-il été... gentil avec toi ?

— Il s'occupe très bien de moi. Et il me protège. Mais je ne comprends pas pourquoi.

Bella eut un soupir, parce qu'elle pensait avoir la réponse. Vu la fixation du Frère pour cette humaine, il s'était probablement dédié à elle.

— Je reviendrai bientôt à la maison, dit Mary. D'ici quelques jours.

Bella n'y croyait pas un seul instant. Mary était désormais bien plus impliquée dans leur monde qu'elle ne le réalisait.

L'odeur du gaz d'échappement était horrible, pensa O en faisant manœuvrer le *Toro Dingo* dans le noir.

— C'est bon, cria U. On peut y aller maintenant.

O coupa le moteur et étudia le site qu'il avait déterminé : Un carré d'environ douze mètres de côté. C'est là que serait bâti le centre de persuasion, avec la place nécessaire pour y travailler.

U avança sur le terrain et s'adressa aux autres *lessers* assemblés.

— On va d'abord monter les murs. Trois côtés à la fois. Laissez le dernier ouvert pour le moment. (Il fit un geste impatient.) Allez. Au boulot.

Deux par deux, les hommes ramassèrent de lourds cartons rectangulaires, de deux mètres cinquante sur un mètre, et les emportèrent vers l'aire dégagée.

Ils se figèrent au bruit d'une voiture qui approchait, mais le manque d'éclairage indiqua qu'il s'agissait probablement d'un autre *lessers*. Grâce à une parfaite vision nocturne, les membres de la Société étaient capables de se déplacer dans une obscurité complète avec autant d'aisance qu'en plein jour. Et celui qui se trouvait derrière le volant avait manifestement les mêmes aptitudes.

Quand M. X sortit de son monospace, O s'approcha de lui.

— *Sensei*, dit O en s'inclinant.

O savait que ce connard appréciait le respect. Et il n'éprouvait plus le même besoin qu'avant d'énerver intentionnellement le mec.

— M. O, on dirait que le travail avance vite.

— Voulez-vous voir où nous en sommes ?

Ils devaient hurler pour couvrir le bruit des marteaux, mais ce n'était pas un problème par ici. Ils se trouvaient au milieu de trente hectares de terrain désert, à une demi-heure du centre de Caldwell. À l'ouest de la propriété, un marécage servait d'écoulement à l'un des bras mort de l'Hudson. Au nord et à l'est, s'étendait la montagne *Big Notch*, un énorme tas de pierres arides qui n'intéressait pas les randonneurs ou les grimpeurs parce que c'était un nid de serpents à sonnettes— que les touristes appréciaient peu. Le seul accès était par le sud, mais c'était la cambrousse, avec de rares fermes décaties. Les péquenots qui y vivaient n'étaient pas trop du genre à vadrouiller.

— Ça prend forme, dit M. X. Montrez-moi où seront vos unités de stockage.

— Là. (O pointa une section du sol.) Nous recevrons le matériel nécessaire demain matin. Et d'ici vingt-quatre heures, nous serons prêts à recevoir des visiteurs.

— Vous avez été plutôt efficace, fiston.

Bordel, O détestait cette façon déconnante qu'avait le mec de s'exprimer. Vraiment.

— Merci, *sensei*, dit-il.

— Maintenant, accompagnez-moi jusqu'à ma voiture. (Lorsqu'ils furent un peu éloignés des hommes au travail, M. X ajouta :) Dites-moi, avez-vous des contacts avec les *Betas* ?

— Pas vraiment, dit O sans laisser son regard dévier.

— En avez-vous récemment rencontré quelques-uns ?

Merde, où le directeur voulait-il en venir avec ça ?

— Non.

— Pas même la nuit dernière ?

— Non, je vous l'ai déjà dit. Je ne fréquente pas les *Betas*. (O fronça les sourcils. Il savait qu'il ferait montre d'une sorte de faiblesse en demandant des explications, mais tout à coup, il s'en foutait.) Pourquoi ?

— Parce que ces *Betas* qui ont disparu dans le parc la nuit passée avaient des possibilités intéressantes. Je détesterais l'idée que vous cherchiez à éliminer une éventuelle compétition.

— Un Frère—

— Oui, il semble qu'un membre de la Confrérie les ait attaqués. C'est exact. Curieux pourtant, parce que les Frères terminent toujours proprement leur travail en poignardant les corps pour les désintégrer. Or, la nuit passée, les *Betas* ont juste été laissés pour morts. Suffisamment abimés pour ne pas pouvoir répondre

aux questions du groupe qui est allé à leur rescousse. Aussi, personne ne sait exactement ce qui s'est passé.

— Je n'étais pas dans le parc, et vous le savez.

— Vraiment ?

— Bon sang—

— Restez poli. Et faites bien attention à vous. (Les pâles yeux de M. X s'étrécirent avec un éclat menaçant.) Vous savez qui viendra si je dois à nouveau resserrer votre collier, non ? Maintenant, retournez au boulot. Je vous verrai à l'aube, avec les autres *Primes*, pour un compte-rendu.

— Je pensais que les mails servaient justement à ça, dit O les dents serrées.

— À partir de maintenant, je veux vous rencontrer tous les jours, en personne, vous et vos hommes.

Quand le monospace s'éloigna, O resta un moment à fixer la nuit, écoutant les bruits de la construction derrière lui. Il aurait dû être fou de rage. Au lieu de ça, il n'était que... fatigué. Il ne lui restait plus aucun enthousiasme pour son boulot. Et il se foutait même des conneries de X. Il avait perdu la foi.

Mary vérifia une nouvelle fois le réveil : « 01 h 56 A.M. » Encore des heures à attendre avant l'aube, et elle n'avait aucune chance de s'endormir. Dès qu'elle fermait les yeux, elle revoyait toutes ces armes accrochées au corps de Rhage.

Elle roula sur le dos. L'idée de ne jamais le revoir était si horrible qu'elle refusa de s'attarder sur ses sentiments. Elle les acceptait tout simplement, les endurait, et espérait un peu de repos.

Seigneur, elle aurait voulu revenir au moment où ils s'étaient séparés. Elle aurait voulu le serrer fort dans ses bras. Et lui demander de faire attention à lui, même si elle ne savait rien des combats alors que lui était, elle l'espérait, un maître en la matière. Elle voulait juste qu'il revienne entier—

Soudain, il y eut le bruit d'un verrou qui tournait puis la porte s'ouvrit en grand. Et la tête de Rhage apparut, ses cheveux blonds reflétant la lumière du couloir.

Mary bondit hors du lit, traversa la chambre en courant et se jeta sur lui.

— *Waouh*, que... (Il la rattrapa et la souleva d'un bras, serrée contre lui, tandis qu'il avançait et refermait la porte sur eux. Quand il la relâcha, elle glissa le long du corps dur.) Tu vas bien ?

Lorsque ses pieds touchèrent le sol, Mary reprit contact avec la réalité. Et ne sut quoi répondre.

— Mary ?

— Ah, oui... Oui, je vais bien. (Elle s'écarta, regarda autour d'elle, clignant des yeux à plusieurs reprises.) C'est juste que... ah. Je vais me recoucher.

— Ne bouge pas, femelle. (Rhage enleva son manteau, son harnais et sa ceinture.) Reviens ici tout de suite. J'adore ta façon de m'accueillir.

Il lui ouvrit grand les bras et elle s'y jeta à nouveau, se collant contre lui. Il était chaud et sentait merveilleusement bon, l'air frais et la saine transpiration.

— Je ne pensais pas te trouver éveillée, murmura-t-il en lui frottant le dos de bas en haut.

— Pouvais pas dormir.

— Je t'ai dit que tu ne risquais plus rien, Mary. (Les doigts de Rhage trouvèrent la base de sa nuque et la massèrent doucement.) Mince, tu es sacrément tendue. Tu es sûre que ça va ?

— Oui.

La main se figea.

— Tu ne réponds jamais la vérité, pas vrai ?

— Mais si. (*D'une certaine façon.*)

La main reprit ses mouvements.

— Pourrais-tu me promettre quelque chose ?

— Quoi ?

— Si un jour ça ne va pas, dis-le-moi sincèrement. (La voix se fit doucement moqueuse :) Je sais que tu es un vaillant petit guerrier, aussi je ne m'y attends pas trop. C'est promis ?

— C'est promis, dit-elle.

Lorsqu'il lui releva le menton du doigt, ses yeux étaient graves.

— N'oublie pas cette promesse. (Puis il l'embrassa sur la joue.) Je descends dans la cuisine pour grignoter un morceau. Tu viens avec moi ? La maison est tranquille. Les autres Frères sont encore dehors.

— Oui, laisse-moi me changer.

— Prends une de mes polaires. (Il alla jusqu'à sa commode et sortit quelque chose de noir, très doux, et aussi immense qu'une bâche.) J'aime l'idée que tu portes mes vêtements.

Il l'aida à l'enfiler, et la regarda. Son sourire exprimait une satisfaction toute masculine. Et un air de propriétaire.

Ce qui le rendait encore plus beau.

Lorsqu'ils eurent fini de manger, Rhage eut du mal à se concentrer une fois remonté dans la chambre. Il sentait la vibration de son corps devenir de pire en

pire. Et son excitation sexuelle était à son comble : Il était si tendu et brûlant que son sang bouillonnait presque.

Quand Mary s'installa dans le lit, il alla prendre une douche froide et se demanda s'il ne ferait pas aussi bien de se soulager avant de retourner vers elle. Son sexe était dur, douloureux, et la sensation de l'eau qui coulait sur sa peau lui faisait penser aux mains de Mary. Il s'empoigna et se souvint de sa bouche posée sur elle, du goût qu'elle avait tandis qu'il caressait sa chair la plus intime. Il trouva un bref soulagement en moins d'une minute.

Mais il réalisa vite que l'épisode n'avait fait que l'énerver davantage. Comme si son corps savait parfaitement que la vraie femelle était juste derrière la porte, et n'avait aucune envie de se laisser distraire par un souvenir.

Avec un juron, il se sécha, puis farfouilla au hasard dans son placard. Il bénit Fritz d'avoir eu la prévoyance d'y laisser un pyjama— *merci Seigneur !*— qu'il n'avait jamais mis. Il l'enfila, puis ajouta un peignoir pour faire bonne mesure.

Il grimaça, se sentant engoncé et mal à l'aise. Mais c'était le but de la manœuvre.

Il ouvrit la porte de la chambre.

— Il fait assez chaud pour toi ? demanda-t-il en allumant mentalement une bougie tout en coupant l'électricité.

— Oui, c'est parfait.

Pour lui la température était quasiment tropicale. Et dès qu'il approcha du lit, il étouffa encore plus. Il s'assit le plus loin d'elle possible.

— Au fait, Mary, d'ici une heure environ, tu vas entendre les volets se fermer pour la journée. Il y a un rail à l'extérieur des fenêtres. Le bruit n'est pas très fort, mais je ne veux pas que tu aies peur.

— Merci.

Rhage s'étendit sur la couette et croisa les chevilles. Sa peau hypersensible le démangeait de partout. Et puis rien n'allait : La chambre trop chaude, le pyjama, le peignoir... Il avait l'impression d'être un paquet cadeau, enrubanné et serré dans un joli tissu. Très désagréable sensation.

— Tu dors tout habillé ? demanda-t-elle.

— Toujours.

— Ton peignoir a encore son étiquette, annonça-t-elle.

— C'est pour me souvenir la taille si j'en veux un autre. Voilà !

Il roula sur le côté en lui tournant le dos. Mais ça n'allait pas du tout, alors il retomba à plat et fixa le plafond. Une minute plus tard, il essayait sur le ventre.

— Rhage ? (Dans la pénombre, sa voix était douce, adorable.)

— Quoi ?

— Tu dors nu, pas vrai ?

— Oui.

— Alors enlève ces vêtements ridicules. Ça ne me gêne pas.

— Je ne veux pas que tu te sentes... mal à l'aise.

— Ce qui me rend *mal à l'aise*, c'est que tu gigotes sans arrêt. J'ai l'impression d'être dans uneessoreuse à salade.

Il faillit rire de son ton sérieux, mais il était trop énervé. Et puis, la douleur qui lui broyait le bas-ventre nuisait nettement à son sens de l'humour.

Et merde, comment avait-il pu croire que s'emmitoufler allait tout arranger ? Il avait perdu la tête. Il la désirait si fort qu'à part une côte de maille, rien ne ferait la moindre différence.

Il se releva et se déshabilla, le dos tourné. Puis il réussit, par une manœuvre subtile, à se glisser dans le lit sans qu'elle puisse apercevoir la monstrueuse érection qu'il arborait. Elle n'avait pas besoin de ça. Il resta un moment allongé sur le côté, au bord du lit, présentant son dos à Mary.

— Je peux le toucher ? demanda-t-elle soudain.

Le sexe de Rhage eut un violent sursaut, comme pour signaler son parfait accord avec cette idée.

— Toucher *quoi* ?

— Ton tatouage ? J'ai très envie de... le toucher.

Seigneur, elle s'était rapprochée, et cette voix qu'elle avait— cette voix douce, magnifique— était une pure magie. Mais le bourdonnement en lui devint si violent qu'il avait l'impression d'avoir un marteau-piqueur au creux de l'estomac.

Quand il ne répondit pas, elle murmura d'un ton contraint :

— Ce n'est pas grave. Excuse—

— Non. C'est juste... (*Merde*. Il détestait cette réserve dans la voix de Mary.) C'est bon. Fais comme tu veux.

Il entendit le froissement des draps, puis il y eut un mouvement du matelas. Et elle posa ses doigts sur son épaule. Il essaya du mieux qu'il put de cacher son frémissement.

— Où as-tu fait ça ? chuchota-t-elle en suivant la ligne du maudit dragon. C'est un travail si extraordinaire.

Tout le corps de Rhage devint attentif... parce qu'il ressentait exactement ce qu'elle faisait à la bête. Il savait qu'elle touchait la jambe gauche, en remontant, et sentait la même caresse vibrante sur sa propre cuisse.

Il ferma les yeux, écartelé entre le plaisir intense de sentir la main de Mary sur lui et la certitude qu'il allait provoquer un désastre. La vibration, le bourdonnement— tout en lui était au bord de l'implosion, prêt à réveiller la part la plus sombre et la plus destructive de son être.

Il inspira entre ses dents serrées lorsqu'elle caressa le flanc de la bête.

— Ta peau est si douce, dit-elle en passa la main sur son échine.

Figé de terreur, incapable de respirer, il s'accrocha aux derniers lambeaux de son *self-control*.

— Et tu sais... (Elle enleva sa main.) C'est superbe, je trouve.

Il lui sauta dessus avant même de savoir qu'il avait bougé. Et de tout son poids. Il força les jambes de Mary de ses cuisses dures, lui tira les bras au-dessus de la tête, et plongea sur sa bouche. Et tandis qu'elle s'arquait contre lui, il lui arracha sa chemise de nuit. Il allait la prendre. Là maintenant, dans son propre lit, juste comme il l'avait rêvé. Et elle allait être *parfaite*.

Les cuisses grandes ouvertes pour mieux l'accueillir, elle l'appelait doucement, son nom sortant de sa bouche dans un gémissement rauque. Le son le fit trembler, sa vision changea, et la pulsation de ses membres devint encore pire. Le désir le consumait, lui enlevait tout ce qui était civilisé et il n'était plus qu'un instinct primitif et sauvage. Il était...

Comme toujours au plus fort de sa violence, la malédiction choisit de se rappeler à lui. Une folle terreur lui donna la force de s'écarter d'elle et de sortir d'un bond du lit. Il recula en trébuchant, jusqu'à heurter violemment quelque chose avec son dos. Le mur.

— Rhage ?

Il glissa par terre, et mit son visage dans ses bras tremblants, cachant ses yeux devenus blancs. Son corps tout entier vibrait tellement que les mots sortaient par à coup.

— Je suis... fou. C'est pas... Merde. Peux pas... Dois m'en aller.

— Pourquoi ? Je ne voulais pas que tu arrêtes—

Il lui coupa la parole.

— Je crève d'envie de te prendre, Mary. J'ai tant besoin... de toi. Mais je ne peux pas faire ça. Je ne le ferai pas.

— Rhage, dit-elle sèchement, comme pour se faire entendre. Dis-moi pourquoi.

— Tu ne voudrais pas de moi. Crois-moi, tu ne voudrais pas de moi si tu savais.

— Ne dis pas ça.

Il ne pouvait pas lui expliquer que sa bête était prête à émerger. Il préférait qu'elle soit en colère contre lui plutôt que terrifiée.

— J'ai déjà sauté au moins huit femelles cette semaine.

Il y eut un très long silence

— Oh, fit-elle enfin. Ben dis donc.

— Je ne te mentirai pas. Jamais. Alors je vais être clair. J'ai connu d'innombrables femelles dont je n'ai rien à foutre. C'était juste pour le sexe. Et je ne veux pas que tu puisses un jour penser que je t'utilise aussi comme elles.

Il sentait que ses pupilles étaient redevenues noires, aussi il put la regarder.

— J'espère que tu t'es protégé durant ces rencontres, marmonna-t-elle.

— Juste quand la femelle me le demandait.

Elle écarquilla les yeux.

— Et sinon ?

— Je ne risque pas d'attraper un rhume, pas plus que le SIDA, l'hépatite B, ou une autre MST. Et pas parce que je suis déjà malade, Mary. Nous sommes immunisés contre les infections des humains.

Elle tira les draps pour se couvrir.

— Comment sais-tu que tu ne les as pas mises enceintes ? Est-il possible pour une humaine et un vampire...

— Les sangs-mêlés sont assez rares, mais ça peut arriver. Je sais quand une femelle est fertile. Je le *sens*. Si c'est le cas, je ne la touche pas, même sous préservatif. Le jour où j'aurai des enfants, ils naîtront en sécurité dans mon monde. Et leur mère comptera pour moi.

Mary détourna les yeux tandis que son visage prenait un air hagard, presque hanté. Il vérifia ce qu'elle regardait. C'était la « *Madone à l'Enfant* » au dessus de la commode.

— Je suis heureuse que tu m'aies parlé, dit-elle enfin. Mais pourquoi ces femmes doivent-elles des étrangères, Rhage ? Pourquoi ne peux-tu être avec quelqu'un... Non, laisse tomber. Ça ne me regarde pas.

— Je préférerais être avec toi, Mary. Ne pas te prendre est pour moi... une torture. Je te désire tellement que je... (Il poussa un long soupir.) Mais peux-tu honnêtement me dire que tu le veux encore à présent ? Alors que... merde, même si c'est le cas, il y aura d'autres femelles. Parce que, comme je te l'ai déjà expliqué, tu me troubles trop. Et que j'ai peur de perdre la tête, de ne plus me contrôler. Tu as sur moi un effet que personne d'autre n'a jamais eu.

Il y eut un autre très long silence. Qu'elle finit par rompre :

— Dis-moi encore que tu as envie que nous couchions ensemble, dit-elle d'une voix laconique.

— J'en ai désespérément envie. Tout le temps. Et ça me rend fou.

— Tant mieux. (Elle eut un bref éclat de rire.) Mon Dieu, je suis une vraie garce, non ?

— Non, pas du tout.

La chambre retomba dans le silence. Puis Rhage s'allongea sur le côté, la tête sur son bras.

Elle soupira.

— Je ne veux pas que tu dormes par terre.

— C'est plus sûr.

— Arrête, bon sang, Rhage, et reviens ici.

Il poussa un sourd grondement et parla d'une voix menaçante :

— Si je remonte dans ce lit, je ne m'arrêterai pas cette fois. Ce petit coin de paradis entre tes jambes me rend dingue, et je n'y mettrai pas que mes mains et ma bouche. Nous allons illico nous retrouver dans la même situation que tout à l'heure. Moi sur toi, et crevant d'envie de te pénétrer.

Il sentit la délicieuse odeur de l'excitation de Mary monter dans l'air qui crépita d'électivité. Et aussitôt, le corps de Rhage repassa en zone dangereuse.

— Mary, je dois m'en aller. C'est plus sûr. Je ne reviendrai que quand tu dormiras.

Il quitta la pièce avant même qu'elle puisse répondre. Et dès que la porte se referma, il s'effondra contre le mur du couloir. Ça allait un peu mieux. Au moins, il ne sentait plus l'odeur enivrante de Mary. Cette tentation...

Il entendit un rire, leva la tête et vit Fhurie arriver tranquillement le long du couloir.

— Tu as l'air secoué, Hollywood. Et je te signale que tu es à poil.

Rhage se couvrit de ses mains.

— Je ne sais pas comment tu supportes ça, dit-il.

Le Frère s'arrêta, tenant à la main une coupe de cidre chaud.

— Supporte quoi ?

— La chasteté.

— Ne me dis pas que ta femelle ne veut pas de toi ?

— Ce n'est pas ça le problème.

— Alors pourquoi te retrouves-tu au *garde-à-vous* dans le couloir ?

— Je... ah, j'ai peur de lui faire mal.

Fhurie parut sidéré à cette idée.

— Tu es plutôt imposant, d'accord, mais à ce que je sache, aucune femelle ne s'est jamais plainte.

— Non, c'est que... Je la veux si fort. Je suis... au bord de l'implosion, mec. Les yeux jaunes de Fhurie s'étrécirent.

— Tu parles de la bête ?

Rhage détourna les yeux.

— Oui.

Le Frère siffla et afficha un air sombre

— Merde... Là, tu as intérêt à faire redescendre la pression. Tu la veux, c'est normal, mais il faut aussi te calmer, sinon effectivement ça peut mal finir pour elle. Cherche une échappatoire, je ne sais pas. Va te battre, ou trouve une autre femelle comme avant. Et si tu veux, j'ai aussi des joints dans ma chambre. Au moins, ça te shooterait.

Rhage inspira un grand coup

— Je vais me passer de tes joints. mais si tu pouvais me filer un fute et une paire de Nike, j'irai dans la salle de gym transpirer un grand coup.

Fhurie lui envoya une claque dans le dos.

— Suis-moi, mon Frère. Je serai ravi de te rendre service.

Chapitre 25

Tandis que la pâle clarté de la lune filtrait à travers la forêt, O releva le *Toro Dingo*, évitant le tas de terre qu'il venait juste d'excaver.

— Vous êtes d'accord pour mettre les tuyaux ? Cria U.

— Oui. Faites-en descendre un. Voyons si ça rentre.

Un tronçon de tuyau d'égout en tôle ondulée métallique, un mètre de diamètre environ sur deux de long, fut descendu dans le trou et placé debout, en position verticale. Et il y rentrait parfaitement.

— On va en préparer deux autres, dit O

Vingt minutes plus tard, les trois tuyaux étaient alignés. O utilisa le *Dingo* pour repousser la terre tout autour tandis que deux autres *lessers* tenaient les tronçons en place.

— Ça a l'air bon, dit U en approchant. Sacrement bon. Mais on fera comment pour descendre les civils là-dedans ?

— Avec un système de harnais. (O coupa le moteur du *Dingo* et alla jeter un coup d'œil dans l'un des tuyaux. Il faudra les acheter chez Dick Sports où ils vendent du matériel d'escalade. Nous sommes assez forts pour soulever les civils même complètement inertes— évanouis, drogués ou épuisés. D'ailleurs, avec la douleur, ils ne se débattent pas beaucoup.

— C'est une idée géniale, marmonna U. Mais c'est sûr qu'ils y resteront ?

— Oui, il y aura des couvercles en métal grillagés, avec un poids au centre. (O leva les yeux vers le ciel.) Et pour le toit ? Combien de temps encore ?

— On a juste le dernier mur à monter, puis les bardeaux extérieurs à poser, et les lucarnes à découper. La couverture ne prendra pas longtemps et les trois premiers murs sont déjà finis. Je vais aussi ranger les outils à l'intérieur, acheter une table et c'est tout bon pour demain soir.

— Vous aurez mis les protections nécessaires sur les lucarnes ?

— Oui. Des trucs rétractables qu'on peut positionner comme on veut.

Voilà qui allait être très pratique. Un rayon de soleil était la meilleure des femmes de ménage pour un *lessers*. Avec ça, un éclair et *pouf*. Plus rien : Ni sang, ni morceaux de vampire à nettoyer.

O désigna sa fourgonnette.

— Je vais ramener le *Toro* jusqu'à l'agence de location. vous avez besoin d'autre chose en ville ?

— Non. j'ai tout ce qui me faut.

Sur le chemin de Caldwell, une fois l'engin monté sur la plage arrière de son Ford-150, O aurait dû être de bonne humeur. La construction avançait bien. Son escadron l'avait accepté sans problème comme meneur. Et M. X ne l'emmerdait plus avec cette histoire de *Betas*. Et pourtant il se sentait... mort. Et n'était-ce marrant pour quelqu'un qui l'était déjà depuis trois ans ?

Il reconnaissait la sensation.

Jadis, à Sioux City, bien avant de devenir un *lesser*, sa vie n'avait rien eu de passionnant. Il la détestait. Il avait été jeté du lycée, et n'avait pas eu d'argent pour s'offrir d'autres études, aussi ses options professionnelles étaient-elles limitées. Travailler comme videur correspondait à sa taille et sa nature vicieuse, mais ça ne l'amusait pas tellement. Les ivrognes ne rendaient pas les coups, et tabasser un inconscient n'était pas plus drôle qu'assommer une vache.

Mais alors, il avait rencontré Jennifer. Qui l'avait sauvé d'un ennui mortel, et il l'adorait pour ça. C'était une fille d'humeur instable, oscillant entre surexcitation et morosité, toujours imprévisible. Quand il piquait une colère enragée, elle lui rendait coup pour coup, même en étant plus petite que lui. Et elle saignait davantage. Il n'avait jamais exactement pu définir si elle lui renvoyait ses gnons parce qu'elle était trop idiote pour comprendre qu'il finissait toujours par gagner, ou seulement parce qu'elle avait l'habitude d'être tabassée par son père. Mais que ce soit par bêtise ou par accoutumance, il prenait tout ce qu'elle lui envoyait, et la frappait jusqu'à ce qu'elle tombe, inconsciente. Puis une fois calmé, il la soignait— ce qui représentait les meilleurs moments de sa vie.

Mais toute bonne chose a une fin. Comme elle lui manquait ! Elle avait été la seule à comprendre que l'amour et les coups pouvaient s'entendre dans une chambre à coucher, la seule à le supporter. Il évoqua ses longs cheveux noirs et son corps mince, et eut presque la sensation de pouvoir encore la toucher.

Comme elle lui manquait !

Quand il arriva à Caldwell, il pensa à la prostituée qu'il avait trouvée le matin précédent. Elle avait fini par lui donner ce qu'il voulait, au final, même si elle l'avait payé de sa vie. Et tout en conduisant, il étudia les contre-allées, cherchant une nouvelle proie pour se défouler. Malheureusement, les brunes étaient plus rares que les fausses blondes à la peau bronzée. Peut-être pourrait-il acheter une perruque et dire aux putes de la mettre ?

O pensa aux gens qu'il avait éliminés. La première fois, ça avait été un geste d'auto-défense, la seconde, une erreur. Mais dès la troisième fois, il avait tué de

sang froid. Et lorsqu'il était arrivé sur la côte est, pour fuir la police, il en connaissait un sacré morceau, niveau meurtre.

C'était juste après que Jennifer ait disparu, quand la douleur le rendait fou. Il était comme un chien enragé qui avait besoin de mordre pour évacuer la rage qui le rongait à vif. Tomber sur la *Lessening* Société lui avait semblé miraculeux, et chasser les vampires lui avait donné un dérivatif sur lequel se concentrer pour exorciser son agonie.

Mais aujourd'hui, les avantages semblaient se dissoudre, et O se sentait vidé. Tout comme il l'avait été cinq ans auparavant à Sioux City... juste avant de tomber sur Jennifer.

Du moins, c'était *presque* la même chose, pensa-t-il en se garant devant l'agence de location. Parce qu'il était encore vivant à l'époque.

— Tu es sortie de la baignoire ?

Mary se mit à rire, et changea le téléphone d'oreille tout en se renfonçant dans les oreillers. Il était environ 16 heures.

— Oui, Rhage.

Elle n'avait jamais vécu de journée aussi luxueusement oisive. À dormir. À se faire servir des plateaux dans sa chambre. Ou apporter des livres et des magazines. Et à profiter du jacuzzi.

C'était comme passer une journée au spa. Du moins un spa où le téléphone ne cessait de sonner. Elle n'arrivait même plus à décompter le nombre de fois où Rhage l'avait appelée.

— Fritz t'a apporté ce que je lui avais demandé ?

— Comment a-t-il réussi à trouver des fraises fraîches au mois d'octobre ?

— Nous avons de bons fournisseurs.

— Et les fleurs sont magnifiques. (Elle regarda le bouquet qui mélangeait des roses, des digitales pourpres, des delphiniums et des tulipes. Le printemps et l'été dans un vase de cristal.) Merci.

— Je suis heureux que tu les aimes. J'aurais voulu sortir et les choisir moi-même. J'aurais sélectionné les plus belles pour toi. J'ai demandé à Fritz les plus brillantes. Les plus odorantes.

— Il a bien accompli sa mission.

Elle entendit des voix mâles en arrière-fond, puis la voix de Rhage un peu assourdie.

— Cop ? Je peux aller dans ta chambre ? J'ai besoin d'un peu d'intimité.

La réponse fut inaudible, mais elle entendit une porte se refermer.

— Voilà, dit Rhage d'une voix rauque. Alors, tu es dans mon lit ?

Le corps de Mary s'éveilla, s'échauffa.

— Oui.

— Tu me manques, dit-il.

Elle ouvrit la bouche. Mais rien n'en sortit.

— Tu es toujours là, Mary ? (Quand elle soupira, il continua :) Voilà un son qui n'est pas très rassurant. Ça devient trop réel pour toi ?

J'ai déjà sauté au moins huit femelles cette semaine.

Oh, Seigneur. Elle ne voulait pas s'attacher à lui. Elle ne *pouvait* pas faire ça.

— Mary ? insista-t-il.

— Ne fais pas ça... Ne me dis pas des choses comme ça.

— Pourquoi ? J'aime bien.

Elle ne répondit pas. Que pouvait-elle dire ? Qu'elle ressentait la même chose ? Qu'il lui manquait aussi— bien qu'elle l'ait eu au téléphone à chaque heure de la journée ? C'était la vérité, mais elle n'en était pas ravie. Il était si terriblement attirant... *merde*, de quoi détrôner Wilt Chamberlain en tant qu'amant idéal. Même si elle avait été en bonne santé, Rhage était de nature à lui briser le cœur. Et la situation qu'elle devait affronter était assez difficile sans avoir besoin de ça en plus.

S'attacher à lui serait une folie.

Lorsque le silence s'éternisa, il poussa un juron.

— J'ai un truc à faire ce soir, dit-il brièvement. Je ne sais pas quand je rentrerai. Tu sais où me joindre en cas de besoin.

Lorsque la ligne fut coupée, Mary se sentit très malheureuse. Et comprit que ses beaux discours pour garder la tête froide n'avaient pas fonctionné.

Chapitre 26

Rhage tapa du pied dans ses lourdes bottes et regarda la forêt alentour d'un air furieux. Rien. Pas un son. Pas la moindre odeur de *lessar*. Aucun signe indiquant que quelqu'un ait traversé ces bois tranquilles depuis des années. Et ça avait été la même chose pour tous les autres endroits qu'ils avaient inspectés.

— Mais bordel, qu'est-ce qu'on fout là ? marmonna-t-il.

Merde, il connaissait déjà la réponse. La nuit, précédente Tohr était tombé sur un *lessar* dans un coin paumé de la Route 22. L'égorgeur s'était barré à travers bois sur un VTT, mais il avait égaré un intéressant petit papier en s'enfuyant : Une liste de grandes parcelles de terrain actuellement en vente aux alentours de Caldwell.

Toute la journée, Butch et V avaient vérifié quelles propriétés du même genre avaient été vendues au cours des douze derniers mois, aussi bien par les notaires en ville que dans les bourgs avoisinants. Ils avaient ainsi établi une liste d'une cinquantaine de terrains. Rhage et V avaient déjà inspectés cinq d'entre eux, et les jumeaux en vérifiaient d'autres de leur côté. Pendant ce temps, Butch était à la Piaule, prenant note de leurs différents rapports de terrain, pour établir une carte détaillée, cherchant à définir une structure. Il faudrait encore quelques nuits pour vérifier tous les terrains, parce qu'il y avait aussi les patrouilles à maintenir en ville. Et Rhage tenait à surveiller la ferme de Mary.

Il arpenta encore un peu les bois, espérant qu'une ombre devienne soudain un *lessar*. Il commençait à détester toutes ces branches. Et le souffle du vent entre elles qui créait des illusions.

— Mais où sont donc ces salopards ?

— Du calme, Hollywood. (V se frotta la barbe, puis tira sur sa casquette des *Red Sox*.) Mec, tu es sacrément nerveux ce soir.

Nerveux décrivait mal son état. Il vibrait avec intensité qui lui donnait le tournis. Il avait espéré que s'éloigner toute la journée de Mary l'aiderait. Il avait prévu pouvoir se battre ce soir pour défouler son énergie. Il avait aussi compté sur le manque de sommeil pour le calmer.

Oui, pas à dire : C'était brillant comme résultat. Il désirait Mary avec un désespoir fanatique qui n'avait plus rien à voir avec sa proximité. Il n'avait pas vu la queue d'un *lessar*. Et ne pas dormir depuis quarante-huit heures le rendait encore plus agressif.

Pire, il était maintenant 3 heures du matin. Trop tard pour le combat dont il avait désespérément besoin. *Bon sang*—

— *Rhage*. (V agitait sa main gantée devant ses yeux.) Tu es toujours avec moi, mon Frère ?

— Désolé. Quoi ?

Il se frotta les yeux. Le visage. Les bras. En fait, sa peau le démangeait de partout. Il avait l'impression d'être couvert de fourmis rouges.

— Tu es sacrément à cran.

— Je vais très bien.

— Alors pourquoi tu te frottes les bras comme ça ?

Rhage cessa immédiatement. Et se mit alors à malaxer ses cuisses.

— Il faut aller au Cyclope, dit V calmement. Tu es trop tendu. Il te faut une femelle.

— Bordel, non !

— Fhurie m'a raconté dans quel état il t'avait retrouvé dans le couloir.

— Vous êtes de vraies commères, les mecs. C'est pas croyable.

— Si tu ne peux pas prendre ta femelle et que tu ne trouves pas d'adversaire, quelles sont tes options ?

— Ça n'est comme d'habitude. (Il se tordit le cou, essayant de détendre ses épaules et sa nuque.) Je viens juste de me transformer. Ça ne peut pas revenir aussi vite—

— Entre ce qu'on veut et ce qu'on obtient, c'est toujours le choix le plus merdique qui gagne. Tu es en zone rouge, mon Frère. Et tu sais quoi faire pour en sortir, pas vrai ?

Quand Mary entendit la porte s'ouvrir, elle se réveilla avec un curieux sentiment d'irréalité, de désorientation. Zut, elle avait un nouvel accès de fièvre.

— Rhage ? marmonna-t-elle.

— Oui, c'est moi.

Il avait une voix contrainte, pensa-t-elle. Et vu qu'il n'avait pas pris la peine de refermer la porte, il ne comptait pas rester longtemps. Peut-être était-il encore en colère contre elle à cause de ce dernier appel ?

Il était dans la penderie. Elle entendit un bruit métallique, puis un froissement de tissu comme s'il enfilait une chemise propre. Quand il ressortit, il alla droit vers la porte, son long manteau voltigeant derrière lui. L'idée qu'il puisse partir sans même dire au-revoir était quelque peu choquante.

Il s'arrêta la main sur la poignée. La lumière du couloir éclairait ses cheveux clairs et ses larges épaules. Son visage de profil restait dans la pénombre.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle en s'asseyant.

Il y eut un long silence.

— Je sors.

Pourquoi avait-il l'air de s'en excuser ? se demanda-t-elle. Elle n'avait pas besoin de baby-sitter. S'il avait quelque chose à faire...

Oh, bien sûr. Des femmes. Il sortait pour voir d'autres femmes.

Mary sentit sa cage thoracique devenir soudain un gouffre sombre et glacé, surtout quand elle posa les yeux sur le bouquet qu'il lui avait offert. Seigneur, la seule idée qu'il touche une autre femme comme il l'avait fait avec elle lui donnait envie de vomir.

— Mary... Je suis désolé.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Tu n'as pas à l'être. Il n'y a rien entre nous, aussi je ne m'attends pas à ce que tu changes tes habitudes pour moi.

— Ce n'est pas une habitude.

— D'accord, désolée. Ton addiction.

Il y eut encore un très long silence.

— Mary, je... S'il y avait un autre moyen—

— De faire quoi ? (Elle agita aussitôt la main.) Non, ne réponds pas.

— Mary—

— C'est bon, Rhage. Ce que tu fais ne me regarde pas. Va-t-en.

— Tu as mon téléphone si tu—

— C'est ça. Je vais sûrement t'appeler.

Il la regarda un bref instant. Puis sa grande ombre noire disparut.

Chapitre 27

À 3 h 30, John Matthew marcha depuis *Chez Moe* jusqu'à chez lui en suivant la voiture d'une patrouille de police. Il détestait ces heures du petit matin. Assis dans son appartement, il était comme dans une cage, mais il ne pouvait pas non plus rester aussi tard dans les rues. Et pourtant... Seigneur, il était si énervé ces derniers temps qu'il avait presque le goût de son agitation dans sa bouche. Et le fait de ne pouvoir parler à personne rendait la situation encore pire.

Il avait réellement besoin d'un conseil. Depuis le départ de Tohrment, il avait la tête à l'envers, à sans arrêt se demander s'il avait fait le bon choix. Il ne cessait de se répéter que oui, mais ça ne l'empêchait pas d'avoir des regrets.

Il aurait souhaité revoir Mary. Il était allé jusque chez elle, mais tout était fermé et éteint. Et elle n'était pas revenue à la hotline. Elle avait disparu. Il s'inquiétait pour elle, ce qui n'arrangeait pas son état.

En approchant de son immeuble, il vit une fourgonnette garée devant. La plage arrière était pleine de cartons, comme si quelqu'un emménageait.

Curieuse heure pour ce genre de choses, pensa-t-il en regardant le chargement. Il remarqua alors que personne ne montait la garde à côté et espéra que le propriétaire revienne vite. Sinon, il allait se faire piquer toutes ses affaires.

John entra dans son immeuble et prit les escaliers, ignorant les mégots, les canettes vides et les emballages de chips jetés ça et là. Quand il arriva sur le palier du premier, il plissa soudain les yeux. Il y avait un truc renversé partout. D'un rouge sombre...

Du sang.

En reculant dans l'escalier, il regarda sa porte. Avec une tâche éclaboussée au milieu, comme si quelqu'un avait eu la tête... Mais il vit par terre les tessons d'une bouteille verte. Du vin rouge. Ce n'était que du vin rouge. Un couple d'ivrognes vivait dans l'appartement d'à côté, et ils avaient dû se battre dans le couloir.

Il sentit ses épaules se détendre.

— Excuse-moi, dit quelqu'un dans l'escalier, au-dessus de lui.

John se poussa et leva les yeux. Et tout son corps se figea.

L'homme était très grand, vêtu d'un pantalon de treillis noir et d'un blouson de cuir. Ses cheveux et sa peau étaient extrêmement pâles, et ses yeux délavés avaient un reflet bizarre.

Mauvais. Non-vivant. Ennemi.

Cet homme était son ennemi.

— Y'a un sacré bordel par ici, dit le mec avant de regarder soudain John d'un air suspicieux. T'as un problème ?

John secoua la tête avec énergie, et baissa les yeux. Son premier instinct fut de s'enfermer dans son appartement, mais il ne voulait pas que le mec sache où il habitait.

L'autre ricana.

— Tu m'as l'air un peu pâlichon, gamin.

John redescendit les escaliers à toute allure, puis sortit dans la rue. Il courut jusqu'au coin, tourna à gauche, et continua jusqu'à ce qu'il ne puisse plus avancer, le souffle coupé. Haletant, il se cacha entre une benne à ordures et un immeuble de briques.

Dans ses rêves, il combattait des hommes pâles. Des fantômes aux vêtements noirs et sans âme.

Son ennemi.

Il tremblait si fort qu'il eut du mal à glisser sa main dans sa poche. Il en sortit 25 cents, et serra la pièce jusqu'à ce qu'elle s'incruste dans sa paume. Quand il eut récupéré son souffle, il se pencha pour jeter un œil dans la ruelle. Personne. Aucun bruit de pas lourds résonnant sur l'asphalte.

Son ennemi ne l'avait pas reconnu.

John quitta l'abri de la benne et avança jusqu'au coin de la rue suivante.

Le téléphone public était couvert de graffitis et ne payait pas de mine, mais John savait qu'il fonctionnait parce qu'il avait déjà appelé Mary de là. Plusieurs fois. Il mit la pièce dans la fente et tapa les numéros que Tohr lui avait donnés.

Dès la première sonnerie, une voix électronique répéta les numéros.

John attendit le « *bip* », puis siffla.

Chapitre 28

Juste avant l'aube, Mary entendit des voix. Puis la porte s'ouvrit. Son cœur sombra dans sa poitrine en voyant Rhage dans l'entrebâillement. Elle entendit quelqu'un dire dans le couloir :

— Mec, sacré combat dans ce bar, ce soir. Tu étais dans une forme éblouissante.

— Je sais, marmonna Rhage.

— Tu as été *dément*, Hollywood. Et je ne parle pas que de tes poings. Cette femelle que tu—

— À plus tard, Fhurie.

La porte se referma, et la lumière de la penderie s'alluma. D'après les cliquètements métalliques, il devait enlever ses armes. En ressortant, il poussa un soupir douloureux.

Mary fit semblant de dormir quand le bruit de ses pas approcha en hésitant du lit, puis elle l'entendit aller vers la salle de bain. Lorsque la douche se mit en route, elle imagina tout ce qu'il nettoyait de son corps. Le sexe. La bagarre.

Le sexe surtout.

Elle se couvrit le visage à deux mains. Elle allait rentrer chez elle dès le lever du jour. Elle allait emballer ses affaires et partir. Il ne pouvait l'obliger à rester. Il n'était pas responsable d'elle... même s'il se l'imaginait.

L'eau cessa de couler.

Le silence sembla aspirer tout l'oxygène de la chambre. Mary essaya de rester calme. S'étouffa. S'asphyxia... Puis elle rejeta les couvertures et fonça vers la porte. Les mains agrippées à la poignée, elle essaya de libérer le verrou, tirant dessus jusqu'à ce que la tête lui tourne.

— Mary, dit Rhage, juste derrière elle.

Elle fit un bond et tira plus fort.

— Laisse-moi sortir. Je veux sortir... Je ne peux pas rester dans cette chambre. Je ne peux pas... rester là. Pas avec toi. (Lorsqu'elle sentit les mains de Rhage sur ses épaules, elle hurla :) *Ne me touche pas*.

Elle s'écarta de lui et recula en vacillant jusqu'au coin le plus éloigné de la pièce, puis réalisa qu'elle ne pouvait aller plus loin. Ni sortir puisqu'il était devant la porte. D'ailleurs, elle eut le sentiment que c'est lui qui avait bloqué les verrous exprès.

Coincée, elle serra ses deux bras autour d'elle et se colla le dos au mur pour pouvoir rester debout. Elle ne savait pas ce qu'elle ferait s'il la touchait encore.

Mais Rhage n'essaya même pas.

Il s'assit sur le lit, une serviette autour des hanches, les cheveux humides. Il passa une main tremblante sur son visage, le long de sa mâchoire. Il avait une mine épouvantable, mais son corps restait la plus belle œuvre d'art que Mary ait jamais vue. Elle évoqua d'autres femmes posant leurs mains sur ces larges épaules, comme elle-même l'avait fait. Et elle le vit caresser d'autres corps, comme il avait caressé le sien.

Elle était écartelée entre l'envie de remercier le ciel de n'avoir pas couché avec lui, et une exaspération sans nom parce qu'il avait refusé de le faire. Il prenait toutes les autres femmes— mais pas elle.

— Combien ? demanda-t-elle d'une voix si rauque que les mots portaient à peine. J'espère au moins que c'était bon pour toi ? Je n'ai pas besoin de te demander si elles ont aimé. Après tout, je sais que tu es doué.

— Mary... ma douce, murmura-t-il. Si tu me laissais juste te tenir. Seigneur, je pourrais tuer pour pouvoir te tenir contre moi.

— Ne t'approche plus *jamais* de moi, cracha-t-elle, furieuse. Dis-moi combien elles étaient ? Quatre ? Plus ?

— Tu veux vraiment des détails ? (Sa voix était calme, triste à pleurer. Et soudain il laissa tomber sa tête, comme si son cou ne la soutenait plus. Il avait l'air d'un homme détruit.) Je ne peux plus... Je ne le ferai plus. Je trouverai un autre moyen.

— De prendre ton pied ? aboya-t-elle. Vu qu'avec moi, c'est fichu, pourquoi n'essaies-tu pas de te branler ?

Il poussa un long soupir.

— Ce dessin... sur mon dos. Il fait partie de moi.

— Je m'en fiche. Je veux rentrer chez moi.

Il tourna la tête vers elle.

— Non.

— *Si !*

— Je te laisserai la chambre. Tu n'auras pas à me revoir. Mais tu ne partiras pas.

— Et comment vas-tu m'en empêcher ? Tu vas m'enfermer ?

— Si je dois le faire, certainement.

Elle recula.

— Tu n'es pas sérieux.

— Quand dois-tu voir ton médecin ?

— Ça ne te regarde pas.

— *Quand ?*

La colère dans sa voix calma un peu celle de Mary.

— Ah... Mercredi.

— Je ferai en sorte que tu puisses y aller.

Elle le regarda les yeux ronds.

— Pourquoi me fais-tu ça ?

Il respira un grand coup.

— Parce que je t'aime.

— *Pardon ?*

— Je t'aime.

Mary perdit tout raisonnement cohérent dans une explosion de fureur si violente qu'elle en resta sans voix. *Il l'aimait ?* Il ne la connaissait même pas. Et il venait juste de... Sa colère enfla encore en l'imaginant vautré sur une autre femme.

Soudain, Rhage bondit du lit et s'approcha d'elle, comme s'il avait ressenti ses émotions et absorbé leur énergie.

— Je sais que tu es furieuse. Que tu as peur. Que je t'ai fait mal. Laisse-moi t'aider, Mary. Défoule-toi sur moi. (Il la saisit par la taille pour l'empêcher de s'enfuir, mais elle se débattit quand même pour le repousser.) Utilise-moi pour évacuer ta douleur. Laisse-en la trace sur moi. Frappe-moi si tu veux, Mary.

Qu'il soit maudit ! Elle avait vraiment envie de lui faire mal. Le frapper semblait un bon dérivatif pour la violence qui vibrait à travers tout son corps.

Mais elle n'était obligée de céder à ce genre de tentation primitive.

— Non. Lâche-moi.

Il lui prit le poignet et elle essaya de se libérer, jetant tout son corps dans la bataille jusqu'à avoir l'impression qu'elle allait exploser de frustration. Malgré ça, Rhage n'eut aucun mal à l'immobiliser. Puis il leva la main rigide de Mary— qui avait crispé ses doigts, ongles en avant.

— Fais-le Mary. Laisse-moi endurer ça pour toi. (D'un mouvement preste, il se griffa la poitrine avec les ongles de Mary puis lui caressa la joue.) Je veux verser mon sang pour toi... (Et il posa sa bouche sur la sienne.) Laisse jaillir ta colère.

Elle perdit la tête. Et le mordit. À la lèvre inférieure. Elle plongea ses dents dans sa chair.

Et quelque chose de délicieux inonda sa langue, comme un goût de défendu. Avec un grondement approbateur, Rhage se pressa contre elle. Une sorte d'ivresse monta à la tête de Mary et une onde d'énergie la traversa toute.

Elle cria. Horrifiée par ce qu'elle venait de faire, terrifiée de ce qu'elle voulait encore faire, elle se débattit à nouveau pour se libérer, mais il la maintint en place. Il l'embrassa, lui répéta qu'il l'aimait... encore et encore. Et elle sentait son sexe à travers la serviette qu'il avait à la taille. Il se frottait contre elle d'un mouvement voluptueux. Elle aurait voulu rester sourde à la tentation, mais elle le désirait tant que son ventre était noué de crampes douloureuses.

Elle le voulait... alors qu'il venait d'en baiser une autre. Plusieurs autres. Cette nuit-même.

— *Oh non... !*

Elle tourna la tête, mais il lui prit le menton et la ramena face à lui.

— Si, Mary. (Il l'embrassa éperdument, féroce.) Je t'aime.

Quelque chose céda en elle, et elle réussit à le repousser, à se libérer de sa prise.

Mais au lieu de filer vers la porte, elle le regarda durement.

Il avait quatre griffures rouges sur la poitrine. La lèvre qui saignait. Et il haletait, le regard fou. Elle tendit la main et arracha la serviette.

Il avait aussi une érection monstrueuse. Énorme. Certainement douloureuse.

Et durant un bref moment, elle le détesta pour sa peau parfaite, ses muscles découpés, sa beauté d'ange déchu. Plus encore, elle méprisa son sexe arrogant, cet objet de luxure dont il n'usait que trop.

Et malgré ça, elle le désirait.

Si elle avait été dans son état normal, elle se serait éloignée de Rhage. Elle se serait enfermée dans la salle de bain. Zut, elle aurait dû redouter une telle violence émotionnelle. Mais sa colère était telle qu'elle étouffait toute raison. Aussi, elle saisit son sexe d'une main et le lourd sac de ses bourses de l'autre, les deux dépassant largement la taille de ses paumes.

Il rejeta la tête en arrière, les tendons de son cou tendus à craquer, la respiration brusquement coupée.

Sa voix vibrante emplit toute la pièce :

— Fais ce que tu veux, Mary. Oh Seigneur, que je t'aime !

Elle l'attira jusqu'au lit sans ménagement et ne le lâcha que le temps de le pousser en arrière. Il tomba sur les couvertures en désordre, bras et jambes écartés comme s'il s'offrait à elle sans réserve, sans restriction.

— Pourquoi maintenant ? dit-elle amèrement. Pourquoi es-tu d'accord pour ça maintenant ? Ou alors, ce n'est même pas sexuel et tu veux juste souffrir encore un peu ?

— Je crève d'envie de te faire l'amour, Mary. Et si je peux maintenant être avec toi, c'est parce que ma pression a disparu. Parce que je suis... détendu.

Oh, c'était vraiment une idée agréable.

Elle secoua la tête, mais il l'interrompit.

— Tu me veux. Alors prends-moi. Ne pense pas. Laisse-toi juste aller au plaisir. Avec moi.

Folle de luxure, de colère et de frustration, Mary releva sa chemise de nuit sur ses hanches et grimpa sur Rhage. Mais une fois à califourchon, elle baissa les yeux sur lui et hésita. Allait-elle vraiment le droit de faire ça ? Pouvait-elle l'utiliser comme un objet sexuel sous prétexte de lui faire payer ce qu'il avait fait ce soir ? Il était libre, et ne lui devait rien.

Elle commença à s'écarter.

Mais Rhage l'en empêcha en relevant les jambes. Mary perdit l'équilibre et s'écroula en travers de la large poitrine. Aussitôt, il la serra dans ses bras.

— Tu sais ce que tu désires, Mary, dit-il à son oreille. Ne t'arrête pas. Laisse-moi au moins te donner ça. Prends-moi.

Elle ferma les yeux et cessa d'écouter la voix de son cerveau. Laisant son corps s'exprimer, elle mit la main entre leurs deux corps, saisit le sexe turgescent et s'empala sur lui jusqu'à la garde.

Ils hurlèrent tous les deux.

Mary n'arrivait plus à respirer. Cette présence énorme en elle l'étirait à la limite du supportable. Elle inspira profondément mais n'osa pas bouger, et ses cuisses se raidirent tandis qu'elle s'agitait nerveusement pour tenter d'ajuster la position.

— Tu es si étroite, gémit Rhage en montrant les dents, exhibant d'énormes canines. Que c'est bon ! Je te sens si fort, Mary.

Sa poitrine se souleva et son corps se raidit si fort que les faisceaux de ses muscles se dessinèrent sous la peau. Il s'accrocha aux genoux de Mary, les yeux soudain dilatés. Il restait à peine un cercle bleu autour de la pupille noire. Qui soudain fut toute blanche.

Le visage de Rhage exprima une folle panique. Puis il secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées, et sembla se concentrer. Ses pupilles redevinrent noires, comme s'il le leur avait ordonné.

Mais Mary cessa de le regarder pour ne plus penser qu'à ses propres réactions. Fixant son attention sur l'endroit où leurs deux corps se joignaient, elle s'agrippa aux épaules de Rhage et se souleva doucement. La friction envoya comme un choc électrique, une décharge de plaisir qui aida à le recevoir plus aisément en elle. Elle ondula sur son sexe, encore et encore, dans un rythme lent et sensuel, chaque va-et-vient augmentant son plaisir et la réponse érotique de son corps.

Avec de plus en plus d'assurance, elle le chevaucha et prit ce qu'elle voulait de lui : Sa force et sa dureté, sa chaleur et sa taille, jusqu'à ce que toute cette énergie sauvage forme un nœud au plus profond d'elle-même. Alors seulement, elle ouvrit les yeux et le regarda.

Il était l'image même de l'homme en pleine extase. Le corps en sueur, la tête renversée, le menton levé, les cheveux épars sur l'oreiller, les lèvres entrouvertes. Et il la regardait aussi, entre ses paupières mi-closes, avec un regard lourd qui s'attardait sur ses seins et son ventre, là où il s'enfonçait en elle.

Comme s'il était subjugué par elle.

Elle referma les yeux, repoussant l'image de cette adoration... qui lui donnait l'étrange envie de pleurer. Pas le bon moment pour ça. Elle ne voulait plus penser qu'à l'orgasme qui arrivait. Dont elle était si proche.

Il ne lui fallut pas longtemps pour exploser. L'onde de plaisir la traversa avec la force d'un ouragan, la rendant soudain sourde et aveugle, arrêtant le battement de son cœur et le souffle de ses poumons... Elle ne fut plus que sensations. Jusqu'à ce qu'elle s'écroule sur lui.

Sa respiration se calma peu à peu, et elle prit conscience qu'il lui caressait doucement le dos tout en lui chuchotant des mots tendres.

Elle avait si honte que des larmes amères lui brûlèrent les yeux.

Quoi qu'il ait fait ce soir, rien ne justifiait la façon dont elle l'avait utilisé. Elle avait été en colère, d'accord, mais elle avait cherché son plaisir d'une façon impersonnelle et égoïste— sans même vouloir le regarder. Elle l'avait traité avec autant de considération qu'un vibromasseur.

— Je suis désolée, Rhage. Je suis... tellement...

Elle fit le geste de se lever, puis réalisa qu'il était toujours planté en elle. Et qu'il n'avait même pas joué.

C'était horrible. Tout cet épisode était horrible.

Les mains de Rhage s'agrippèrent aux cuisses de Mary.

— Ne regrette jamais ce que nous faisons ensemble.

Elle le regarda bien en face.

- J'ai l'impression de t'avoir violé.
- J'étais plus que consentant, Mary. Alors tout va bien. Embrasse-moi.
- Comment peux-tu encore me supporter ?
- La seule chose que je ne supporterais pas est ton absence.

Il lui prit les poignets et l'attira à lui. Et dès que sa bouche se posa sur la sienne, il l'entoura de ses bras et la serra contre lui. La position rendit Mary particulièrement consciente qu'il était toujours planté en elle— si profondément qu'elle sentait le moindre frémissement de son sexe.

Il la câlina doucement, repoussant les cheveux de son visage avec ses grandes mains.

— Je ne vais pas pouvoir durer très longtemps, tu sais. Tu m'as fait un effet trop énorme, et j'ai la sensation d'être déjà au bord de l'explosion. Mais durant tout le temps où je pourrai me retenir, je veux te faire l'amour et t'offrir mon corps. Tout mon corps. Pour que nous ne fassions plus qu'un, toi et moi. Ensemble.

Il ondula contre elle. Et elle s'échauffa immédiatement. Un plaisir immense, infini. Terrifiant dans son intensité.

— Tu les as embrassées aussi ce soir, les autres ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Non, je ne les embrasse pas. Jamais. Et je déteste ce que je fais avec elles. Et je n'y retournerai pas, Mary. Je trouverai une autre façon de me maîtriser le temps que tu resteras dans ma vie. Je ne veux que toi.

Il la roula sous lui. Et s'installa sur elle, un poids lourd et chaud qui correspondait si bien au creux de son corps. Il l'embrassa tendrement, la caressant de la langue, l'aimant de ses lèvres. Il était gentil et doux, bien que sa présence en elle soit énorme et que sa force physique puisse aisément la casser en deux.

— Si tu préfères, je ne finirai pas en toi, murmura-t-il dans son cou. Je peux me retirer.

Elle l'entoura, posa ses deux mains dans le dos de Rhage, sentant les muscles se nouer sous ses doigts, gonfler à chaque respiration. Elle inspira longuement, et sentit une odeur merveilleuse et follement érotique. Profonde, sensuelle, épicée. Et son ventre répondit à l'appel en s'inondant de désir, comme si cette fragrance était une sorte de caresse.

— C'est quoi cette merveilleuse odeur ?

— C'est moi, murmura-t-il contre sa bouche. C'est ce qui arrive quand un mâle vampire déclare une femelle comme sienne. C'est instinctif et je ne peux

l'empêcher. Si tu me laisse continuer, cette odeur sera partout sur toi : Sur ta peau, tes cheveux. Et en toi aussi.

Il s'enfonça profondément, et elle s'arqua de plaisir, laissant la chaleur envahir son corps.

— Je ne pourrai jamais revivre ce qui s'est passé ce soir, gémit-elle plus pour elle-même que pour lui.

Il se figea, puis prit la main de Mary et la posa sur son cœur.

— Je te le jure sur mon sang, Mary. Ça n'arrivera plus jamais.

Ses yeux étaient graves, et le serment de ceux qui comptaient. Mais le soulagement qu'elle ressentit se mêla d'un trouble profond.

— Je ne veux pas t'aimer, dit-elle. Je ne peux pas me le permettre.

— Je sais. Ce n'est pas grave. Je t'aime assez pour nous deux. (Il plongea à nouveau en elle.)

— Tu ne me connais même pas, protesta-t-elle en le mordillant à l'épaule, puis elle lécha sa clavicule et le goût de sa peau s'attarda sur sa langue, avec cette fragrance spéciale qui n'appartenait qu'à lui.

— Bien sûr que si. (Il s'écarta un peu d'elle pour la regarder dans les yeux, avec une conviction primitive et passionnée.) Je sais que tu m'as protégé quand le soleil m'a rendu faible et sans défense. Je sais que tu m'as soigné alors que tu avais peur. Je sais que tu m'as offert de la nourriture que tu as préparée toi-même. Je sais que tu as le courage d'un guerrier, que tu es une survivante, une *wahlker*. Et je sais que ta voix est le son le plus merveilleux que j'aie jamais entendu. (Il l'embrassa doucement.) Je sais tout de toi, Mary, et tout ce que je vois est adorable. Tout ce que je vois est à moi.

— Je ne suis pas à toi, chuchota-t-elle.

Le rejet ne sembla pas l'abattre.

— Très bien. Si je ne peux t'avoir, alors c'est toi qui prendras de moi ce que tu veux. Choisis. Tu peux prendre tout, ou seulement une moitié, ou même un petit bout. Ce que tu veux. Mais je t'en prie : Prends quelque chose.

Elle leva la main vers son visage, caressant les traits parfaits, les méplats de ses joues et de ses mâchoires.

— As-tu peur de la douleur ? demanda-t-elle.

— Non. La seule chose qui me fasse peur, c'est l'idée de te perdre. (Il regarda sa bouche.) Alors, dis-moi, veux-tu que je me retire ? Je le ferai si tu me le demandes.

— Non, reste.

Mary garda les yeux ouverts en levant la tête pour l'embrasser, et c'est elle qui le caressa de sa langue cette fois.

Il frissonna et se mit à aller et venir en elle dans un rythme aussi vieux que le monde, son sexe se retirant presque complètement avant de replonger au plus profond.

— Tu es... si parfaite, dit-il en ponctuant les mots de coups de rein. Tu es faite... pour moi, Mary.

La fragrance épicée émergea à nouveau de sa peau, et l'odeur s'intensifia tandis qu'il continuait à lui faire l'amour... jusqu'à ce que, pour Mary, le monde entier se réduise à Rhage : Son odeur, son goût, sa présence en elle.

Elle hurla son nom en jouissant, et le sentit basculer en même temps qu'elle, le grand corps ruant dans le sien, grognant et criant son plaisir.

Quand il s'immobilisa, il roula sur lui-même pour se mettre de côté. Et il la garda serrée contre lui, si près qu'elle entendait battre son cœur dans sa poitrine.

Elle ferma les yeux et s'endormit avec un épuisement qui était presque de l'inconscience.

Chapitre 29

En fin d'après-midi, alors que le soleil se couchait et que les volets qui avaient scellé les fenêtres se relevaient, Mary décida qu'elle pourrait vite s'habituer à être dorlotée par Rhage. Mais pas à manger autant. Avec un petit rire, elle repoussa la fourchette garnie de pommes de terre qu'il approchait de sa bouche

— Non, je n'en peux plus, dit-elle en se laissant retomber sur les oreillers. Une bouchée de plus et je vais exploser.

Il lui sourit, enleva le plateau et le déposa sur la table de chevet, puis se rassit à côté d'elle. Il était resté absent presque toute la journée— à travailler pensait-elle— et elle avait apprécié pouvoir dormir et récupérer. Elle était de plus en plus fatiguée, et c'était dû à sa maladie. Elle se sentait replonger, savait que son corps luttait pour conserver ses fonctions vitales, que les petites douleurs et crampes qu'elle ressentait ici et là ne feraient que s'aggraver. Et sa peau se marquait de bleus à une vitesse alarmante. En les voyant, Rhage avait été horrifié, persuadé qu'il avait été trop brutal pendant l'amour. Elle avait eu du mal à le convaincre que ce n'était pas de sa faute.

Mary préféra penser à Rhage pour oublier sa maladie. Et le rendez-vous médical qui approchait. Lui-aussi avait une sale mine, ce qui le rendait nerveux au lieu de l'épuiser. Le pauvre n'arrivait pas à rester tranquille. Même assis à côté d'elle sur le lit, il se grattait la cuisse à deux mains, comme s'il avait des démangeaisons féroces. Les vampires souffraient-ils d'intoxications alimentaires ou de varicelle ? Elle s'apprêtait à lui poser la question lorsqu'il parla :

— Mary, me laisserais-tu faire quelque chose ?

Elle n'avait pas vraiment l'esprit au sexe, mais elle regarda les muscles qui tendaient son tee-shirt.

— Je dois deviner ?

Il émit un sourd grondement.

— Ne me regarde pas comme ça.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ça me donne envie de te sauter dessus.

— Fais-le.

Les pupilles de Rhage devinrent blanches. C'était d'un effet étrange. Elles avaient été noires la minute précédente, et soudain une vive lumière brillait au centre de ses prunelles.

— Comment fais-tu ça ? demanda-t-elle.

Les lourdes épaules se voutèrent et Rhage se pencha, bras sur les cuisses, comme pour se contenir. Puis il se releva d'un bond et arpenta la pièce. Elle sentait l'énergie qui vibrait en lui, émanait de lui, et tourbillonnait autour de lui.

— Rhage ?

— Ne t'inquiète pas.

— Vu le ton de ta voix, ce n'est pas très convainquant.

Il sourit et secoua la tête.

— Non, ça va. Et pour ce que je voulais te demander, j'aimerais consulter un médecin de notre race. Pourrais-tu lui montrer ton dossier médical ? Notre science peut peut-être t'aider.

Mary fronça les sourcils. Un médecin *vampire* ? Voilà une alternative inattendue.

— D'accord. Mais je ne sais pas comment obtenir une copie—

— Mon Frère V est un véritable génie en informatique. Il peut entrer dans n'importe quel système et ton dossier est très certainement en ligne. Tu n'as qu'à me donner le nom et l'adresse de tes toubibs. Et les dates des interventions aussi, si tu les connais.

Il prit un stylo et un papier, et elle lui indiqua où elle avait été soignée, et le nom de ses différents docteurs. Il nota tout, puis regarda fixement la feuille devant lui.

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Il y en a tant. (Il leva les yeux sur elle.) Que t'ont-ils fait, Mary.

Sa première impulsion fut de tout lui dire : Qu'elle avait subi deux chimiothérapies, et aussi une greffe de moelle dont elle avait failli mourir. Puis elle se souvint de la nuit précédente, lorsque ses émotions avaient été trop violentes, trop incontrôlées. En ce moment, elle était aussi instable qu'une cartouche de dynamite, et sa maladie était comme une allumette qui se rapprochait. Elle ne pouvait baisser sa garde émotionnelle, parce que rien de bon n'en découlerait. Il n'y avait qu'à voir comment elle avait déjà réagi. Deux fois. D'abord, elle avait sangloté comme une folle en s'accrochant à lui. Ensuite... disons qu'elle n'avait pas fait que lui mordre la bouche.

Elle haussa les épaules et choisit de mentir, se détestant de le faire.

— C'est rien, murmura-t-elle. C'est passé, et je suis contente de pouvoir l'oublier.

Le regard de Rhage s'étrécit.

Et quelqu'un tambourina à la porte.

Malgré l'urgence de la demande, Rhage ne se retourna même pas.

— Un jour, tu finiras peut-être par me faire confiance.

— Je te fais déjà confiance.

— Conneries. Et je vais te dire un truc : Je déteste qu'on me mente.

Le tambourinement reprit de plus belle.

Rhage se leva et alla ouvrir la porte, prêt à envoyer au diable celui qui l'interrompait. Il avait le sentiment que Mary et lui étaient à un point charnière, et il voulait crever l'abcès.

C'était Tohr. Qui affichait un air hagard.

— Bordel, mais qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Rhage en sortant dans le couloir sans refermer la porte derrière lui.

Tohr renifla l'air qui émanait de la chambre.

— Seigneur. Tu l'as marquée comme tienne ?

— Et ça te gêne ?

— Non. D'un côté, ça rend les choses plus faciles. La Vierge Scribe a rendu son arrêt.

— Je t'écoute.

— Il faudrait que les autres Frères soient—

— Bordel, Tohr, je veux savoir maintenant.

Le Frère s'exprima en Langage Ancien. Et quand il se tut, Rhage inspira longuement.

— Donne-moi dix minutes.

Tohr hocha la tête.

— Nous serons dans le bureau de Kohler.

Rhage revint dans la chambre.

— Écoute, je dois sortir avec mes Frères. Et je ne rentrerai peut-être pas cette nuit. (Elle se raidit et détourna les yeux.) Mary, ça n'a rien à voir avec d'autres femelles. Je te le jure. Promets-moi seulement d'être là quand je reviendrai. (Lorsqu'elle hésita, il approcha et lui caressa la joue.). Tu m'as dit que ton rendez-vous n'était pas avant mercredi. Qu'est-ce qu'une autre nuit ? Tu pourrais reprendre un bain dans le jacuzzi. Je sais que tu aimes ça.

Elle eut un petit sourire.

— Tu cherches à me manipuler.

— J'aime à croire que je sais utiliser mes atouts.

— Si je reste un jour de plus, tu essaieras encore la même chose demain— et après-demain...

Il se pencha et l'embrassa avec une sorte de violence désespérée, souhaitant avoir plus de temps— pour lui faire l'amour avant de la quitter. Mais c'était impossible. Même s'il avait eu ces quelques heures devant lui, il n'aurait pu en profiter. Le bourdonnement sous sa peau était revenu en force, et il se sentait presque léviter tellement il vibrait.

— Je t'aime, dit-il, puis il recula, enleva sa lourde Rolex en or et la mit dans la main de Mary. Garde-la pour moi.

Il entra dans sa penderie et enleva tous ses vêtements. Tout au fond, derrière un autre pyjama qu'il n'avait jamais mis, il trouva l'habit noir qui était requis pour toute cérémonie de la Confrérie. Il passa la lourde soie sur sa peau nue et noua la robe à la taille avec une tresse de cuir.

Quand il sortit, Mary le regarda et dit :

— On dirait une robe de moine. Tu entres au monastère ?

— Dis-moi que tu seras là quand je reviendrai.

Après un moment, elle hocha la tête. Alors seulement, il releva le capuchon de son habit.

— Parfait, dit-il.

— Rhage, qu'est-ce qui se passe ?

— Attends-moi. Je t'en prie, attends-moi.

En allant vers la porte, il jeta un dernier regard vers le lit.

C'était une séparation douloureuse. Elle avait repris une certaine distance. Il détestait ça. Il détestait qu'elle ne veuille pas tout partager avec lui, ses expériences et ses craintes. Mais il ne pouvait rien faire pour l'instant. Il savait que la nuit allait être difficile. Il espérait juste qu'il s'en sortirait. Que les répercussions de sa punition ne dureraient pas trop longtemps. Et qu'elle serait encore là à son retour.

— Á bientôt, Mary, dit-il en la quittant.

Après être entré dans le bureau de Kohler, il referma les lourdes portes derrière lui. Tous les autres Frères étaient déjà là, et aucun ne parlait. L'odeur de leur malaise flottait dans l'atmosphère, lourde comme de l'alcool à brûler.

Kohler se releva de derrière son bureau, aussi rigide que Tohr l'avait été. Derrière les verres sombres de ses lunettes, Rhage sentit les yeux perçants du roi, bien qu'ils restent invisibles.

— Mon Frère.

— Monseigneur, répondit Rhage en inclinant la tête.

— Tu portes cet habit comme si tu voulais rester parmi nous.

— Bien entendu.

Kohler hocha la tête.

— Alors voici les conditions. La Vierge Scribe a déclaré que tu avais gravement offensé la Confrérie, d'abord en défiant les ordres de Tohr, ensuite en amenant une humaine parmi nous. Je vais être franc, Rhage, elle a voulu modifier ma décision concernant Mary. Et que l'humaine s'en aille.

— Je partirai alors avec elle.

— Je lui ai dit que tu le ferais.

— Ça a dû lui plaire, dit Rhage amèrement. Il y a des années qu'elle cherche à se débarrasser de moi.

— Bien, tu as le choix, mon Frère. Si tu veux rester parmi nous, et si l'humaine doit demeurer sous notre protection, entre ces murs, la Vierge Scribe exige que tu proposes un *rythe*.

C'était la voie rituelle pour expier une offense. Une punition logique en quelque sorte. Quand un *rythe* était proposé par l'offenseur et accepté par l'offensé, le premier donnait au second le choix de l'arme à utiliser contre lui sans qu'il ait droit de se défendre. Ce pouvait être un couteau, un coup-de-poing américain, un revolver—n'importe quelle arme en fait, à condition que la blessure infligée ne soit pas mortelle.

— J'accepte de proposer un *rythe*, dit Rhage.

— Ce doit être à chacun d'entre nous.

Il y eut un grognement collectif dans la pièce. Et quelqu'un marmonna : « *Et merde.* »

— J'accepte de proposer tous ces *rythes*.

— Qu'il en soit ainsi, mon Frère.

— Mais— (La voix de Rhage se fit dure) — je ne les propose que si j'ai l'assurance que Mary pourra rester ici aussi longtemps que je le voudrai.

— Oui, ça fait partie de mon accord avec la Vierge Scribe. Et tu dois savoir qu'elle n'a fini par accepter que quand je lui ai dit que tu voulais prendre cette humaine comme *shellane*. Je pense que Sa Grâce a été choquée que tu envisages

une telle union. (Kohler regarda derrière lui.) Tohrment, c'est à toi de choisir l'arme que nous utiliserons tous.

— L'étrier d'armes, répondit Tohr à voix basse.

Oh, merde. Il allait déguster, pensa Rhage.

Il y eut d'autres protestations marmonnées.

— Qu'il en soit ainsi, dit Kohler.

— Et la bête ? demanda Rhage. Elle risque de sortir au premier coup que je recevrai.

— La Vierge Scribe sera présente. Elle dit avoir un moyen de contrôler ça.

Bien sûr. N'était-ce pas elle qui lui avait collé ce foutu sort après tout ?

— On va faire ça ce soir, non ? (Rhage regarda les autres.) Il n'y a aucune raison d'attendre.

— Nous irons à la Tombe.

— Très bien. Alors allons-y, autant qu'on en finisse.

Zadiste fut le premier à sortir, tandis que les autres Frères se levaient et, d'une voix calme, mettaient au point quelques points de logistique. Tohr avait besoin d'une robe, est-ce que quelqu'un en avait une à lui prêter ? Fhurie annonça qu'il apporterait l'arme désignée. Et Viscs proposa l'Escalade pour les trimbaler tous jusque là-bas.

Bonne idée, pensa Rhage. Parce qu'ils auraient besoin d'un véhicule pour pouvoir ramener son corps à la fin du *rythe*.

— Mes Frères ? dit-il.

Ils arrêtaient tous de parler, et même de bouger. Et il les regarda l'un après l'autre, notant leurs visages figés et leur expression sinistre. Ils détestaient ce qu'ils devaient accomplir, et il les comprenait parfaitement. Blesser délibérément l'un d'entre eux lui aurait été insupportable. Il préférerait nettement être celui qui recevrait les coups.

— J'ai une requête à vous adresser. Ne me ramenez pas ici ce soir, d'accord ? Quand ce sera fini, emmenez-moi ailleurs. Je ne veux pas que Mary me voie.

Viscs intervint :

— Tu pourras rester à la Piaule. Butch et moi prendrons soin de toi.

— Oh. (Rhage eut un sourire.) Deux fois en moins d'une semaine ? Après ça, vous pourrez vous reconverter en infirmières.

V lui envoya une claque sur l'épaule avant de sortir. Tohr le suivit avec le même geste. Et Fhurie en passant le serra dans une étreinte bourrue.

Avant de quitter le bureau, Kohler s'arrêta un moment devant lui.

Quand le roi resta silencieux, Rhage lui serra le bras.

— Je sais, ta Majesté. Je serais pareil si c'était toi. Mais ça va aller. Je peux endurer ça.

Kohler plongea sous le capuchon et prit le visage de Rhage entre ses deux paumes, l'attira vers lui, pour l'embrasser sur le front. Une marque d'affection et de respect du souverain à son guerrier. Et aussi un rappel du lien qu'ils partageaient.

— Je suis heureux que tu restes avec nous, dit Kohler avec une profonde sincérité. J'aurais détesté te perdre.

Quinze minutes après, ils se retrouvèrent tous dans la cour devant l'Escalade. Les Frères étaient nu-pieds, et portaient la même robe noire. Avec les capuchons relevés, il était difficile de dire qui était qui— sauf pour Fhurie dont la prothèse dépassait de son habit. Il avait aussi un sac gonflé sur l'épaule. Il avait dû mettre dedans des bandages et du sparadrap aussi bien que l'étrier d'armes.

Une fois dans la voiture, ils restèrent silencieux tandis que Viscs tournait derrière la maison, puis prenait la direction de la montagne. Le chemin, qui passait à travers les bois de pins et d'hemlocks, était en terre battue.

Au bout d'un moment, Rhage ne supporta plus le silence pesant qui régnait dans l'habitable.

— Bon sang, mes Frères. Vous n'allez pas me tuer, merde ! Alors pourquoi ces mines sinistres ?

Personne ne le regarda.

— V, insista Rhage. Mets du rap— Luda ou Fifty— d'accord ? De quoi réveiller un peu cette atmosphère lugubre.

Le rire de Fhurie résonna sous son capuchon.

— Il n'y a vraiment que toi pour transformer ça en fête.

— Allez, les mecs, vous avez tous voulu m'en coller une, un jour ou l'autre, pour une connerie de trop que je vous ai sortie, pas vrai ? Alors, c'est votre jour de chance. (Il claqua la cuisse de Fhurie.) Toi, mon Frère, je t'ai balancé des vanes des années durant parce que tu refuses les femelles. Et Kohler, il y a deux mois, je t'ai tant charrié que tu as fini par me clouer au mur. Quant à toi, V, tu m'as menacé l'autre jour d'utiliser sur moi ta main spéciale, tu te rappelles ? Quand je t'ai dit ce que je pensais de ta monstruosité de barbichette.

— Il fallait bien te faire taire, dit Viscs avec un gloussement. Merde, depuis que je l'ai laissé pousser, tu me demandes si j'ai roulé un patin à un tuyau d'échappement chaque fois que je te vois.

— Espèce de salaud, je suis toujours convaincu que c'est toi qui bricoles ma GTO.

Une fois le mouvement lancé, ils se mirent à échanger plusieurs anecdotes concernant Rhage, jusqu'à ce que le volume sonore soit assez fort pour que personne ne s'entende plus.

Laissant ses Frères se détendre, Rhage s'adossa contre son siège et regarda la nuit au dehors. Il espérait que la Vierge Scribe savait ce qu'elle faisait, parce que si la bête sortait ce soir dans la Tombe, ça allait être un massacre. Et les Frères auraient sans doute à le tuer au final.

À cette idée, il fronça les sourcils et chercha Kohler. Qui se trouvait derrière lui. Il le savait parce que le roi avait un diamant noir au doigt.

Rhage se pencha et chuchota :

— Ta majesté, pourrais-tu me rendre un service ?

Kohler se rapprocha et répondit d'une voix grave et très calme :

— Bien entendu.

— Si je ne... m'en sors pas ce soir— quelle qu'en soit la raison— veille pour moi sur Mary, je t'en supplie.

Le capuchon s'inclina. Et en Langage Ancien, le roi prononça :

— *Selon ton vœu, j'en fais le serment. Je le considérerai comme ma sœur de sang et la protégerai comme toute femelle de ma famille.*

— Merci. (Rhage poussa un long soupir.) C'est... parfait.

Peu après, Viscs gara l'Escalade dans une petite clairière. Ils sortirent et restèrent un moment silencieux, les sens aux aguets. Écoutant. Regardant autour d'eux. Reniflant l'air alentour.

Tout bien considéré, la nuit était agréable, et l'endroit serein. Une brise soufflait à travers les innombrables branches et troncs des arbres de la forêt, apportant un parfum naturel de terre et de pin. Au dessus d'eux, la lune pleine apparaissait entre les nuages d'un blanc de lait.

Au signal de Kohler, ils avancèrent d'une centaine de mètres vers une caverne qui s'ouvrait à flanc de montagne. L'endroit n'avait rien de particulier, même à l'intérieur. Il fallait savoir où chercher pour trouver la petite fissure dans la paroi du fond. Et connaître le mécanisme qui faisait basculer le lourd linteau de pierre.

Tandis qu'ils pénétraient dans le ventre de la terre, le rocher se referma derrière eux sur un léger chuintement. Il y avait des torches sur le mur, et elles s'allumèrent avec un crépitement sifflant tandis que les flammes montaient et jetaient alentour leur lueur dorée et tremblotante.

Ils marchèrent encore, suivant une pente douce sur le sol pierreux qui était frais sous leurs pieds nus. Une fois arrivés, ils enlevèrent leurs robes et ouvrirent une lourde porte à deux battants renforcés d'acier. Le couloir au-delà faisait quinze mètres de long, six mètres sous plafond, et les murs étaient recouverts d'étagères. Qui contenaient des milliers de jarres et/ou d'urnes en céramique, de toutes tailles et de toutes formes, qui se reflétaient dans la lumière. Chacune d'entre elles contenait le cœur d'un *lessor*, cet organe que l'Omega leur arrachait du corps au cours de leur intronisation dans la Société. Tout au long de l'existence d'un *lessor* en tant qu'égorgeur, l'urne était sa seule possession personnelle. Et la Confrérie s'efforçait de les récupérer après chaque exécution.

Au bout du couloir, il y avait d'autres portes. Déjà ouvertes.

Le *sanctum sanctorum* de la Confrérie avait été creusé dans le roc et recouvert de marbre noir dans les années 1700, juste après la première migration, quand les vampires d'Europe avaient traversé l'océan. La salle était immense, avec un plafond couvert de stalactites qui ressemblaient à des dagues. D'énormes chandelles, épaisses comme le bras d'un mâle et longues comme sa jambe, étaient plantées sur des socles d'acier, leurs flammes aussi puissantes que celles des torches.

Sur l'avant se trouvait une estrade accessible par quelques marches. L'autel planté dessus était constitué d'un énorme bloc de pierre qui avait été apporté du Vieux Pays, son poids maintenu à l'horizontale par deux linteaux de roche vaguement dégrossis.

Au centre de l'autel, un crâne était posé.

À l'arrière, sur le mur de marbre, étaient gravés tous les noms des Frères qui avaient existé dans la Confrérie, depuis le tout premier dont le crâne était sur l'autel. Les inscriptions couvraient différents panneaux sur la totalité de la surface, sauf un espace laissé vierge au centre. Cette portion, de deux mètres de large environ, montait du sol au plafond. Au centre, à un mètre cinquante du sol, deux épais pitons de pierre surgissaient du mur, placés de façon à ce qu'un mâle puisse se mettre entre eux et s'y accrocher pour se maintenir en place.

L'odeur à l'intérieur du sanctuaire était familière : Celle de la terre humide mêlée à la cire d'abeille des chandelles.

— Bienvenue à vous, guerriers de la Confrérie.

Tous se retournèrent vers la voix.

Au coin le plus éloigné de la caverne, la Vierge Scribe était une petite silhouette qui flottait au dessus du sol, enveloppée de lourds voiles noirs. Rien n'était visible, pas même son visage, mais de sous l'ourlet de son épaisse robe

longue, une vive lumière jaillissait comme une eau courante s'échappant d'une cascade.

Elle glissa vers eux, et s'immobilisa en face de Kohler.

— Guerrier.

Le roi s'inclina.

— Vierge Scribe.

Elle les salua chacun tour à tour, gardant Rhage pour la fin.

— Rhage, fils de Tohrture.

— Vierge Scribe, répondit-il selon la coutume, en inclinant la tête.

— Comment te portes-tu ?

— Parfaitement bien. (Du moins, serait-ce le cas une fois ce rituel derrière lui.)

— Tu as été plutôt occupé ces temps derniers, n'est-ce pas ? Toujours à ouvrir de nouvelles brèches, selon ton habitude. Dommage que ce ne soit pas dirigé vers de plus louables intentions. (Elle eut un rire crispé.) En quelque sorte, ce n'est pas surprenant que tu finisses ici. Tu es bien conscient, n'est-ce pas, que c'est le premier *rythe* qui aura lieu dans la Confrérie ?

Pas vraiment, pensa-t-il. Tohr avait refusé un *rythe* que voulait lui proposer Kohler en juillet dernier.

Mais il ne voyait pas l'intérêt de le lui signaler.

— Guerrier, es-tu prêt à subir ce que tu as proposé ?

— Je le suis. (Il choisit ses mots avec soin, sachant que rien n'autorisait jamais quiconque à poser une question à la Vierge Scribe. Du moins, pas sans risques.) Je voudrais vous prier de ne pas me laisser devenir un danger pour mes Frères.

Elle répondit d'une voix plus dure :

— C'est dangereusement proche d'une demande.

— Je ne voulais pas vous offenser.

Elle émit un doux rire, à peine audible.

Pas à dire, elle devait beaucoup s'amuser de tout ça. Elle n'avait jamais pu l'encadrer, mais il pouvait difficilement l'en blâmer. Il avait donné de très bonnes raisons à son antipathie.

— Tu ne voulais pas m'offenser, guerrier ? (Les voiles bougèrent, comme si elle secouait la tête.) Tout au contraire, tu n'as jamais hésité devant une offense quand il s'agissait d'obtenir ce que tu voulais, et voilà ce qui a toujours été ton problème. C'est également ce qui nous amène ici ce soir. (Elle se détourna.) Avez-vous apporté l'arme ?

Fhurie posa le sac, l'ouvrit, et en sortit l'étrier d'armes. Qui était constitué d'un manche en bois de soixante centimètres de long, avec une poignée recouverte de cuir noirci par la sueur d'innombrables paumes. À l'autre extrémité pendaient trois chaînes d'acier sombre, chacune d'elles lestée d'une boule métallique hérissée de pointes.

L'étrier d'armes— ou goupillon— était une ancienne arme médiévale dérivée du fléau d'armes, un truc dangereux et vicieux, mais Tohr avait agi à bon escient. Pour que le rituel soit efficace, les Frères ne devaient pas épargner Rhage, ni dans le choix de l'arme, ni dans leur façon d'en user. La moindre faiblesse ferait injure à l'intégrité de la tradition, à la pénitence offerte, à la chance d'obtenir un plein pardon.

— Qu'il en soit ainsi, dit-elle. Mets-toi en place, Rhage, fils de Tohrture.

Il avança, monta les escaliers deux par deux. Lorsqu'il dépassa l'autel, il regarda le crâne sacré, dont la lumière soulignait les orbites vides et les longues canines. Il se plaça ensuite contre le mur de marbre noir, s'agrippa aux pitons de pierre, et sentit la douceur de la pierre froide dans son dos.

La Vierge Scribe flotta jusqu'à lui et leva le bras. Lorsque la manche tomba, un arc de lumière vive apparut, en forme de main. Une sorte de vibration électrique traversa Rhage, et il sentit quelque chose remuer en lui, comme si ses organes internes avaient été rangés différemment.

— Vous pouvez commencer le rituel.

Les Frères s'alignèrent, leurs corps nus rayonnant de force, leurs visages sévères se creusant de sombres rides. Kohler prit l'étrier d'armes que Fhurie lui tendait, et avança le premier. Dès qu'il bougea, les trois chaînes de l'arme cliquetèrent entre elles, un son aussi doux que le chant d'un oiseau.

— Mon Frère, dit le roi doucement.

— Monseigneur.

Rhage fixa les lunettes noires tandis que Kohler balançait le goupillon en cercle pour amorcer le mouvement. Un sifflement monta dans l'air et enfla lorsque l'arme retomba. Les chaînes frappèrent Rhage en pleine poitrine, puis les pointes le déchirèrent, vidant l'air de ses poumons. En s'agrippant aux pitons, il réussit à garder la tête droite tandis que sa vision s'assombrissait avant de revenir.

Tohr fut le suivant, et son coup secoua Rhage si fort que ses genoux lâchèrent un moment avant qu'il puisse se redresser. Viscs et Fhurie suivirent.

Avant chaque coup, il rencontrait le regard triste de ses Frères, espérant les aider et apaiser leur angoisse, mais quand Fhurie se détourna, Rhage ne pouvait

plus lever la tête. Il la laissa donc tomber sur une épaule, regardant le sang dégouliner de sa poitrine, recouvrir ses cuisses et ses pieds. Une énorme flaque se formait déjà sur le sol, reflétant la lumière des chandelles. Cette vue sinistre lui fit tourner la tête. Déterminé à rester debout, il bloqua ses coudes pour que ce soit ses articulations et non ses muscles qui le retiennent en place.

Il y eut ensuite une accalmie, et il fut vaguement conscient d'une dispute à voix basse. Il cligna des yeux pour voir ce qui se passait.

Fhurie tendait l'étrier d'armes à Zadiste qui reculait et refusait le truc avec une sorte de panique. Z avait les poings levés et les piercings sur sa poitrine brillaient d'éclats tandis qu'il respirait trop vite. Le Frère avait le visage cendreau et anormalement brillant.

Fhurie parlait avec insistance, puis voulut prendre le bras de Zadiste qui s'écarta d'un mouvement nerveux. Mais Fhurie ne cédait pas. Et alors qu'ils tournaient en cercle en une danse étrange, le dos nu de Zadiste apparut en pleine lumière— marqué de très anciennes cicatrices de coups de fouet.

Ça n'allait pas marcher, pensa Rhage. Zadiste était comme un animal acculé, prêt à péter un câble. Il devait bien y avoir une autre façon de l'atteindre.

Rhage prit une profonde inspiration et ouvrit la bouche, mais ne réussit pas à émettre un son. Il essaya encore.

— Zadiste... (Sa voix cassée fit tourner toutes les têtes vers lui.) Fais-le, Z... Peux plus... tenir très longtemps.

— Non, je—

Fhurie coupa son jumeau.

— Tu dois—

— *Non !* Fous-moi la paix, bordel.

Z fila vers la porte, mais la Vierge Scribe l'intercepta, le forçant à s'arrêter net pour ne pas la heurter. Il resta coincé par la petite silhouette, les jambes frémissantes, les épaules secouées de spasmes. Elle lui parla à voix basse, mais les mots ne portèrent pas jusqu'à Rhage, perdu dans un brouillard douloureux.

La Vierge Scribe fit un geste vers Fhurie, qui lui tendit l'étrier d'armes. Quand elle l'eut, elle prit la main de Z et posa la poignée recouverte de cuir dans sa paume. Puis elle lui désigna l'autel. Zadiste baissa la tête. Et remonta les marches comme un automate.

Quand Rhage regarda le Frère, il eut presque envie de suggérer qu'un autre prenne sa place. Les yeux noirs de Zadiste étaient écarquillés, entièrement blancs autour des iris. Et sa gorge était agitée de mouvement nerveux comme s'il ravalait un hurlement.

— Ça va aller, mon Frère, murmura Rhage. Fais-le. Vite.

Z haleta et vacilla, la sueur coulant de son front sur ses yeux, le long de la cicatrice de son visage.

— *Fais-le.*

— Mon Frère, chuchota Z en levant le goupillon par-dessus son épaule.

Il ne le balançait pas— et n'aurait probablement pas eu la possibilité de coordonner son mouvement. Mais il était fort et puissant, et l'arme chanta en arrivant sur Rhage. Les chaînes et les masses le frappèrent en travers du ventre et le déchirèrent.

Cette fois, les genoux du guerrier cédèrent et lorsqu'il essaya de se retenir à la force des bras, il découvrit qu'il ne lui en restait plus. Il tomba à genoux, les paumes dans son sang répandu.

Mais au moins c'était fini. Il respira profondément, essayant de ne pas s'évanouir.

Il entendit un raclement dans le sanctuaire, comme du métal frottant contre du métal. Il n'essaya même pas de savoir à quoi ça correspondait. Il était trop occupé à parler à son estomac, à lui affirmer que les spasmes secs qui le secouaient actuellement n'étaient absolument pas une bonne idée.

Quand il fut un peu remis, il se traîna à quatre pattes autour de l'autel, histoire d'avoir un délai avant de tenter de descendre les marches. Lorsqu'il leva les yeux, il vit les Frères à nouveau alignés. Surpris, Rhage se frotta les yeux, mettant du sang partout sur son visage.

Ça ne fait pas partie du rituel normal, pensa-t-il.

Chaque Frère avait une dague noire dans la main droite. Kohler commença à chanter et les autres le suivirent jusqu'à ce que leurs voix soient assez puissantes pour remplir d'échos l'espace immense de la caverne. Le volume sonore ne cessa d'augmenter, encore et encore, jusqu'à devenir presque un hurlement— puis les voix s'arrêtèrent net.

Et tous ensemble, les Frères pointèrent leurs dagues sur eux-mêmes, et se coupèrent en travers de la poitrine.

Ce fut Zadiste qui s'entailla le plus profondément.

Chapitre 30

Mary était descendue dans la salle de billard, et parlait avec Fritz de l'histoire du manoir quand les oreilles du *doggen* perçurent un son qu'elle n'avait pas entendu.

— Je pense que les maîtres sont de retour, dit-il.

Elle approcha de la fenêtre et vit des phares arriver dans la cour.

L'Escalade s'arrêta, les portières s'ouvrirent et les hommes sortirent. Avec leurs capuchons baissés, elle reconnut ceux qu'elle avait rencontrés la nuit de son arrivée. Celui avec une barbe et des tatouages à la tempe. Celui aux magnifiques cheveux. Le balafre qui l'avait terrorisée, et le militaire. Le seul qu'elle n'avait jamais vu était celui avec de longs cheveux noirs et des lunettes.

Mon Dieu. Ils avaient une expression sinistre. Quelqu'un avait-il été blessé ?

Et elle chercha Rhage des yeux, essayant de ne pas paniquer.

Le groupe fit le tour jusqu'à l'arrière de l'Escalade au moment où quelqu'un sortit de la maison de gardien, laissant la porte ouverte. Mary reconnut le nouvel arrivant comme celui qui avait joué au ballon dans l'entrée, le premier soir.

Avec ces énormes corps attroupés devant le 4x4, il était difficile de savoir ce qu'ils faisaient. Mais ils semblaient porter quelque chose de lourd.

Des cheveux blonds accrochèrent la lumière.

Rhage. Inconscient. Et ils emmenaient son corps vers la porte ouverte.

Mary était sortie du manoir avant même de réaliser qu'elle courait.

— Rhage ! Arrêtez. Attendez. (L'air froid lui perçait les poumons.) Rhage !

Au son de sa voix, le blessé eut un sursaut et tendit vers elle une main molle. Les hommes qui le soutenaient s'étaient arrêtés. Il y eut quelques jurons.

— Rhage ! (Elle s'arrêta si vite que les graviers grincèrent sous ses pieds.) Que... Oh... *Seigneur*.

Il y avait du sang sur son visage, et ses yeux étaient vitreux sous l'effet de la douleur.

— Rhage...

Il ouvrit la bouche. Essayait de parler. Mais aucun son ne sortit.

— Merde, dit l'un des hommes. Maintenant, on peut aussi bien le monter dans sa chambre.

— Bien sûr, s'écria Mary. Comment a-t-il été blessé ? Est-ce en combattant ?

Personne ne lui répondit. Ceux qui portaient Rhage changèrent juste de direction. Le convoi passa à travers le sas du manoir, puis traversa le grand hall et monta les escaliers.

Une fois le blessé étendu sur son lit, le barbu tatoué tendit la main et repoussa en arrière les cheveux blonds.

— Mon Frère, veux-tu prendre quelque chose pour faire passer la douleur ?

— Non, laisse. (La voix de Rhage était empâtée et confuse.) Mieux comme ça. Tu connais la règle. Mary... Où est Mary ?

Elle approcha du lit et prit la main pendante. Et la pressa contre sa bouche. Elle réalisa alors que la robe que portait Rhage était en parfait état, sans déchirure ni tache. Ce qui signifiait qu'il ne l'avait pas portée lorsqu'il avait été blessé. Et que quelqu'un l'avait ensuite remise sur lui.

Avec une sorte d'horrible intuition, elle tendit la main vers la ceinture à sa taille, la dénoua et écarta les pans du vêtement. Rhage avait d'épais bandages des hanches aux clavicules. Et du sang suintait au travers, un sang frais et horriblement rouge.

Effrayée par ce qu'elle allait découvrir, mais désireuse d'en avoir le cœur net, elle décolla un coin de sparadrap et le souleva.

— *Mon Dieu.* (Elle chancela et l'un des Frères la retint.) Comment est-ce arrivé ?

Quand le groupe resta silencieux, elle repoussa celui qui la retenait. Puis elle les examina un par un. Ils étaient figés et ne regardaient que Rhage.

Comme s'ils souffraient autant que lui. *Mon Dieu, ils n'avaient quand même pas...*

Le barbu croisa son regard.

Si, ils l'ont fait.

— C'est vous, dit-elle dans un sifflement furieux. C'est vous qui l'avez mis dans cet état.

— Oui, répondit celui aux lunettes noires. Et ça ne vous regarde pas.

— *Espèce de salauds !*

Rhage émit un son inaudible, puis s'éclaircit la voix.

— Laissez-moi avec elle.

— Nous repasserons te voir, Hollywood, dit le mec aux cheveux de toutes les couleurs. Tu as besoin de quelque chose ?

— Une greffe de peau peut-être ? répondit Rhage avec un vague sourire, puis il grimaça dès qu'il voulut remuer dans le lit.

Mary suivit d'un regard haineux leurs dos puissants pendant qu'ils s'éloignaient tous vers la porte. *Ces salopards de... monstres.*

— Mary ? murmura Rhage. *Mary.*

Elle chercha à retrouver son calme. S'énervier contre ces truands n'aiderait pas Rhage à présent.

Elle baissa les yeux sur lui, étouffa sa colère, et demanda calmement :

— Veux-tu que j'appelle ce médecin vampire dont tu m'as parlé ?

— Non.

Elle aurait voulu lui dire d'arrêter de jouer aux durs— le genre de conneries que les hommes aimaient tant— mais elle sentit qu'il allait protester, et il n'avait vraiment pas besoin de s'agiter pour le moment.

— Tu préfères enlever cette robe ou la garder ?

— L'enlever, si me voir ne te dérange pas.

— Ne t'inquiète pas pour moi.

Elle finit de détacher la ceinture, et lui ôta du corps la lourde soie noire— ayant envie de hurler chaque fois qu'un mouvement le faisait grogner de douleur. Quand ce fut fini, et que le vêtement fut enfin enlevé de dessous lui, il y avait du sang qui coulait de côté sous ses pansements.

Sa magnifique couette allait être fichue, pensa-t-elle, tout en s'en foutant complètement.

— Tu as perdu beaucoup de sang. (Elle roula la robe épaisse.)

— Je sais

Il ferma les yeux, la tête profondément enfoncée dans l'oreiller. Son corps nu avait de violents spasmes de douleur, un tremblement qui commençait aux cuisses et remontait sur son ventre et sa poitrine, faisant vibrer le matelas.

Elle alla jeter la robe dans la baignoire et revint.

— Ont-ils nettoyé ces blessures avant de mettre ces pansements ?

— Je ne sais pas.

— Il faudra quand même vérifier.

— Donne-moi une heure. Quand le saignement se sera arrêté. (Il prit une respiration difficile et fit une grimace.) *Mary... ils devaient le faire.*

— Quoi ? dit-elle en se penchant en avant.

— Ils devaient le faire. Je ne suis pas... (Une autre inspiration, un autre gémissement.) Ne sois pas en colère contre eux.

Compte là-dessus.

— Mary, dit-il plus fermement, ses yeux tristes fixés sur elle. Je ne leur ai pas laissé le choix.

— Qu'as-tu fait ?

— C'est fini. Et tu ne dois pas leur en vouloir. (Son regard se voila à nouveau.)

Elle avait la ferme intention de penser ce qu'elle voulait de ces sinistres salauds.

— Mary ?

— Ne t'inquiète pas. (Elle lui caressa la joue, souhaitant pouvoir laver le sang de son visage. Mais quand il grimaça à son contact, elle retira sa main.) Je t'en prie, laisse-moi faire quelque chose pour t'aider.

— Parle-moi. Ou lis-moi quelque chose...

Il y avait quelques livres contemporains dans les étagères près du désastre culturel de ses DVD, et elle se pencha sur les couvertures. Elle prit un Harry Potter, le tome 2, et tira un fauteuil près du lit. Il fut un peu difficile au début de se concentrer sur sa lecture parce qu'elle ne cessait de lever les yeux pour contrôler la respiration de Rhage, mis elle finit par trouver un rythme, et lui aussi. Son souffle se fit plus calme, et les spasmes cessèrent peu à peu.

Quand il fut endormi, elle referma le livre. Il avait le front tout plissé, les lèvres pâles et serrées. Elle détestait que sa souffrance soit encore aussi forte, même en étant endormi.

Mary se sentit reculer dans le passé. De plusieurs années.

Elle revit sa mère dans sa chambre aux murs jaunes. Sentit le désinfectant. Entendit les respirations difficiles, de plus en plus laborieuses.

Et voilà que ça recommençait, pensa-t-elle. Elle se retrouvait à côté du lit d'un malade. Devant une souffrance qu'elle était impuissante à guérir.

Elle regarda autour d'elle, et ses yeux tombèrent sur la « *Madone et l'Enfant* » au-dessus de la commode. Dans son contexte, la peinture était une œuvre d'art, et non une icône. Une toile digne de figurer dans un musée qui n'était accrochée là que pour la décoration.

Aussi, elle n'avait aucune raison de détester ce truc, ni d'en avoir peur.

La vierge de la chambre de sa mère avait été très différente. Mary l'avait eue en horreur, et dès que le corps de Cissy Luce avait quitté la maison, elle avait descendu la statue de plâtre dans le garage. Elle aurait voulu la briser, mais n'en avait pas eu le cœur.

Aussi, le lendemain matin, elle l'avait apportée à Notre Dame et l'y avait laissée. Avec le crucifix. Et elle se souvenait encore de son sentiment de triomphe en quittant le parking de l'église, comme si elle avait fait un bras d'honneur à Dieu— le seul sentiment agréable qu'elle ait ressenti depuis bien

longtemps. Mais le soulagement n'avait pas duré. Une fois revenue dans la maison, tout ce qu'elle avait vu dans la chambre avait été la trace de la croix sur le mur, et la marque du socle de la statue dans la poussière du sol.

Et deux ans après, à la date exacte du jour où elle s'était débarrassée de ces objets, on lui avait diagnostiqué une leucémie.

En toute logique, elle savait qu'elle n'avait pas été maudite à cause de son geste. Il y avait 365 jours sur un calendrier, et c'était comme lancer une bille à la roulette que savoir sur lequel d'entre eux tomberait l'annonce de sa maladie. Mais au fond de son cœur, parfois, elle pensait différemment. Ce qui la faisait haïr Dieu encore davantage.

Merde... Il n'avait pas eu le temps de faire un miracle pour sauver sa mère qui avait été croyante. Mais il avait pris le temps de punir une pécheresse comme elle, pas vrai ?

— Tu me fais un bien fou, dit Rhage.

Elle sursauta et le regarda, puis oublia le passé pour lui prendre la main.

— Comment te sens-tu ?

— Mieux. Ta voix est un vrai baume.

Comme pour sa mère autrefois, pensa-t-elle, qui elle aussi aimait le son de sa voix.

— Veux-tu boire quelque chose ? demanda-t-elle.

— Á quoi pensais-tu, juste là maintenant ?

— Á rien.

Il ferma les yeux.

— Tu veux que j'essaie de te nettoyer un peu de ce sang ? demanda-t-elle peu après.

Quand il haussa les épaules, elle alla jusqu'à la salle de bain et en revint avec un gant mouillé d'eau tiède et une serviette sèche. Elle nettoya son visage et passa doucement autour de son bandage.

— Je vais te les enlever, d'accord ?

Il hocha la tête, et elle retira soigneusement les sparadraps de sa peau. Puis elle attrapa la gaze et ôta tout le paquet.

Mary eut un frisson, et sentit la bile remonter dans sa gorge. Il avait été fouetté. C'était la seule explication à de telles marques.

— Oh... Rhage. (Des larmes brouillèrent sa vision, mais elle ne les laissa pas tomber.) Je vais changer ton pansement. C'est trop... à vif pour que je puisse faire autre chose pour l'instant. Où gardes-tu—

— Dans la salle de bain. Il y a un grand placard à droite du miroir.

Une fois en face dudit placard qui montait du sol au plafond, elle fut sidérée par la quantité de produits médicaux qu'il avait en stock. Des trousse de chirurgie. Des bandes plâtrées pour réduire une fracture. Toutes sortes de bandages. Du sparadrap. Elle prit ce dont elle pensait avoir besoin et revint près de lui. Elle déchira l'emballage stérile de grandes compresses apaisantes, les posa sur sa poitrine et son estomac, en pensant qu'elle pouvait aussi bien les laisser ainsi. Il n'était pas question qu'elle lui demande encore de se soulever du matelas pour lui passer une bande autour du corps, et même les coller demanderait trop de manipulations.

Lorsqu'elle effleura le pansement en bas à gauche, il eut un violent sursaut. Elle le regarda.

— Je t'ai fait mal ?

— Drôle de question.

— Pardon ?

Il ouvrit les yeux et lui jeta un regard attentif.

— Tu ne t'en rends même pas compte, pas vrai ?

Manifestement non.

— Rhage, mais de quoi parles-tu ? Tu veux quelque chose ?

— Je veux que tu me parles.

— Très bien. Laisse-moi d'abord finir ça.

Dès que ce fut le cas, elle reprit son livre mais il jura comme un charretier. Étonnée, elle lui prit la main.

— Je ne comprends pas ce que tu veux.

— Ce n'est pourtant pas bien difficile. (La voix était faible mais indignée.)

Mary, quand me laisseras-tu partager—

Il y eut un coup à la porte. Et ils jetèrent le même regard furieux dans sa direction.

— Je reviens, dit-elle.

En ouvrant la porte, elle vit le barbu de l'autre côté. Il portait un plateau rempli de nourriture en équilibre sur une main.

— Au fait, je m'appelle Viscs, dit-il. Est-il réveillé ?

— Hey, V, dit Rhage.

Viscs passa devant Mary et alla poser son plateau sur la commode. Puis il se dirigea vers le lit, et Mary souhaita désespérément être aussi grande que lui pour pouvoir le flanquer dehors.

Le mec posa une hanche contre le rebord du lit.

— Comment va, Hollywood ?

— Ça va.

— Tu as fait déjà moins mal ?

— Oui.

— Alors c'est que tout cicatrise bien.

— Ça ne sera jamais assez rapide.

Quand Rhage ferma les yeux, l'air épuisé, Viscs le regarda un moment, les lèvres serrées.

— Je reviendrai plus tard, mon Frère. D'accord ?

— Merci, mec.

Le barbu se détourna et croisa les yeux de Mary, ce qui ne dut pas être facile. Elle souhaitait féroce­ment pouvoir lui infliger la douleur qu'il avait causée. Et elle savait que son désir de vengeance devait se lire sur son visage.

— Un vrai pitbull, hein, murmura Viscs.

— S'il est votre *frère*, pourquoi lui avoir fait ça ?

— Mary, laisse tomber, l'interrompit Rhage d'une voix rauque. Je t'ai dit—

— *Tu ne m'as rien dit du tout.*

Elle serra les paupières. Ce n'était pas juste de lui hurler dessus alors qu'il était à moitié mort avec une poitrine déchiquetée.

— Peut-être que vous devriez vider ça, dit Viscs.

Mary croisa ses bras sur sa poitrine.

— Voilà une bonne idée. Pourquoi ne pas tout me raconter ? M'aider à comprendre pourquoi vous lui avez fait ça ?

Rhage intervint :

— Mary, je ne veux pas que tu—

— *Alors dis-le-moi.* Si tu ne veux pas que je les haisse, explique-moi.

Viscs regarda vers le lit, et Rhage dut lui faire un signe d'acceptation quelconque parce que le mec expliqua :

— Il a trahi la Confrérie pour être avec vous. Il devait expier sa faute s'il voulait pouvoir rester et vous garder ici.

Mary cessa de respirer. C'était pour elle ? À cause d'elle ?

Oh Seigneur. Il s'était laissé fouetté jusqu'au sang pour elle...

Et si je te dis que je vais faire en sorte que tu ne risques rien, ça te va ?

Elle n'avait absolument aucune expérience de ce genre de sacrifice. De la souffrance qu'il endurait pour elle. De ce qui lui avait été infligé par ses propres Frères... Des gens qui étaient censés tenir à lui.

— Je ne peux pas... Je me sens un peu... Excusez-moi.

Elle recula, espérant pouvoir se retirer dans la salle de bain, mais Rhage fit immédiatement le geste de se lever, comme s'il comptait venir avec elle.

— Non, tu restes là, Rhage. (Elle revint vers lui, s'assit sur le fauteuil à côté du lit et lui caressa les cheveux.) Reste tranquille. Chut... Ne bouge plus. Reste calme, mon grand.

Dès qu'il se détendit, elle regarda Viscs.

— Je ne comprends pas.

— Comment le pourriez-vous ?

Les yeux du vampire étaient fixés sur elle, et la profondeur de ce lumineux regard d'argent était presque effrayante. Elle se concentra un moment sur le tatouage qui le marquait à la tempe, puis revint vers Rhage. Et continua à lui caresser le front en murmurant jusqu'à ce qu'il s'endorme.

— J'espère que ça vous a fait quelque chose de lui faire subir une chose pareille, dit-elle ensuite à mi-voix, sachant que Viscs était toujours là. Dites-moi au moins que vous en avez souffert.

Elle entendit un froissement de tissu. Quand elle tourna la tête, elle vit qu'il avait ouvert sa chemise. Sur la poitrine musclée, il avait une profonde entaille toute fraîche, comme si une lame l'avait coupé en deux.

— Ça nous a tous tué, dit-il sombrement.

— Bien fait.

Le vampire eut un sourire féroce.

— Vous nous comprenez mieux que vous le pensez. Au fait, ce qu'il y a sur le plateau n'est pas que pour lui. J'en ai aussi apporté pour vous.

C'est ça. Elle ne voulait rien d'aucun d'entre eux.

— Merci. Je veillerai à ce qu'il mange dès qu'il se réveillera.

Avant de sortir, Viscs s'arrêta un moment.

— Lui avez-vous expliqué pour votre nom ?

Elle tourna la tête.

— Quoi ?

— Rhage. Le sait-il ?

Elle eut des frissons dans la nuque.

— Bien sûr qu'il connaît mon nom.

— Mais pas le *pourquoi*. Vous devriez le lui dire. (Viscs fronça les sourcils.) Non, je ne l'ai pas appris sur Internet. Comment le pourrais-je ?

Seigneur, c'était exactement ce qu'elle avait pensé.

— Vous lisez dans les esprits ?

— Quand je le veux. Et parfois aussi sans pouvoir m'en empêcher.

Sur ce, il quitta la pièce et referma doucement la porte derrière lui.

Rhage essaya de se tourner de côté, et se réveilla avec un gémissement.

— Mary ?

— Je suis là.

Elle prit la grande main entre les deux siennes.

— Qu'est-ce que tu as ? (Il la regarda, ses yeux gris-bleu plus alertes que précédemment.) Mary, je t'en prie. Juste une fois, dis-moi à quoi tu penses.

Elle hésita.

— Pourquoi ne m'as-tu pas laissée chez moi ? Tout ceci... ne serait pas arrivé.

— Je supporterais n'importe quoi pour ta sécurité, pour ta vie.

Elle secoua la tête.

— Je ne comprends pas comment tu peux ressentir ça pour moi.

— Oui, et tu sais quoi ? (Il eut un léger sourire.) Tu as bien trop envie de tout comprendre et de tout analyser.

— C'est mieux que de croire aux mirages, chuchota-t-elle, tendant la main pour la passer une nouvelle fois entre les épaisses mèches blondes. Dors, mon grand. Chaque fois que tu dors, tu te réveilles un peu plus en forme.

— Je préfère te regarder. (Mais il ferma les yeux.) J'aime sentir ta main jouer avec mes cheveux.

Il renversa le cou pour lui donner un meilleur accès.

Même ses oreilles étaient magnifiques, pensa-t-elle.

La poitrine de Rhage se souleva et s'abaissa avec un grand soupir. Au bout d'un moment, Mary se redressa dans son fauteuil, tendit les jambes, et posa ses pieds en l'air sur un des lourds rebords du grand lit.

Au fil des heures, les Frères défilèrent pour vérifier l'état de Rhage et se présenter à elle. Fhurie, celui qui avait de si somptueux cheveux, lui apporta du cidre chaud, qu'elle accepta. Kohler, le mec aux lunettes noires, et Beth, la femme devant laquelle elle s'était évanouie le premier jour, vinrent aussi lui rendre visite. Butch, le joueur de foot, passa un moment, ainsi que Tohrment, celui qui avait une coupe militaire.

Rhage dort beaucoup, mais ne cessait de se réveiller à chaque fois qu'il essayait de bouger ou de se mettre de côté. Il la cherchait toujours du regard, et semblait réconforté de la trouver près de lui. Elle lui apporta de l'eau, caressa son visage, lui donna à manger.

Ils ne parlèrent pas beaucoup Mais le contact suffisait.

Elle commençait à avoir les paupières lourdes et sa tête se renversait déjà lorsqu'il y eut un autre tapotement discret. Probablement Fritz avec un nouveau plateau, pensa-t-elle.

Elle se leva et alla jusqu'à la porte.

— Entrez donc, dit-elle en ouvrant.

L'homme au visage terrifiant était devant elle. Il était raide comme un piquet, et la lumière du néon dans le couloir soulignait les dures lignes de son visage : Les yeux profondément enfoncés, le crâne aux cheveux rasés, la cicatrice irrégulière qui le coupait en deux, la mâchoire crispée. Il portait un col-roulé et un pantalon souple, bas sur les hanches. Tout en noir.

Instinctivement, elle se positionna devant Rhage comme pour le protéger. Même s'il était idiot de penser qu'elle puisse s'opposer à un vampire aussi immense que celui qui se tenait entre les deux battants de la porte.

Le silence s'éternisa. Elle pensa qu'il venait sans doute vérifier l'état de Rhage, comme les autres l'avaient fait, et qu'il ne chercherait sûrement pas à le blesser davantage. Sauf que... il avait un drôle d'air. Il était tout crispé et semblait sur le qui-vive, prêt à bondir. Et la chose la plus étrange était que le vampire ne regardait ni elle, ni Rhage. Ses yeux ne se fixaient pas.

— Voulez-vous entrer pour le voir ? dit-elle enfin.

Les yeux noirs se posèrent enfin sur elle.

De l'obsidienne, pensa-t-elle. Ils étaient noirs comme de l'obsidienne. Opaques. Sans fond. Sans âme. Elle recula encore et agrippa la main de Rhage. Et le vampire à la porte ricana.

— Tu m'as l'air plutôt féroce, femelle. Tu penses vraiment que je veux lui arracher une autre livre de chair ? (La voix était basse, vibrante. Plutôt bien timbrée en fait. Mais aussi vide et détachée que l'était son regard.)

— Allez-vous lui faire mal ?

— Drôle de question ?

— Pourquoi ?

— Tu ne croiras pas ma réponse, alors tu ne devrais pas le demander.

Il y eut un autre silence, et elle l'examina plus calmement. Il lui vint à l'esprit qu'il n'était pas seulement agressif et dangereux. Il était aussi mal à l'aise.

Elle embrassa la main de Rhage et se força à s'écarter de lui.

— Je vais prendre une douche. Pourriez-vous rester avec lui pendant mon absence ?

Le vampire cligna des yeux, comme s'il était surpris.

— Et tu pourrais supporter l'idée d'être nue dans cette salle de bain avec moi à côté ?

Pas vraiment. Elle haussa les épaules.

— C'est à vous de voir. Mais s'il se réveille, il préférera vous avoir plutôt qu'être seul.

— Tu me laisses le champ libre alors ?

— Vous entrez ou pas ? (Quand il ne répondit pas, elle dit :) Ça n'a pas dû être facile pour vous ce soir.

La lèvre tordue se releva sur un rictus.

— Tu es bien la seule à penser que je ne prends pas mon pied en blessant les gens. Serais-tu une sorte de mère Teresa ? À toujours chercher le bon chez les gros méchants loups et autres conneries du genre ?

— Vous n'avez pas choisi d'avoir cette cicatrice sur le visage, pas vrai ? Et je suis prête à parier que ce n'est pas la seule que vous portez, même si c'est la plus visible. Alors, comme je l'ai dit, ça n'a pas dû être facile pour vous ce soir.

Les yeux noirs s'étrécirent et devinrent menaçants, et un courant d'air glacé traversa la pièce, comme s'il l'avait émis vers elle.

— Attention, femelle. Le courage est parfois dangereux.

Elle avança vers lui.

— Vous savez quoi ? Cette histoire de douche, c'est un mensonge. Je voulais juste vous laisser un moment tranquille avec lui, parce qu'il est évident que vous en avez envie, sinon vous ne resteriez pas planté dans ce couloir si manifestement mal à l'aise. Alors soit vous acceptez soit vous partez, mais dans les deux cas, j'aimerais bien que vous n'essayiez pas de me faire peur.

Pour le moment, elle se fichait complètement de le provoquer. Il est vrai qu'elle était stressée, épuisée, vidée, et du coup elle ne raisonnait plus de façon cohérente.

— Que décidez-vous ? insista-t-elle.

Le vampire entra et referma la porte, et la chambre devint encore plus froide avec lui à l'intérieur. La menace qui émanait de lui était si tangible que Mary la ressentit comme des mains qui s'étendaient vers elle, jusqu'à la toucher. Lorsqu'elle entendit le verrou tourner, elle commença à avoir vraiment peur.

— Je ne fais pas qu'essayer, dit-il très calmement.

— Quoi ? fit-elle d'une voix étranglée.

— De te faire peur. Tu *as* peur. (Il sourit. Et exhiba des canines encore plus grandes que celles de Rhage.) Je sens ta peur, femelle. C'est comme de la peinture, ça picote le nez.

Lorsque Mary recula, il avança sur elle, comme un prédateur sur sa proie.

— Hmm... et j'aime ton odeur. Je l'ai aimée dès le premier moment où je t'ai vue.

Elle s'affola et recula plus vite, les mains en arrière, espérant trouver le lit. Mais au lieu de ça, elle s'empêtra dans les lourds rideaux de l'une des fenêtres.

Le vampire balafra l'avait coincée. Même s'il n'était pas aussi lourd et musclé que Rhage, il n'y avait aucun doute sur le fait qu'il était létal. Ses yeux glacés indiquaient à Mary tout ce qu'elle avait besoin de savoir sur ses capacités à tuer.

Avec un juron, elle baissa la tête, et se rendit. Elle ne pouvait rien faire pour se défendre s'il voulait l'attaquer. Et Rhage non plus, dans son état actuel. Elle haïssait être ainsi sans défense, mais parfois la vie ne vous laissait pas le choix.

Lorsque le vampire se pencha vers elle, elle ferma les yeux.

Il inspira longuement, puis expira dans un soupir.

— Prenez votre douche, femelle. Je n'avais pas envie de le blesser plus tôt dans la nuit, et rien n'a changé. Et je n'ai pas plus l'intention d'être désagréable avec vous. S'il vous arrivait quelque chose, son agonie serait infiniment pire qu'elle ne l'est déjà.

Elle vacilla de soulagement quand il se détourna— et le vit frémir lorsqu'il regarda Rhage.

— Quel est votre nom ? demanda-t-elle.

Il leva un sourcil vers elle, puis reporta son attention sur Rhage.

— Je suis le mal, au cas où vous ne l'auriez pas compris.

— Je vous demande votre nom, pas votre vocation.

— Être un salaud serait plus comme une addiction, en fait. Et je m'appelle Zadiste.

— Bien... Enchantée de vous connaître, Zadiste.

— Très polie en plus, se moqua-t-il.

— D'accord, alors essayons autre chose : Merci de ne pas m'avoir tuée quand vous pouviez le faire. Ça vous va ?

Il se retourna et la regarda. Ses paupières étaient comme des volets posés sur ses yeux, ne laissant passer qu'une nuit profonde sans la moindre lumière. Avec son crâne aux cheveux ras et sa cicatrice, il était la personnification même de l'agressivité, de la violence— de la douleur aussi. Mais quand il la regarda à la lueur de la chandelle, il y eut comme un éclat d'humanité en lui. Si bref et subtil qu'elle ne put même pas définir comment elle le reconnut.

— Vous êtes une femelle extraordinaire, dit-il doucement. (Et avant qu'elle ne puisse dire autre chose, il leva la main.) Non. Laissez-moi avec mon Frère.

Sans un mot, Mary alla dans la salle de bain. Et resta assez longtemps sous la douche pour que sa peau soit toute plissée. L'air était si embué qu'il en devenait presque opaque. Quand elle sortit, elle dut remettre les mêmes vêtements parce qu'elle avait oublié d'emporter une rechange. Puis elle ouvrit doucement la porte de la chambre.

Zadiste était assis sur le lit, ses larges épaules courbées en avant, les bras serrés autour de lui-même. Penché sur le corps de Rhage endormi, il était aussi près de lui que possible sans pourtant le toucher. Et il se balançait d'avant en arrière, en chantant.

La voix du vampire montait et descendait, passant d'une octave à l'autre avec une tessiture inimaginable. Magnifique. Sublime. Et Rhage était détendu et relaxé comme il ne l'avait jamais été.

Mary traversa la pièce et sortit dans le couloir, laissant les deux hommes ensemble.

Chapitre 31

Rhage se réveilla l'après-midi suivant, et son premier geste fut de chercher aveuglément Mary. Puis il se retint, ne souhaitant pas réveiller la vibration habituelle. Il n'était pas encore assez remis pour lutter contre la bête.

Il ouvrit les yeux, tourna la tête. Et la vit à côté de lui dans le lit, dormant à plat ventre.

Une fois encore, elle avait pris soin de lui quand il en avait eu besoin. Elle avait été calme. Forte. Prête à faire face aux Frères pour le défendre.

Son amour pour elle l'envahit tout entier, si fort que sa respiration se bloqua.

Il posa la main sur sa poitrine et sentit les pansements qu'elle lui avait mis. Il les enleva soigneusement, un par un. Et regarda. Les blessures avaient bon aspect. Presque refermées, il n'en souffrait plus. Dès demain, il ne resterait que des traces rouges, qui auraient disparu le jour suivant.

Il pensa à tout le stress que son organisme avait subi ces derniers jours : La transformation. Les violentes impulsions en présence de Mary. L'exposition au soleil. Le *rythe*. Il allait devoir boire, et il valait mieux le faire le plus tôt possible, avant que la soif de sang ne devienne trop forte.

Il était toujours très attentif à ses besoins. Les autres Frères, qui n'aimaient pas l'intimité obligatoire de ces échanges, attendaient parfois jusqu'au dernier moment avant de céder à leur soif. Mais lui préférait ne courir aucun risque. La dernière chose dont il avait besoin est de titiller la bête avec un manque—

Attends un peu.

Rhage prit une profonde inspiration. Et ressentit la plus incroyable sensation de... vide. Aucune vibration. Aucune démangeaison. Aucune brûlure. Et pourtant Mary était juste à côté.

Il était... seul dans son corps. Plus de bête. La malédiction de la Vierge Scribe avait disparu.

Bien sûr, pensa-t-il. Elle l'avait enlevée temporairement pour qu'il puisse subir le *rythe* sans se transformer. Et de toute évidence, le répit serait prolongé durant sa guérison. Il se demanda combien de temps il avait.

Rhage exhala lentement, sentant l'air traverser ses narines. Et savoura la sensation de paix qu'il ressentait. Le merveilleux silence en lui. Sans le grondement permanent auquel il était accoutumé.

Depuis un siècle.

Seigneur, ça lui donnait presque envie de pleurer.

Au cas où Mary se réveillerait, il posa un bras sur ses yeux.

Les autres connaissaient-ils leur chance de vivre régulièrement de tels moments de calme ? Sans doute pas. Lui-même ne les avait jamais appréciés avant sa malédiction, ne les avait même jamais remarqués. Merde, s'il avait été comme avant, il serait probablement déjà rendormi.

— Comment vas-tu ? As-tu besoin de quelque chose ?

En entendant la voix de Mary, il se prépara au choc habituel. Mais rien ne vint. Il ne ressentit qu'une douce chaleur intérieure. Son amour pour elle, sans interférence maudite.

Il se frotta le visage avant de la regarder. Dans la pénombre tranquille, il éprouva pour elle une telle adoration que c'en était presque terrifiant.

— Mary, je te veux. J'ai besoin de toi. Maintenant. Tout de suite. Je te veux.

— Embrasse-moi alors.

Il attira le corps souple contre le sien. Elle ne portait qu'un tee-shirt sous lequel il glissa ses mains, la caressant au creux des reins. Il était déjà prêt à la prendre, le sexe dur et tendu, mais il n'avait rien à contrôler cette fois, et la toucher était un plaisir exquis.

— Je veux te faire l'amour, dit-il en rejetant les draps du lit.

Il voulait tout voir d'elle, pouvoir poser ses mains partout sur elle— sans obstacle pour le gêner.

Il lui enleva son tee-shirt tout en allumant mentalement les bougies de la chambre. Elle était resplendissante dans leur lumière dorée, la tête tournée de côté, à le regarder de ses grands yeux gris. Il dévora des yeux les seins hauts, les douces courbes crémeuses, les points roses dressées. Elle avait un ventre plat— un peu trop même, pensa-t-il avec inquiétude. Mais ses hanches rondes étaient parfaites, et ses longues jambes fines l'enchantèrent.

Et là, à la jointure de ses cuisses, cet endroit si doux...

— Ma Mary, chuchota-t-il, en pensant à tout ce qu'il voulait lui faire.

En la regardant, son sexe se tendit vers elle, fier et arrogant, lourd de son désir pour elle. Mais avant qu'il puisse bouger, elle tendit la main et le saisit. Il eut un frisson, et son corps se couvrit de sueur. Qu'elle le touche ainsi... Il se laissa aller à cette extase sans contrainte, la laissant libre d'exprimer sa sensualité.

Quand elle se redressa, il ne comprit pas. Tendit le bras :

— Mary ?

Elle ouvrit la bouche et resserra ses lèvres sur son sexe.

Avec un gémissement, il retomba en arrière. « *Oh mon... Dieu.* »

Jamais, avec aucune des femelles qu'il avait connues depuis sa malédiction, il n'avait accepté une telle intimité. Il ne l'avait pas voulue. Il n'avait déjà pas aimé le contact de leurs mains au dessus de la ceinture, alors en dessous ...

Mais là, c'était Mary.

La brûlante succion de sa bouche— mais plus encore la réalisation qu'il s'agissait d'elle— rendit Rhage faible et à sa merci. Elle leva les yeux et le regarda se tordre de plaisir. Quand il se renversa en arrière, elle s'étala davantage sur lui pour le prendre plus profondément. Il lui saisit la tête à deux mains, le corps arqué sous le rythme qu'elle lui imposait.

Juste avant d'exploser, il s'écarta, ne souhaitant pas en finir si vite.

— Viens par là, dit-il en l'attirant sur son ventre et sa poitrine, puis la faisant tomber sur le dos. Je ne veux jouir qu'en toi.

Il l'embrassa, la main posée sur la douce colonne de son cou, puis descendit le long de son corps, s'arrêtant un moment au niveau du cœur. Il l'entendit battre fort, comme un oiseau affolé. Il pressa ses lèvres sur le sternum de Mary, puis avança jusqu'à son sein. Il en aspira la crête dressée, passa le bras sous elle pour mieux la soulever vers lui.

Elle faisait d'incroyables petits bruits étranglés, au plus profond de sa gorge, et Rhage leva la tête pour voir l'expression de son visage. Elle avait les yeux fermés, les dents serrées. Il laissa courir sa bouche le long du ventre de Mary, s'attarda à mordiller son nombril, puis descendit vers ses hanches. Il la fit se tourner sur le ventre, lui écarta les jambes et posa la main sur son sexe. La douceur soyeuse et humide qui l'accueillit le fit trembler, et il embrassa son dos et ses reins.

Tout en glissant un doigt en elle, il découvrit ses canines et lui mordilla l'échine. Elle gémit et arqua son corps pour mieux s'offrir. Il s'arrêta à son épaule, repoussa les cheveux de son cou. Et gronda en regardant la gorge offerte. Il la sentit se tendre et chuchota :

— Ne t'inquiète pas. je ne te ferai aucun mal.

— Je n'ai pas peur.

Elle leva les hanches et resserra ses muscles internes autour de la main de Rhage.

Il poussa un feulement sous l'assaut du désir qui le traversait. Puis se mit à haleter, ce qui l'inquiéta brièvement. Mais il n'y eut aucune vibration ni bourdonnement maudit pour interférer dans son plaisir. Juste lui et elle. Ensemble. À faire l'amour.

Mais soudain, il eut envie d'autre chose venant d'elle.

— Pardonne-moi, Mary.

— De quoi ?

— J'ai envie de goûter... ton sang, dit-il à son oreille.

Elle frissonna mais quand il sentit son ventre s'inonder, il sut que ce n'était pas de peur.

— Tu veux vraiment... faire ça ? demanda-t-elle.

— Oh, que oui ! (Il posa sa bouche sur la gorge blanche. Suça sa peau, crevant d'envie d'en faire davantage.) J'adorerais prendre ta veine.

— Je me suis demandé l'effet que ça faisait. (Sa voix était lourde de désir, presque tentée. *Elle allait le laisser faire ?*) Ça fait mal ?

— Juste un peu au début, mais ensuite c'est... sexuel. Tu sentiras mon plaisir quand je te prendrai. Et je ferai très attention. J'irai tout doucement.

— Je sais.

Enivré de visions érotiques, il découvrit ses canines. Il se voyait déjà les planter en elle. Aspirer son sang. L'avalier. Avoir son goût en lui. Et partager une parfaite communion lorsqu'elle ferait la même chose. Il lui donnerait tout ce qu'elle voulait et elle—

Ferait la même chose ?

Rhage s'écarta. Mais *bordel*, à quoi il jouait ? Elle était humaine, bon sang de bois. Elle ne buvait pas de sang.

Il posa son front sur l'épaule de Mary. Et se souvint qu'elle n'était pas seulement humaine, elle était aussi malade. Il lécha ses canines, tentant de les faire se rétracter.

— Rhage ? Tu vas le faire... ah. Tu sais ?

— Je ne crois pas. C'est plus prudent de m'en abstenir.

— Sincèrement, je n'ai pas peur.

— Oh, Mary, je sais. Tu n'as peur de rien. (Et son courage était l'une des raisons pour lesquelles il l'avait choisie.) Mais je préfère aimer ton corps que lui prendre ce qu'il ne peut me donner.

Dans une série de mouvements rapides, il se positionna au-dessus d'elle et lui releva les hanches pour la prendre par derrière, s'enfonçant profondément en elle. Une vague de chaleur rugit en lui quand elle se cambra pour répondre à son invasion, et il plaça un bras entre ses seins pour la maintenir. De la main, il lui tourna aussi le menton pour pouvoir l'embrasser.

Elle avait la bouche brûlante et avide, et il commença de lents va-et-vient, un grognement ponctuant chaque mouvement. Elle était si incroyablement étroite, serrée comme un étau sur son sexe. Il réussit à se contrôler durant quelques

mouvements, puis ses hanches prirent d'elles-mêmes un rythme sauvage et il ne put garder sa bouche contre la sienne. Il la martelait si fort qu'il s'agrippa à ses hanches pour se retenir.

Elle laissa retomber sa poitrine sur le lit, le visage tourné de côté, les lèvres écartée, les yeux clos. Soudain, il la lâcha et planta ses deux poings dans le matelas. Elle était si petite ainsi étalée sous lui, presque écrasée par les bras épais qui la cernaient, mais elle prenait tout ce qu'il lui donnait, son sexe entrant en elle jusqu'à la garde, et il se laissa aller à la vague de jouissance qui l'emportait.

Il sentit soudain une délicieuse sensation à la main. En baissant les yeux, il vit qu'elle s'était lovée autour de son bras et le mordait au pouce.

— Plus fort, Mary, dit-il la voix rauque. *Oh, oui.* Mords-moi... plus fort.

La légère douleur de ses dents plantées dans sa chair suffit presque à le faire basculer. Mais il ne voulait pas que ça s'arrête déjà.

Il se retira d'elle, et la retourna d'un geste souple. Lorsqu'elle fut sur le dos, ses jambes ouvertes retombèrent de côté comme si elle n'avait plus la force de les tenir. Et son ventre luisait de plaisir, gonflé et si tentant qu'il faillit craquer à cette vue. Il baissa la tête et l'embrassa entre les jambes, goutant son parfum unique mêlé à la fragrance de mâle dédié qu'il avait déposée en elle.

Elle hurla d'une voix sauvage en jouissant sous sa bouche, et avant que les spasmes ne cessent, il s'enfonça à nouveau en elle.

Elle cria son nom et lui planta ses ongles dans le dos.

Il explosa cette fois, le regard fixé dans celui de Mary. Sans rien avoir à craindre, il se laissa aller complètement, et le plaisir l'emporta, encore et encore, le vidant complètement en elle. Son orgasme déclencha à nouveau celui de Mary et leur extase commune sembla ne pas avoir de fin.

Ce qui lui convenait parfaitement.

Mary serra Rhage contre elle lorsqu'il il trembla une fois encore, son grand corps ruant sous les vagues de plaisir, sa respiration haletante. Un grondement sourd émanait de sa poitrine et elle sentit le jet brûlant au fond de son ventre.

C'était une forme d'intimité incroyable d'être si détendue quand lui était toujours en proie à un orgasme à répétition. Sa concentration n'étant plus troublée par le plaisir, elle ressentait le moindre spasme du grand corps pesant sur elle, chaque frémissement de son sexe en elle. Elle sut exactement quand une autre éjaculation se prépara, la sentit monter en lui, dans son ventre, dans

ses cuisses. Et quand ça arriva, elle entendit sa respiration se bloquer, son torse se durcir, et ses hanches se remirent à la marteler.

Cette fois, il renversa la tête, les lèvres ouvertes, les canines longues, les yeux fermés. Et quand tous les muscles de son corps se contractèrent, elle en ressentit la sensation au plus profond d'elle-même.

Il ouvrit des yeux étincelants.

— Je suis désolé, Mary. (Un autre spasme le secoua, et il fit de son mieux pour continuer à parler.) Jamais... senti ça... avant. J'arrive pas... à m'arrêter. *Bon sang.*

Il poussa un feulement sourd, mélange d'excuse et d'extase.

Elle sourit, puis caressa son dos lisse de haut en bas, sentant les muscles épais se durcir quand le bas de son corps recommença sa danse contre elle. Elle était saturée de plaisir, et délicieusement meurtrie de toute cette brûlante activité. Et la merveilleuse odeur épicée de Rhage était lourde autour d'eux— sa marque sur elle.

Il poussa sur ses bras, comme s'il allait se retirer d'elle.

— Que fais-tu ? dit-elle en enroulant ses bras et ses jambes autour de lui pour le garder en place.

— Mais je... t'écrase. (Sa respiration était toujours laborieuse.)

— Je suis très bien.

— Oh, Mary...

Il s'arqua contre elle, le cou durci, la tête en arrière, les épaules gonflées. Seigneur, qu'il était superbe. Adorable aussi.

Puis il s'effondra de tout son poids, le corps vidé de ses forces. Il pesait une tonne, bien plus qu'elle ne pouvait le supporter en continuant à respirer. Heureusement, il roula un peu de côté, l'emportant avec lui. Elle entendit le tambourinement violent de son cœur, puis peu à peu, le bruit se calma.

— Je t'ai fait mal ? demanda-t-il, la voix rauque.

— Pas du tout.

Il l'embrassa et se retira d'elle, puis alla jusqu'à la salle de bain. Il en revint avec une serviette qu'il passa délicatement entre les jambes de Mary.

— Tu veux prendre une douche ? dit-il. J'ai... ah, je t'ai comme qui dirait... inondée.

— Mais non. Et j'ai juste envie de rester tranquille pour le moment.

— Je ne peux pas expliquer ce qui s'est passé. (Il fronça les sourcils en remontant draps et couvertures pour les couvrir.) En fait... je crois savoir.

— Qu'importe la raison, c'était génial. (Elle l'embrassa sur la mâchoire.)
Absolument génial.

Ils restèrent silencieux un long moment.

— Écoute, Mary. Ces derniers temps, mon corps a pas mal écopé.

— Je sais.

— Je vais devoir... faire quelque chose pour ça.

Au son de sa voix, il y avait comme un problème, aussi elle le regarda. Il avait les yeux fixés au plafond. Elle eut un frisson d'angoisse.

— C'est-à-dire ?

— J'ai besoin de boire. J'ai besoin du sang... d'une femelle. De ma race.

— Oh.

Elle pensa aux longues canines qui avaient mordillé son dos. Et se souvint de son frisson d'excitation quand il s'était approché de son cou. Elle se rappela aussi ce qu'elle avait éprouvé quand il était sorti retrouver d'autres femmes. Elle ne pourrait pas revivre cette épreuve : Rester à l'attendre dans son lit, seule, tandis qu'il était avec une autre.

Il prit les mains de Mary dans les siennes.

— Mary, il est nécessaire que je boive pour pouvoir rester contrôlé. Et je veux que tu viennes avec moi quand ça aura lieu. Si tu ne peux supporter l'idée de regarder, au moins tu seras dans la même pièce. Je ne veux pas que tu t'inquiètes de ce qui se passera entre cette femelle et moi.

— Qui sera— (elle s'éclaircit la voix,) — cette femme ?

— Je n'y ai pas encore pensé. Je ne veux pas reprendre une femelle que j'ai déjà eue.

Oh, voilà qui ne lui laisserait pas un très grand choix, pas vrai ? Cinq ou six peut-être ?

Elle secoua la tête, se sentant une vraie garce.

— Je vais faire venir une des Élués.

J'espère que ce sont des vieilles mochetés, pensa-t-elle.

— Qui est-ce ?

— Leur premier rôle est de servir la Vierge Scribe, notre déité, mais autrefois, elles étaient aussi au service des mâles de la Confrérie qui n'avaient pas de compagne. Nous ne les utilisons plus ainsi de nos jours, mais je vais prendre contact avec elles pour voir si je peux convenir d'un arrangement.

— Quand ?

— Le plus tôt possible. Peut-être demain soir.

— Je serai partie. (Il prit une expression féroce, mais elle ne lui laissa pas le temps de parler.) Rhage, il est temps que je rentre chez moi.

— Sûrement pas.

— Réfléchis un peu. As-tu vraiment cru que je pourrais rester ici éternellement ?

— C'est ce que je veux. Alors oui.

— Mais j'ai ma maison, mes affaires, ma—

— Je peux les faire amener ici. Tout.

Elle secoua la tête.

— Il faut que je rentre.

— Ce n'est pas prudent. Tu cours un risque

— Alors je vais m'en occuper : Je ferai installer une alarme. Je vais apprendre à tirer... je ne sais pas. Mais je dois retrouver ma vraie vie. (Il ferma les yeux.) Rhage, regarde-moi. *Regarde-moi*, insista-t-elle en lui serrant la main. J'ai des choses à faire. Et je dois les faire dans mon monde.

Il serra les lèvres d'un air buté.

— Laisseras-tu au moins Viscs t'installer un système d'alarme ?

— Oui.

— Et tu reviendras me voir ?

— Oh. (Elle inspira longuement.) Et si je refuse ?

— Alors c'est moi qui viendrai.

— Je ne pense pas—

— Je te l'ai déjà dit : Tu penses trop.

Il l'embrassa. Mais avant que sa langue ne puisse à nouveau lui faire perdre la tête, elle le repoussa.

— Rhage, ça n'est pas possible. Ce qu'il y a entre nous... n'est pas possible. Je ne... peux pas.

Il roula sur le dos, et mit un bras sous sa tête. Il avait la mâchoire serrée, et les tendons de son cou s'étaient raidis.

Elle détestait ça, vraiment. Mais il valait mieux l'exprimer une fois pour toute.

— Je te remercie de tout ce que tu as fait pour moi. De ton sacrifice pour me garder en sécurité—

— Pourquoi as-tu été si en colère la nuit où je suis sorti dans ce bar ?

— Pardon ?

— Pourquoi ça te touchait tant que je sois allé voir d'autres femelles ? Ou alors, tu voulais juste un peu de brutalité pour pimenter la chose et chercher une

bonne raison l'obtenir ? (Lorsqu'il la regarda, le bleu de son regard était aussi dur qu'un néon, si brillant qu'elle ne put le supporter.) La prochaine fois, tu n'as qu'à le demander. Je peux baiser de n'importe quelle façon.

Oh Seigneur. Elle n'avait pas voulu le mettre en colère.

— Rhage—

— Tu sais, c'était plutôt bandant de te voir jouer à la dominatrice. J'aime bien le petit côté sadique aussi. Voir mon sang sur les lèvres. Hmm.

Sa voix glacée était horrible. Et son regard mort encore pire.

— Je suis désolée, dit-elle encore, mais—

— En fait, même d'y repenser, ça me fait de l'effet. Curieux d'ailleurs quand on pense à ce qui vient juste de se passer, non ?

— Et tu verrais quoi au juste comme futur pour nous deux ?

— Ça, on ne le saura jamais. Mais tu restes au moins jusqu'à la nuit, non ? Parce que tu as besoin que je te raccompagne. Alors pourquoi ne pas voir si on peut s'activer encore un peu, histoire que tu ne perdes pas ton temps. (Il mit la main sous les couvertures.) Tu es sacrément bonne, tu sais, je suis déjà aussi dur qu'une batte de baseball.

— As-tu la moindre idée de ce que vont être les six prochains mois pour moi ?

— Non, et je n'aurai pas la chance de le savoir, pas vrai ? Alors si on baisait ? Puisque le sexe est tout ce que tu veux de moi. Tu sais, je suis prêt à prendre ce que tu me laisses. C'est pathétique non ?

— Rhage ! cria-t-elle pour le faire taire.

— Mary ! répéta-t-il sur le même ton, pour se moquer d'elle. Désolé, tu trouves que je parle trop ? Tu préfères que j'utilise ma bouche autrement ? Tu veux que je fasse quoi avec ? Que je t'embrasse ? Que je te suce ? Où ? Sur les seins. Non attends, je sais. Oui, plus bas. Et je sais te faire jouir, non ?

Elle laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Je ne veux pas partir comme ça. Sur une dispute.

— Mais tu ne laisseras pas ce petit détail t'arrêter, hein ? Non, bien sûr, super-Mary doit retourner dans son monde—

— *Pour être malade*, Rhage ! Je m'en vais pour être malade, d'accord ? Je vois mes docteurs demain. Et je ne m'attends pas vraiment à m'amuser en rentrant chez moi.

Il la regarda.

— Et tu ne me crois pas digne de rester avec toi ?

— Quoi ?

— Pourquoi ne me laisses-tu pas rester avec toi durant ta maladie ?

Elle pensa ce qu'elle avait éprouvé en le voyant souffrir, sans être capable de lui épargner une telle douleur.

— Mais pourquoi ferais-tu ça ? chuchota-t-elle.

Il bondit hors du lit.

— Va te faire foutre, Mary.

Il enfila un pantalon de cuir et arracha un tee-shirt de sa commode.

— Fais tes valises, poupée. Je ne vais pas t'imposer plus longtemps un chien errant. (Il enfila le tee-shirt par-dessus sa tête.) Je vais demander à V de foutre un système dans ta baraque le plus vite possible. Ça ne prendra pas longtemps. Et en attendant, tu vas aller dormir ailleurs. Dis à un *doggen* de te donner une autre chambre.

Elle se leva mais avant qu'elle ne puisse l'atteindre, il lui jeta un regard dur, la stoppant net.

— Tu sais, Mary, je le mérite. Vraiment. J'ai passé ma vie à faire la même chose, à me barrer en n'ayant rien à foutre des autres. Mais au moins les femelles que j'ai baisées ont eu de la chance, parce qu'elles ne se rappelaient même pas de moi ensuite. Merde, je donnerais n'importe quoi pour t'oublier et ne plus jamais penser à toi.

Il ne claqua même pas la porte en sortant. Il la referma très calmement.

Chapitre 22

O se pencha sur le civil et resserra l'étai. Il avait enlevé le vampire au centre-ville, dans une ruelle près du *Screamer*, et pour l'instant son nouveau centre de persuasion était parfaitement opérationnel. De plus, il était bien tombé avec ce mâle. Qui s'avérait avoir quelques renseignements tangentiels sur la Confrérie.

Il y a peu, O aurait prit son pied à faire ce qu'il faisait. Mais à présent, devant les yeux vitreux du vampire et ses frissons de douleur, il se revoyait dans la cabane de M. X, aux prises avec l'Omega. Impuissant à se défendre. Hurlant sous la torture.

Des souvenirs qui l'empêchaient presque de respirer. O détourna le regard. Mais les gémissements du mâle le rendaient nauséeux.

Merde, il lui fallait se reprendre.

O s'éclaircit la voix. Inspira.

— Explique-moi au juste pourquoi ta sœur connaît les Frères.

— Elle... couche... avec eux.

— Où ?

— Je ne sais pas.

— Trouve une meilleure réponse, dit O en donnant un tour de vis.

Le civil hurla tandis que ses yeux fous et hagards parcouraient la pénombre à l'intérieur du centre. Il était proche de l'évanouissement, aussi O relâcha un peu la pression.

— Où les rencontre-t-elle ?

— Caith va dans tous les bars. (Le mâle eut une toux faible.) Au ZeroSum. Au *Screamer*. La nuit passée, elle était au *Cyclope*.

— Au *Cyclope* ?

Curieux. Parce que c'était drôlement excentré.

— Je peux rentrer chez moi ? Mes parents vont être—

— Je suis certain qu'ils sont très inquiets. Et avec raison. (O secoua la tête.)

Mais je ne vais pas te laisser partir. Pas encore.

Jamais en fait, mais le vampire n'avait pas besoin de le savoir.

O serra à nouveau l'étai.

— Redonne-moi le nom de ta sœur.

— Caith.

— Et le nom des Frères avec qui elle baise ?

— Suis pas certain... il y a le barbu. Viscs. Et puis, elle aime bien le guerrier blond aussi... mais il ne veut pas.

Le guerrier blond ? Celui de la bête ?

— Quand a-t-elle vu le guerrier blond pour la dernière fois ? (Seuls de vagues gargouillements lui répondirent.) Quoi ? Je n'ai rien compris.

Le mâle sembla faire un effort, puis soudain son corps se tordit et sa bouche s'ouvrit comme s'il n'arrivait plus à respirer.

— Allez, marmonna O, tu n'as pas si mal que ça.

Merde, cet étau n'était que de la gnognotte, et il n'avait pas encore commencé à travailler le mec. Et pourtant, dix minutes après, le vampire était mort.

O resta planté devant le cadavre sans comprendre ce qui venait d'arriver.

La porte du centre s'ouvrit et U entra.

— Alors ? Comment ça se présente ?

— Le civil vient de claquer, mais je ne sais pas pourquoi. Bon sang, j'avais à peine commencé.

O retira l'étau de la main du mâle et jeta le truc sur l'établi où les autres outils étaient alignés. Et tout en regardant le cadavre sur la table, il se retrouva soudain presque nauséux.

— Si vous lui avez cassé un os, ça a pu provoquer une embolie.

— Quoi ? Hein ? Oh... Non, je n'en étais qu'à la main. Avec un os à la cuisse, c'est possible, mais pas au doigt.

— On s'en fout. Ça peut partir de n'importe où. Si ça remonte aux poumons, hein ? Ça bloque tout, et c'est foutu.

— Il n'arrivait plus à respirer.

— Alors c'est sûrement ça.

— Dommage. Parce que sa sœur se fait sauter par les Frères, et j'aurais bien aimé en savoir plus.

— Il a donné son adresse ?

— Non. Ce con s'est fait piquer son portefeuille la nuit d'avant que je le chope. Pendant qu'il était ivre mort dans une ruelle. Mais il m'a donné le nom de plusieurs bars : Les habitués au centre ville, mais aussi le *Cyclope*.

U fronça les sourcils tout en sortant son flingue pour en inspecter le canon.

— Vous êtes sûr qu'il n'a pas balancé n'importe quel bobard pour vous faire arrêter ? Le *Cyclope* n'est pas très loin d'ici, et ces salopards de la Confrérie préfèrent en général le plein centre, pas vrai ? C'est toujours là qu'on les trouve.

— C'est toujours là qu'ils nous *laissent* les trouver. Et personne ne sait au juste où ils vivent. (O indiqua le corps du menton.) Merde, il a dit un truc juste avant de clamer, mais je n'ai rien compris.

— Leur langage est imbitable. Dommage qu'on n'ait pas un interprète.

— Sans blague.

— Alors, dit U en jetant un regard autour de lui, l'endroit vous convient ?

Je m'en fous, pensa O.

— C'est parfait, dit-il. J'ai laissé le civil mariner dans un des tuyaux pendant un moment, histoire de le mettre en condition. Le système de poulies marche au poil. (O souleva le bras inerte du vampire pour le rejeter de côté.) Et, avec ce drain et ces courroies, cette table en inox est géniale.

— Oui, j'ai pensé que ça vous plairait. Je l'ai piquée à la morgue.

— Bonne idée.

U approcha du placard ignifugé où toutes les munitions étaient stockées.

— Je peux prendre quelques recharges ?

— C'est là pour ça.

U ouvrit un petit carton de la taille de sa paume et marqué Remington. Tout en remplissant son chargeur, il dit :

— J'ai appris que M. X vous avait nommé responsable de ce centre.

— Oui, il m'a donné la clé.

— Tant mieux. Au moins, ça va bien tourner.

Bien sûr, il y avait eu une condition à cette nomination : M. X avait exigé qu'il emménage sur place, mais ce changement de domicile avait un certain sens. S'il devait y avoir des vampires à demeure, il fallait que bien que quelqu'un surveille les prisonniers.

O appuya sa hanche sur la table.

— M. X va bientôt annoncer un nouveau mode de fonctionnement pour les *Primes*. Il y aura des binômes dans chaque escadron, et c'est moi qui choisirai en premier. Je vous prendrai.

U eut un sourire en refermant son carton.

— Dans les années 1820, j'étais trappeur au Canada, vous le saviez ? J'aimais bien la traque en pleine nature. Piéger les bêtes.

O hocha la tête. S'il n'avait pas perdu sa motivation, U et lui auraient formé une sacrée équipe.

— Alors, c'est vrai ce qu'on dit de vous— avec X ? demanda U.

— Quoi ?

— Il paraît que vous avez rencontré l'Omega ? (En entendant ce nom, les yeux de O clignèrent. U le remarqua, mais se méprit heureusement sur la signification du geste.) Merde, vous l'avez vraiment vu. Donc vous allez devenir l'assistant de X ? C'est ça ?

O ravala la bile qui lui rongeaient les tripes.

— C'est au *sensei* de répondre à ça.

— Ouais, c'est ça. Je vais certainement poser la question. Mais vous, par contre, je ne vois pas pourquoi vous vous en cachez.

Vu qu'O en savait encore moins que l'autre *lessar*, il n'avait pas vraiment le choix.

Quel merdier. Dire que si peu de temps auparavant, l'idée de devenir l'assistant du directeur l'aurait vraiment fait flipper.

U se dirigea vers la porte.

— Bon, où et quand voulez-vous que nous commençons ?

— Ici. Et maintenant.

— Très bien. Qu'avez-vous en tête ?

— Nous allons retourner en ville. Je voulais appeler les autres pour leur donner une leçon ce soir, mais je ne sais plus où est mon manuel.

U hocha la tête.

— On peut aller en chercher un autre.

En arpentant les ruelles des bas-fonds de Caldwell, Rhage cherchait désespérément un dérivatif à ses émotions. La colère et la douleur lui rongeaient les tripes, et la pluie froide n'arrangeait en rien son humeur. Deux heures auparavant, Viscs avait abandonné tout espoir de lui parler.

Alors qu'ils repassaient encore une fois dans la rue du Commerce, ils s'arrêtèrent non loin de l'entrée du *Screamer*. Une foule impatiente et frigorifiée formait une file d'attente devant l'entrée du club, et ils virent quatre vampires mêlés aux humains.

— Je vais encore essayer, Hollywood. (V alluma un roulé, et remit en place sa casquette des *Red Sox*.) Qu'est-ce que tu as ? Tu es bien trop silencieux, ce n'est pas normal. Il ne s'agit pas de séquelles de l'autre soir, pas vrai ?

— Non, ça va.

Rhage plissa les yeux pour inspecter les recoins d'une ruelle.

Tu parles que ça allait. Sa vision nocturne ne valait rien, même en forçant comme un malade sur ses yeux. Et ses oreilles n'étaient pas plus efficaces. En

temps normal, il percevait des sons à près de mille cinq cents mètres. Ce soir, il devait faire un effort pour entendre les gens parler dans la file d'attente.

Bien sûr, cette dernière scène avec Mary l'avait énervé— se faire virer par la femelle qu'on aime avait de quoi secouer un mâle. Mais, ces changements physiologiques n'avaient rien à voir avec ses émotions à la con.

En fait, il savait ce qui n'allait pas : La bête n'était pas avec lui cette nuit.

Ça aurait dû être un soulagement. Être libéré de ce foutu machin, même à court terme, était une bénédiction sans pareille. Sauf qu'il avait pris l'habitude d'utiliser les instincts aiguisés de la créature. Merde, déjà l'idée qu'il avait établi une sorte de symbiose avec sa malédiction était un véritable choc, en plus il n'appréciait pas du tout sa vulnérabilité actuelle. Ce n'est pas qu'il doute de lui-même au corps-à-corps, ni de ses talents avec une dague. Non, c'est juste que la bête lui donnait une meilleure connaissance de son environnement. Ça lui manquait ce soir. De plus, la monstruosité était un bon atout en cas de pépins. Quand tout le reste avait raté, on lâchait la créature sur les ennemis.

— Regarde qui voilà, marmonna V dans la nuit.

Deux *lessers* descendaient la rue du Commerce, leurs cheveux blancs brillant sous le reflet des phares d'une voiture qui passait. Comme des marionnettes animées par le même fil, ils tournèrent la tête à l'unisson vers Viscs et lui. Puis ralentirent. Et s'arrêtèrent.

V laissa tomber sa cigarette, qu'il écrasa sous sa botte.

— Il y a beaucoup trop de témoins.

Les membres de la Société eurent probablement la même idée, car ils ne firent aucun mouvement agressif. La curieuse règle qui régissait la guerre entre les vampires et les *lessers* les coinçait dans une impasse. Mais la discrétion vis-à-vis des *homos sapiens* était essentielle, et les deux ennemis tenaient également à garder le secret de leur existence. Ce qui leur interdisait de se battre sous les yeux des gens dans la file d'attente.

Les Frères et les *lessers* se dévisagèrent d'un air féroce, et aucun humain n'eut la moindre idée de ce qui se passait. Mais les vampires parmi eux réagirent différemment. Sentant le danger, ils se retournèrent et commencèrent à s'agiter— comme s'ils envisageaient de fuir. Rhage leur jeta un regard féroce, et secoua la tête. La meilleure place pour eux était au milieu du public, et il espéra fortement que les civils le comprennent.

Mais ces quatre crétiens détalèrent.

Les foutus *lessers* eurent un sourire mauvais, avant de filer à toute blinde derrière leurs proies.

Rhage et Viscs embrayèrent aussitôt, au pas de course.

Sans réfléchir, rendu fous de terreur, les civils se dirigèrent vers une ruelle. Peut-être espéraient-ils pouvoir se dématérialiser. Peut-être étaient-ils idiots. N'importe, leur décision ne fit qu'aggraver leur chance de mourir. Il n'y avait plus de témoins par ici. Sous la pluie fine et glacée, l'endroit était sinistre, sans éclairage public, ni aucune fenêtre pour trouser la façade des immeubles. Il n'y avait plus rien qui empêchait les *lessers* de faire leur boulot en toute latitude.

Rhage s'apprêtait à attraper le *lessers* de droite quand une fourgonnette noire surgit au bout de la ruelle, dérapant légèrement sur l'asphalte avant de se reprendre. L'engin était à peine arrêté que les *lessers* saisirent l'un des civils et, d'un geste brusque, le balancèrent à l'arrière de la fourgonnette.

Puis ils se retournèrent, prêts à en découdre.

— Je m'occupe de la fourgonnette, cria Rhage.

Viscs fonça sur les égorgeurs tandis que Rhage piquait un sprint. Le véhicule avait ralenti le temps de récupérer le colis, mais il accélérât à présent. Les pneus glissèrent, ce qui donna à Rhage une ou deux secondes de plus. Alors qu'il arrivait dessus, le Ford-150 reprit de la vitesse et passa devant lui. Rhage bondit, se lançant en avant pour retomber de justesse sur le rebord de la plage arrière.

Mais sa main glissa sur le métal trempé. Il tentait de se reprendre quand la vitre s'ouvrit et le canon d'une arme pointa sur lui. Il baissa la tête, s'attendant au claquement sec d'une balle. Mais ce fut le civil qui réagit. Le mâle sursauta violemment, en se touchant l'épaule, regarda autour de lui d'un air hagard, puis s'écroula inconscient.

Surpris, Rhage perdit sa prise sur la fourgonnette et tomba, la tête en avant. Il rebondit sur lui-même et glissa sur le trottoir, son manteau de cuir lui évitant d'être déchiqueté.

Il se remit sur pieds et regarda le Ford tourner au bout de la rue. Après plusieurs obscénités, il ne s'attarda pas sur son échec et revint en courant vers V. Le combat tournait à plein régime. Les égorgeurs étaient des *lessers* de longue date, confiants dans leurs talents. Mais V tenait sa partie, dague à la main.

Rhage tomba sur le premier *lessers*, furieux d'avoir perdu le civil et la fourgonnette, enragé à cause de Mary. Il massacra son adversaire à poings nus, lui écrasant les os, aveuglément. Du sang noir jaillit sur son visage et dans ses yeux. Il ne s'arrêta pas avant que Viscs ne lui arrache sa proie en le poussant contre un mur.

— Merde, mais qu'est-ce qui te prend ?

Rhage envisagea un moment de sauter à la gorge de V qui lui bloquait son accès au *lessor*.

V saisit à pleines mains les pans du manteau de Rhage et le colla au mur. violemment. Comme pour obtenir son attention.

— Le *lessor* ne bouge plus. Regarde-moi, mon Frère. Il est à terre.

— Je m'en fous !

Il chercha à se libérer, mais V le maintint en place. De justesse.

— Rhage ? Allez, parle-moi. Qu'est-ce que tu as ? Où es-tu parti, mon Frère ?

— Je veux les tuer... Je veux... (Il entendit l'hystérie vibrer dans sa voix.) Pour ce qu'ils ont fait à... Les civils ne savent pas se battre. Je veux les tuer... (Il pétait un câble mais il n'arrivait plus à s'arrêter de déconner.) Oh Seigneur, Mary, ils la veulent... ils vont lui faire... comme au civil, V. Ah, merde, mon Frère... Je ne suis pas sûr de pouvoir la sauver.

— Chut. Du calme, Hollywood. Reprends-toi un peu.

La grande main de V se plaqua sur le cou de Rhage et son pouce passa plusieurs fois, de bas en haut, sur la jugulaire du guerrier. Un mouvement lent et hypnotique qui le ramena sur terre, lentement au début, puis de plus en plus vite.

— Ça va mieux ? demanda V. Oui, on dirait.

Rhage inspira profondément, puis il se dégagea. Et marcha un moment de long en large. Il revint enfin vers le corps du *lessor*, fouilla dans ses poches, d'où il récupéra un portefeuille, un peu de monnaie, une arme. Et...

Oh, voilà qui était intéressant.

— Regarde un peu ce que j'ai trouvé, marmonna-t-il. Merci, M. Blackberry.

Il jeta le portable à V qui sifflota. « Super. »

Rhage sortit une de ses dagues noires qu'il plongea dans la poitrine de l'égorgeur. Il y eut un bruit sec et un éclair lumineux, et le corps se désintégra. Mais ce n'était pas assez. Rhage avait encore cette furieuse envie de rugir et gémir à la fois.

V et lui continuèrent leur ronde dans les environs. Tout était tranquille. Avec un peu de bol, les trois autres civils s'en étaient sortis sains et saufs, et avaient pu rentrer chez eux où ils devaient transpirer à l'idée de ce à quoi ils avaient échappé.

— Je veux les urnes, dit Rhage. Tu as trouvé quelque chose sur le tien ?

V agita un portefeuille.

— Un permis de conduire qui donne une adresse au 195 rue La Crosse. Et toi ?

— Rien, dit Rhage en fouillant dans le portefeuille. Pas de permis. Pourquoi gardait-il ce truc si— Ah. Voilà qui est mieux.

Une carte de visite, soigneusement pliée en deux. Avec une adresse.

— C'est pas très loin On va vérifier ça. Puis on ira à La Crosse.

Chapitre 33

Mary remplit son sac de voyage sous le regard attentif de Fritz. Le majordome mourrait d'envie de l'aider, et s'agitait d'un pied sur l'autre, très malheureux qu'elle fasse ce qu'il considérait être son travail.

— Je suis prête, dit-elle enfin, bien que ce ne soit pas le cas.

Fritz eut un sourire heureux à l'idée d'avoir désormais un rôle à tenir, puis il la guida de l'autre côté de la galerie, au fond du couloir jusqu'à une chambre qui donnait sur les jardins à l'arrière de la maison. Elle reconnut qu'il était d'une discrétion exemplaire. S'il trouvait étrange de la voir quitter la chambre de Rhage, il ne le montra pas. Et la traitait avec la même courtoisie que précédemment.

Dès qu'elle se retrouva seule, elle envisagea ses options. Elle voulait rentrer chez elle, mais pas au point de se montrer idiote. Les hommes du parc avaient été dangereux. Et même si elle avait besoin de retrouver son indépendance, elle ne désirait pas mourir pour autant. De plus, combien de temps faudrait-il pour mettre un système d'alarme chez elle ? Peut-être que Viscs s'en occupait déjà.

Elle pensa à son rendez-vous du lendemain chez le médecin. Rhage avait dit qu'elle pourrait y aller. Même furieux contre elle, elle savait qu'il ne l'en empêcherait pas. C'est sans doute Fritz qui l'emmènerait à l'hôpital, pensa-t-elle. En lui faisant faire le tour de la maison, le *doggen* lui avait aussi expliqué qu'il pouvait sortir en plein jour.

Mary regarda son sac. Bien qu'elle souhaite s'en aller, elle ne pouvait pas laisser les choses en l'état avec Rhage. Peut-être se serait-il calmé en revenant ? Après tout, elle-même se sentait plus raisonnable à présent.

Elle entrouvrit donc la porte de sa chambre, juste assez pour le voir passer dès qu'il reviendrait. Puis elle s'assit sur le lit et attendit.

Très vite, elle devint anxieuse et toute crispée, aussi elle prit le téléphone. Quand Bella répondit, ce fut un vrai soulagement d'entendre une voix amicale. Elles bavardèrent un moment puis, quand elle s'en sentit le courage, Mary annonça son retour chez elle dès que sa maison serait mise sous alarme. Elle fut reconnaissante à Bella de ne pas insister pour avoir des détails.

Au bout d'un moment, il y eut un creux dans la conversation.

— Mary, puis-je te demander quelque chose ?

— Bien sûr.

- As-tu rencontré les autres guerriers ?
- Oui, quelques-uns. Mais je ne suis pas certaines de tous les avoir vus.
- As-tu vu celui qui... a une cicatrice sur la figure ?
- Zadiste. Il s'appelle Zadiste.
- Oh. Il est...
- Quoi ?
- Ah, j'ai entendu des choses à son sujet. Il a une réputation plutôt terrible.
- Oui, j'imagine. Mais je vais te dire un truc, je ne crois pas qu'il soit si mauvais. Pourquoi me demandes-tu ça ?
- Pour rien. Juste pour savoir.

À 1 heure du matin, John Matthew quitta *Chez Moe* pour rentrer chez lui, perdu dans ses pensées. Tohrment n'était pas revenu. Peut-être ne reviendrait-il jamais. Peut-être avait-il perdu sa chance de partir avec lui ?

Tout en marchant dans la nuit froide, John était rongé d'inquiétude, et son besoin de quitter son immeuble avait atteint la zone d'alerte.

Il avait si peur que ses rêves en étaient atteints. Avant d'aller bosser, il avait fait une petite sieste, et ses cauchemars avaient été terrifiants : Des hommes aux cheveux blancs qui le poursuivaient, l'attrapaient et l'enfermaient dans un endroit sombre et souterrain.

Lorsqu'il approcha de la porte de son studio, il avait déjà sa clé dans la main, aussi il ne perdit pas de temps. Il se jeta à l'intérieur et s'enferma du mieux qu'il put, tournant les deux verrous, enclenchant la chaîne. Il aurait aimé avoir aussi un œilleton pour savoir ce qui se passait dans le couloir.

Il savait qu'il devrait manger, mais il n'en avait pas le courage. Et puis les yaourts liquides ne lui disaient rien. Il s'assit sur son lit, espérant que ses maigres forces reviennent. Il allait en avoir besoin. Dès demain, il chercherait un autre endroit où habiter. Il lui fallait se sauver.

Bon sang, il regrettait de ne pas être parti avec Tohrment quand il en avait eu la—

Il y eut un coup à la porte. John leva la tête, espoir et terreur se mêlant...

— Fils ? C'est moi, Tohrment. Ouvre la porte.

John se rua en avant, ouvrit les verrous et se jeta presque sur lui.

Les sourcils de Tohrment se relevèrent au-dessus de ses yeux bleu marine.

— Que se passe-t-il, John ? Tu as un problème ?

Il n'était pas certain qu'il devait parler du mec délavé qu'il avait rencontré dans l'escalier. Au final, il préféra se taire. Il ne pouvait risquer que Tohrment change d'avis à son sujet en constatant que celui qu'il comptait emmener avait une tendance paranoïaque.

— Fils ?

John alla chercher son carnet pendant que Tohrment refermait la porte.

— *Je suis content que vous soyez revenu. Merci.*

Tohrment lut et dit :

— J'aurais dû venir plus tôt mais la nuit dernière j'ai eu... un imprévu. Que je ne pouvais pas reporter. Alors, as-tu repensé à notre—

John hocha la tête et écrivit rapidement :

— *Je veux venir.*

— Tant mieux, fils. (Tohrment eut un sourire.) C'est mieux pour toi.

John prit enfin une profonde inspiration, terriblement soulagé.

— Voilà comment nous allons procéder : Je reviendrai te chercher demain soir. Je ne peux pas t'emmener tout de suite parce que je serai sorti toute la nuit.

John ravala son accès de panique. *Allez*, se dit-il. Qu'est-ce qu'un jour de plus, après tout ?

Deux heures avant l'aube, Rhage et Viscs se matérialisèrent devant l'entrée de la Tombe. Rhage patrouilla dans les bois pendant que V allait déposer la jarre qu'ils avaient trouvée chez le *lessor* de La Crosse.

L'autre adresse s'était révélé être un ancien centre de torture manifestement abandonné. Dans la cave étouffante d'une minable petite maison, ils avaient découvert des instruments poussiéreux et une table avec des liens de cuir. L'endroit était la preuve horrible que la Société appliquait une nouvelle technique dans sa guerre contre la Confrérie, en enlevant et torturant des civils sans défense. Viscs et lui avaient vu rouge dans cette cave.

Avant de revenir au manoir, ils s'étaient arrêtés chez Mary pour que V puisse examiner les pièces et voir ce dont il aurait besoin pour sécuriser les lieux. Se retrouver là avait été pénible pour Rhage. Revoir les affaires de Mary. Se souvenir de cette première nuit où il était venu ici. Il n'avait même pas pu regarder le canapé qui lui rappelait trop cet épisode avec elle...

Il avait l'impression qu'un siècle était passé depuis

Rhage poussa un juron, et se concentra plutôt sur la surveillance des environs. Quand V revint, ils se dématérialisèrent tous les deux jusqu'à la cour principale devant le manoir.

— Hey, Hollywood, Butch et moi allons au *Cyclope* pour une petite tisane ? Tu viens aussi ?

Rhage leva les yeux vers la fenêtre sombre de sa chambre.

Bien qu'aller au *Cyclope* ne lui dise rien, il savait qu'il ne pouvait rester seul cette nuit. Il était de si mauvais poil que, s'il rencontrait Mary, qu'il se montrerait odieux. Ou pire ridicule, en la suppliant de rester. Une humiliation inutile en plus. Elle avait été très claire sur le fait qu'il n'y avait rien entre eux. Et ce n'était pas le genre de femelle à changer d'avis. Et puis, il en avait ras le bol de jouer les amoureux transi.

Du moins, il le devrait.

— Oui, je viens.

Les yeux de V s'écarquillèrent, comme s'il n'avait fait qu'une offre de principe, en pensant le voir refuser.

— Très bien, dit-il. Rendez-vous dans un quart d'heure alors. J'ai besoin d'une douche.

— Moi aussi.

Il voulait enlever le sang du *lessor* de sa peau.

Lorsqu'il entra dans le manoir et traversa le grand hall, Fritz sortit du salon.

— Bonsoir, messire, dit le majordome qui s'inclina très bas. Votre invitée est arrivée.

— Mon invitée ?

— La *directrix* des Élués. Elle a indiqué que vous l'aviez convoquée.

Merde. Il avait complètement oublié sa requête. En fait, il n'avait plus besoin de ce genre de services. Si Mary le quittait, il pouvait recommencer à baiser qui il voulait, à boire sur n'importe qui. *Ô joie.*

La seule idée de toucher une autre femelle que Mary le rendait malade.

— Dites-lui que j'en ai pour une minute.

Il monta les escaliers au pas de course, fonça dans sa chambre et prit une douche en vitesse. Puis il appela V pour annuler leur rendez-vous. Le Frère ne parut pas surpris.

Domage que ce ne soit pas pour la raison à laquelle il pensait.

Mary se réveilla en entendant parler dans le grand hall en dessous. Il y avait la voix de Rhage. Elle aurait reconnu ce sourd grondement n'importe où.

Elle glissa hors du lit et avança jusqu'à la porte qu'elle avait laissée entrouverte.

Rhage montait les escaliers. Il avait les cheveux humides, comme s'il venait de prendre une douche, et il portait une chemise noire et un souple pantalon noir. Elle s'apprêtait à sortir dans le couloir quand elle vit qu'il n'était pas seul. La femme qui le suivait était très belle, grande, avec une épaisse tresse de cheveux blonds qui pendait dans son dos. Elle portait une longue robe blanche et vaporeuse. Ensemble, ils ressemblaient à un couple de dieux vikings prêts pour le mariage : Elle en blanc et lui en noir. Lorsqu'ils arrivèrent en haut des marches, la femme s'arrêta, indécise, se demandant où aller. Rhage lui prit le coude et la regarda avec sollicitude, comme si elle était trop fragile et délicate, et aurait pu se blesser pour avoir simplement monté un étage.

Mary les regarda aller jusqu'à la chambre de Rhage. Et refermer la porte sur eux.

Elle recula jusqu'à son lit et tomba assise. Des images se télescopaient dans son cerveau enfiévré. Rhage couché sur elle, la caressant partout de la bouche et des mains. Rhage la remerciant de lui avoir préparé à manger. Rhage la regardant et lui disant qu'il l'aimait.

Oui, il l'aimait beaucoup pas à dire— tellement qu'il s'apprêtait à baiser une autre femme dans la chambre d'en face.

Mais à peine eut-elle formulé cette pensée qu'elle se reprit. Parce qu'elle était injuste. C'est elle qui l'avait repoussé. Il avait fini par comprendre. Et elle n'avait aucun droit de le blâmer de coucher avec une autre.

Elle avait obtenu ce qu'elle avait demandé.

Il la laissait tomber.

Chapitre 34

Lendemain soir, juste avant la nuit, Rhage s'exila au gymnase en guise de service à la communauté. Quand il en eut assez de soulever des poids, il monta sur le tapis roulant et se mit à courir. Les huit premiers kilomètres passèrent facilement. Á dix, il était vidé de son eau. Á quinze, il commençait réellement à souffrir.

Il augmenta la pente et reprit l'exercice. Ses cuisses hurlaient, brûlaient. Ses poumons étaient en feu, ses pieds et ses genoux protestaient.

Il attrapa le tee-shirt qu'il avait enlevé et jeté de côté, et l'utilisa pour s'essuyer la sueur de son visage. Il devait déjà être sacrément déshydraté, mais il n'avait pas l'intention de boire. Il comptait continuer jusqu'à tomber raide.

Pour maintenir son rythme, il se perdit dans la musique tonitruante qui sortait des haut-parleurs. Marilyn Manson, *Nine Inch Nail*, de Nirvana. Ce truc était assez fort pour étouffer les bruits du tapis, et les hurlements agressifs et violents résonnaient à travers la salle de gym. Et correspondaient très bien à son état d'esprit.

Quand le son s'éteignit, il ne se donna pas la peine de tourner la tête. Il pensa juste que la stéréo avait explosé ou que quelqu'un voulait lui parler. Dans les deux cas, ça ne l'intéressait pas.

Tohr apparut devant le tapis. En voyant l'expression du Frère, Rhage appuya de lui-même sur le bouton « *Stop* ».

— Quoi ? (Il respirait fort et s'essuya encore le visage avec son tee-shirt.)

— C'est Mary. Elle a disparu.

Rhage se figea, avec le tissu roulé sous le menton.

— Comment ça, *disparu* ?

— Fritz l'a attendue devant l'hôpital trois heures durant après son rendez-vous. Il a fini par aller vérifier, et la clinique était fermée. Il est ensuite passé chez elle. Quand il ne l'a pas trouvée, il est revenu fouiller tout le centre médical.

Les tempes battant sous l'épuisement, Rhage demanda :

— Il y avait des signes d'effraction ou de bataille chez elle ?

— Non.

— Sa voiture est encore dans son garage ?

— Oui.

— Quand Fritz l’a-t-il vue pour la dernière fois ?

— À 15 heures, quand il l’a laissée pour son rendez-vous. Je te signale que Fritz t’a téléphoné sans arrêt, mais il est tombé sur ta boîte vocale.

Rhage regarda sa montre. 18 heures. En mettant une heure de rendez-vous, elle avait disparu depuis deux heures.

Il trouvait difficile de croire que les *lessers* aient pu l’enlever en pleine rue. Le scénario le plus probable était qu’elle soit retournée chez elle, et que les égorgeurs l’aient cueillie là. Mais dans ce cas, s’il n’y avait-il aucune trace de combat, peut-être n’avait-elle pas été blessée.

Ou peut-être s’aveuglait-il volontairement avec cet espoir.

Tohr lui tendit une bouteille d’eau.

— Bois, Fhurie t’a apporté des affaires. Il t’attend au vestiaire.

Rhage partit en courant.

— La Confrérie va t’aider à la récupérer, lui cria Tohr.

Bella remonta au rez-de-chaussée dès que la nuit fut tombée, ouvrant la porte de sa cuisine avec un plaisir immense. Maintenant que les jours raccourcissaient, elle avait beaucoup plus de temps pour profiter de sa liberté. Il n’était que 18 heures, et il faisait nuit noire. Chouette.

Elle hésitait entre se faire un toast ou quelques pancakes quand elle vit des lumières de l’autre côté de la prairie. Il y avait quelqu’un dans la maison de Mary. Probablement les Frères qui devaient installer son système d’alarme.

Ce qui signifiait qu’en y allant, elle reverrait peut-être le guerrier balaféré.

Elle n’avait cessé de penser à Zadiste depuis qu’elle l’avait rencontré, et son journal intime était rempli de ses spéculations concernant le mâle. Il était tellement... primitif. Après avoir été couvée toute sa vie par son frère, elle mourait d’envie d’expérimenter une telle sauvagerie. Surtout au niveau sexuel.

Et Dieu sait que Zadiste correspondait parfaitement à ce genre d’attente.

Elle enfila un manteau, échangea ses chaussons contre des baskets et traversa en courant la prairie, avant de ralentir en approchant par l’arrière. Elle n’avait pas la moindre envie de rencontrer un *lessers*—

— Mary, mais que fais-tu là ?

En levant les yeux de la chaise longue dans laquelle elle s’était étendue, l’humaine lui parut sonnée. Bien qu’il fasse plutôt froid, elle ne portait qu’un sweater et un jeans.

— Oh... Hey, Bella. Comment va ?

Bella s'accroupit à côté de la femelle.

— Viscs a déjà fini ?

— Quoi ? (Mary se redressa, le corps un peu raide.) Oh, l'alarme. Je ne pense pas. Du moins, personne ne m'a rien dit. Et je n'ai rien remarqué de changé à l'intérieur.

— Il y a combien de temps que tu es là ?

— Pas longtemps. (Elle se frotta les bras, puis souffla dans ses mains.) Je regardais juste le soleil se coucher.

Bella regarda vers la maison, avec un mauvais pressentiment.

— Rhage va-t-il bientôt venir te chercher ?

— Non, Rhage ne viendra pas.

— Un *doggen* alors ?

Mary fit une grimace en se remettant debout.

— Zut, il fait super froid.

Elle retourna dans la cuisine d'une démarche d'automate, et Bella la suivit.

— Mary, ah... Tu ne devrais vraiment pas rester ici toute seule.

— Je sais. Je pensais être tranquille parce qu'il faisait jour.

— Est-ce Rhage— ou alors l'un des Frères— qui t'a dit que les *lessers* ne pouvaient pas sortir en plein jour ? Parce que je n'en suis pas certaine, mais je crois que si.

Mary haussa les épaules.

— Pour l'instant, ils ne m'ont rien fait, mais je ne suis pas folle. Je vais aller à l'hôtel. Je voulais juste prendre quelques affaires.

Mais au lieu de monter préparer une valise, elle vadrouilla à travers les pièces du rez-de-chaussée, son expression reflétait un curieux sentiment d'irréalité.

Elle est en état de choc, pensa Bella. Mais quel que soit le problème, il fallait vraiment qu'elles fichent le camp de là, toutes les deux. Et vite.

— Mary, pourquoi ne viendrais-tu pas dîner avec moi ? (Elle jeta un œil vers la porte.) Et tu sais, tu pourrais aussi rester chez moi le temps que Viscs finisse ici. Mon frère a sécurisé ma maison, et il y a même un tunnel souterrain pour s'échapper en cas d'urgence. Je suis parfaitement protégée. Et, si les *lessers* viennent ici, nous serons assez loin pour qu'ils ne pensent pas à te chercher chez moi.

Elle s'apprêta à une discussion, et aligna ses arguments dans sa tête.

— D'accord, dit Mary. Donne-moi juste une minute.

Pendant que la femelle montait à l'étage, Bella arpenta les pièces en l'attendant, regrettant de ne pas avoir une arme. Et savoir s'en servir.

Quand l'humaine redescendit avec un sac en toile, moins de cinq minutes après, Bella poussa un long soupir de soulagement.

— Prends aussi un manteau, dit-elle quand Mary se dirigea vers la porte sans sembler y songer.

— Oui, un manteau.

Mary laissa tomber son sac, puis ouvrit un placard dont elle sortit une parka rouge.

Alors qu'elles traversaient ensemble la prairie, Bella essaya de pousser Mary à aller le plus vite possible.

— La lune est presque pleine, dit Mary en levant les yeux.

— Oui, c'est vrai.

— Écoute, quand on sera chez toi, je ne veux pas que tu appelles Rhage ou personne d'autre. Lui et moi... sommes séparés. Alors, ne l'embête pas avec ça.

Bella ravala sa surprise.

— Il sait que tu es partie ?

— Non. Mais il finira bien par s'en rendre compte. D'accord ?

Bella accepta, mais uniquement pour que Mary se dépêche.

— Je peux te demander juste un truc ? dit-elle.

— Bien sûr.

— Qui a rompu, lui ou toi ?

Mary marcha un moment en silence.

— Moi.

— Et aviez-vous, par hasard... ah, aviez-vous eu des relations ?

— Couché ensemble, tu veux dire ? Oui.

Mary changea de main son sac L.L. Bean (*NdT : Site de ventes online dont le siège se trouve à Freeport, dans le Maine, aux États-Unis.*)

— Quand vous avez fait l'amour, as-tu remarqué une odeur particulière, une fragrance qui émanait de sa peau ? Quelque chose de sombre et d'épicé qui—

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Je suis désolée. Je ne voulais pas être indiscrette.

Elles étaient presque arrivées quand Mary murmura :

— C'est la plus merveilleuse odeur que j'aie jamais sentie.

Bella ravala un juron. Mary pouvait bien penser ce qu'elle voulait, mais le guerrier blond allait venir la chercher. Un mâle dédié ne séparait pas de sa compagne. Jamais. Et c'était basé sur les civils qu'elle connaissait.

Elle n'osait même pas imaginer la réaction d'un guerrier quand sa femelle se barrait.

Rhage traversa chaque pièce de la maison de Mary. Dans sa salle de bain, à l'étage, il trouva ouvert un placard sous le lavabo. À l'intérieur, il y avait quelques produits de réserve : Des barres de savon, des tubes de dentifrice, du déodorant. Il en manquait dans les piles, comme si elle en avait pris quelques-uns.

Elle est partie, pensa-t-il en jetant un coup d'œil par la fenêtre. Si c'était à l'hôtel, il était mal barré parce qu'elle était assez futée pour ne pas donner son nom. Peut-être pourrait-il vérifier à son travail—

Il étudia soudain les lumières allumées dans la propriété de l'autre côté de la prairie.

Mary pourrait-elle être chez Bella ?

Rhage descendit et referma à clé. Une seconde après, il se matérialisait devant l'entrée de Bella et tambourinait à la porte. Quand la femelle répondit, elle s'écarta simplement de côté en le voyant, comme si elle l'attendait.

— Elle est au premier.

— Où ?

— La chambre sur l'avant.

Rhage monta les marches deux à la fois. Il n'y avait qu'une seule porte fermée. Il ne frappa même pas, ouvrit simplement le panneau, et la lumière du couloir se répandit dans la chambre.

Elle était profondément endormie dans un immense lit de cuivre, vêtue d'un sweater et d'un jean qu'il reconnut. Une couverture en patchwork sur ses jambes, elle était à plat ventre, la tête de côté. Et semblait épuisée.

Son premier instinct fut de la prendre dans ses bras.

Mais il resta où il était.

— Mary. (Il garda une voix impersonnelle.) Mary, réveille-toi.

Les paupières battirent un peu, mais ce fut le seul signe qu'elle l'ait entendu.

— Mary !

Bordel de merde.

Il se pencha sur le lit et secoua violemment le matelas de ses poings. Ce qui attira son attention. Elle fit un bond, les yeux écarquillés de terreur jusqu'à ce qu'elle le voie.

— Qu'est-ce que tu fais là ? (Elle repoussa les cheveux de ses yeux.)

— Oui, j'allais te poser la même question.

— Je ne suis pas restée chez moi.

— Non, c'est exact. Pas plus que tu n'es restée là où tu devrais être.

Elle s'appuya contre les oreillers, et il remarqua les cernes noirs qu'elle avait sous les yeux, la pâleur de ses lèvres.... Et le fait qu'elle ne se battait même pas.

Ne demande pas, se dit-il. Et merde.

— Que s'est-il passé cet après-midi ?

— J'avais juste besoin de rester un peu seule.

— Je ne te demande pas pourquoi tu as planté Fritz. On verra ça plus tard. Je veux savoir ce que t'a dit le docteur.

— Oh, oui. Ça.

Il la regarda pendant qu'elle tripotait le bord de la couverture. Et quand elle resta silencieuse, il eut envie de hurler. De jeter des objets. De brûler quelque chose.

— Alors ? grinça-t-il.

— Ce n'est pas du tout que je ne te crois pas digne.

Mais de quoi parlait-elle ? Oh, oui, de cette charmante petite conversation qu'ils avaient eue la veille concernant sa maladie à venir. Merde, elle était à nouveau en pleine échappatoire.

— C'est grave ou pas, Mary ? Et n'envisage même pas de me mentir.

Elle le regarda enfin.

— Ils veulent que je commence une chimio la semaine prochaine.

Rhage exhala lentement. Bon, ça devait faire cet effet d'être écorché vif.

Il s'assit sur le bord du lit, et referma mentalement la porte.

— Ça va marcher ?

— Je pense. Je dois revoir mon docteur d'ici quelques jours, après qu'elle ait rencontré des collègues à elle. La grande question est de savoir quelle quantité de traitement je peux accepter, aussi ils m'ont prélevé du sang pour vérifier l'état de mon foie et de mes reins. Je leur ai dit que je prendrai tout ce qu'ils me donneront.

Il se frotta la figure.

— *Seigneur Dieu.*

— J'ai regardé ma mère mourir, dit-elle doucement. C'était horrible de la voir peu à peu perdre toutes ses facultés, et souffrir autant. À la fin, ce n'était même plus elle, elle n'agissait plus pareil. Elle était déjà partie mais son corps refusait de lâcher ses fonctions les plus basiques. Je ne sais pas si je vais en arriver là, mais ça ne va pas être facile.

Bon sang, il avait tellement mal.

— Et tu ne veux pas que je voie ça.

— Non. Je ne le veux pas, ni pour toi, ni pour moi. Je préfère que tu te souviennes de moi comme je suis maintenant. Et je préfère me souvenir de nous deux comme nous avons été. J'aurai besoin de souvenirs heureux.

— Je veux être avec toi.

— Je n'ai pas besoin de ça. Je n'aurai aucune force pour faire semblant. Et la douleur... fait changer les gens.

Ça, c'est sûr. Il avait drôlement vieilli depuis qu'il l'avait rencontrée.

— Oh, Rhage... (Dès que sa voix vacilla, Mary se reprit. Et il lui en voulut féroce de son contrôle.) Tu vas... tellement me manquer.

Il lui jeta un regard bref. Il savait que s'il essayait de la tenir contre lui, elle refuserait ou quitterait la chambre, aussi il s'agrippa des deux mains au matelas et serra fort.

— Mais je fais quoi là ? (Elle eut un rire sans joie.) Je suis désolée, je ne voulais pas te coller ce genre de fardeau. Je sais que tu as laissé tomber.

— *Laissé tomber* ? (Il serra le matelas encore plus fort.) Comment as-tu inventé ça ?

— La femme la nuit passée. N'importe—

— Quelle femelle ?

Quand elle secoua la tête, il s'emporta violemment.

— Mais bordel quand pourras-tu répondre à une simple question sans ces conneries de toujours te défiler ? Fais-le par pitié au moins, merde. Je m'en vais d'ici deux minutes, alors tu n'auras pas à me supporter bien longtemps.

Les épaules de Mary s'affaissèrent, et il se sentit un parfait saligaud de lui avoir hurlé dessus.

Mais avant qu'il puisse s'excuser, elle dit :

— Je voulais parler de cette femme que tu as emmenée dans ta chambre la nuit passée. Je... ah, je t'attendais. Je voulais m'excuser... Et je t'ai vu monter avec elle. Écoute, je ne veux pas que tu te sentes coupable.

Non, bien sûr que non. Elle ne voulait rien de lui. Pas d'amour. Pas de sexe. Pas d'aide. Pas même de culpabilité.

Il secoua la tête. Il était las de devoir se justifier, mais il répondit cependant par réflexe :

— C'était la *directrix* des Élues. Je l'avais convoquée pour lui parler de mon problème de sang, Mary, pas pour la sauter.

Il regarda le plancher, puis lâcha le matelas pour mettre sa tête dans ses mains.

Il y eut un long silence.

— Je suis désolée, Rhage.

— Oui, moi aussi.

Il entendit une sorte de hoquet et écarta les doigts pour regarder le visage de Mary. Elle ne pleurait pas. Bien sûr que non. Elle était bien trop forte pour pleurer.

Mais pas lui. Il avait des larmes plein des yeux.

Il se racla la gorge et cligna des paupières. Plusieurs fois. Quand il la regarda à nouveau, elle avait une expression pleine de tendresse et de tristesse— qui le rendit enragé.

Génial. Maintenant en plus, elle avait pitié de lui parce qu'il était émotif et misérable. Bon sang, s'il ne l'aimait pas autant, il aurait pu la haïr à l'instant présent.

Il se leva. Et fit bien attention à ce que sa voix soit aussi sèche que la sienne quand il lui parla :

— Le système d'alarme de ta maison sera relié chez nous. S'il y a le moindre problème, je— (il rectifia) — l'un de nous viendra vérifier. Viscs te préviendra quand il viendra tout installer.

Lorsque le silence s'éternisa, il haussa les épaules.

— Alors... salut.

Il sortit sans un regard en arrière.

Quand il redescendit, il trouva Bella dans le salon. Dès que la femelle le vit, elle écarquilla les yeux. Il avait manifestement l'air aussi mal qu'il se sentait.

— Merci, lui dit-elle sans trop savoir de quoi il la remerciait. La Confrérie fera de temps à autre des rondes devant chez vous. Même quand elle ne sera plus là.

— C'est très aimable à vous.

Il hocha la tête et sortit rapidement. Il en était au point où il avait du mal à ne pas craquer... et se mettre à hurler.

En s'éloignant de la maison, il erra sur la pelouse, sans avoir la moindre idée d'où il pourrait aller, ni de ce qu'il pourrait faire. Il devrait sans doute téléphoner à Tohr pour demander où étaient les autres Frères— et les rejoindre.

Mais au lieu de ça, il s'arrêta net. La lune se levait au dessus des arbres, ronde et pleine, brillant dans la nuit froide et sans nuages. Il tendit le bras et referma un œil, de façon à avoir le globe lumineux posé dans le creux de sa paume, une illusion qu'il tenait avec soin.

Il entendit vaguement un martèlement dans la maison de Bella. Un rythme rapide et régulier.

Il jeta un coup d'œil derrière lui quand le bruit augmenta.

La porte de devant s'ouvrit en grand et Mary sortit de la maison en courant, sauta à bas du perron sans même prendre les marches. Elle cavala pieds nus à travers l'herbe gelée et se jeta droit dans ses bras, serrant son cou à deux bras. Si éperdument qu'il sentit sa nuque craquer.

Et elle pleurait aussi, sanglotait si fort qu'elle en tremblait toute.

Il ne posa aucune question. Il enroula seulement tout son corps autour d'elle.

— Ça ne va pas, dit-elle entre deux sanglots. Oh Rhage... Ça ne va pas du tout.

Il ferma les yeux et la tint serrée.

Chapitre 35

O releva le couvercle grillagé posé sur l'un des tuyaux d'égout et dirigea sa lampe électrique dans le trou. Le jeune mâle à l'intérieur était celui qu'il avait attrapé la nuit précédente et ramené dans la fourgonnette. Le vampire vivait toujours : Il avait passé la journée sans problème. Le système de stockage s'avérait parfaitement efficace.

La porte du centre s'ouvrit avec fracas. Et M. X entra, les bottes claquantes, la mine arrogante.

— Il a survécu ?

— Oui, répondit O en remettant le couvercle.

— Parfait.

— Je m'apprêtais à le sortir.

— Pas maintenant, fiston. Je veux que vous alliez rendre une petite visite à ces membres-là, dit M. X en lui tendant une liste de noms écrits sur un papier. Le système par mail a son utilité, mais aussi ses limites. Je reçois confirmation de ces *Betas*— pourtant, d'après leurs escadrons, ça fait plusieurs jours que personne ne les a revus.

O sentit s'éveiller un instinct qui lui conseillait de faire attention. Alors que M. X l'avait accusé il y a peu d'avoir tué des *Betas* dans le parc, le directeur l'envoyait maintenant vérifier leur état de santé ?

— Ça vous pose un problème, M. O ?

— Non. Aucun problème.

— Autre chose, j'ai trois nouvelles recrues qui seront intronisées dans une dizaine de jours. Voulez-vous y assister ? C'est un sacré spectacle quand on n'y participe pas directement.

— Non. (O secoua la tête.) J'ai du boulot à faire ici.

M. X eut un sourire.

— Vous craignez que votre présence ne distraie l'Omega ?

— Je ne pense pas que l'Omega soit du genre à être distrait.

— Vous avez tort. Il ne cesse de parler de vous.

O savait parfaitement que l'autre devait lui raconter des conneries pour le faire flipper, mais son corps n'en réagit pas moins violemment. Il sentit ses genoux fléchir et une sueur froide émaner de tous ses pores.

— Je m'occupe de cette liste, dit-il en récupérant son blouson et ses clés.

— Faites-le, fiston, dit M. X, les yeux brillants. Je vais jouer un moment avec notre invité.

— Comme vous voulez, *sensei*.

— Alors maintenant, j'habite ici, murmura Mary quand Rhage referma sur eux la porte de sa chambre.

Elle sentit ses bras lui entourer la taille par derrière, et attirer son dos contre lui. Elle jeta un œil vers le réveil et vit qu'ils avaient quitté Bella à peine une heure et demi plus tôt. Et pourtant, sa vie avait irrévocablement changé.

— Oui, tu habites ici, dit-il. Avec moi.

Il y avait trois lourds cartons posés contre le mur, contenant ses vêtements, une sélection de DVD, quelques photos. Avec Viscs, Butch et Fritz venus pour les aider, ça n'avait pas pris longtemps d'emballer ses affaires, de les mettre dans l'Escalade et de rentrer au manoir. Plus tard, Rhage et elle retourneraient chercher le reste. Le lendemain, elle enverrait sa démission au cabinet d'avocat. Et préviendrait une agence pour mettre la ferme en vente.

Voilà, c'était définitif. Elle s'installait avec Rhage et tournait la page sur son ancienne vie.

— Il faudrait que je vide tout ça, dit-elle. Que je m'installe.

Rhage lui prit les mains et la poussa en direction du lit.

— Je préfère que tu te reposes. Tu as l'air fatiguée d'être debout.

Pendant qu'elle s'étendait, il enleva son long manteau, puis retira le harnais avec ses dagues, sa ceinture et ses armes. Il vint ensuite se coucher près d'elle, créant un creux dans le matelas qui la fit rouler contre lui. Toutes les lampes s'éteignirent d'un coup, plongeant la chambre dans l'obscurité.

— Tu es sûr d'être prêt pour ça ? demanda-t-elle quand ses yeux furent ajustés à la lueur qui venait des fenêtres. Pour tout mes... trucs ?

— Ne me force pas à être grossier.

— D'accord. (Elle rit.) C'est juste que—

— Mary, je t'aime. En ce qui te concerne, je suis prêt à tout.

Elle posa la main sur le visage de Rhage, et ils restèrent silencieux, savourant le fait de respirer ensemble.

Elle allait s'endormir quand il dit :

— Mary, maintenant que tu es revenue, il faut que je prenne la veine d'une Éluë. J'ai appelée la *directrix* pendant que nous étions chez toi, pour convenir d'un rendez-vous.

Elle se raidit. Mais merde, elle vivait avec un vampire à qui elle ne pouvait offrir son propre sang, aussi ils devaient bien trouver un autre moyen de gérer le problème.

— Quand viendra-t-elle ?

— Cette nuit. Et je veux que tu restes avec moi. Du moins, si tu peux le supporter.

Comment ça se passait ? se demanda-t-elle. Prendrait-il la femme dans ses bras pour boire à son cou ? Même s'ils ne couchaient pas ensemble, Mary n'était pas certaine de vouloir assister à ça.

Il lui embrassa la main.

— Crois-moi, ce serait mieux que tu sois là.

— Et si je ne peux pas... ah, supporter—

— Je ne te forcerai pas à regarder. C'est juste que... ah, il y a une intimité obligatoire dans ce genre d'échange, et je pense que toi et moi serions plus à l'aise si tu es dans la pièce. Comme ça, tu sauras exactement comment ça se passe. Il n'y aura aucun nuage entre nous.

Elle hocha la tête.

— Très bien.

Il inspira longuement.

— Je ne peux pas changer ce que je suis. Ni ce que ça implique.

— Tu sais, dit Mary en lui caressant la poitrine, même si ça me fait un peu peur, je préférerais que ce soit moi.

— Oh, Mary, moi aussi.

John vérifia sa montre. Tohrment devrait arriver d'ici cinq minutes. Aussi il ferait aussi bien de commencer à descendre. Il souleva sa valise à deux mains et avança vers la porte, espérant qu'il ne croiserait pas l'homme pâle en chemin ou pendant qu'il attendait dans la rue. Mais John tenait à rencontrer Tohrment dehors. Quelque part, le geste était important pour lui

Une fois sur le trottoir, il releva les yeux vers les deux fenêtres d'où il avait fixé le monde extérieur tant d'heures durant. Il avait laissé derrière lui son matelas et ses haltères, ainsi que son dépôt de garantie et le loyer du mois prochain pour compenser l'interruption de son bail. Dès l'arrivée de Tohrment, il remonterait une dernière fois chercher son vélo. À part ça, il en avait terminé avec cet endroit.

Il regarda la rue, se demandant d'où l'homme arriverait. Et quelle voiture il aurait. Et où il vivait. Et quel genre d'épouse il avait.

Frissonnant dans le froid, il regarda encore sa montre. Pile 21 heures.

Un phare solitaire arrivait sur sa droite, et il était quasiment certain que Tohrment ne viendrait pas le chercher en moto. Dommage, c'était plutôt marrant de s'imaginer filer là-dessus, à toute vitesse, dans la nuit.

Alors que la Harley grondait en se rapprochant, il regarda de l'autre côté de la rue, vers les bureaux de la hotline de *SOS-Suicide*. Mary n'était pas revenue pour ses astreintes, ni vendredi, ni samedi. Il espérait qu'elle avait juste pris quelques jours de vacances. Dès qu'il serait installé, il essaierait de la revoir, pour s'assurer que tout allait bien pour elle.

Sauf que... *Waouh*, il ne savait pas du tout où il allait atterrir. Il avait présumé qu'il resterait dans le coin, mais rien n'était certain. Peut-être partirait-il très loin. Ça faisait un drôle d'effet d'y penser.

Quitter Caldwell ? Seigneur, il aimerait bien prendre un nouveau départ dans la vie. Et il y aurait toujours un moyen de contacter Mary par la suite, même s'il devait revenir en bus.

Deux voitures et une fourgonnette s'approchaient.

Il avait été si facile de quitter son ancienne vie. *Chez Moe*, tout le monde se fichait qu'il s'en aille sans préavis parce les commis étaient nombreux et interchangeables. Dans l'immeuble, bien entendu, il ne manquerait à personne. Et son carnet d'adresses était plutôt facile à éradiquer : Pas d'amis, pas de famille, personne à contacter.

D'ailleurs, il n'avait même pas de carnet d'adresses. Plutôt triste, non ?

John baissa les yeux pour s'examiner, songeant à l'aspect minable qu'il devait présenter. Ses baskets étaient si poussiéreuses que le blanc était devenu grisâtre. Ses vêtements étaient propres, mais son jean avait déjà deux ans, et sa meilleure chemise ressemblait à un rebut de l'Armée du Salut. Il n'avait même pas de manteau depuis qu'on lui avait volé sa parka *Chez Moe* la semaine passée. Il faisait des économies pour en racheter une.

Il aurait aimé avoir meilleur aspect.

Des phares tournèrent au coin de la rue du Commerce et foncèrent sur lui avec un grondement de moteur, comme si le conducteur venait de donner un coup d'accélérateur. Ce qui n'était pas bon signe. Dans le coin, quand quelqu'un accélérât ainsi, il avait généralement les flics aux trousses. Ou pire.

John recula derrière une boîte aux lettres, essayant de se faire oublier, mais la Range Rover noire pila juste devant lui. Des vitres fumées. Des chromes partout.

Et du rap G-Unit qui tambourinait à l'intérieur de l'habitacle, assez fort pour faire vibrer tout le quartier.

John agrippa sa valise et recula vers son immeuble. Même s'il devait tomber sur l'homme pâle, il serait plus à l'abri dans l'entrée que près d'un *dealer*— cette Range Rover ne lui inspirait aucune confiance. Il ouvrait déjà la porte quand la musique se tut.

— Tu es prêt, fils ?

John se retourna en entendant la voix de Tohrment. Qui faisait le tour du 4x4. Dans la pénombre, l'homme était une vraie menace, une énorme silhouette que n'importe quel être sain d'esprit aurait fui immédiatement.

— Fils ? On y va ?

Lorsque Tohrment fit un pas, John leva les yeux pour étudier son visage dans la faible luminosité du lampadaire. Il avait oublié à quel point le mec était impressionnant avec ses cheveux coupés courts et sa mâchoire sévère.

Peut-être était-ce une mauvaise idée, pensa-t-il. Un choix né de la peur qui le ferait tomber de Charybde en Scylla. Il pouvait être en danger. Il ne savait même pas où il allait. Et les gosses comme lui finissaient régulièrement dans l'Hudson après être imprudemment montés dans une voiture pareille. Avec un mec pareil.

Comme s'il devinait son indécision, Tohrment s'appuya contre son Range, et croisa les chevilles.

— Je ne veux pas te bousculer, fils. Mais je vais te dire un truc, ma *shellane* nous a préparé un bon dîner, et je suis mort de faim. Viens manger avec nous, voir la maison. Ça te rassurera peut-être. On peut laisser tes affaires ici si tu préfères. Qu'est-ce que tu en dis ?

La voix était calme. Pas du tout menaçante. Mais le gars ne jouerait pas les terreurs s'il voulait le faire monter dans sa voiture.

Un téléphone portable sonna. Tohrment chercha dans son blouson, puis ouvrit le truc.

— Oui. Hey, non. Je suis avec lui. (Le mâle eut un petit sourire qui adoucissait ses lèvres sévères.) Nous y réfléchissons justement. Je vais le lui dire. Hm-hm. D'accord, je le ferai. Oui, Wellsie. Écoute, je n'ai pas voulu laisser— Non, je ne le ferai plus, c'est promis, je suis— Oui. Hm-hm. Je suis désolé, *leelane*.

C'était son épouse, pensa John. Et manifestement, elle passait un savon au dur-à-cuire. Qui la laissait faire.

— D'accord. Moi aussi je t'aime. Á tout de suite.

Tohrment referma son téléphone et le remit dans sa poche. Quand il reporta son attention sur John, il fut évident qu'il respectait assez son épouse pour ne

pas rouler les yeux au ciel, ou jouer au *macho* en faisant des commentaires à la con sur la mauvaise humeur des femmes.

— Wellsie dit qu'elle espère vraiment te rencontrer, fils. Elle aimerait que tu restes avec nous.

Très bien... C'est d'accord.

John fit confiance à son instinct, qui lui affirma que, malgré son apparence, Tohrment représentait la sécurité. Aussi, il souleva péniblement sa valise et s'approcha de la voiture.

— C'est tout ce que tu as ?

John s'empourpra et hocha la tête.

— Tu n'as pas à être gêné, fils, dit Tohrment gentiment. Tu es avec moi désormais.

L'homme tendit la main et récupéra la valise comme si elle ne pesait rien, puis il la jeta sur le siège arrière.

Pendant que Tohrment retournait derrière le volant, John réalisa qu'il oubliait son vélo. Il tapa sur le capot pour attirer l'attention, puis fit un geste vers l'immeuble, l'index en l'air.

— Tu as besoin d'une minute ?

John hocha la tête et remonta jusqu'à son appartement. Il prit le vélo et laissa les clés sur le comptoir, puis jeta un dernier coup d'œil autour de lui. Au moment de quitter les lieux, il en réalisait le côté minable, mais quand même... c'était ce qu'il avait pu s'offrir de mieux avec le peu qu'il avait. Sur une impulsion, il prit son stylo dans sa poche arrière, ouvrit la porte branlante du placard et écrivit son nom à l'intérieur.

Ensuite, il emmena son vélo dans le couloir, referma la porte, et redescendit rapidement l'escalier.

Chapitre 36

— Mary ? Mary, réveille-toi. Elle est arrivée.

Mary sentit qu'on la secouait par l'épaule, et quand elle ouvrit les yeux, elle vit Rhage penché sur elle. Il s'était changé et portait une sorte de souple pyjama blanc à manches longues, avec le pantalon attaché par un lien à la taille.

Elle s'assit et chercha à retrouver ses esprits.

— Je peux avoir une minute ?

— Bien sûr.

Elle passa dans la salle de bain pour se rincer la figure. Puis se regarda dans la glace tandis que l'eau froide lui dégouttait encore du menton. Son amant allait boire le sang d'une autre femme. Devant elle.

Et le plus bizarre de l'histoire, c'est que Mary se sentait nulle de ne pas être capable de lui donner le sien.

Elle refusa de s'y attarder davantage et ramassa plutôt une serviette pour s'essuyer énergiquement. Elle n'avait pas le temps de changer son jean et son sweater. D'ailleurs, elle ne voyait pas ce qu'elle aurait pu porter d'autre.

Lorsqu'elle revint dans la chambre, Rhage enlevait sa montre.

— Tu veux que je te la garde ? demanda-t-elle, se souvenant qu'il le lui avait demandé la dernière fois.

Il s'approcha d'elle et déposa la lourde Rolex dans sa paume.

— Embrasse-moi.

Elle se mit sur la pointe des pieds. Lui se pencha. Et leurs bouches se rencontrèrent.

— Allez viens. (Il lui prit la main et sortit dans le couloir. Puis, devant l'air étonné de Mary, il expliqua :) Je ne veux pas le faire ici. Notre chambre est un endroit privé.

Il l'emmena dans une chambre d'amis de l'autre côté de la galerie. Il ouvrit la porte et ils entrèrent ensemble.

Mary sentit un parfum de rose avant de voir celle qui le portait. Une femme se tenait au coin de la pièce, son corps voluptueux drapé d'une toge souple, ses cheveux blonds aux reflets roses enroulés sur le haut de sa tête. Entre le chignon et le décolleté plongeant, elle avait le cou entièrement dégagé.

La femme sourit en s'inclinant, puis parla dans un langage inconnu.

— Non, dit Rhage. En anglais.

— Bien sûr, guerrier.

La femme avait une voix pure et bien timbrée, aussi musicale qu'un chant d'oiseau. Ses yeux d'un vert très pâle s'attardèrent sur le visage de Rhage.

— Je serai heureuse de vous servir, ajouta-t-elle.

Mary se raidit, et dut lutter contre le besoin de défendre son territoire. *Le servir, hein ?*

— Quel est ton nom, Élué ? demanda Rhage.

— Layla.

Elle s'inclina encore. Et en se redressant, ses yeux parcoururent le corps de Rhage de bas en haut.

— Voici Mary, dit Rhage en posant le bras sur ses épaules. C'est ma...

— Copine, dit sèchement Mary.

— Ma compagne, corrigea Rhage en retenant un sourire.

— Bien sûr, guerrier. (La femme s'inclina encore, mais cette fois-ci en direction de Mary. Et lorsqu'elle se releva, elle eut un gentil sourire.) Maîtresse, je serai heureuse de vous servir.

Génial, pensa Mary, alors vire ton cul osseux de là et envoie-moi une autre fille le plus moche possible, sans dents, et d'au moins quatre-vingt-dix ans.

— Où voulez-vous que je me mette ? demanda Layla.

Rhage jeta un coup d'œil autour de lui, puis fixa son attention sur le magnifique lit à baldaquin.

— Là.

Layla s'approcha, sa robe soyeuse ondulant derrière elle. Elle s'assit sur l'édredon de satin mais, lorsqu'elle voulut s'y étendre, Rhage secoua la tête.

— Non. Reste assise.

Layla fronça légèrement les sourcils, mais obéit sans protester. Puis sourit quand il approcha d'elle.

— Viens, dit Rhage à Mary en lui tirant la main.

— Non. Je reste là.

Il l'embrassa et avança vers l'autre femme, se mettant à genoux devant elle. Lorsqu'elle releva sa robe comme pour l'enlever, Rhage l'en empêcha.

— Je vais prendre ton poignet, dit-il. Et ne me touche pas.

Le visage de Layla parut se troubler. Puis elle écarquilla les yeux avant de baisser la tête— Cette fois, davantage sous le poids de la honte que par déférence.

— J'ai été purifiée selon le rituel requis pour votre usage, messire. Vous pouvez vérifier si vous le souhaitez.

Mary leva une main jusqu'à sa bouche. Que cette femme se considère ainsi comme un simple objet était sidérant.

Manifestement, Rhage était tout aussi troublé par la réponse de l'Élue. Il secoua la tête, en silence.

— Voulez-vous qu'une autre vienne me remplacer, demanda doucement Layla.

— Je ne veux plus rien du tout, marmonna-t-il.

— Alors pourquoi avoir fait appel aux Élues si vous n'aviez pas l'intention de mener à terme cet échange ?

— Je ne pensais pas que ce serait aussi compliqué.

— Compliqué ? (La voix de Layla se fit plus grave.) Je vous demande bien pardon, messire, mais je ne vois pas en quoi je vous ai déplu.

— Ce n'est pas ça, dit-il, et je ne voulais pas t'offenser. Ma compagne... est humaine. Et je ne peux pas boire sur elle.

— Elle peut partager les plaisirs avec nous. Je serai honorée de la servir.

— Mais non, ce n'est pas... Elle n'est pas là pour... Il n'est pas question que nous— (Sidéré, Rhage se sentit rougir.) Mary est ici parce que c'est la seule et unique femelle que je veux, mais je dois prendre une autre veine, comprends-tu ? (Il poussa une exclamation furieuse et se remit debout.) Ça ne marchera jamais. Ça ne va pas du tout.

Layla releva vivement les yeux.

— Vous devez prendre une veine, avez-vous dit, messire, et elle ne peut vous offrir la sienne. Je suis là. Je suis à votre service. Laissez-moi vous offrir ce dont vous avez besoin. Pourquoi le refuseriez-vous ? Voulez-vous attendre jusqu'à ce que la soif vous consume et que vous deveniez dangereux pour votre compagne ?

Rhage se passa la main dans les cheveux. En agrippa une poignée. Et tira violemment dessus.

Layla croisa les jambes, sa robe s'ouvrant haut sur sa cuisse parfaite. Ainsi installée sur ce lit somptueux, elle présentait une image époustouflante, à la fois réservée et incroyablement sensuelle.

— Avez-vous oublié toutes les anciennes traditions, guerrier ? Elles datent de bien longtemps, je le sais, mais comment pouvez-vous trouver inconvenant que je vous offre mes services ? C'est l'un de mes devoirs, et j'en suis honorée. (Layla secoua la tête.) Du moins, autrefois, moi et mes sœurs étions utilisées pour servir la Confrérie. Mais les Élues ont été délaissées au cours des derniers

siècles. Personne ne fait plus appel à nous. Nous sommes oubliées. Négligées. Inutiles. Quand vous avez pris contact, nous en avons toutes été enchantées.

— Je suis désolé, dit Rhage en regardant Mary, mais ce n'est pas—

— C'est à cause d'elle, n'est-il pas vrai ? murmura Layla. Vous vous inquiétez de ce qu'une humaine pensera en vous voyant à mon poignet.

— Elle n'a pas l'habitude de nos coutumes.

La femme tendit le bras vers Mary.

— Maîtresse, venez vous asseoir près de moi, pour qu'il puisse vous voir en buvant. Pour qu'il puisse vous toucher et vous sentir. Pour que vous fassiez partie du rituel. Sinon, il me refusera, et où ceci vous mènera-t-il ?

Il y eut un long silence, Mary resta immobile, et la femme eut un mouvement d'impatience.

— Si vous ne venez pas, il ne boira pas, insista-t-elle. Vous devez faire ça pour lui.

— Voilà, c'est là, dit Tohrment en garant le Range devant une maison moderne et élégante

Ils se trouvaient dans un quartier que John connaissait mal. Les demeures étaient à l'écart des rues, éloignées les unes des autres, protégées par de lourdes grilles de fer et des pelouses soignées. Par ici, les arbres n'étaient pas seulement des érables ou des chênes, mais des essences rares dont il ne connaissait même pas les noms.

John ferma les yeux, soudain amèrement conscient d'avoir une chemise avec un bouton décousu. Peut-être que s'il gardait son bras devant, la femme de Tohrment ne le remarquerait pas.

Seigneur... et s'ils avaient des enfants ? Ils allaient se foutre de lui...

— *Avez-vous des enfants ?* indiqua John par gestes sans réfléchir.

— Qu'est-ce qu'il y a, fils ?

John farfouilla dans ses poches pour trouver un bout de papier. Puis il sortit son stylo et gribouilla quelques mots avant de tourner la feuille.

Tohrment se figea, et regarda sa maison comme s'il craignait ce qui se trouvait à l'intérieur.

— Nous en aurons un— du moins je l'espère— dans un peu plus d'un an. Wellsie est enceinte, mais nos femelles ont des grossesses très difficiles et dangereuses. (Tohrment secoua la tête, puis serra les lèvres.) Quand tu seras plus

vieux, tu apprendras à redouter ça. Merde, une grossesse tue tellement de *shellanes*. Je préférerais ne jamais avoir d'enfant que risquer de la perdre.

L'homme resta silencieux un moment, puis il se racla la gorge.

— Bon, on y va. Après le dîner, je t'emmènerai visiter le centre d'entraînement.

Tohrment actionna une télécommande pour ouvrir la porte du garage puis il sortit du 4x4. Pendant que John peinait à descendre sa valise de l'arrière, l'homme enlevait du coffre le vélo à dix vitesses. Ils entrèrent ensemble dans le garage que Tohrment alluma.

— On va laisser ton vélo là, contre le mur, ça te va ?

John hocha la tête et regarda autour de lui. Il y avait là une Volvo familiale et... *Waouh*, une Corvette décapotable Sting Ray des années 1960.

John en resta bouche bée.

Tohrment eut un léger rire.

— Va la regarder de plus près si tu veux.

John lâcha sa valise et approcha de la Vette en la couvant d'un regard tendre. Il tendit la main comme pour caresser le métal étincelant, puis s'arrêta.

— Vas-y, dit Tohrment. Tu peux la toucher, fils. Elle aime bien qu'on l'admire.

Oh, cette voiture était magnifique. D'un bleu métallisé et brillant. La capote était baissée, aussi il pouvait admirer l'intérieur. Les sièges en cuir blanc. Le volant ciré. Et les nombreux cadrans du tableau de bord. Il était prêt à parier que cet engin devait gronder comme le tonnerre une fois lancé. Et envoyer un merveilleux parfum d'huile et de vitesse dans l'habitacle.

Lorsqu'il regarda Tohrment, ses yeux étaient écarquillés d'admiration. Il aurait vraiment aimé pouvoir parler et exprimer ce qu'il ressentait.

— Oui, je sais, dit Tohrment, elle est belle, pas vrai ? C'est moi qui l'aie retapée. Je pensais la mettre sur cale pour l'hiver, mais peut-être pourrions-nous la prendre ce soir pour aller au centre, qu'en penses-tu ? On va se geler, mais en se couvrant bien...

John eut un sourire béat. Et le garda quand le bras lourd de l'homme vint se poser sur ses épaules.

— Viens manger, fils.

Tohrment ramassa la valise et ils avancèrent vers une porte au fond du garage. Dès qu'ils pénétrèrent dans la maison, l'odeur riche et épicée d'un plat mexicain les accueillit.

John plissa le nez. Et son estomac se tordit. Bon sang, il ne pourrait jamais avaler ce genre de truc. Et si la femme de Tohrment se vexait... ?

Une magnifique rousse arrivait vers eux : Au moins un mètre quatre-vingt, la peau aussi blanche et délicate que de la porcelaine. Elle portait une légère robe jaune, et ses cheveux étaient vraiment incroyables, de longues mèches qui flottaient souplement jusqu'au bas de son dos

John posa vite la main devant son bouton manquant.

— Comment va, mon *hellren* ? dit la femme en leva la tête pour embrasser Tohrment.

— Bien, *leelane*. Wellsie, voici John Matthew. John, voici, ma *shellane*.

— Je suis heureuse de te connaître, John, dit-elle en lui tendant la main. Bienvenue chez nous. J'espère que tu te plairas ici.

John serra la main offerte, puis replaça vite la sienne sur sa chemise.

— Le dîner est prêt, les hommes. Passons à table.

La cuisine était agréable, avec des placards couleur cerise et un comptoir en granit gris. Les appareils ménagers étaient d'un noir brillant. Il y avait trois couverts préparés sur une table ronde, verre-et-acier, dans une alcôve vitrée. Tout était flambant neuf.

— Asseyez-vous tous les deux, dit Wellsie. J'apporte les plats.

John regarda l'évier— en porcelaine blanche, avec de gracieux robinets de cuivre.

— Tu veux te laver les mains ? dit-elle. Vas-y.

Il y avait une barre de savon et un petit essuie-mains, et il fit attention à se nettoyer soigneusement, y compris sous les ongles. Puis Tohrment et lui s'assirent, tandis que Wellsie apportait des plats et des bols remplis de nourriture. *Enchiladas*. *Quesadillas*. Puis elle retourna en chercher davantage.

— Ah, j'adore ça, dit Tohrment en se servant abondamment. Wellsie, ça a l'air super.

John examina ce qu'il y avait sur la table, certain qu'il ne pourrait rien avaler. Peut-être pourrait-il prétendre qu'il avait déjà mangé...

Mais Wellsie posa alors devant lui un bol rempli de riz blanc assez compact, accompagné d'une sauce jaune. L'arôme était délicat, appétissant.

— Ça fera du bien à ton estomac, dit-elle. J'ai mis du gingembre. Et puis cette sauce est pleine de glucides pour t'aider à regagner quelques kilos. Comme dessert, j'ai fait un pudding à la banane. Ça devrait descendre facilement, et c'est aussi plein de calories.

John regarda la nourriture. *Elle savait*. Elle savait qu'il ne pouvait pas manger normalement. Et elle lui avait préparé un plat spécial.

Le bol devint flou sous ses yeux. Il cligna plusieurs fois. De plus en plus vite.

Il serra les lèvres, puis crispa ses mains jusqu'à ce que ses doigts deviennent blancs. Il n'allait pas se mettre à pleurer comme un bébé. Il refusait de se ridiculiser ainsi.

— Tohr ? dit Wellsie d'une voix calme. Tu peux nous laisser une minute ?

Il y eut le bruit d'une chaise repoussée, puis John sentit une lourde main se poser sur son épaule, brièvement. Le poids disparut, et des pas lourds quittèrent la pièce.

— C'est bon, tu peux te détendre. Il est parti.

John ferma les yeux et vacilla, laissant les larmes couler sur ses joues. Wellsie tira une chaise à côté de lui. Et lui frotta le dos, d'un mouvement doux et réconfortant.

Il se sentit soudain incroyablement béni que Tohrment soit venu le chercher, juste à temps. Que cette maison qui l'accueillait soit propre et claire. Que Wellsie lui ait concocté un plat spécial, bien adapté à son estomac capricieux. Qu'ils l'aient laissé garder sa fierté.

John sentit que Wellsie l'attirait contre elle, puis le serrait fort. Le berçait.

Comme une plante asséchée recevant enfin de l'eau, il s'imprégna d'une telle gentillesse.

Peu après, il releva la tête et sentit qu'on lui mettait une serviette dans la main. Il s'essuya les yeux, se redressa et regarda Wellsie. Qui lui souriait.

— Ça va mieux ?

Il hocha la tête.

— Je peux rappeler Tohr ?

Il hocha à nouveau la tête, puis ramassa sa fourchette. Dès qu'il goûta le riz, il eut un gémissement d'extase. C'était un peu épicé mais au lieu des crampes douloureuses auxquelles il était accoutumé, il ressentait un merveilleux soulagement dans ses tripes. Comme si ce truc avait été calibré exprès pour son système digestif.

Il n'osa pas relever les yeux quand Tohrment et Wellsie revinrent, et fut soulagé de les entendre discuter tranquillement. De courses à faire. D'amis. De divers projets.

Il termina son riz et jeta un œil vers le fourneau, au cas où il en resterait. Avant même qu'il puisse poser la question. Wellsie prit le bol et alla le remplir.

Il en avala trois. Et aussi du pudding à la banane. Lorsqu'il reposa sa cuiller, il était véritablement rassasié pour la première fois de sa vie.

Il inspira profondément, s'appuya au dos de sa chaise et ferma les yeux, écoutant la voix grave de Tohrment et les douces répliques de Wellsie.

C'était aussi musical qu'une berceuse, pensa-t-il. Surtout quand ils s'exprimèrent dans une langue qu'il ne comprit pas.

— John ? appela Tohrment.

Il essaya de se tenir droit mais il était trop fatigué, et arrivait à peine à tenir les yeux ouverts.

— Ce serait mieux que je te montre ta chambre pour que tu puisses te pieuter. Nous irons visiter le centre d'entraînement dans quelques jours, d'accord ? Ça te donnera le temps de t'adapter.

John hocha la tête, rien ne lui ferait plus plaisir qu'une bonne nuit de sommeil.

Pourtant, il apporta d'abord son couvert jusqu'à l'évier, le rinça avant de le mettre dans le lave-vaisselle. Lorsqu'il revint pour aider à débarrasser, Wellsie secoua la tête.

— Non, je m'en occupe. Va avec Tohr.

John sortit son carnet et son stylo. Quand il eut fini d'écrire, il tendit la feuille à Wellsie. Qui rit en la lisant.

— De rien. Et oui, je t'apprendrai à faire ce riz.

John hocha la tête, puis son regard s'étrécit.

Wellsie avait un grand sourire qui découvrait ses dents. Et deux d'entre elles étaient très longues. Elle referma la bouche, comme si elle avait pris conscience de son attention.

— Va te coucher, John, dit-elle. Et ne t'inquiète de rien pour le moment. Nous aurons tout le temps d'en discuter demain.

John considéra le visage impénétrable de Tohrment.

Et alors il comprit, sans même qu'on le lui dise. Il avait toujours eu conscience d'être différent et enfin il allait savoir pourquoi. Ces deux êtres accueillants allaient enfin lui dire qui il était.

John repensa aux rêves qu'il faisait si souvent. Des morsures. Du sang.

Il comprit qu'il ne s'agissait pas de créations nées de son imagination.

C'étaient des souvenirs.

Chapitre 37

Mary regarda fixement la paume tendue de l'Élue, puis jeta un coup d'œil vers Rhage. Qui affichait un air sombre, et paraissait crispé.

— Ne voulez-vous pas l'aider ? demanda Layla.

Mary inspira profondément, puis avança et plaça délibérément sa main dans celle qu'on lui offrait.

Layla tira légèrement pour la faire asseoir, puis esquissa un sourire.

— Je comprends que vous soyez nerveuse mais ne vous inquiétez pas, ce sera rapide. Ensuite, je partirai et vous resterez seulement tous les deux. Vous pourrez m'oublier très vite.

— Comment pouvez-vous accepter d'être ainsi... exploitée ? dit Mary.

— J'offre seulement ce qui est nécessaire, dit Layla, un peu surprise. Je ne me sens pas exploitée. Et comment se refuser à la Confrérie ? Les Frères nous protègent et nous permettent de vivre. Ils nous donnent leurs filles pour maintenir nos traditions... du moins ils le faisaient dans le passé. Notre nombre diminue parce que les guerriers ne viennent plus à nous. Nous avons désespérément besoin d'enfants mais la loi nous interdit d'autres géniteurs que les Frères. (Elle regarda Rhage.) C'est pourquoi j'ai été sélectionnée ce soir, je suis proche de ma période fertile et j'espérais que vous me prendriez.

— Je ne le ferai pas, dit Rhage doucement.

— Je sais. Mais je tiens néanmoins à vous servir.

Mary ferma les yeux, rêvant de l'enfant que Rhage pourrait donner à une femme. Elle posa la main sur son ventre plat et l'imagina gonflé du poids d'un bébé. Ce devait être une joie sans pareille, elle en était certaine. Parce que la douleur d'en être privée était intolérable.

— Alors, guerrier, que décidez-vous ? Prendrez-vous ce que je suis heureuse de vous offrir ? Ou choisirez-vous le risque de blesser votre compagne ?

Mary vit Rhage hésiter. Mais elle avait déjà compris que la seule solution possible était là, en face d'eux. Il avait besoin de boire.

— Bois, ordonna-t-elle.

— Mary ? (Il la regardait attentivement.)

— Je veux que tu prennes sa veine. Maintenant.

— Tu es sûre ?

— Oui.

Il attendit le temps d'un battement de cœur, puis alla à nouveau s'agenouiller devant Layla. Lorsqu'il se pencha vers elle, la femme releva sa manche et posa le bras sur sa cuisse. À l'intérieur de son poignet, les veines bleu pâle se distinguaient sous la peau diaphane.

Rhage agrippa la main de Mary tout en ouvrant la bouche. Ses canines s'allongèrent, devenant trois fois plus grosses que d'habitude. Avec un feulement, il baissa la tête et mordit Layla. Qui eut un léger sursaut avant de se détendre.

Le pouce de Rhage caressait le poignet de Mary, et elle sentait la chaleur de sa main. Elle ne voyait pas exactement ce qu'il faisait à Layla, mais le mouvement de sa tête indiquait un doux mouvement de succion. Quand il lui serra la paume, Mary lui rendit à peine sa pression. L'expérience était si étrange qu'elle en était troublée. Et puis, il avait raison : C'était un échange plutôt intime.

— Touchez-le, chuchota Layla. Sinon il va arrêter, et c'est trop tôt. Il n'en a pas pris assez.

L'esprit en déroute, Mary posa la main sur la tête blonde.

— Ça va, dit-elle. Je vais bien.

Quand Rhage fit le geste de se redresser, comme s'il avait senti qu'elle mentait, elle évoqua tout ce qu'il était prêt à faire pour elle. Et tout ce qu'il avait déjà enduré pour elle.

Elle remit donc sa tête en place d'une main ferme.

— Rhage, c'est vrai, ça va. Continue.

Et cette fois, elle lui serra fort la main. Aussitôt, elle vit les larges épaules se détendre et, tordant un peu le torse, il colla son corps contre elle. Elle écarta les jambes pour qu'il puisse s'appuyer, sa poitrine reposant sur sa cuisse, son dos puissant l'écrasant complètement. Elle caressa les mèches blondes, passant ses doigts entre elles, savourant leur contact.

Et soudain, l'expérience ne sembla plus aussi étrange.

Même si elle sentait les aspirations qu'il prenait du sang de Layla, le poids de ce corps contre elle était familier, et la caresse de sa main lui indiquait que Rhage ne pensait qu'à elle en buvant. Quand Mary regarda l'Élue, elle la vit qui examinait Rhage, mais la concentration du beau visage était impersonnelle et son intérêt clinique.

Mary se souvint de ce que Rhage avait dit en faisant l'amour, qu'en le mordant elle ressentirait son plaisir. Manifestement, ce n'était pas le genre

d'échange auquel elle assistait entre lui et l'Élue. Leurs deux corps étaient détendus et calmes. Et n'exprimaient aucune passion.

Layla leva les yeux et lui sourit.

— Il a presque fini. Et tout s'est bien passé.

Quand ce fut terminé, Rhage releva la tête et se positionna plus franchement contre Mary, les bras autour de sa taille, le visage posé sur sa cuisse. Elle ne voyait pas son expression mais ses muscles étaient souples, sa respiration régulière.

Elle regarda le poignet de Layla. Qui avait la marque rouge d'une succion et deux entailles qui saignaient peu.

— Il a besoin d'un moment pour récupérer, dit Layla.

Elle lécha ses blessures avant de dérouler sa manche. Puis elle se leva.

— Merci, dit Mary qui frottait le dos de Rhage.

— Ce fut mon plaisir.

— Reviendrez-vous quand il aura à nouveau besoin de vous ?

— Vous le voudriez ? Vous me demanderiez personnellement ?

Mary se raidit un peu devant tant d'enthousiasme.

— Oui, je pense.

Layla parut enchantée d'une telle distinction.

— Maîtresse, dit-elle rayonnante avant de s'incliner profondément. Ce sera un plaisir et un honneur pour moi que de vous servir. Le guerrier sait comment me convoquer. Je répondrai à votre appel.

Et elle quitta la pièce d'un pas dansant.

Dès que la porte fut refermée, Mary se pencha et embrassa Rhage sur l'épaule. Il s'étira un peu. Puis souleva la tête pour s'essuyer la bouche, comme s'il ne souhaitait pas qu'elle puisse voir une trace de sang sur lui.

Quand il la regarda enfin, ses yeux étaient mi-clos et son brillant regard gris-bleu légèrement troublé.

— Hey, dit-elle en repoussant ses cheveux en arrière.

Il lui adressa le merveilleux sourire qui le faisait paraître angélique.

— Hey.

— Alors ? demanda-t-elle en caressant du pouce la lèvre renflée du vampire. C'était bon ? (Quand il hésita, elle insista :) Et sois franc.

— Oui. Mais j'aurais préféré être avec toi. Et je n'ai pensé qu'à toi tout du long.

Mary se pencha et lécha la bouche de Rhage. Qui écarquilla les yeux d'étonnement. Lorsqu'elle plongeait sa langue en lui, elle trouva un parfum qui s'attardait, comme un vin rouge un peu sucré.

— Parfait, dit-elle contre sa bouche. Je veux que tu penses à moi en faisant ça.

Il la prit par le cou, et caressa de ses pouces les veines qui le traversaient.

— Toujours.

Puis la bouche de Rhage s'anima et elle s'agrippa à ses épaules, le serrant contre elle. Quand il prit l'ourlet de son sweater, elle leva les bras pour qu'il puisse le lui ôter, puis se laissa tomber en arrière sur le lit. Il lui retira son pantalon, et se débarrassa rapidement de ses propres vêtements.

Il se pencha vers elle, la positionnant d'un seul bras au centre du lit. Il mit une cuisse entre les jambes de Mary, puis la pressa de tout son corps contre le matelas, son sexe avide collé contre son ventre. Elle ondula sous l'assaut, et le provoqua.

Il l'embrassa avec passion, puis la pénétra avec lenteur, et tendresse, l'écartelant peu à peu jusqu'à la prendre complètement. Son sexe en elle était une présence lourde, pressante, et divine. Et il se mit à bouger sur un rythme langoureux, s'enfonçant au plus profond d'elle. Et Mary sentit la délicieuse odeur épicée qui émanait de la peau du vampire pour l'envelopper tout entière.

— Tu es la seule qui compte pour moi, Mary, dit-il contre sa gorge. Je ne veux personne d'autre. Jamais

Mary leva les jambes et les enroula autour de lui, essayant de le garder si loin en elle qu'il puisse y rester éternellement

John suivit Tohrment à travers la maison. Il y avait de nombreuses pièces, dont le mobilier et la décoration étaient franchement sympa— et super ancien. Il s'arrêta devant un tableau représentant un paysage de montagne. Un petit écusson de cuivre sur le cadre doré indiquait Frederic Church (*NdT : 1826-1900, peintre et figure centrale de l'"École du fleuve Hudson" qui regroupait des paysagistes américains.*) Il se demanda de qui il s'agissait, et décida que le mec était terrifièrement doué.

Au bout du couloir, Tohrment ouvrit une porte et tourna un interrupteur.

— Voici ta chambre. Ta valise y est déjà.

John entra. Les murs et le plafond étaient bleu nuit, et il y avait un grand lit avec un bois-de-lit ciré et d'énormes oreillers. Il y avait aussi un bureau et un fauteuil assorti. Et des portes fenêtres qui ouvraient sur une terrasse.

— Ta salle de bain est par là, dit Tohrment en allumant une autre pièce.

John passa la tête et vit beaucoup de marbre bleu nuit et... *waouh*, une douche à quatre jets.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, Wellsie reste là et moi, je serai rentré vers 4 heures. Toutes les nuits, c'est l'heure à laquelle nous nous retrouvons au salon à. Si tu veux quelque chose durant la journée, prends le téléphone et tape le 1. Nous serons toujours heureux de t'avoir. Oh, et nous avons aussi deux *doggens*— des domestiques— dans la maison. Sal et Regine. Qui savent que tu vis désormais avec nous. Ils arrivent vers 5 heures. Si tu veux sortir, demande et ils t'emmèneront où tu veux.

John alla jusqu'au lit et toucha du doigt une taie d'oreiller. Le tissu était si doux qu'il pouvait à peine le sentir.

— Tu seras bien avec nous, fils. Il te faudra un peu de temps pour t'habituer, mais tu seras bien.

John regarda Tohrment de l'autre côté de la chambre. Il rassembla son courage, puis avança jusqu'à lui et ouvrit la bouche en grand. Et montra celle de l'homme.

— Tu es sûr que tu veux faire ça maintenant ?

Quand John hocha la tête, Tohrment écarta doucement les lèvres. Et exhiba deux énormes canines très blanches.

Ben... merde alors.

John déglutit avec difficulté et mit deux doigts dans sa propre bouche.

— Oui, tu les auras bientôt. D'ici deux ans, je pense. (Tohrment alla s'asseoir sur le lit et posa ses coudes sur ses genoux.) Nous changeons aux alentours de vingt-cinq ans. Et tu vas avoir besoin de boire pour survivre à ta transition. Et je ne parle pas de lait, fils.

John leva les sourcils, se demandant qui allait lui donner ça.

— Nous te trouverons une femelle pour t'aider à ce moment-là. Et nous t'expliquerons aussi le processus. Ce n'est pas de la tarte, mais une fois que c'est passé, tu seras si fort que tu trouveras que ça valait le coup.

Les yeux de John s'écarquillèrent en étudiant l'imposante stature de Tohrment. Soudain, il écarta grand les bras, aussi bien en largeur qu'en hauteur, puis se montra du pouce.

— Oui, tu auras la même taille que moi.

John exprima son incrédulité.

— Si, c'est vrai. Et c'est pour ça que la transition est tellement dure. En quelques heures, ton corps traverse un énorme changement. Ensuite, tu dois réapprendre des tas de choses— comme par exemple, marcher ou bouger. (Tohrment baissa les yeux sur lui-même.) On a du mal à contrôler nos nouveaux corps au début.

John se frotta machinalement la poitrine, à l'endroit où se trouvait sa cicatrice en forme d'étoile.

Les yeux de Tohrment avaient suivi son mouvement.

— Je vais être honnête avec toi, fils. Nous ne savons pas grand-chose à ton sujet. Déjà, il va falloir déterminer combien il y a de nous en toi. Et de quel lignage tu es issu. Quant à cette cicatrice, je ne me l'explique pas. Tu l'as dit l'avoir eue toute ta vie, et je te crois, mais tu n'as pas pu naître avec ça. On t'a fait cette marque.

John reprit son carnet et écrivit : « *Tout le monde a la même ?* »

— Non. Juste mes Frères et moi. C'est pour ça que Bella t'a mené à nous.

— *Qui êtes-vous ?* écrivit John.

— La Confrérie de la Dague Noire. Nous sommes des guerriers, fils. Nous combattons pour protéger la race. Et c'est à ça que nous allons t'entraîner. Les autres mâles de ta classe deviendront des soldats, mais toi, avec cette marque, tu peux devenir l'un d'entre nous. Je ne sais pas. (Tohrment se frotta la nuque.) Il faudra que je t'emmène bientôt rencontrer Kohler. C'est lui le patron, notre Roi. Il faudra aussi que notre médecin, Havers, t'examine. Il pourra déterminer ton lignage en analysant ton sang. Tu es d'accord ?

John hocha la tête.

— Je suis heureux que nous t'ayons trouvé à temps, John. Tu serais mort si personne n'avait été là pour te donner ce dont tu auras besoin.

John avança et s'assit à côté de Tohrment.

— Tu as autre chose à me demander ?

John hocha la tête, mais ne réussit pas à organiser ses idées de façon cohérente.

— Penses-y plutôt cette nuit. Nous en reparlerons demain.

John fut vaguement conscient d'avoir hoché la tête en réponse. Tohrment se leva et alla vers la porte. Et soudain, John ressentit un accès de panique complètement irrationnel. La seule idée de se retrouver abandonné à lui-même paraissait terrifiante, même s'il était dans une très jolie maison, avec des gens

charmants, dans un quartier parfaitement sûr. Il se sentait soudain terriblement... petit.

Les lourdes bottes de Tohrment apparurent devant ses yeux.

— Hey, et si je restais encore un moment avec toi, hein ? Tu préférerais ça ? On peut regarder un film à la télé.

— *Merci*, dit John par signes. *Je me sens un peu paumé.*

— Je suppose que ça veut dire oui, dit Tohrment en s'appuyant sur les oreillers avant d'attraper une télécommande pour allumer la télé. C'est Viscs, l'un de mes Frères, qui a branché ce truc. Je pense qu'on reçoit au moins sept cents chaînes. Tu veux voir quoi ?

John haussa les épaules, et s'appuya au bois-de-lit.

Tohrment passa de chaîne en chaîne jusqu'à ce qu'il tombe sur *Terminator 2*.

— Ça te plait ?

John siffla doucement, et hocha la tête.

— Oui, moi aussi. C'est un classique, et Linda Hamilton est super.

Chapitre 38

Rhage dormit longtemps, et fut réveillé par une mauvaise nouvelle. La tension, cette affreuse démangeaison, était de retour en lui. Le répit offert par la Vierge Scribe était terminé. La bête était revenue.

Il ouvrit les yeux et vit les cheveux de Mary sur l'oreiller. Et la courbe de son cou. Et son dos nu.

Son corps se couvrit de sueur, et son sexe s'érigea en un clin d'œil.

Il pensa à la façon dont ils avaient fait l'amour la veille, juste après l'épisode avec Layla. Puis à leur retour dans leur chambre. Il était revenu deux fois sur elle au cours de la journée, un peu gêné de son avidité. Mais elle l'avait toujours accueilli avec un sourire même si, de toute évidence, elle devait être fatiguée.

Il la voulait encore à présent, mais avec une violente exigence qui n'existait pas auparavant. Sa faim était sauvage, comme s'il avait été privé de sexe des mois durant. Et tandis qu'il combattait ce besoin, il sentit ses mains se serrer en poings, ses doigts frémir, sa peau durcir. Il était tendu comme un arc, et tous ses os en vibraient presque.

Il sortit du lit et fonça vers la douche. Lorsqu'il en sortit, il allait un peu mieux, du moins jusqu'à ce qu'il voie Mary qui repoussait les couvertures du lit. Elle était nue, couchée sur le ventre, et la tentation de son adorable postérieur tomba sur Rhage comme de l'acide.

— Tu veux que je te ramène un truc de la cuisine ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Non, juste sommeil, murmura-t-elle en se retournant sur le dos.

Un courant d'air frôla ses seins et leurs petites pointes roses se dressèrent aussitôt.

Oh mon Dieu. Sauf que.... quelque chose qui n'allait pas. Elle avait le visage empourpré, comme après un coup de soleil, et ses jambes tremblaient légèrement.

Il approcha d'elle et posa la main sur son front. Sa peau était sèche et brûlante.

— Mary, je crois que tu as de la fièvre.

— Juste un accès. C'est normal.

La peur qu'il éprouvait pour elle douça net son désir.

— Tu veux que je t'apporte de l'aspirine ?

— Merci, non. Je vais dormir. Ça va passer.

— Tu veux que je reste à côté de toi ?

Elle ouvrit les yeux. Et Rhage détestait son regard douloureux.

— Non, ça m'arrive souvent. Franchement, ça va aller. J'ai juste besoin de dormir et d'attendre que ça passe.

Rhage resta dans la chambre le temps qu'elle se rendorme, puis enfila un pantalon de sport en nylon noir et un tee-shirt. Avant de sortir, il la regarda longuement. S'il pouvait à peine supporter de la voir avec de la fièvre, comment allait-il faire quand elle serait vraiment malade ?

Havers. Il n'avait pas encore eu de réponse de Havers et le toubib devait avoir reçu son dossier depuis un bout de temps. Rhage sortit son téléphone et passa dans le couloir.

La conversation ne dura pas longtemps, parce que le mâle ne pouvait rien pour Mary. Vu que les vampires n'avaient pas de cancer, il connaissait peu cette maladie. Et ses collègues étaient dans le même cas.

Au moment où Rhage allait raccrocher, le mâle ajouta :

— Pardonnez-moi, messire, je ne veux pas être indiscret. Mais avez-vous... ah, avez-vous une idée de l'étendue des traitements qu'elle a déjà reçus ?

— Oui, je sais que ça a été assez lourd.

— Les soins ont été poussés à l'extrême, messire. Et si la leucémie est revenue, je crains que les options—

— Je vous remercie d'avoir regardé ce dossier, Havers, coupa Rhage. (Comme s'il avait besoin d'une confirmation que la situation était grave.)

— Attendez... Sachez bien que je souhaite vous aider. Je ne peux rien en chimiothérapie, mais j'ai à ma disposition de nombreuses drogues et les antidouleurs qu'elle a déjà reçus. Ça pourra la soulager, même si elle reçoit un traitement dans un hôpital humain. Ne manquez pas de m'en demander si nécessaire, messire.

— Je le ferai. Et... encore merci, Havers.

Une fois qu'il eut raccroché, il se rendit au bureau de Kohler mais trouva la pièce vide, aussi il descendit au rez-de-chaussée. Peut-être que Beth et Kohler étaient allés se chercher quelque chose à manger.

De nulle part, une montagne de cuir avec de longs cheveux noirs se matérialisa en face de lui. Kohler portait aujourd'hui d'épaisses lunettes à verres argentés.

— Tu me cherches ? dit le roi.

— Hey. Oui. Je voulais te dire que Mary s'est installée ici de façon définitive.

— Je sais. Fritz m'a dit hier qu'il avait rapporté ses affaires.

— Hm-hm. Dis-moi, ça te pose un problème si j'organise une petite fête ce soir ? Je veux que Mary revoie son amie Bella et je pensais que la Confrérie pourrait apparaître dans toute sa gloire. Tu sais, en costume et tout ça. Peut-être que Wellsie acceptera aussi de venir. Mary vit avec moi, mais elle a besoin de voir du monde. Je ne veux pas qu'elle se sente isolée.

— Excellente idée. Beth voulait qu'on aille ce soir en ville mais—

— Ne change rien à tes projets. C'est juste un truc à l'improviste.

— En fait, ma *shellane* tient beaucoup à sortir. Elle adore m'avoir pour elle toute seule. Et je... ah, j'aime bien la trouver dans cet état d'esprit. Si tu vois pourquoi.

Rhage eut un sourire parce que le corps de Kohler venait d'émettre un élan de chaleur explicite.

— Oui, je vois.

Il y eut un silence, puis le roi demanda :

— Mon Frère, y a-t-il autre chose ?

— Ah, oui. Mary ne va pas tarder à être très malade. Je sortirai avec les autres aussi longtemps que possible mais vers la fin—

— Bien sûr. Tu feras ce que tu dois faire.

— Merci.

Kohler secoua la tête.

— Tu sais un truc— tu es un mâle de valeur. Vraiment.

— Oui, ben garde ça pour toi. Après tout, j'ai ma réputation de sale con à protéger.

— Je pense que Tohr ferait ce genre de chose. Fhurie, bien sûr. Peut-être V.

Rhage fronça les sourcils.

— Á t'entendre, c'est un sacrifice. Mais bon sang, Kohler, je l'aime.

— C'est ça le sacrifice. Tu l'aimes alors que tu sais qu'elle va partir pour l'Au-delà.

— Elle ne partira *nulle part*. (Rhage serra les dents.) Elle va s'en sortir. Ça va être dur, mais elle *va* s'en sortir.

— Excuse-moi, dit le roi en inclinant la tête. Bien sûr.

Rhage baissa les yeux. Il ne savait que faire de ces excuses parce qu'il n'en recevait jamais. En général, c'est lui qui les offrait. De plus, chaque fois qu'il évoquait la mort de Mary, ça allumait un incendie dans sa cage thoracique.

— À plus tard, monseigneur, dit-il. (Il valait mieux qu'il se barre avant de se ridiculiser en devenant émotif.)

Mais quand il releva les yeux, il rencontra les yeux de Kohler— pour la première fois de sa vie parce que le Roi n'enlevait jamais ses lunettes. Ne l'avait jamais fait.

Rhage cessa de respirer, hypnotisé par les incroyables prunelles d'un vert-argent iridescent. Qui étaient presque sans pupilles, à peine deux points noirs. Et il y avait tant de chaleur dans ce lumineux regard aveugle fixé droit sur lui que c'en était bouleversant.

— Je suis fier de t'appeler mon Frère, dit le roi.

Rhage sentit deux bras épais l'étreindre et le serrer contre une poitrine d'acier. Il se raidit, puis laissa sa tête tomber sur la massive épaule.

— Kohler ?

— Oui ?

Rhage ouvrit la bouche, tenta de parler, et n'y réussit pas.

La voix grave du roi répondit dans le silence :

— Nous serons tous là pour toi. N'hésite pas à demander, tu recevras toute l'aide nécessaire. Et quand le temps sera venu, elle aura droit à tous les honneurs d'une pleine cérémonie de l'Au-delà, comme le mérite la *shellane* d'un guerrier.

Rhage serra très fort les paupières.

— Merci monseigneur.

Plus tard durant la nuit, Mary était dans la salle de bain, à sécher et brosser ses cheveux. Quand elle eut terminé, elle se regarda dans la glace et donna du volume à ses mèches brunes. Elles étaient douces sous ses doigts, et leur couleur chatoyante avait des reflets rouges et dorés.

Elle refusa de s'imaginer à nouveau chauve. Repoussa fermement cette idée de sa tête. Dieu sait qu'elle aurait tout le temps d'y penser quand ça arriverait.

— Tu es aussi belle qu'hier, dit Rhage en émergeant de la douche.

Et pendant qu'il se séchait, il vint derrière elle et souffla un baiser à son reflet. Elle sourit.

— Merci d'avoir invité Bella et John ce soir. Elle est devenue une vraie amie pour moi. Et je m'inquiétais au sujet du garçon.

— Je ne veux pas que tu perdes contact avec tes amis sous prétexte que tu vis ici. De plus, la Confrérie a besoin de se civiliser de temps en temps. Ce sera très bon pour nous.

— Je trouve gentil que Wellsie et Tohrment aient pris John chez eux.

— Oui, ils sont super ces deux-là.

Quand Rhage quitta la salle de bain, Mary eut la sensation que les yeux de son tatouage la regardaient fixement. L'effet était étrange, mais pas désagréable. C'était le regard d'un chien de garde, une bête féroce qui souhaitait être caressée. Elle alla s'asseoir sur le rebord du lit.

— Hey, je suis désolée de t'avoir réveillé ce matin. Quand la fièvre arrive, je n'arrête pas de bouger et me retourner.

Rhage ressortit de la penderie, attachant la fermeture de son pantalon noir.

— Tu ne m'as pas gêné mais... n'y a-t-il rien à faire pour cette fièvre ?

— Non, pas vraiment. Tu sais, je peux aller dans une autre chambre si tu veux être tranquille. (Elle rit devant le regard qu'il lui lança.) D'accord, je n'irai pas.

— J'avais espéré que Havers pourrait faire quelque chose pour t'aider.

— C'est pas grave. C'est gentil à toi d'avoir essayé.

— Quand revois-tu ton oncologue ?

— Bientôt, mais ne parlons plus de ça, d'accord ? Ce soir, pensons plutôt à la vie. Je me sens bien et je ne veux pas en perdre une seule minute.

La bouche de Rhage esquissa un sourire, et ses yeux brillèrent d'approbation et de respect.

Et elle avait pensé l'écarter de sa vie ? pensa Mary. *Quelle idiotie !*

Elle lui rendit son sourire, évoquant déjà la fin de la soirée, quand ils se retrouveraient seuls, tous les deux. Dans l'obscurité. Sans rien pour les séparer.

Lorsqu'il retourna dans la penderie, elle le suivit, pensant profiter des quelques minutes qui leur restaient avant de descendre. Il étudiait ses chemises alignées sur des cintres, et elle lui posa la main dans le dos, juste sur l'épaule de la bête tatouée.

Il eut un sursaut et s'écarta.

— Tu as mal ? demanda-t-elle.

Alors qu'elle s'approchait à nouveau, il l'évita, et ils se tournèrent encore un moment.

— Rhage—

— Il faut se dépêcher sinon on va être en retard.

Il avait la voix rauque, et les muscles de sa poitrine tressautaient.

— Qu'est-ce que tu as au dos ?

Il arracha une chemise à un cintre, l'enfila, puis la boutonna rapidement.

— Mon dos va très bien.

Il lui planta un baiser rapide sur la joue et détalait. Une fois dans la chambre, il ouvrit la porte qui donnait dans le couloir, puis ramassa sa montre posée sur la commode et l'accrocha à son poignet. Il avait les mains qui tremblaient.

Alors que Mary allait à nouveau s'enquérir de ce qui n'allait pas chez Rhage, Fhurie apparut devant leur porte.

— Hey, mon Frère. Bonsoir Mary, dit l'homme avec un sourire. Nous descendons ensemble ?

Mary dissimula sa frustration. Mais décida que s'il devait y avoir une interruption, elle n'aurait pu en demander une plus agréable à voir. Les magnifiques cheveux de Fhurie étaient étalés autour de ses larges épaules, et il était remarquablement vêtu. À tomber raide, littéralement. Son costume à fines rayures était bleu-nuit, et sa chemise d'un rose très pâle découvrait son cou épais et curieusement bronzé. Il portait des mocassins étincelants et ses poignets de chemise arboraient des boutons de manchettes en or. Il avait aussi un diamant au petit doigt.

Le Frère était tiptop. Et Mary pensa serait bien assorti avec Bella.

— Dites-moi, Fhurie, avez-vous déjà rencontré Bella ?

Le mec joua un moment avec sa pochette à la boutonnière, même si le truc était parfaitement en place.

— Oui, je l'ai déjà croisée. La nuit où vous-même et le gosse êtes venus au centre.

— Elle sera là ce soir.

— Oui... ah, je sais.

— Et elle est libre en ce moment.

En plus, Fhurie rougissait, pensa-t-elle, amusée. C'était adorable.

— Il s'en fout, dit Rhage tout en mettant un petit revolver sous sa ceinture, dans son dos.

Mary lui jeta un regard mauvais, ce qu'il ne remarqua même pas parce qu'il enfilait sa veste.

— Vous êtes célibataire, pas vrai ? demanda-t-elle à Fhurie.

— Oh ça oui, il l'est, dit Rhage.

— Rhage, tu pourrais te taire et le laisser répondre. Alors Fhurie, si vous êtes libres tous les deux, pourquoi ne pas inviter Bella à dîner un de ces jours ?

— Ah, dit Fhurie en lissant les revers de sa veste tout en rougissant davantage, je ne sais pas trop.

— C'est une fille absolument fabuleuse et—

Rhage secoua la tête et la propulsa dans le couloir.

— Laisse tomber, Mary. Allez viens.

À mi-course dans les escaliers, elle força Rhage à s'arrêter. Et pendant que Fhurie continuait à descendre, elle chuchota :

— Et pourquoi pas ? Il irait très bien avec Bella.

— Il n'aurait que sa conversation à lui offrir.

— Mais qu'est-ce—

— Il ne veut pas de femelles.

— Il est gay ?

— Non, mais ne lui colle pas Bella, d'accord ? Ce ne serait sympa pour aucun des eux.

Les yeux de Mary allèrent chercher Fhurie qui arrivait sur le sol en mosaïque du grand hall. Malgré une légère claudication, il avait l'aspect d'un mâle en pleine possession de ses moyens. Mais peut-être n'était-ce qu'une illusion. Peut-être avait-il été blessé en combattant.

— Est-il... ah, impuissant ?

— À ce que j'en sais non. Il a fait vœu de chasteté.

Quel gâchis, pensa-t-elle en regardant la souple façon dont le vampire se mouvait.

— Parce qu'il fait partie d'un ordre religieux ?

— Non.

— Alors pourquoi ?

— Avec Fhurie, tout est relié à son jumeau, Zadiste. Oui, je sais qu'ils ne se ressemblent pas.

Rhage lui prit le coude et ils recommencèrent à descendre ensemble les escaliers.

— Pourquoi Fhurie boîte-t-il ?

— Il a une prothèse. Il a perdu la moitié de sa jambe gauche.

— Oh mon Dieu, comment ?

— Il l'a coupée.

Mary s'arrêta net.

— Quoi ? C'est un accident ?

— Non, il l'a fait exprès. Mary, viens— On finira cette discussion plus tard.

Il lui prit la main et l'entraîna.

Bella entra au manoir guidée par le *doggen* qui avait été la chercher chez elle pour la conduire jusqu'à la Confrérie. Elle fut sidérée en regardant autour d'elle.

Sa famille possédait une imposante demeure, mais rien de comparable à ça. Ce manoir était... royal. Ce qui était logique puisque le Roi Aveugle y résidait, ainsi que la reine.

— Bienvenue, Bella, dit un mâle à la voix profonde.

Elle se tourna et vit le Frère aux cheveux multicolores, celui qui les avait interrompus Zadiste et elle, l'autre nuit, au centre d'entraînement.

— Je suis Fhurie, dit-il. Nous nous sommes déjà rencontrés. Au gymnase.

— Guerrier, dit-elle en s'inclinant profondément.

Il était difficile de ne pas être impressionnée devant les Frères, surtout un comme celui-ci. Si grand. Si... Ses cheveux étaient-ils naturels ?

— Nous sommes heureux que vous ayez pu venir. (Il lui sourit, et ses yeux jaunes eurent un éclat chaleureux.) Laissez-moi vous aider à enlever ce manteau.

Quand ce fut fait, elle plia le vêtement sur son bras.

— Pour vous dire la vérité, je n'arrive pas à croire que je suis vraiment là. *Oh Mary ! Salut.*

Elles s'embrassèrent, puis bavardèrent un moment avec Fhurie. Avant peu, Bella se sentit à l'aise auprès du guerrier. Il donnait une impression de calme et de confiance, et il avait des yeux superbes. Bella n'avait jamais vu de couleur aussi dorée.

Mais si beau qu'il soit, c'est le guerrier balafre qu'elle cherchait. Tout en parlant, elle examina discrètement le hall magnifiquement coloré. Zadiste n'était nulle part en vue. Peut-être n'assistait-il pas à la soirée. Elle était bien certaine qu'il n'était pas du genre à aimer les mondanités.

Lorsque Mary s'éloigna pour rejoindre Rhage, Bella s'efforça d'oublier sa déception. Et puis, zut, elle n'allait pas courir après un mâle comme Zadiste.

— Dites-moi, Fhurie, dit-elle, pourrais-je... Je suis désolée, c'est un peu familier, mais j'aimerais vraiment toucher vos cheveux. (Avant qu'il puisse refuser, elle tendit la main et prit quelques longues mèches blondes et rousses, caressant leur longueur de la main.) Magnifique. Ces couleurs sont véritablement incroyables. Et... ça sent si bon. Quelle sorte de shampoing utilisez-vous ?

Elle leva les yeux vers lui, s'attendant à un commentaire léger. Au contraire, le Frère était tout raide. Et la regardait de toute sa taille, sans même cligner des yeux. Elle remarqua aussi que Rhage, depuis l'entrebâillement de la porte, la fixait avec une expression choquée sur le visage. Et de même, plus loin, cet autre guerrier barbu. Tout comme le grand humain. Et...

En fait, toute l'assemblée s'était figée net, pas vrai ?

Elle lâcha immédiatement les cheveux du mâle et murmura :

— Je suis affreusement désolée. C'était très inconvenant de ma part.

À sa voix, Fhurie émergea de la transe dans laquelle il semblait plongé.

— Non. Ce n'est rien.

— Alors pourquoi tout le monde me regarde comme ça ?

— Ils n'ont pas l'habitude de me voir avec... C'est que, aucune femelle... ah... (Fhurie lui prit la main et la serra brièvement.) Bella, vous n'avez rien fait de mal, je vous assure. Et ne vous inquiétez pas en ce qui concerne mes frères. Ils sont juste jaloux parce que vous n'avez pas eu envie de toucher leurs cheveux.

Mais il y avait quelque chose de contraint chez le mâle, et Bella ne fut pas étonnée qu'il s'excuse peu après.

Un *doggen* approcha d'elle.

— Pardonnez-moi, madame. J'aurais dû vous débarrasser plus tôt.

— Oh, merci.

Après avoir remis son vêtement dans les mains du mâle, elle réalisa que les autres s'étaient avancés dans ce qui semblait être une salle de billard. Elle s'apprêtait à les rejoindre quand un courant d'air glacé sembla naître derrière elle. Les portes avaient-elles été ouvertes ?

Elle se retourna.

Zadiste était dans le sas, et il la regardait dans l'ombre. Il avait le même genre de vêtements que la première fois où elle l'avait vu : Un souple pantalon et un col-roulé noirs. Et, comme avant, ses yeux étaient sauvages. Et terriblement sensuels.

Oh oui, pensa-t-elle en rougissant. C'est pour ça qu'elle était venue. Elle voulait revoir ce mâle.

Elle inspira longuement et alla vers lui.

— Bonjour. (Quand il ne répondit rien, elle esquissa un sourire.) Charmante soirée, non ?

— As-tu aimé toucher mon jumeau ?

C'était son *jumeau* ? Comment ces deux-là pouvaient-ils être... Oui, il y avait peut-être une vague ressemblance. Du moins, si elle imaginait Zadiste sans sa cicatrice, et avec des cheveux longs.

— Je t'ai posé une question, femelle, insista-t-il. As-tu aimé toucher ses cheveux ?

Bella vit les yeux noirs parcourir son corps de haut en bas, suivre les lignes de son fin chemiser de soie, de sa jupe serrée. Quand ils revinrent vers son visage, ils se fixèrent sur sa bouche.

— Vas-tu répondre, femelle ? aboya-t-il

— Bella, murmura-t-elle machinalement. Je m'appelle Bella.

Les yeux de Zadiste se firent menaçants.

— As-tu trouvé mon frère beau ?

— Ah... oui, il est certainement attrayant.

— *Attrayant*. Oui, c'est le mot. Dis-moi, ça te dit de coucher avec moi ?

Un feu soudain naquit en elle, allumé par ces mots crus et la façon dont il la dévisageait avec du sexe plein les yeux. Puis elle réalisa ce qu'il avait dit.

— Je suis désolée, je ne comprends pas—

— Mon jumeau a fait un vœu de chasteté qu'il applique à la lettre. Aussi j'ai peur d'être ton seul moyen de l'approcher. (Il eut un ricanement.) Mais je serais un pauvre substitut, pas vrai ?

Bella posa une main sur son cou, le cerveau soudain envahi d'images d'elle-même sous le corps de Zadiste pendant qu'il la prenait sauvagement. À quoi ressemblerait une telle possession ? Son côté obscur désirait le savoir.

Oh Seigneur. Juste d'y penser la faisait déjà trembler.

Zadiste eu un rire sans joie.

— Je t'ai choquée ? Désolé. J'essayais juste de t'aider. C'est vraiment dur parfois de vouloir quelque chose sans pouvoir l'obtenir. (Il posa les yeux sur son cou.) Mais je n'ai jamais ce genre de problème.

Lorsqu'elle déglutit avec difficulté, il suivit des yeux le mouvement de sa gorge.

— Quel problème ? chuchota-t-elle.

— Ce que je veux, je le prends.

Oui, pensa-t-elle. *J'imagine que c'est ce que tu fais*.

Elle eut une vision torride— l'imagina la regarder pendant qu'il lui faisait l'amour, leurs deux corps imbriqués, leurs deux visages tout près l'un de l'autre. Plongée dans son fantasme, elle leva le bras. Elle aurait voulu suivre du doigt cette cicatrice, jusqu'à sa bouche. Et connaître le goût de ses lèvres.

Mais Zadiste eut un brusque écart pour éviter le contact, les yeux étincelants comme si elle l'avait surpris. L'expression disparut rapidement. D'une voix dure et glacée, il la prévint :

— Fais attention, femelle. Je mords.

— Pourquoi ne voulez-vous pas prononcer mon nom ?

— Voudriez-vous un verre, Bella ? intervint alors Fhurie en lui prenant le coude. Le bar est dans la salle de billard.

— Oui, emmène-la. dit Zadiste d'une voix gouailleuse. Tu es un tel héros, frangin. Toujours à vouloir sauver le monde. Et tu sais un truc, elle te trouve attrayant.

Le visage de Fhurie se durcit, mais il ne répondit pas et accompagna Bella à travers le grand hall.

Quand elle se retourna, Zadiste avait disparu.

Fhurie lui donna une légère secousse sur le bras pour obtenir son attention :

— Il vous faut rester loin de lui. (Quand elle ne répondit pas, le guerrier l'attira dans un recoin et la prit par les épaules.) Z n'est pas seulement brisé, il est détruit. Comprenez-vous la différence ? On peut réparer ce qui est brisé. Mais une fois qu'un être est détruit, il ne reste plus qu'à l'enterrer.

Elle ouvrit la bouche avec difficulté.

— N'est-ce pas inhumain ?

— C'est la vérité. S'il meurt avant moi, ça me tuera. Mais ça ne change rien à ce qu'il est.

D'un geste délibéré, elle se dégagea de l'étreinte du mâle.

— Je m'en souviendrai, je vous remercie.

— Bella—

— Vous m'offriez-vous un verre, non ?

Chapitre 39

O se gara en épi devant la tour où vivait C et leva les yeux. Cette monstruosité monolithique était l'une des plus hautes constructions de Caldwell, un luxueux agglomérat qui datait de l'époque où quelques promoteurs avaient tenté de rentabiliser les bords du fleuve. L'appartement de C était au vingt-cinquième étage, avec vue sur l'Hudson.

Prétentieux. Ridicule mais prétentieux.

La plupart des *lessers* vivaient dans des trous-à-rats parce que la Société ne souhaitait pas dépenser son fric autrement que pour la guerre contre les vampires. Si C avait un style plus flamboyant, c'est qu'il le payait lui-même. Il avait été *trader* avant de rejoindre les *lessers* dans les années 70, et s'était arrangé pour garder ses fonds. Le mec était une combinaison assez inhabituelle : Un dilettante aux tendances de serial-killer.

Vu qu'il était plus de 22 heures, le portier était parti, aussi il fut facile à O de forcer le verrou électronique de la porte principale. Il prit ensuite l'ascenseur verre-et-acier jusqu'au vingt-sixième étage, et redescendit un niveau à pied, plus par habitude que par nécessité. Il n'avait aucune raison de penser que quiconque s'intéressait à lui. Ni à ce qu'il faisait, ni où il allait. De plus, l'immeuble était mort à cette heure de la nuit, ces sous-merdes de petits richards qui habitaient là devaient se shooter à l'ecstasy (*NdT : Mélange de plantes psychotropes stimulantes*) au ZeroSum au centre ville.

Il frappa à la porte de C.

C'était la cinquième adresse qu'il vérifiait, d'après la liste que M. X lui avait remise des membres qui ne donnaient plus signe de vie. Et c'était sa première visite de la nuit. La veille, il avait eu un certain succès. L'un des égorgeurs avait momentanément quitté l'état, ayant un coup de main à donner à un pote à lui qui vivait dans le District de Columbia. Deux autres absents vivaient ensemble. Ils s'étaient battus entre eux et récupéraient de leurs blessures. Ils seraient à nouveau opérationnels d'ici un jour ou deux. Le dernier *lessor* avait été en parfaite santé mais le fumier préférait se la couler douce devant la télé qu'aller bosser. Sa santé avait été nettement moins florissante après le départ d'O. Il faudrait au mec une bonne semaine pour se remettre de l'accident infortuné qu'il avait rencontré, mais la visite avait néanmoins servi à réaligner ses priorités.

Curieux de voir ce que deux rotules pétées pouvaient faire à un mec.

O frappa encore, puis força le verrou. Dès qu'il ouvrit la porte, il eut un recul involontaire. *Oh merde*. Ça puait sévère. Un relent d'ordures en décomposition.

Il alla jusqu'à la cuisine. Mais la peste n'était pas due aux poubelles. C'était C.

Le *lessor* était tombé à plat ventre sur le carrelage, une flaque de sang noir étalée sous lui. À portée de main, il y avait quelques bandages, une aiguille et un fil, comme s'il avait tenté de se soigner lui-même. Près de la trousse de premiers soins, gisait son Blackberry dont le clavier était couvert de sang.

Il y avait aussi un sac de femme.

O fit rouler le corps inerte sur le dos. Le *lessor* avait eu la gorge tranchée— une sacrée entaille. Et vu la façon dont la peau était cautérisée, la blessure avait été causée par ces saloperies de lames noires de la Confrérie. Merde, il ne savait pas ce qu'ils foutaient dans leur alliage, mais sur un *lessor*, ça rongait une blessure comme de l'acide.

La gorge de C émit un son guttural, démontrant qu'être mort avait différents stades, en fait. Puis il remua un couteau qu'il tenait dans la main. Il avait quelques coupures peu profondes sur sa chemise, comme s'il avait tenté de se poignarder lui-même sans avoir la force de le faire proprement.

— Tu es dans un sale état, mec, dit O en écartant la lame du pied.

Puis il s'accroupit, et regarda l'autre tourner de l'œil. Étalé comme ça, sur le dos, les jambes animées de spasmes, il ressemblait à un insecte épinglé.

O tourna son attention vers le sac.

— Tu as changé de vocation, C ?

Il ramassa le truc et le fouilla. Flacon de médicaments. Mouchoirs. Tampons périodiques. Téléphone portable.

Oh, portefeuille.

Il en sortit un permis de conduire et examina la photo de sa détentrice. Cheveux bruns. Yeux gris. Impossible de dire si la propriétaire était humaine ou vampire. L'adresse était sur la Route 22, en pleine cambrousse.

— Dis-moi si j'ai bien compris la situation, dit-il après une brève réflexion. Tu as rencontré un des Frères, dans le parc sans doute. Et le guerrier était avec une humaine. Le combat a mal tourné pour toi et tu t'es barré après avoir été poignardé. En emportant ce sac. Tu comptais finir plus tard le boulot sur la copine du mâle, mais ta blessure était trop importante et une fois arrivé ici, tu n'as pas pu te relever. Du coup, tu es resté là depuis le combat. C'est ça ?

O jeta le portefeuille dans le sac et regarda à nouveau le *lessor*. Qui avait les yeux vitreux, des billes de marbre clair dans le sac vide de son crâne.

— Tu sais, si ça ne tenait qu'à moi, je te laisserais là. Tu n'es peut-être pas au courant mais, quand on se désintègre, on retourne chez l'Omega. Et crois-moi, ce que tu vas trouver là-bas te fera regretter ce que tu ressens maintenant. (O jeta un coup d'œil autour de lui.) Malheureusement, tu pues, mec. Et un humain va bien finir par se pointer, ce qui nous mettrait dans la merde.

Il ramassa le couteau et en serra fort la poignée. Lorsqu'il leva le bras, il vit le soulagement dans les yeux de C, dont le corps cessa aussitôt de bouger.

— Tu ne devrais vraiment pas être aussi content, dit O doucement.

Lorsqu'il planta sa lame dans la poitrine du *lesser*, il y eut un éclair de lumière et un bruit sec. Et C disparut.

O ramassa le sac et s'en alla.

Mary avança vers Rhage, une main dans le dos pendant qu'elle attendait le bon moment. Il jouait au billard, et Butch et lui faisaient équipe.

Contre V et Fhurie.

En les regardant, elle décida qu'elle aimait bien les Frères. Même Zadiste, malgré son côté sombre. Ils étaient tous aux petits soins pour elle, et lui montrait une sorte de respect— et même de déférence— qu'elle comprenait mal. Et qu'elle n'était pas sûre de mériter.

Rhage lui adressa un clin d'œil tout en se penchant sur la table pour assurer son prochain coup.

— C'est parce que vous tenez à lui, dit quelqu'un à son oreille.

Elle sursauta. Viscs était juste derrière elle.

— De quoi parlez-vous ?

— C'est ce qui explique notre comportement. Et avant que vous me disiez de ne pas lire dans vos pensées, je ne l'ai pas fait exprès. C'était trop bruyant pour l'éviter. (Le vampire avala cul-sec son verre de vodka.) Mais c'est pourquoi nous vous avons acceptée. En le traitant bien, vous honorez chacun d'entre nous.

À ce moment, Rhage leva les yeux et fronça les sourcils. Il se redressa pour faire le tour de la table et aller vers Mary, en jetant un regard mauvais à Viscs.

Qui se mit à rire.

— Du calme, Hollywood. Elle n'a d'yeux que pour toi.

Mais Rhage grogna en serrant Mary contre lui.

— N'oublie pas ça, et tu pourras garder tes bras et jambes accrochés au bon endroit.

— Tu sais, je ne t'ai jamais vu aussi possessif auparavant.

— Parce que je n'avais jamais eu quelque chose que je voulais garder. On t'attend à la table, mon Frère.

Tandis que V posait son verre et allait s'occuper du jeu, Mary tendit la main vers Rhage. Au bout de ses doigts, dansait une cerise.

— Je veux voir cet autre truc dont tu m'as parlé, dit-elle. Quelque chose de génial que tu sais faire avec ta langue et une queue de cerise.

Il éclata de rire.

— Allez—

— Tu veux dire que c'était juste un bobard ?

Il eut un lent sourire sensuel.

— Regarde bien ma bouche, femelle, et tu vas voir.

Les paupières mi-closes, il se pencha vers la main de Mary, sortit la langue et attrapa la cerise. Puis la mit entre ses dents. La mâchonna, et secoua la tête comme s'il déglutissait.

— Pas aussi bon, murmura-t-il.

— Quoi ?

— Tu as bien meilleur goût.

Toute rougissante, elle se couvrit les yeux de la main.

C'est malin. C'est maintenant qu'il me dit des trucs pareils, pensa-t-elle.

Lorsqu'elle inspira profondément, elle sentit la sombre fragrance que Rhage émettait chaque fois que son corps se préparait à la prendre. Aussi, elle enleva sa main et le regarda.

Il la fixait comme hypnotisé. Et le centre de ses pupilles était aussi blanc et lumineux que de la neige fraîchement tombée.

Mary cessa de respirer.

Il y a autre chose, pensa-t-elle. Une autre présence qui la regardait à travers les yeux de Rhage.

Fhurie s'approcha d'eux en souriant.

— Hollywood, il y a des chambres pour ça. C'est cruel de ta part de rappeler aux autres ce que vous partagez tous les deux.

Et il envoya une claque amicale sur l'épaule de Rhage. Qui virevolta d'un bond. Sa tête eut un geste violent, les mâchoires grandes ouvertes comme pour mordre la main de son Frère. Le bruit sec de ses dents qui claquaient à vide fut assez violent pour faire cesser toutes les conversations de la pièce.

Fhurie avait fait un bond en arrière, arrachant sa main.

— Seigneur, Rhage ! Mais qu'est-ce qui te— *Merde*. Tes yeux, mec. Tu es en train de changer.

Rhage pâlit, puis chancela, le corps tout frissonnant, les yeux clignotant comme un aveugle.

— Désolé. Bon sang, Fhurie, je ne me suis même pas rendu compte que je—
Dans la pièce, les autres mâles avaient tout arrêté et s'approchaient pour l'encercler.

— Á quel point en es-tu exactement ? demanda Fhurie.

— Faites sortir les femelles, ordonna quelqu'un. Emmenez-les à l'étage.

Il y eut un bruit de pas lorsque plusieurs personnes quittèrent la pièce, puis Viscs prit le bras de Mary, et le serra pour l'entraîner.

— Venez avec moi.

— Non. (Elle se débattit.) Arrêtez. Je veux rester avec lui.

Au son de sa voix, Rhage se tourna vers elle. Et immédiatement il reprit son curieux regard fixe. Puis les yeux blancs se fixèrent férocement sur Viscs. Les lèvres de Rhage se relevèrent sur ses dents, il feula comme un fauve enragé.

— V, lâche-la, dit Fhurie. *Tout de suite.*

Viscs laissa retomber sa main, mais il insista :

— Mary, il faut que vous sortiez.

Qu'ils aillent tous faire foutre, pensa-t-elle.

— Rhage ? Dit-elle doucement. Rhage, qu'est-ce que tu as ?

Il secoua la tête et détourna le regard, reculant jusqu'au manteau en marbre de la cheminée. Il avait le visage en nage lorsqu'il s'agrippa à la pierre, les doigts serrés comme s'il cherchait à arracher ce foutu machin du mur.

Le temps sembla s'immobiliser tandis qu'il luttait contre lui-même, respirant à grands coups, bras et jambes tremblant sous la tension qu'il s'imposait. Puis il chancela, et sembla enfin se détendre. Quel que soit le combat qu'il avait mené, il l'avait gagné. Mais de justesse.

Lorsqu'il releva les yeux, ils étaient redevenus normaux, bien que son visage soit encore livide.

— Je suis désolé, mes Frères, marmonna-t-il.

Puis il jeta un coup d'œil vers Mary. Ouvrit la bouche. Mais au lieu de parler, il baissa la tête, comme terrassé de honte.

Mary traversa le bouclier des corps mâles qui entouraient Rhage et posa ses deux mains sur le visage du vampire qu'elle aimait.

Il eut un hoquet de surprise, et elle l'embrassa sur la bouche.

— Tu en es où avec la cerise ? dit-elle doucement. Allez, montre-moi.

Les autres semblèrent sidérés de son comportement. Et elle sentait le poids de leurs regards sur elle. Et Rhage tremblait lui-aussi. Mais répondant au regard tranquille de Mary, il se mit à mâchonner, et à tourner sa langue sur ses dents.

Elle jeta un regard aux autres derrière elle.

— Il va très bien, dit-elle avec un grand calme. Et moi aussi. Retournez à ce que vous faisiez, d'accord ? Il a juste besoin de rester tranquille un moment et sincèrement, de vous voir tous plantés à le regarder, ça ne l'aide pas beaucoup.

Fhurie eut un rire bref, puis retourna à la table de billard.

— Elle est vraiment incroyable.

— Oui. Pas à dire, approuva V en récupérant sa queue et son verre.

Dès que la fête retrouva son rythme, Bella et Wellsie redescendirent. Pendant ce temps, Mary caressait doucement le visage et le cou de Rhage. Qui avait du mal à la regarder en face.

— Ça va ? dit-elle à voix basse.

— Je suis tellement désolé—

— Arrête avec ça. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais tu n'y pouvais rien, pas vrai ?

Il secoua la tête.

— Alors ne sois pas désolé.

Elle aurait voulu lui poser des questions et comprendre ce qui venait d'arriver, mais ce n'était pas le moment. Parfois, agir normalement était le meilleur antidote pour combattre l'incompréhensible. Faire semblant marchait bien mieux que n'importe quelle connerie psychologique.

— Mary, je ne veux pas que tu aies peur de moi.

— Je n'ai pas peur. V et Fhurie ont peut-être risqué quelque chose, mais pas moi. Tu n'as jamais été menaçant envers moi. Et tu ne le seras jamais. Je ne sais pas d'où me vient cette certitude, mais c'est comme ça.

Il inspira profondément.

— Dieu que je t'aime. C'est la vérité, tu sais.

Et alors il lui sourit. Découvrant toutes ses dents.

Et elle éclata d'un rire gai qui fit tourner vers elle toutes les têtes de la pièce.

Il avait une queue de cerise soigneusement nouée autour de la canine.

Chapitre 40

Bella le regardait fixement. Elle n'aurait pas dû mais elle n'arrivait pas à s'en empêcher. Elle ne voyait que lui. Zadiste.

Et pas parce qu'il participait à la soirée. Sauf pendant l'épisode avec Rhage, Zadiste était resté à l'écart des autres. Sans parler à personne. Il ne buvait rien. Ne mangeait rien. Planté près de l'une des hautes fenêtres, il était aussi raide qu'une statue. Et elle trouvait cette immobilité fascinante. Il ne semblait même pas respirer. Seuls ses yeux noirs vivaient. Et l'évitaient ostensiblement.

Bella donna une pause à leur petite guerre des nerfs en allant se chercher un verre de vin. La salle de billard était une pièce luxueuse, assez sombre, tapissée de soie vert mousse ornée de dorures, avec des rideaux noir et or. Dans le coin où le bar était installé, il faisait encore plus sombre, et elle y resta un moment, comme à l'abri.

De là, peut-être pourrait-elle l'examiner plus discrètement.

Au cours des derniers jours, elle avait posé quelques questions et entendu chacune des histoires qui circulaient au sujet de Zadiste. Les rumeurs étaient particulièrement horribles, surtout celles qui concernaient sa façon de traiter les femelles : On disait qu'il les tuait pour s'amuser. En fait, il était difficile de savoir ce qu'il y avait de vrai dans de tels racontars. L'aspect dangereux du mâle incitait les gens à parler. Elle avait déjà vécu ça avec son frère. Il y a des années que la *glymera* chuchotait des choses sur Rehvenge. Et ce n'était que des mensonges.

Les ragots qu'elle avait entendus étaient parfois absurdes. Voyons, on racontait que Zadiste vivait de sang humain, pris sur des prostituées. Ce n'était pas possible, physiologiquement parlant, sauf s'il buvait toutes les nuits. Et comment le guerrier pourrait-il être aussi fort avec un aussi faible substitut ?

Lorsque Bella se détourna du bar pour examiner la salle, Zadiste avait disparu.

Elle jeta un œil dans le grand hall. Elle ne l'avait même pas vu s'éloigner. Peut-être s'était-il dématérialisé—

— Tu me cherches ?

Elle fit un bond et tourna la tête. Juste derrière elle, Zadiste frottait une Granny Smith sur son tee-shirt. Tout en portant le fruit à sa bouche, il fixait des yeux la gorge de Bella.

— Zadiste...

— Pour une femelle de l'aristocratie, t'es vachement mal-élevée, tu sais. (Il découvrit ses canines et mordit dans la pomme verte avec un craquement sec.) Ta mère ne t'a pas appris qu'on ne devait pas fixer ainsi les gens ?

Elle regardait fixement le mouvement de ses mâchoires. Et nom d'un chien, voir remuer ces lèvres dures lui coupait le souffle.

— Je ne voulais pas vous offenser.

— Tu l'as fait pourtant. et tu as aussi sacrément secoué mon cher frangin.

— Quoi ?

Les yeux de Zadiste étudièrent le visage qu'elle levait vers lui, puis les longs cheveux sombres. Et il croqua à nouveau dans sa pomme.

— Fhurie t'aime bien. Je crois même qu'il est attiré par toi. C'est la première fois, depuis que je le connais. En général, il ne s'occupe pas des femelles.

Curieux, elle n'avait rien remarqué du tout concernant Fhurie. Mais bien sûr, elle ne pensait qu'à Zadiste.

— Je ne pense pas que Fhurie—

— Il n'arrête pas de te mater. Pendant que tu me regardes, lui te dévore des yeux. Et pas parce qu'il s'inquiète de toi. C'est ton corps qui l'intéresse, femelle. (Zadiste pencha la tête de côté.) Tu sais, je me suis peut-être gouré. Peut-être que tu pourrais lui faire rompre son vœu de chasteté. Merde, tu es assez belle pour ça, et il peut encore bander.

Elle s'empourpra.

— Zadiste, vous devriez savoir que je... ah, je vous trouve—

— Horrible, pas vrai ? C'est un peu comme un accident de voiture, (il croqua encore sa pomme,) quand c'est horrible, on ne peut pas s'empêcher de regarder. Je comprends cette fascination, mais il faut que ça s'arrête. Occupe-toi plutôt Fhurie maintenant, c'est clair ?

— Non. Je veux vous regarder. J'aime vous regarder.

Il étrécit les yeux.

— Sûrement pas.

— Si.

— Personne n'aime me regarder. Même pas moi.

— Vous n'êtes pas affreux, Zadiste.

Il ricana, et passa délibérément son doigt le long de sa cicatrice.

— Oui, ce truc est vraiment génial. C'est aussi bandant qu'un putain de mensonge.

— Je vous trouve incroyablement attirant. Je n'arrête pas de penser à vous. Et je veux être avec vous.

Zadiste fronça les sourcils, le corps soudain figé.

— Tu entends ça comment au juste ?

— Vous le savez très bien. Être avec vous. (Elle avait le visage ponceau, mais n'avait rien d'autre à perdre au fond.) J'ai envie de... coucher avec vous.

Zadiste recula si violemment qu'il heurta le bar. En entendant le cliquètement des bouteilles, elle fut certaine que les histoires qu'on racontait sur lui étaient fausses. Ce n'était pas un tueur de femelles. Pas s'il était aussi choqué à l'idée qu'elle ait envie de lui.

Elle ouvrit la bouche mais il la coupa net :

— Ne t'approche pas de moi, femelle, dit-il en jetant sa pomme à moitié entamée. Sinon, je serai obligé de me défendre.

— De quoi ? Je ne suis pas une menace.

— Non, mais je te garantis que je ne serai pas pour toi une cure de santé. Si les gens se tiennent à l'écart de moi, c'est qu'il y a de bonnes raisons.

Et il quitta la pièce.

Bella regarda les gens rassemblés autour de la table de billard. Ils étaient tous concentrés sur le jeu. Ce qui l'arrangeait. Elle ne voulait pas qu'on l'empêche de faire ce qu'elle voulait.

Elle posa son verre de vin et s'éclipsa discrètement. Une fois dans le grand hall, elle vit Zadiste dans les escaliers. Elle attendit un peu pour lui laisser de l'avance, puis le suivit. Montant rapidement les marches, elle arriva au premier étage alors que son ombre disparaissait à un tournant. Elle courut sans bruit sur le tapis épais et suivit un couloir qui s'écartait de la galerie surplombant le hall.

Lorsque Zadiste s'arrêta, elle plongea derrière une haute statue de marbre.

Quand elle osa à nouveau regarder, il avait disparu. En avançant jusqu'à l'endroit où elle l'avait vu pour la dernière fois, elle trouva une porte légèrement entrouverte. Et passa la tête. C'était une chambre, un gouffre noir où seule la lumière du couloir créait un cône plus clair. Et il y faisait froid. Elle eut l'impression que ce n'était pas dû à la température extérieure, mais à un état permanent, comme si la chaleur de l'été avait été définitivement condamnée ici.

Sa vision s'ajusta. Il y avait un énorme lit à baldaquin orné de draperies en velours cramoisi. Et d'autres meubles de même opulence. Pourtant, elle nota un détail curieux : Une pile de couvertures par terre, dans un coin. Et à côté— un crâne.

Soudain, Bella fut violemment saisie par le bras et attirée à l'intérieur.

Lorsque la porte claqua, elle se retrouva dans le noir. Puis elle fut retournée et poussée en avant, le visage collé contre le mur. Une bougie s'alluma.

— Bordel, mais c'est pas vrai. Qu'est-ce que tu fous là ?

Elle essayait de retrouver son souffle, mais avec l'avant-bras de Zadiste qui la poussait au milieu du dos, elle n'arrivait plus à faire fonctionner ses poumons.

— Je... ah, je pensais qu'on... pouvait parler.

— Vraiment ? Et c'est pour ça que tu m'as poursuivi jusque-là ? Pour parler ?

— Oui, je pensais—

Une lourde main se posa sur sa nuque.

— Je ne parle pas avec une femelle assez conne pour me courir derrière. Mais je vais te montrer ce que je peux lui faire.

Il glissa un bras contre son ventre et lui décolla les hanches du mur. Puis il lui appuya la nuque vers le sol. Déséquilibrée, elle s'accrocha à une moulure du lambris pour ne pas tomber.

Une énorme érection se frotta contre son sexe. Elle en reperdit le souffle.

Alors qu'un plaisir fou lui inondait le ventre, elle sentit la poitrine du mâle peser contre son dos. Il arracha son chemisier de sa jupe, passa sa main dessous et la posa sur son ventre, le couvrant entièrement avec ses doigts écartés et sa large paume.

— Une femelle comme toi devrait être avec un autre aristocrate. Ou alors tu cherches le danger en te frottant à mes cicatrices et ma réputation ? (Quand elle ne répondit rien, il marmonna :) Oui, j'imagine.

D'un mouvement rapide, il releva le soutien-gorge et lui empoigna le sein. Aux prises d'un désir primitif, elle sursauta avec un gémissement. Il eut un rire bref.

— Trop rapide ? (Il lui pinça la pointe du sein entre deux doigts, mêlant plaisir et douleur. Elle cria.) C'est trop brutal pour toi ? Je vais faire plus attention mais après tout, je suis un sauvage. Et c'est ce que tu cherchais, pas vrai ?

Mais ce n'était ni trop rapide ni trop brutal. Et elle adorait la sensation. Elle le voulait en elle, là, maintenant. Elle voulait rompre les règles, elle voulait le danger et l'excitation, la chaleur et la puissance. Et Zadiste était tout ça à la fois. Et elle était prête pour lui, surtout quand il lui releva la jupe sur les hanches. Il n'avait plus qu'à écarter le string qu'elle portait pour s'enfoncer en elle. Profondément.

Sauf qu'elle voulait le voir quand il la pénétrerait, elle voulait le toucher aussi. Elle tenta de se relever mais il la maintint en place, pesant sur sa nuque.

— Désolé. Mais pour moi ça se passe toujours comme ça.

Elle se tortilla, folle du désir de l'embrasser.

— Zadiste—

— Trop tard pour changer d'avis. (Sa voix était un grondement sensuel à son oreille.) Pour une raison étrange, je crève d'envie de te baiser. Alors, sois gentille et serre les dents. J'en ai pas pour longtemps.

La main du mâle quitta son sein pour aller se plaquer entre ses jambes, au creux humide de son sexe. Et il se figea.

Instinctivement, elle ondula des reins, se frottant contre ses doigts, sentant une brûlante friction—

Il bondit en arrière.

— Fous le camp.

Éperdue, le corps en feu, elle chancela avant de se redresser.

— Quoi ?

Les yeux au sol, Zadiste alla jusqu'à la porte qu'il ouvrit. Quand Bella ne bougea pas, il rugit :

— *Dégage !*

— Pourquoi—

— Merde, tu me rends malade.

Bella devint livide, le sang quittant soudain son visage. Elle baissa sa jupe et remit maladroitement son chemisier et son soutien-gorge en place.

Puis s'enfuit en courant.

Zadiste claqua violemment la porte et courut jusqu'à la salle de bain. Il se pencha sur les toilettes pour vomir la pomme qu'il venait de manger.

Après avoir tiré la chasse d'eau, il tomba assis par terre, encore secoué de frissons nauséux. Il essaya plusieurs fois de respirer, mais l'odeur de Bella le cernait. Il avait encore son adorable parfum sur les doigts. Il arracha son col-roulé et en enveloppa sa main pour étouffer la preuve du désir incompréhensible de la femelle pour lui.

Sa peau avait été un pur satin. Et cette délicieuse fragrance née de sa passion, comme une ondée de sensualité.

Aucune femelle n'avait réagi ainsi pour lui depuis plus d'un siècle— depuis qu'il n'était plus esclave de sang. Et en ce temps-là... il ne l'avait pas voulu. Au contraire, il avait appris à redouter le désir d'une femelle.

Il essaya de se concentrer sur le présent. Sur cette salle de bain... mais le passé revint le hanter...

Il se revit dans cette cellule, attaché et abusé. Il se souvint des mains de la Maîtresse sur son corps, de l'odeur du baume dont elle devait l'enduire pour provoquer en lui une érection. Et ensuite, lorsqu'elle le chevauchait, avec son corps agité de soubresauts jusqu'à obtenir la jouissance qu'elle recherchait. Et à la fin, quand elle le mordait et buvait le sang qu'il ne voulait pas lui donner.

Tout lui revenait. Les viols. Les humiliations. Des décennies de souffrance jusqu'à ce qu'il perde la notion du temps. Jusqu'à ce qu'il se perde lui-même. Jusqu'à ce qu'il soit comme mort malgré le battement de son cœur et le souffle de ses poumons.

Il entendit un son étrange. Et réalisa qu'il gémissait.

Oh... Bella.

Il s'essuya le front du bras. *Bella.* Comme il avait eu honte devant elle de ses cicatrices et de sa laideur. De son corps ruiné et de sa sombre nature.

Durant la soirée, elle avait parlé à ses Frères et aux autres femelles, gracieuse, aimable et rieuse. Son aisance en société indiquait la vie facile qu'elle avait menée. Sans connaître ni parole méchante ni geste désagréable sans doute. Sans recevoir ni cruauté ni violence certainement. C'était une femelle de valeur, pas comme ces minables prostituées qui constituaient son lot habituel— les humaines aigries dont il buvait.

Il ne l'avait pas crue quand elle avait affirmé vouloir coucher avec lui, mais c'était la vérité. Et la signification de cette soyeuse humidité. Les femelles pouvaient mentir sur beaucoup de choses, mais pas sur une telle réaction physique. Jamais.

Zadiste eut un frisson. Quand il l'avait penchée en avant pour lui peloter les seins, il n'avait rien prévu de plus malgré ses menaces. Il pensait juste lui faire peur pour qu'elle lui fiche la paix. La bousculer un peu avant de la renvoyer en bas.

Mais elle l'avait désiré.

La sensation de plonger la main entre ses cuisses. Elle avait été si... douce. Incroyablement chaude, tendre et humide. La première femelle qu'il ait jamais touchée dans cet état pour lui. Il n'avait pas su quoi faire et, sous le coup de

l'émotion, le souvenir de la Maîtresse lui était revenu. Il avait revu son visage tandis que son corps pesait sur lui.

La Maîtresse avait toujours été excitée en venant le voir. Elle avait fait en sorte qu'il le sache, mais sans jamais se mettre à portée de ses mains. C'était plutôt intelligent de sa part. Après ce qu'elle lui avait fait subir, il l'aurait tuée s'il en avait eu la possibilité. L'aurait mise en pièces comme un chien enragé, et elle le savait. Le danger potentiel qu'il représentait avait été pour elle un plaisir de plus.

Il repensa à l'attraction de Bella pour lui. Née du même motif, sans doute. Mêler sexe et pouvoir. Abuser d'un esclave enchaîné.

Ou dans le cas de Bella, avoir une aventure avec un mâle dangereux.

À cette idée, son estomac se souleva, et il replongea vers les toilettes.

— Je pensais que vous vous étiez juste montré cruel envers moi, dit Bella derrière lui. Je ne savais pas que je vous rendais réellement malade.

Bordel. Il n'avait pas verrouillé sa porte.

Mais il n'avait jamais pensé qu'elle puisse revenir.

Bella serra ses deux bras autour d'elle-même. Voilà qui dépassait les pires créations de son imagination. Zadiste était vautre à moitié nu en face des toilettes, son tee-shirt enroulé sur la main, secoué de spasmes secs et nerveux.

Pendant qu'il jurait, elle regarda son corps. *Seigneur Dieu, son dos.* Sur toute la surface, il était marqué d'anciennes cicatrices— de coups de fouet à ce qu'il semblait— qui, comme son visage, n'avaient pas spontanément disparu. Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi.

— Pourquoi êtes-vous revenue ? demanda-t-il, sa voix renvoyant un curieux écho dans le bol de porcelaine.

— Je... ah, je voulais vous engueuler.

— Ça ne vous gêne pas si je finis d'abord de vomir ?

L'eau gargouilla lorsqu'il tira la chasse.

— Ça va ?

— Oui, je fais ça juste pour me marrer.

En avançant dans la salle de bain, elle eut la vague impression que la pièce était anormalement vide. Blanche. Impersonnelle.

En un clin d'œil, Zadiste se releva et lui fit face.

Manifestement puissants, ses muscles étaient striés de fibres visibles. Pour un guerrier— et même juste pour un mâle vampire— il était mince, presque

émacié. En fait, il était quasiment squelettique. Il avait d'autres cicatrices sur la poitrine, du moins à deux endroits : Sur le pectoral gauche et à l'épaule droite. Et des piercings aux deux seins, de petits anneaux d'argent qui reflétaient la lumière quand il respirait.

Mais ce ne fut pas ce qui retint son attention. Non, la vraie surprise fut de voir des bandes tatouées à son cou et ses poignets.

— Pourquoi portez-vous les marques d'un esclave de sang ? chuchota-t-elle.

— À votre avis ?

— Mais ce n'est...

— Pas supposé arriver à quelqu'un comme moi ?

— Exactement. Vous êtes un guerrier. Un noble.

— Le sort a de tristes surprises parfois.

Elle sentit son cœur saigner pour lui, et tout ce qu'elle avait éprouvé jusqu'alors se modifia. Il n'était plus seulement un caprice à satisfaire, mais un mâle qu'elle aurait aimé consoler. Réconforter. Serrer contre elle. Sur une impulsion, elle fit un pas.

Les yeux noirs s'étrécirent.

— Non, femelle, ne t'approche pas de moi. Surtout pas maintenant.

Mais elle ne l'écouta pas. Et elle continua à avancer tandis qu'il reculait jusqu'à être coincé entre la porte vitrée de la douche et le mur.

— Merde, mais vous cherchez quoi au juste ?

Elle ne répondit pas, parce qu'elle n'était pas sûre de la réponse.

— Reculez, aboya-t-il.

Lorsqu'il montra les dents, ses canines étaient aussi longues que celles d'un tigre. Ce qui la fit réfléchir.

— Mais je peux peut-être—

— Quoi ? Me sauver ou une connerie du genre ? Oh, génial. Vous imaginez peut-être qu'un seul regard de vous va me transformer ? Vous voulez rejouer la Belle et la Bête ?

— Non, je n'ai rien d'une vierge innocente.

— Tant mieux pour vous.

Elle tendit la main pour la poser sur la poitrine dure. Au niveau du cœur.

Il l'évita en s'aplatissant contre le marbre. Et une sueur froide le recouvrit entièrement. Il renversa le cou en arrière, le visage crispé en un masque douloureux. Et il respirait si fort que les anneaux sur ses seins envoyaient des éclats d'argent.

Sa voix fut atone, à peine audible.

— Ne me touchez pas. Je ne peux pas... supporter qu'on me touche.

Bella se figea.

— Pourquoi ? demanda-t-elle doucement. Pourquoi ne—

— Foutez le camp de là, je vous en supplie. (Il arrivait à peine à parler.) Je vais craquer. Et je ne veux pas... vous détruire.

— Vous ne me ferez aucun mal.

Il ferma les yeux.

— Bordel. C'est quoi votre truc au juste ? Ça vous fait flipper de torturer les gens ?

— Bien sûr que non. Je veux juste vous aider.

— *Menteuse*, cracha-t-il en ouvrant des yeux sauvages. Vous n'êtes qu'une menteuse. Vous ne voulez pas m'aider, vous voulez titiller un serpent à sonnettes avec un bâton, juste pour voir l'effet que ça fait.

— Ce n'est pas vrai. Du moins... plus maintenant.

Le regard noir se gela, et perdit toute humanité. Et la voix fut morte et vide quand il dit :

— Vous me voulez ? Très bien. Après tout, merde— pourquoi pas ?

Zadiste plongea vers elle, la jeta au sol et la retourna sur le ventre. Puis il lui tira les bras dans le dos. Le marbre était froid contre son visage quand il lui écarta les jambes de ses genoux durs. Il y eut un bruit de tissu déchiré. Son string.

Elle se sentait curieusement détachée. Son cerveau n'arrivait plus à suivre ce qui se passait, et ses émotions étaient un véritable tourbillon. Mais son corps s'en fichait, et savait ce qu'il voulait. Et que Zadiste soit en colère ou pas, son corps le désirait.

Le poids qui pesait sur elle se souleva un peu, et elle entendit le bruit d'une fermeture, puis le mâle se positionna et une monstrueuse érection se colla à son sexe. Mais il ne s'enfonça pas en elle. Il resta juste figé sur place, haletant. Elle entendait sa respiration rauque contre sa nuque. Si heurtée... presque comme un sanglot. Il laissa tomber sa tête contre elle. Puis s'écarta, lui remit sa jupe en place et s'allongea sur le dos, un bras en travers du visage.

— Oh Seigneur, gémit-il... *Bella*.

Elle aurait voulu le toucher, mais il était si tendu qu'elle n'osa pas. Elle se redressa maladroitement et, une fois debout, baissa les yeux sur lui. Il avait encore son pantalon baissé, mais ne montrait plus aucun signe d'excitation.

Son corps était dans un sale état, l'estomac creux, les os des hanches saillants. Peut-être ne buvait-il que du sang humain après tout, pensa-t-elle. Et pas assez

souvent. Elle examina les bandes tatouées sur son cou et ses poignets. Et les cicatrices. *Détruit. Pas brisé.*

Bien qu'elle ait honte de l'admettre à présent, c'est sa sauvagerie qui l'avait attirée. Ça faisait un tel contraste avec ce qu'elle avait connu toute sa vie. Cette menace l'avait rendu dangereux. Excitant. Attirant. Mais ce n'était qu'un fantôme.

La réalité était différente.

Le mâle avait souffert. Et il n'y avait rien d'excitant à ça.

Elle ramassa une serviette et, s'approchant de lui, la posa doucement sur le corps exposé. Il fit un bond, puis s'y accrocha. Et lorsqu'il releva les yeux sur elle, le blanc autour des iris noirs était devenu rouge sang. Mais il ne pleurait pas. Elle avait du se tromper au sujet de ce sanglot.

— Je vous en supplie... laissez-moi, dit-il.

— Je voudrais—

— Partez. Maintenant. Ne voulez rien. N'attendez pas. Partez. Et ne vous approchez plus jamais de moi. Jurez-le. *Jurez-le.*

— Je vous... le promets.

Bella quitta la chambre en courant. Une fois dans le couloir, elle s'arrêta et rectifia l'ordre de ses cheveux, essayant de discipliner leur masse. Elle sentait son string déchiré sous sa jupe et le laissa en place. Elle n'avait pas d'autre endroit où le mettre.

Lorsqu'elle redescendit, la soirée était toujours aussi animée, mais elle se sentait complètement décalée— épuisée, drainée. Elle s'approcha de Mary et lui fit ses adieux, puis chercha un *doggen* pour la ramener chez elle.

Zadiste entra alors dans la pièce. Il s'était changé et portait un ensemble de sport en nylon blanc. Il avait aussi un sac à la main. Sans la regarder, il alla jusqu'à Fhurie, qui lui tournait le dos à quelque mètres de là.

Quand Fhurie se retourna et vit le sac, il recula.

— Non, Z. Je ne veux pas—

— Soit tu le fais, frangin, soit je vais chercher quelqu'un d'autre.

Zadiste lui tendit le sac.

Fhurie le regarda un moment. Avant de le prendre d'une main qui tremblait.

Et ils sortirent ensemble.

Chapitre 41

Mary déposa sa pile d'assiettes vides près de l'évier et tendit un plateau à Rhage pour qu'il puisse aller chercher ce qui restait. La fête était finie, et tout le monde s'occupait à nettoyer.

Lorsqu'ils revinrent dans le grand hall, elle dit :

— Je suis vraiment contente que Tohr et Wellsie ait prit John avec eux. J'aurais aimé le voir ce soir, mais je sais au moins qu'il est dans de bonnes mains.

— D'après Tohr, le pauvre gosse est si épuisé qu'il n'arrive pas à sortir de son lit. Il ne fait que dormir et manger. Au fait, tu avais raison. Je crois que Fhurie a tiqué sur Bella. Il a passé son temps à la regarder. Je ne l'avais jamais vu faire un truc pareil.

— Mais après ce que tu m'as dit de—

Ils étaient dans le hall quand une porte secrète s'ouvrit brusquement sous le grand escalier. Zadiste en émergea. Il avait le visage enflé, le tee-shirt en lambeaux. Plein de sang.

— Et merde, marmonna Rhage.

Lorsque le Frère les dépassa, ses yeux vitreux voyaient à peine. Pourtant il arborait un demi-sourire satisfait— étrangement hors contexte. Un peu comme s'il sortait d'un bon repas ou d'une nuit torride au lieu de s'être fait massacrer. Il monta lentement les escaliers, boitant bas.

— Je ferais mieux d'aller voir Fhurie, dit Rhage en rendant le plateau à Mary avec un baiser. Je risque d'en avoir pour un bout de temps.

— Mais pourquoi Fhurie... ? Oh... non.

— Il y est obligé. C'est la seule raison, Mary.

— Très bien... Prends tout le temps qu'il te faut.

Mais avant que Rhage n'ait atteint l'entrée du tunnel, Fhurie en sortit, vêtu d'un ensemble de sport. Le Frère semblait aussi mal en point que Zadiste, bien qu'il n'ait aucune marque. *Non, faux*. Ses jointures étaient ouvertes et bleuies. Et il y avait des traces de sang sur l'avant de son tee-shirt.

— Hey, mec, dit Rhage.

Quand Fhurie leva les yeux, il parut surpris de réaliser où il était. Et son regard hagard se fixait difficilement.

— Hey.

— Mon Frère, dit Rhage en avançant vers lui. Veux-tu que nous montions ensemble, pour parler un peu ?

— Oh oui. (Ses yeux glissèrent vers Mary, puis se détournèrent.) Ah... Non. Ça va. Je... Pas de problème. La fête est finie ?

Lorsque Rhage lui enleva son sac des mains, il vit que la chemise rose de Fhurie en émergeait, coincée dans la fermeture éclair.

— Allez, viens avec moi. Je t'accompagne.

— Tu devrais plutôt rester avec ta femelle.

— Elle comprend. Viens avec moi, mon Frère.

— Oh, alors d'accord. (Les épaules de Fhurie se voutèrent.) Oui, je crois que... Je préfère ne pas rester seul pour le moment.

Quand Rhage revint enfin dans sa chambre, il savait que Mary devait s'être endormie, aussi il referma la porte très doucement.

Il y avait une chandelle allumée sur la table de chevet, et il vit que le lit était tout en désordre. Mary avait repoussé la couette et jeté tous les oreillers. Elle était sur le dos, son adorable chemise en soie crème enroulée à la taille, très haut sur les cuisses.

Il n'avait jamais vu ce vêtement auparavant, et comprit qu'elle la portait pour lui ce soir. Parce qu'elle avait voulu que la nuit soit spéciale. La regarder ainsi le coupait en deux, et même si la vibration commençait à monter, il s'assit sur le bord du lit. Il avait besoin d'être près d'elle.

Il ne savait pas comment Fhurie pouvait vivre ainsi. Le seul et unique être que le Frère aimait avait voulu saigner ce soir, et avait exigé de recevoir cette douloureuse punition. Et Fhurie avait répondu à la demande. Accepté de prendre sur lui le poids de ce désespoir. C'était une sorte de transfert. Et maintenant, Zadiste devait sans doute dormir, tandis que Fhurie serait détruit des jours durant.

C'était un mâle courageux, loyal et solide, entièrement dévoué à Z. Mais expier la culpabilité du sort autrefois échu à son jumeau le tuait à petit feu.

Comment pouvait-on supporter de massacrer un être aimé parce que c'était la seule chose qu'il attendait de vous ?

— Tu sens bon, murmura Mary, en se retournant de côté, lovée sur elle-même. On dirait une odeur de cigare.

— C'est la dope de Fhurie. Il n'arrête pas de fumer ce truc, mais je peux le comprendre. (Lorsque Rhage lui prit la main, il fronça les sourcils.) Tu as encore de la fièvre.

— Ça vient juste de passer. Je me sens déjà mieux. (Elle embrassa son poignet.) Comment va Fhurie ?

— Mal.

— Zadiste fait ça souvent ?

— Non. Je ne sais pas ce qui l'a déclenché ce soir.

— Je suis désolée. Pour tous les deux. Pour Fhurie surtout.

Il lui sourit, aimant sa sollicitude envers ses Frères.

Mary se rassit, puis tourna ses jambes pour qu'elles pendent au bord du lit. Sa chemise de nuit avait un décolleté de dentelle, et il vit ses seins sous le fin tissu. Il sentit son corps se raidir et ferma les yeux.

C'était de plus en plus intolérable. La vouloir si fort. Mais être en permanence effrayé des réactions de son corps. Et il ne s'agissait pas uniquement de sexe. Il voulait aussi la serrer dans ses bras.

Elle leva les mains vers lui. Quand elle posa son pouce sur sa bouche, il ouvrit les lèvres sans réfléchir, une invitation sensuelle qu'elle accepta. Elle se pencha et l'embrassa, plongeant sa langue en lui, prenant ce qu'il savait ne pas pouvoir offrir.

— Hmmm. Tu as bon goût.

Il avait un peu fumé avec Fhurie. Il savait qu'il reviendrait ensuite vers elle, et avait pensé que le relaxant pourrait l'aider à garder son contrôle. Il ne voulait pas revivre la scène dans le billard.

— Je te veux, Rhage.

Elle bougea un peu, écarta les jambes et l'attira contre elle.

Sa réponse fut immédiate : Une énergie sauvage vrilla sa colonne vertébrale, et le feu se répandit dans tout son corps, jusqu'à ses pieds et mains, faisant chanter ses ongles et dresser ses cheveux.

Il recula.

— Écoute, Mary...

Avec un sourire, elle fit passer sa chemise de nuit par-dessus sa tête, laissant le truc vaporeux retomber sur le sol. La vue de sa peau nacrée dans la chaude lumière des chandelles mit Rhage en ébullition. Il n'arrivait même plus à bouger.

— Aime-moi, Rhage.

Elle lui prit les mains pour les poser sur ses seins. Et même en se disant qu'il ne devrait pas céder à la tentation, il la caressa doucement, son pouce cerclant la pointe dressée.

— Oh, oui. Comme ça, dit-elle en cambrant le dos

Il se pencha vers le cou offert, lécha la veine qu'on devinait sous la peau. Il avait terriblement envie de boire sur elle, surtout lorsqu'elle serra sa tête contre elle comme si elle le devinait. Comme si elle aussi en avait envie. Il n'avait pas besoin de sang. Il voulait juste que Mary soit dans son corps, dans ses tripes, dans son propre sang. Il la voulait en lui de toutes les manières possibles. Et aurait aimé pouvoir lui offrir la même chose.

Elle l'enveloppa de ses bras serrés et le tira vers elle, essayant de le faire tomber sur le matelas. Et il la laissa faire. Elle était sous lui à présent, et il sentait l'odeur enivrante de son désir.

Rhage ferma les yeux. Il ne pouvait lui résister. Mais il ne pouvait arrêter non plus la pulsion qui battait sauvagement en lui. Coincé entre ces deux sensations, il l'embrassa, et pria.

Quelque chose n'allait pas, pensa Mary.

Rhage restait à l'écart. Quand elle voulut lui enlever sa chemise, il ne laissa pas atteindre ses boutons. Quand elle voulut saisir son sexe tendu, il s'écarta. Bien qu'il ait sa bouche sur sa poitrine et sa main entre ses jambes, elle sentait qu'il lui faisait l'amour comme à distance.

— Rhage... Oh... (Sa voix se cassa quand il lui embrassa le nombril.) Rhage, qu'est-ce qui ne va pas ?

Les grandes mains lui écartèrent les cuisses, et sa bouche se posa au creux de son aine. Où il la mordilla de ses longues canines, sans jamais lui faire mal.

— Rhage, attends une minute...

Mais sa bouche se posait déjà sur elle, aspirant sa chair délicate entre ses lèvres dans une succion érotique et lente, comme pour mieux la savourer. Elle se souleva du lit à la vue de la tête blonde penchée sur elle, des épaules noueuses sous ses genoux levés. Ses jambes pâles étaient rejetées sur le dos puissant.

D'ici une seconde, elle serait incapable de réfléchir.

Elle lui saisit une mèche de cheveux et tira pour l'écarter d'elle.

Les yeux gris-bleu luisaient d'un pouvoir sensuel lorsqu'il la regarda, sa respiration sifflant à travers ses lèvres humides, entrouvertes. Délibérément, il

passa la langue dessus, et fit un petit bruit appréciateur, comme s'il en savourait le goût.

Elle ferma les yeux, le corps en feu.

— C'est quoi le problème ? demanda-t-elle la voix rauque.

— Il n'y a aucun problème, à mon avis. (Il passa ses doigts sur le sexe offert, caressant la chair hypersensible.) Tu n'aimes pas ?

— Bien sûr que si.

— Alors laisse-moi continuer. (Et son pouce commença de savants petits cercles.)

Mais avant qu'il puisse laisser retomber sa tête, elle referma les jambes sur sa main.

— Pourquoi ne veux-tu pas que je te touche ? demanda-t-elle.

— Tu me touches, (il remua ses doigts,) je suis là.

Elle n'arrivait pas à croire qu'elle puisse encore parler tellement elle avait chaud.

— Non, pas vraiment.

Elle essaya de s'écarter de lui pour s'asseoir mais il tendit le bras. Sa lourde paume se posa sur la poitrine de Mary, et la repoussa sur le lit, bien à plat.

— Je n'ai pas fini, grogna-t-il.

— Je veux te toucher aussi.

Son regard flamba brièvement. Puis la lueur s'éteignit et une curieuse émotion passa sur le visage de Rhage. De la peur ? Elle n'en fut pas certaine parce qu'il baissa vite la tête. Pour lui embrasser le ventre, frottant contre elle sa joue, sa mâchoire, sa bouche.

— J'aime ta chaleur, ton goût, ta douceur. Laisse-moi te mener au plaisir, Mary.

Les mots douchèrent son excitation. Et elle se souvint les avoir déjà entendus. Tout au début.

Les lèvres de Rhage remuèrent sur son ventre, déjà presque au but.

— Non. Arrête Rhage. (Il obéit.) Je ne veux pas de sexe unilatéral. Je ne veux pas d'un esclave sexuel. Je veux que nous fassions l'amour— mais ensemble.

La bouche de Rhage se durcit. Et il bondit hors du lit. Allait-il la quitter ?

Mais il s'agenouilla juste sur le plancher, les deux bras posés sur le lit, la tête baissée. Comme s'il cherchait à retrouver son contrôle.

Elle tendit une jambe et lui toucha le front du pied.

— Ne me dis pas que tu vas refuser, murmura-t-elle.

Il leva les yeux sur elle. Vu sa position, ses yeux étaient deux fentes étrécies, et son regard brillant était aussi puissant qu'une lumière au néon.

Elle se cambra, les jambes ouvertes, lui indiquant sans un mot ce qu'elle désirait éperdument. Et lui aussi.

Puis elle retint son souffle.

D'un seul mouvement puissant, fluide et implacable, Rhage bondit et atterrit sur elle, entre ses cuisses. Il ouvrit son pantalon et—

Merci, Seigneur.

Elle explosa immédiatement, le corps secoué de spasmes, contractée autour de ce pieu qui l'écartelait. Quand les frissons diminuèrent, elle le sentit trembler au-dessus d'elle, en elle. Elle s'apprêtait à lui demander d'arrêter de tant se maîtriser autant quand elle réalisa que le problème n'était pas là. Il semblait avoir une sorte de crise nerveuse, et tous ses muscles étaient soumis à une violente vibration.

— Rhage ? dit-elle en cherchant à voir son visage.

Il la regarda. De ses pupilles blanches et lumineuses.

Pour le calmer, elle lui caressa le dos et sentit quelque chose de curieux sur sa peau. Comme un dessin en relief.

— Rhage, il y a quelque chose sur ton—

Il quitta le lit d'un seul bond et fonça droit vers la porte.

— Rhage ?

Elle remit sa chemise de nuit et courut derrière lui.

Dans le couloir, il s'était arrêté pour rattacher son pantalon et en voyant son dos nu, Mary faillit hurler. Le tatouage était vivant. La bête avait relevé la tête et le dessin tout entier semblait remuer.

Et alors que Rhage était parfaitement immobile, comme figé, le grand dragon se redressa et la regarda bien en face, les yeux fixés sur elle, son grand corps ondulant sous lui.

Comme s'il cherchait à sortir.

— *Rhage !*

Il partit comme un boulet, descendit dans le grand hall et disparut sous la porte des escaliers.

Il n'arrêta pas de courir avant d'arriver au centre d'entraînement. Une fois devant les vestiaires, il ouvrit la porte d'un coup de poing et fonça sous les

douches collectives. Il alluma l'eau, s'assit sur le carrelage et resta planté sous le jet glacé.

Tout devenait horriblement clair. Les vibrations. Le bourdonnement. Qui arrivaient toujours à proximité de Mary, surtout s'il était excité.

Comment diable ne l'avait-il pas compris plus tôt ? Peut-être n'avait-il pas voulu le faire. Être avec Mary était différent parce que... il n'était pas le seul à vouloir lui faire l'amour. La bête le voulait aussi.

La bête voulait sortir pour la prendre.

Chapitre 42

Une fois revenue chez elle, Bella ne put se calmer. Après avoir fiévreusement rempli son journal une heure durant, elle enfila un jeans, un sweat-shirt et sa parka. Et sortit pour s'éclaircir les idées. Le vent avait de brusques rafales qui créaient des sortes de tourbillon dans l'air froid.

Elle remonta la fermeture éclair de sa veste et marcha à travers l'herbe épaisse de la prairie. Zadiste. Elle ne pouvait fermer les yeux sans retrouver cette image de lui— étalé sur le dos, dans la salle de bain. *Détruit. Pas brisé.*

Elle s'arrêta net et regarda la neige tomber.

Elle avait promis de ne plus jamais l'ennuyer, mais ce n'était pas un serment qu'elle voulait tenir. Malgré tout, elle voulait le revoir. Être avec lui.

Elle aperçut alors quelqu'un qui marchait autour de la maison de Mary. Elle se raidit, effrayée, jusqu'à ce qu'elle remarque les cheveux noirs de l'intrus. Ce n'était donc pas un *lessar*. Il s'agissait sans doute de Viscs qui travaillait à l'installation de l'alarme. Elle agita la main et se dirigea vers lui.

Elle avait parlé au guerrier au cours de la soirée, et le trouvait fascinant. Il avait le genre d'esprit vif qui tendait à étouffer toute répartie chez un interlocuteur mais le Frère était un sacré lot. Très intelligent, puissant, incroyablement sensuel. Le genre de mâle qui donnait envie d'avoir des petits juste pour garder son ADN dans la race.

Elle se demanda pourquoi il portait un gant de cuir. Et d'où venaient les tatouages qu'il avait sur la tempe. Peut-être pourrait-elle satisfaire sa curiosité.

— Je pensais que vous auriez déjà fini, dit-elle en arrivant sur la terrasse. Pourquoi Mary—

Le mâle immense qui s'avança vers elle n'était pas Viscs. Et il n'était pas vivant.

— Jennifer ? dit le *lessar* en la regardant sidéré.

Bella resta figée une brève seconde. Puis elle virevolta et s'enfuit à toute allure à travers la prairie. Elle ne trébucha pas, n'hésita pas. Elle était vive et rapide, malgré sa terreur. Si elle arrivait jusque chez elle, elle pourrait s'y enfermer. Même si le *lessar* cassait les vitres, elle se barricaderait dans son sous-sol imprenable, appellerait Rehvenge et s'enfuirait par le tunnel souterrain qui sortait à l'autre bout de sa propriété.

Le *lessier* était sur ses talons— elle entendait ses pas lourds et le frottement de ses vêtements— mais il ne gagnait pas sur elle. Et tout le temps qu'ils mirent à traverser l'herbe gelée qui craquait sous eux, elle garda les yeux fixés sur les lumières accueillantes de sa maison. Si proches. Bella chercha dans ses dernières réserves et accéléra.

La première douleur la heurta à la cuisse. La seconde dans le milieu du dos, à travers sa parka. Ses mouvements ralentirent, ses pieds devenant soudain insensibles. Et la distance qui lui restait à parcourir parut s'éloigner jusqu'à l'infini. Le temps qu'elle arrive à sa porte de derrière, elle chancelait. Une fois à l'intérieur, ses doigts gourds n'arrivaient plus à tirer le verrou.

Et lorsqu'elle se tourna vers l'escalier qui descendait à sa chambre, les portes-fenêtres explosèrent, mais le bruit fut comme étouffé, lointain et cotonneux.

Une main lui agrippa l'épaule.

Malgré la léthargie qui l'envahissait, le besoin de se défendre fut une impulsion violente, aussi elle pivota et envoya son poing fermé dans le visage du *lessier*. Il en fut un moment sonné mais ensuite il la cogna, l'envoyant valdinguer. Elle tomba. Il la releva et la frappa encore, sa main ouverte lui écrasant la pommette. Et sous la force du coup, l'arrière de son crâne heurta le carrelage. Elle ne sentit rien du tout. Ni la claque, ni le choc. De ce fait, rien ne l'empêcha de le mordre au bras.

Ils continuèrent à se battre dans la cuisine, renversant la table, cassant les chaises. Elle se libéra de sa prise en attrapant tout ce qui lui tombait sous la main pour le frapper avec. Puis la tête vide, la respiration sifflante, elle rampa pour s'écarter. Mais à quelques centimètres de la porte, son corps s'écroula.

Étendue à terre, elle restait consciente tout en étant incapable de bouger. Elle eut la vague impression que quelque chose coulait sur ses yeux. Son sang probablement, ou celui du *lessier*.

Son champ de vision changea lorsqu'il la fit rouler sur le dos. Et elle aperçut le visage de son agresseur. De cheveux noirs. Des yeux d'un brun délavé.

Seigneur Dieu.

L'égorgeur sanglotait lorsqu'il souleva son corps inerte pour le serrer dans ses bras épais. Et la dernière chose qu'elle vit avant de perdre conscience fut ses larmes qui tombaient sur elle.

Mais elle ne sentait rien.

O releva doucement la femelle inconsciente de l'arrière de sa fourgonnette. Il regrettait terriblement d'avoir accepté d'abandonner son appartement pour vivre au centre de persuasion. Il aurait préféré pouvoir la garder loin des autres *lessers* mais alors, il n'aurait pas non plus s'assurer qu'elle ne s'échappe pas.

Si un autre égorgueur s'approchait d'elle... Bon, les couteaux avaient leur usage.

Tout en emportant la femelle jusqu'à la porte, il la regarda. Elle ressemblait tant à Jennifer. Des yeux de couleur différente, mais le même visage en forme de cœur. Les mêmes cheveux noirs et épais. Et le même corps mince et si merveilleusement proportionné.

En fait, elle était encore plus belle que Jennifer. Et elle frappait plus fort.

Il l'étendit sur la table et toucha du doigt le bleu sur sa joue, la lèvre éclatée, les marques sur sa gorge. Le combat avait été génial : Brutal, violent, et elle n'avait pas abandonné avant d'être inconsciente. Pas avant que son corps repose inerte dans ses bras.

En examinant l'état de la femelle vampire, il repensa au passé. Il avait toujours craint d'être celui qui tuerait Jennifer, une nuit où il cognerait trop fort. Au contraire, il avait massacré de ses propres mains l'ivrogne qui avait emplafonné sa voiture de plein fouet. Le salopard avait été bourré en plein après-midi, alors que Jennifer rentrait de son travail.

Il lui avait été si facile de tuer son assassin. Il avait retrouvé où vivait le mec et l'avait attendu. Lorsque l'autre était arrivé, à nouveau ivre, O lui avait écrasé la tête à coup de démonte-pneu avant de le pousser dans les escaliers. Pour calmer sa fureur, il avait ensuite pris sa voiture et foncé tout droit, direction nord-est, jusqu'à l'autre bout du pays.

Où il avait rencontré la Société.

Lorsqu'il entendit une voiture approcher du centre, il reprit rapidement la femelle et l'emporta jusqu'à l'un des trous. Il lui passa un harnais au travers du corps et enleva le couvercle pour la faire descendre à l'intérieur.

— Vous en avez un autre ? demanda U qui entrait.

— Oui.

Mais O se pencha plutôt vers l'autre trou où se trouvait le mâle que M. X avait travaillé la nuit précédente. Le vampire s'agitait au fond, faisant des petits bruits terrorisés, comme des miaulements.

— On s'occupe un peu cette nouvelle prise ? dit U.

O alla poser le pied sur le couvercle de la femelle.

— Celle-là est à moi. Et seulement à moi. Si quelqu'un d'autre y touche, je lui arrache la peau à main nues.

— Une femme ? Excellent. Le *sensei* va adorer ça.

— Je ne veux pas que vous lui en parliez. Est-ce bien clair ?

U fronça les sourcils, puis haussa les épaules.

— Très bien. C'est vous le patron. Mais vous savez, il finira par le découvrir un jour ou l'autre. Alors quand ça arrivera, ne venez pas me chercher.

En fait, O croyait l'autre *lessen* capable de garder un secret. Aussi, sur une impulsion, il donna à l'égorgeur l'adresse de la ferme qu'il avait visitée plus tôt dans la nuit. Comme un petit cadeau pour le récompenser sa discrétion.

— La femelle qui vit là-bas s'appelle Mary Luce. Elle a été vue avec un Frère. Attrapez-la et ramenez-la ici.

— Très bien, dit U en hochant la tête. Mais l'aube est proche et je suis vanné. Je suis resté debout deux nuits de trop, j'ai besoin de repos.

— Demain alors. Vous pouvez rentrer et nous laisser.

U pencha la tête et jeta un œil vers le tuyau.

— *Nous ?*

— Foutez le camp, U.

U s'en alla et O écouta le bruit de sa voiture qui disparaissait.

Une fois le silence retombé, il reporta son regard sur le couvercle métallique. Et un lent sourire béat naquit sur son visage.

Chapitre 43

Rhage ne revint à la maison principale qu'à 17 heures. Pieds nus, il ne faisait aucun bruit en marchant dans le tunnel. Il avait enlevé ses chaussures trempées, et ensuite oublié où il les avait posées.

Il était archi-tendu. Le bourdonnement en lui était comme un rugissement dont il n'arrivait pas à se débarrasser, même aussi épuisé qu'il l'était après avoir passé les dernières heures à lever des poids et à courir. Et il ne pensait pas que coucher avec cent femelles puisse le calmer à ce point— non pas qu'il l'envisage d'ailleurs.

Il n'avait plus aucune échappatoire. Il devait parler à Mary. Il détestait l'idée de lui avouer avoir été maudit un siècle plus tôt, et ne savait comment lui expliquer que la bête en lui désirait la prendre. Mais elle devait comprendre pourquoi il lui fallait s'éloigner d'elle.

Les dents serrées, il ouvrit la porte de la chambre. Elle n'y était pas.

Il redescendit et alla trouver Fritz dans la cuisine.

— Auriez-vous vu Mary ? demanda-t-il en faisant de son mieux pour garder une voix égale.

— Oui, messire. Elle est partie.

Le sang de Rhage se figea.

— Où.

— Elle ne l'a pas dit.

— Qu'a-t-elle emporté avec elle ? (*Son sac à main ? Une valise ?*)

— Un livre. Un biscuit. Et sa parka.

Dehors. Rhage retourna au pas de course dans le tunnel souterrain et fut à la Piaule en moins d'une seconde. Il tambourina violemment à la porte.

Ce salaud de Viscs prit tout son temps pour ouvrir— Il ne portait qu'un caleçon quand il le fit. Et vu sa tête, il sortait juste de son lit.

— Mais qu'est-ce—

— Mary est dehors. Toute seule. J'ai besoin de savoir où elle est.

Viscs arrêta de se frotter les yeux d'un air furibond et fut aussitôt concerné. Il alla jusqu'à ses ordinateurs et vérifia les caméras extérieures. Il la trouva rapidement, prenant le soleil lovée contre les portes extérieures du manoir. Ce qui était plutôt intelligent. Si un danger s'approchait, elle pouvait se mettre à l'abri dans le sas en une seconde.

Rhage inspira longuement.

— Comment je fais pour rapprocher l'image ?

— Le zoom marche avec la molette de la souris.

Rhage zooma. Elle donnait des miettes de son biscuit à deux moineaux. Et relevait régulièrement la tête pour examiner les environs. Elle avait sur les lèvres un sourire secret, à peine esquissé.

Il posa la main sur l'écran, touchant le visage de Mary du bout des doigts.

— Tu sais, mon Frère, tu t'es planté.

— En quoi ?

— C'est elle qui m'est destinée.

— Ai-je dit qu'elle ne l'était pas ?

Rhage quitta l'écran des yeux et regarda la tempe tatouée de Viscs, debout en face de lui, de l'autre côté du bureau.

— Je n'ai pas été son premier amant. Et tu m'as parlé d'une vierge. Donc tu t'es planté.

— Je ne me plante jamais.

Rhage fronça les sourcils, refusant l'idée qu'une autre femelle puisse devenir importante pour lui, ou prendre la place de Mary dans son cœur. Que le sort aille se faire foutre s'il essayait de lui en faire aimer une autre. Et Viscs aussi avec ses prévisions.

— Ça doit être génial de tout savoir, marmonna-t-il. Ou de le croire.

Avec ça, il se leva et se dirigea vers la porte du tunnel. Mais Viscs lui saisit brutalement le bras pour le retenir.

Les yeux de diamant, généralement si calmes, étaient furieux.

— Quand je dis que je ne me plante jamais, ça n'est pas pour flatter mon ego. Connaître le futur est un sacrée malédiction, mon Frère. Tu penses que ça m'amuse de savoir comment tout le monde va mourir ?

Lorsque Rhage recula à cette idée, Viscs eut un sourire sans joie.

— Oui, pense un peu à ça. Et puis réfléchis aussi au fait que je ne sais pas *quand* les choses que je vois se produiront, ce qui m'empêchera d'intervenir. Je ne pourrai sauver aucun d'entre vous. Alors tu crois vraiment que c'est "génial de tout savoir" comme tu dis ?

— Oh... merde. Désolé, mon Frère, je...

Viscs eut un long soupir.

— Laisse tomber. Et va plutôt récupérer ta femelle. Elle n'a pensé qu'à toi de tout l'après-midi et, sans vouloir te vexer, je commence à en avoir marre d'entendre sa voix dans ma tête.

Mary appuya son dos contre les lourdes portes de cuivre et leva les yeux. Le ciel au-dessus d'elle était bleu et immense, et l'air gardait la fraîcheur de la chute de neige de la nuit passée, si précoce pour la saison. Elle aurait voulu arpenter les jardins avant la tombée du jour, mais la chaleur du soleil, qu'elle sentait à travers sa parka, la rendait un peu léthargique. Ou peut-être n'était-ce que de la fatigue. Elle n'avait pas pu se rendormir après que Rhage se soit enfui de leur chambre la nuit dernière, et avait attendu en vain toute la journée qu'il revienne.

Elle ne comprenait pas ce qui s'était passé entre eux. N'était même plus sûre de ce qu'elle avait cru voir sur son dos. Pour l'amour du ciel, les tatouages n'émergeaient pas de la peau des gens. Pas plus qu'ils ne bougeaient comme s'ils étaient vivants. Du moins, pas dans le monde humain.

Mais Rhage n'était pas la seule cause de son insomnie. Il était temps pour elle de savoir ce que les médecins allait lui faire. Son rendez-vous avec le docteur Delia Croce était le lendemain, et ensuite... elle saurait à quel point ses nouveaux traitements seraient contraignants.

Seigneur... Il fallait qu'elle en parle à Rhage. Pour le préparer, si possible.

Elle eut froid dès que le soleil disparut.

En se redressant, elle s'étira avant de rentrer dans le sas. Une fois les portes refermées, elle montra son visage à la caméra pour faire ouvrir les portes intérieures.

Elle trouva Rhage assis par terre dans le grand hall, juste à côté de l'entrée, sur la droite. À sa vue, il se releva lentement.

— Hey, ma femelle. Je t'attendais.

Elle eut un sourire un peu timide, puis agita son livre.

— J'ai voulu te prévenir et te dire où j'allais. Mais tu as laissé ton téléphone portable dans la chambre quand tu es—

— Mary, écoute, au sujet de la nuit passée—

— Attends, avant qu'on parle de ça, (elle leva les mains,) il faut que je te dise... (Elle prit une profonde inspiration.) Je dois retourner à l'hôpital demain. Pour ma dernière consultation avant le début du traitement.

Il fronça tellement les sourcils qu'ils remontèrent au milieu de son front.

— Quel hôpital ?

— Saint Francis.

— Quelle heure ?

— Dans l'après-midi.

— Je veux que tu sois accompagnée.

— Un *doggen* ?

— Non. (Il secoua la tête.) Butch. Le flic est doué avec un flingue et je veux que tu sois protégée. Mary, il faut que je te parle. Monte avec moi.

Elle hocha la tête et prit la main qu'il lui tendait, le laissant la guider jusqu'à l'étage. Quand ils furent dans leur chambre, elle s'assit sur le lit pendant qu'il arpentait la pièce.

Ils parlèrent un moment du rendez-vous du lendemain, et il apparut vite que Rhage était bien mieux préparé qu'elle-même. Aussi le sujet s'épuisa vite. Et le silence s'éternisa.

— Rhage, explique-moi ce qui est arrivé la nuit passée. (Quand il hésita, elle insista :) Quoi que ce soit, nous le gèrerons ensemble. Et tu peux tout me dire.

Il arrêta de marcher. Et lui fit face.

— Je suis dangereux.

— Non. (Elle secoua la tête.) Bien sûr que non.

— Tu sais ce qu'il y a dans mon dos ?

Avec un frisson soudain, elle revit le tatouage qui bougeait—

Assez, s'ordonna-t-elle. Ce n'est pas possible. Ce devait être une illusion créée par un mouvement de Rhage, sa respiration ou autre chose. Ce qui expliquait que la bête ait semblé se dresser.

— Mary, ça fait partie de moi. Cette bête. C'est en moi. (Il se frotta la poitrine, puis les bras. Et ensuite les cuisses.) J'essaie de la contrôler, autant que possible. Mais des fois... Je ne veux pas te faire mal. Mais je ne sais plus quoi faire. Même là, maintenant, d'être avec toi, je... Merde, ça ne va pas du tout.

Il tendit vers elle des mains qui tremblaient, et il avait l'air ravagé.

— Je dois toujours me battre parce que ça me calme, continua-t-il. Et c'est aussi à ça que me servaient les femelles. Je les prenais juste pour obtenir un soulagement qui m'aidait à garder la bête en cage. Mais je ne peux plus maintenant, aussi je deviens instable. Et la nuit dernière, j'ai failli craquer. Deux fois.

— Attends un peu. Mais de quoi tu parles ? Je suis là. Tu peux faire l'amour avec moi.

— Non, je ne peux pas, dit-il les dents serrées. Je ne peux plus... coucher avec toi.

Sidérée, elle le regarda fixement.

— Tu veux dire que tu ne le feras plus ?

— Jamais.

— Mais c'est dingue. Tu me veux. (Son regard se fixa sur l'énorme bosse de son pantalon.) Je vois bien dans quel état tu es. Et je *sens* aussi que tu me veux.

Et soudain les yeux de Rhage cessèrent de clignoter. Et devinrent blancs.

— Pourquoi tes yeux changent-ils comme ça ?

— Parce que ce truc... devient vivant.

Lorsqu'elle l'examina avec des yeux ronds, la respiration de Rhage changea. Et prit un rythme étrange, deux brèves inspirations, une longue expiration. Deux brefs halètements, un long soupir.

Elle tenta de comprendre ce qu'il voulait dire. Et n'y parvint pas. Ce devait être une sorte de dédoublement de personnalité, pensa-t-elle, un *alter ego* un peu violent sans doute.

— Mary, je ne peux... pas coucher... avec toi parce que... quand je suis avec toi, ce truc veut sortir. (Deux brefs halètements). Il veut...

— Quoi exactement ?

— Toi, dit-il en reculant. Mary, il te veut. Il veut te prendre. Tu comprends ? Mon... autre côté veut te prendre. Il faut que... je m'en aille.

— Attends ! (Il se figea près de la porte. Et la regarda.) Laisse-le m'avoir.

Rhage en resta bouche bée.

— Tu es folle ?

Non, pas du tout. Ils avaient déjà fait l'amour avec une passion désespérée qui confinait parfois à la violence. Elle avait expérimenté la puissance de sa pénétration. Si son autre personnalité était du même genre, elle pensait s'en arranger.

— Laisse-toi aller. Et ça ira.

Deux brefs halètements, un long soupir.

— Mary, tu ne sais pas... ce que tu dis, bordel.

Elle essaya de comprendre.

— Pourquoi qu'est-ce que je risque ? Tu vas me mordre ?

Quand il ne fit que la fixer de ses yeux blancs, elle eut un frisson de peur. Peut-être avait-elle touché le cœur du problème.

Bon, elle devait vraiment être folle.

— On va t'attacher, dit-elle.

Il secoua la tête et trébucha en s'agrippant à la poignée de la porte.

— Je ne veux pas courir ce risque.

— Attends ! Sais-tu exactement ce qui va arriver ?

— Non.

Il se grattait le cou et les épaules comme si sa peau le démangeait.

— Est-il possible que tu n’obtiennes que le soulagement dont tu as besoin ?

— Oui. Peut-être.

— Alors on va essayer ça. Et si ça ne va pas, je... je me sauverai. Rhage, laisse-moi le faire pour toi. Pour nous. De plus, quelle est l’alternative ? Que je m’en aille ? Qu’on ne se revoie plus ? Qu’on ne fasse plus jamais l’amour ? Allez, ce n’est pas possible. Regarde-toi, tu es déjà si nerveux que tu vas t’arracher la peau.

Le visage de Rhage était un masque de terreur, la bouche serrée, les yeux écarquillés. Puis son expression mua et exprima une honte et une tristesse si bouleversante qu’elle traversa la pièce en courant pour aller vers lui. Elle lui prit les mains, et les sentit trembler.

— Je déteste te voir comme ça, Rhage. (Quand il voulut parler, elle le coupa :) Écoute, tu sais peut-être ce qui se passera. Moi pas. Alors fais ce que tu dois faire pour t’attacher et... on verra bien.

Il la regarda. Elle faillit insister, mais eut peur de le braquer définitivement.

— Je vais parler à V, dit-il enfin.

— Des chaînes, répéta Rhage planté au milieu du salon de la Piaule.

V releva les yeux de ses écrans.

— Quel genre ?

— De quoi attacher une voiture.

Butch sortit de la cuisine. Il tenait une Bud dans une main et un sandwich de l’autre.

— Hey, salut, mon grand. Qu’est-ce qui se passe ?

— Je veux que vous veniez tous les deux m’enchaîner sur mon lit.

— Bizarre.

— Tu as ce qu’il faut, V ?

Viscs tira sur sa casquette des *Red*.

— Dans le garage. Il me semble que j’ai vu ça. Mais Rhage, mec, à quoi tu joues ?

— J’ai besoin... d’être avec Mary. Mais je ne veux pas me— (Il s’arrêta. Respira lourdement.) J’ai peur de changer. Trop nerveux.

Les yeux de diamant de V s’étrécirent.

— Et tu as laissé tomber les autres femelles, pas vrai ?

— Oui. Je ne veux que Mary. Á l’heure actuelle, je pense même pas pouvoir bander avec une autre.

— Je ne vois pas en quoi la monogamie vous choque tellement, les mecs, dit Butch en s'asseyant, avant d'ouvrir sa bière. Tu t'es trouvé une fille super chouette, Hollywood. Mary est quelqu'un de bien.

V secoua la tête.

— Tu te rappelles ce que tu as vu dans cette clairière, Cop ? Tu voudrais vraiment voir un truc pareil approcher d'une femelle que tu aimes ?

Butch reposa sa bière sans même la boire. Et ses yeux examinèrent le corps de Rhage. De haut en bas.

— Merde, ça va nous faire un sacré chargement de ferraille, marmonna-t-il.

Chapitre 44

O commençait à être inquiet. La femelle n'avait toujours pas repris conscience— dix-huit heures après. Les fléchettes avaient été calibrées pour un mâle mais quand même, elle devrait être ranimée à présent.

Il craignait de lui avoir causé une commotion.

Merde, c'était exactement comme autrefois. Quand Jennifer et lui se battaient, il était affolé ensuite à l'idée de l'avoir blessée. Pendant qu'il la nettoyait, il désinfectait et examinait soigneusement chaque blessure, cherchant des fractures ou de profondes entailles. Dès qu'il était certain qu'elle allait s'en tirer, il lui faisait l'amour même si elle était encore assommée. Prendre son pied juste après le soulagement de ne pas l'avoir tuée avait toujours été la meilleure des jouissances.

Il aurait aimé pouvoir faire l'amour à cette femelle qu'il avait enlevée.

O approcha du trou où elle était. Enleva le couvercle grillagé, poussa l'interrupteur de sa lampe torche et dirigea le faisceau lumineux à l'intérieur. Elle était écroulée au fond, contre le rebord du tuyau.

Il aurait voulu la sortir. La tenir contre lui. L'embrasser et sentir sa peau contre la sienne. Et aussi jouir en elle. Mais tous les *lessers* étaient impuissants. L'Omega, ce salaud, était un maître exigeant et jaloux.

O replaça le couvercle et arpenta la pièce, repensant à la nuit qu'il avait passée avec l'Omega, à la dépression qui avait suivi. Curieux— maintenant qu'il avait cette femelle, son esprit s'était éclairci et une nouvelle énergie vibrait en lui. Grâce à son nouvel engagement.

Il savait qu'il ne s'agissait pas de Jennifer, mais la femelle vampire lui ressemblait tellement qu'il n'allait pas faire le difficile. Il acceptait le cadeau qui avait été placé entre ses mains et le protégerait à n'importe quel prix.

Cette fois-ci, personne ne lui reprendrait sa femme. *Personne.*

Lorsque les volets se relevèrent pour la nuit, Zadiste quitta son grabat et, entièrement nu, traversa la chambre dans laquelle il vivait.

Ce qui était arrivé la nuit précédente avec Bella le tuait littéralement. Il aurait voulu aller la voir pour s'excuser— mais comment présenter ça ?

Désolé de t'avoir sauté dessus comme un animal. Et tu ne me rends pas malade. Pas vraiment. Bon sang, mais quel con. Il n'en ratait pas une.

Il ferma les yeux et se revit collé contre le mur de sa salle de bain alors qu'elle tendait la main vers sa poitrine. Il repensa aux doigts fins et élégants. Qui auraient sans doute été doux sur sa peau. Doux et chauds.

Il aurait dû réagir différemment. Et peut-être connaître pour la première fois ce qu'un mâle libre éprouvait en sentant les mains d'une femelle se poser sur lui. Bien sûr, en tant qu'esclave, il avait été touché constamment, mais c'était toujours contre son gré. Et il était libre à présent...

Et puis, il ne s'agissait pas que n'importe quelle main. C'était celle de Bella.

Elle l'aurait placée sur sa poitrine, entre ses pectoraux, peut-être pour le caresser un peu. Et il aurait pu aimer ça, du moins si elle avait été doucement, pour qu'il s'habitue à son contact. Oui, plus il y pensait, plus il se voyait aimer ça—

Et merde, mais à quoi il jouait ? Il y a des années qu'on lui avait enlevé la possibilité d'accepter la moindre intimité, le plus léger contact. Et puis, il n'avait pas le droit de fantasmer sur une femelle comme Bella. Il n'était même pas digne des prostituées humaines sur lesquelles il buvait.

Zadiste rouvrit les yeux et repoussa toutes ces conneries. Ce qu'il pouvait offrir de mieux à Bella était de la laisser tranquille. Ce serait sa façon de s'excuser. Elle ne le reverrait jamais

Mais lui la reverrait. Chaque nuit, il passerait surveiller sa maison, pour être certain que tout allait bien. L'époque était dangereuse pour les civils, et elle avait besoin de sa protection. Il resterait dans l'ombre, invisible et attentif.

Il aimait l'idée de pouvoir veiller sur elle.

Il ne se faisait aucune confiance pour être aimable avec elle. Mais il était absolument certain de son aptitude à la protéger, quel que soit le nombre des *lessers* qu'il devrait massacrer pour ça.

Chapitre 45

Mary arpentait la galerie, juste devant la porte de la chambre. Elle n'avait pas pu supporter de regarder V et Butch manipuler toutes ces chaînes. Parce que savoir qu'ils allaient attacher Rhage pour qu'il couche avec elle... C'était à la fois érotique et terrifiante.

La porte se rouvrit.

Les yeux de Butch évitaient les siens.

— Il est prêt.

Viscs sortit derrière lui. Il allumait un roulé. Dont il tira une longue bouffée.

— On va rester en bas, dans le hall. Au cas où vous auriez besoin de nous.

Son premier instinct fut de refuser, de leur dire de partir. C'était plutôt gênant qu'ils soient juste là quand elle et Rhage... Après tout, l'intimité est aussi bien un état d'esprit qu'une porte fermée sur un endroit privé.

Puis elle repensa à l'énorme quantité de fer qu'ils avaient apportée. Pas du tout ce qu'elle avait prévu au départ. Elle avait pensé à une corde. Des menottes peut-être. Mais pas le genre de chaîne nécessaire pour soulever un tank

— Vous êtes sûrs de devoir attendre ? demanda-t-elle.

Ils hochèrent tous les deux la tête.

— Ça, je vous l'assure, marmonna Butch.

Mary rentra dans la chambre et referma la porte. Il y avait des bougies allumées de chaque côté du lit où Rhage était étendu nu, les bras tirés au dessus de la tête, les jambes si écartées qu'elles en étaient presque écartelées. Les lourdes chaînes enroulées à ses poignets et à ses chevilles s'accrochaient aux épais montants de chêne du lit.

Lorsqu'il leva la tête, son brillant regard gris-bleu perça la pénombre.

— Tu es sûre de vouloir faire ça ?

En fait, non, plus tellement.

— Tu dois être très mal.

— Pas vraiment (Sa tête retomba.) Mais j'avoue que je préfère être attaché à ces bois de lit fixes qu'à quatre chevaux qui tireraient de côtés différents.

Elle examina le corps immense étalé sur le lit comme pour un sacrifice sexuel.

Non d'un chien. C'est vrai ? Elle allait vraiment—

Arrête, se dit-elle. Ne le laisse pas attendre plus longtemps que nécessaire. Dès que ce sera fait, il comprendra que tout va bien. Et on pourra oublier ça.

Mary jeta ses chaussures, enleva sa polaire et son col-roulé, puis retira son jeans.

La tête de Rhage s'était redressée. Et quand elle fit glisser ses sous-vêtements, son sexe réagit pour elle. S'allongea. Et Mary le regarda se transformer, durcir, épaissir, grandir. Pendant cette spectaculaire érection, le corps de Rhage se couvrit d'un voile de sueur. Et la peau glabre brilla à la lueur des chandelles.

— Mary...

Ses pupilles étaient devenues blanches. Il se mit à feuler, ondulant des hanches. Et son sexe remua sensuellement sur son ventre, le gland épais touchant son nombril. Soudain, les bras de Rhage se relevèrent et tirèrent sur les liens. Les chaînes cliquetèrent, se tendirent.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Seigneur, Mary... Je te veux. Je crève de désir pour toi.

Prenant son courage à deux mains, elle approcha du lit, pencha la tête et l'embrassa. Puis elle monta sur le matelas. Et sur lui.

Dès qu'elle l'enjamba, il se tordit sous elle, donna des coups de rein.

Elle prit dans sa main le sexe épais et essaya de le mettre en elle. Mais n'y réussit pas. Il était énorme et elle pas vraiment prête. Elle eut mal. Elle essaya encore, et grimâça involontairement.

— Tu n'es pas prête pour moi, dit Rhage.

Il se cambra encore. Et tandis qu'elle tentait toujours de faire pénétrer le gland renflé, il poussa une sorte de feulement rauque et sauvage.

— Ça va aller, dit-elle. Il faut juste que—

— Viens là. (Et soudain sa voix avait changé. Elle était plus grave.)
Embrasse-moi, Mary.

Elle se pencha et obéit, essayant de se mettre en condition. Ça ne marcha pas.

Il rompit le contact, comme s'il le savait.

— Monte plus haut, dit-il. Donne-moi tes seins. Mets-les dans ma bouche.

Elle se courba, ce qui porta sa poitrine à portée des lèvres de Rhage. Dès qu'elle sentit la douce succion, son corps répondit. Elle ferma les yeux de soulagement et savoura la montée du plaisir tandis que la chaleur l'envahissait tout entière.

Rhage reconnut le changement parce que son feulement s'intensifia, une sorte de vibration dans l'air, comme un bourdonnement. Et tandis qu'il la caressait, son corps ondulait sous elle. Les chaînes remuèrent, le son métallique rendant une musique étrange. Un nouvel accès de sueur couvrit le grand corps, et la fragrance de son désir devint lourde dans l'air.

— Mary, laisse-moi te goûter. (Sa voix était si rauque que les mots étaient presque distordus.) Ta douceur. Ton sexe. Laisse-moi te dévorer.

Elle baissa les yeux sur lui, et vit les deux orbes blancs qui la fixaient. Il y avait une qualité hypnotique en eux, une érotique prière qu'elle ne put refuser— même si elle savait que ce n'était pas uniquement Rhage qui lui faisait cette demande.

Elle rampa sur son corps et s'arrêta un moment. L'intimité du geste était presque choquante, surtout quand il était attaché.

— Plus près, Mary. (Même sa façon de prononcer son nom était différente.) Assieds-toi sur ma bouche.

Elle remonta encore et essaya maladroitement de s'installer. Elle termina avec un genou posé sur sa poitrine et l'autre sur son épaule. Il tendit le cou, essayant de capturer sa chair avec ses lèvres.

Son gémissement quand il y parvint vibra contre Mary, et elle planta la main sur le mur pour se retenir. La plaisir lui fit oublier ses inhibitions tandis qu'il la léchait et la suçait. Quand le ventre de Mary s'inonda, Rhage poussa un véritable grondement et les chaînes remuèrent tellement que le bois du lit protesta. Pendant que les bras puissants tiraient contre les liens, leurs muscles étaient devenus rigides, leurs doigts écartés et courbés ressemblaient à des griffes.

— Voilà, dit-il, contre elle, je sens que tu vas jouir. (Sa voix se cassa et devint un grognement.)

Elle hurla son orgasme et retomba mollement de côté, une jambe sur le visage de Rhage. Dès que les spasmes cessèrent, elle le regarda. Les pupilles blanches étaient écarquillées d'émerveillement et de passion. Il était subjugué par elle et sa respiration rauque soulevait la large poitrine, deux brefs halètements, un long soupir.

— Prends-moi maintenant, Mary.

Les mots étaient bas. Brouillés. Pas ceux de Rhage. Mais elle n'avait pas peur, et ne ressentait aucune trahison à son égard. Elle ne savait pas au juste ce qui émanait de lui, mais ça n'avait rien de malveillant et ce n'était pas non plus étranger. Elle avait sentie cette... *chose* en lui depuis le début et il n'avait aucune crainte à avoir. Dans ses yeux maintenant, comme dans la salle de billard, elle sentait une présence qui la regardait à travers Rhage— mais c'était lui quand même.

Elle redescendit le long de son corps et lorsqu'elle prit son sexe, il la pénétra profondément.

Rhage leva les hanches, puis poussa un autre rugissement tandis qu'il se mettait à la marteler. Á coups de reins violents et réguliers, et de plus en plus fort, ce qui créait de délicieuses sensations. Pour éviter d'être éjectée, elle dut se mettre à quatre pattes.

Le grondement monta jusqu'à devenir sauvage, il claquait ses hanches contre elle en tremblant de tout son corps. L'urgence augmenta comme un orage prêt à exploser. Et soudain il se cambra sur le matelas, le lit craquant sous la traction de ses membres sur les chaînes. Lorsqu'il ouvrit les yeux, la lumière blanche fusa dans la chambre, l'éclairant comme en plein jour. Et Mary sentit au fond d'elle-même les violents contractions de son plaisir, ce qui déclencha son propre orgasme.

Quand ce fut terminé, elle retomba sur sa poitrine, molle comme une poupée de chiffon. Ils étaient tous les deux trop épuisés pour faire autre chose que respirer. Elle normalement, lui selon son rythme étrange— Deux brefs halètements, un long soupir.

Elle leva la tête et le regarda. Deux pupilles blanches se fixèrent sur elle avec une totale adoration.

— Ma Mary, dit la voix.

Puis il y eut comme un bref choc électrique qui traversa tout le corps de Mary et chargea l'atmosphère d'étincelles statiques. Toutes les lampes de la pièce s'éclairèrent. Elle poussa un cri bref et regarda autour d'elle, mais la vibration disparut aussitôt.

Elle baissa les yeux. Les iris de Rhage étaient redevenus normaux, d'un gris-bleu étincelant.

— Mary ? dit-il d'une voix troublée, quelque peu indistincte.

Elle dut respirer une fois ou deux avant de pouvoir parler.

— Tu es revenu.

— Et tu vas bien. (Il leva les bras, et plia les doigts.) Je n'ai pas changé.

— Comment ça "changé" ?

— Je n'ai pas... tu sais, je voyais et ressentais tout même pendant qu'il était avec moi. Tu étais floue, mais je savais que tu allais bien. C'est la première fois que je me souviens de quelque chose.

Elle ne comprit pas ce qu'il racontait mais vit que les chaînes avaient déchiré la chair à vif.

— Je peux t'enlever tout ça ?

— Oui. Merci.

Il fallut un bout de temps pour le libérer. Quand ce fut fait, il se massa les poignets et les chevilles et regarda attentivement Mary— comme pour vérifier encore une fois que tout allait bien.

Elle chercha un peignoir.

— Je vais dire à Butch et V qu'ils peuvent rentrer, dit-elle.

— Je m'en charge.

Il alla jusqu'à la porte et passa la tête au dehors.

Pendant qu'il parlait avec les deux autres, elle regarda le tatouage sur son dos. Et elle aurait pu jurer que la bête lui souriait.

Bon, elle devenait dingue. Pas à dire.

Elle sauta sur le lit et tira les couvertures sur elle.

Rhage referma la porte et s'y adossa. Il avait encore l'air tendu, malgré ce qui venait de se passer.

— Après tout ça, dit-il, as-tu... peur de moi ?

— Non

— Tu n'as pas eu peur non plus de ce... truc ?

Elle lui tendit les bras.

— Viens ici. Je veux te tenir. On dirait que toi, tu as eu la frousse.

Il s'approcha lentement du lit, comme s'il ne voulait pas qu'elle se sente oppressée ou bousculée. Elle fit des mains un petit geste impatient pour le faire accélérer.

Rhage se coucha près d'elle mais ne la prit pas dans ses bras.

Elle attendit une seconde, puis se rapprocha et s'enroula autour de lui, le caressant partout. Quand elle lui toucha la taille, près de la queue du dragon, Rhage fit la grimace et s'écarta.

Il ne la voulait pas près de son tatouage, pensa-t-elle.

— Tourne-toi, dit-elle. Mets-toi sur le ventre.

Lorsqu'il secoua la tête, elle poussa sur ses épaules. Et c'était comme essayer de bouger un piano.

— Allez, zut, Rhage. Tourne-toi.

Il obéit de mauvaise grâce, et se retourna en marmonnant de sombres imprécations.

Elle lui caressa toute la longueur du dos, en plein sur le dragon.

Les muscles de Rhage se contractèrent mais d'une façon étrange. Non pas si étrange, en fait : Chaque partie du dragon qu'elle touchait faisait réagir la partie équivalente du corps de Rhage. *Incroyable.*

Elle caressa encore son dos, et il ondula sous sa paume, comme un gros félin.

— Tu vas encore vouloir de moi ? demanda-t-il avec raideur.

Il tourna la tête de côté comme pour la voir. Mais sans lever les yeux.

Elle s'attarda sur la gueule de la bête, traçant du doigt la ligne des lèvres... et Rhage ouvrit la bouche comme s'il ressentait sa caresse.

— Pourquoi ne voudrais-je plus de toi ?

— C'était un peu bizarre non ?

— Bizarre ? (Elle éclata de rire.) Je vis dans une maison pleine de vampires. Je suis tombée amoureuse d'un—

Mary se tut. *Oups*. Comment avait-elle pu dire ça ?

Rhage se souleva sur les coudes et tourna pour la regarder.

— Tu as dit quoi ?

Elle n'avait pas voulu de ça, pensa-t-elle. Ni tomber amoureuse, ni le lui dire. Mais elle ne pouvait pas non plus reprendre ses paroles.

— Je ne suis pas sûre, murmura-t-elle en évaluant l'incroyable puissance de ses bras et ses épaules. Mais je crois que c'était quelque chose du genre "je t'aime". Oui, c'est ça. Voilà.

Lamentable. Elle pouvait faire beaucoup mieux.

Mary lui prit le visage à deux mains et planta un baiser sauvage sur sa bouche, puis le regarda bien en face.

— Je t'aime Rhage. Je t'aime terriblement.

Les bras puissants s'enroulèrent autour d'elle et il cacha la tête dans son cou.

— Je ne pensais pas que tu le ferais.

— Pourquoi ? Tu me trouves trop têtue.

— Non, c'est moi qui ne le mérite pas.

Mary recula pour lui jeter un regard mauvais

— Je ne veux plus jamais t'entendre dire ça. Tu es la meilleure chose qui me soit jamais arrivée.

— Même avec la bête ?

La bête ? Bien sûr, elle avait senti qu'il y avait quelque chose d'autre en lui. Mais une bête ? N'importe, Rhage avait l'air inquiet, aussi elle préféra ne pas le contrarier.

— Oui, même avec ça. Le seul truc c'est que j'aimerais mieux qu'on évite les chaînes la prochaine fois. Je suis absolument certaine que tu ne me feras jamais de mal.

— D'accord, je pense que c'est bon.

Mary le serra à nouveau contre son cou, et se retrouva à regarder la « *Madone et l'Enfant* » sur le mur de l'autre côté du lit.

— Tu es le plus étrange des miracles, murmura-t-elle à Rhage en fixant le tableau.

— Quoi ? dit-il contre sa gorge.

— Rien.

Elle embrassa la tête blonde et se perdit dans la contemplation de la Madone.

Chapitre 46

Bella prit une profonde inspiration, et sentit la poussière. Seigneur que sa tête lui faisait mal. Et ses genoux aussi. Ils étaient appuyés contre quelque chose de dur. Et de froid.

Elle ouvrit les yeux. Le noir. L'obscurité. Le néant.

Elle essaya de lever une main mais son coude heurta une paroi bosselée. Il y avait la même chose dans son dos, devant elle, sur les côtés. Elle rebondit tout autour du petit espace, de plus en plus paniquée. Ouvrant la bouche, elle haleta sans pouvoir respirer. Il n'y avait pas d'air. Juste cette odeur de terre humide qui lui bouchait le nez... Elle—

Hurla.

Et quelque chose bougea au-dessus d'elle. Quand elle leva la tête, un jet de lumière l'aveugla.

— Tu es prête à sortir ? dit doucement une voix d'homme.

Et tout lui revint : La poursuite à travers la prairie pour revenir chez elle, le combat avec le *lessar*, l'inconscience.

Elle sentit un choc léger et, par un harnais attaché à sa poitrine, elle fut hissée hors de ce qu'elle réalisa être un tuyau planté à même le sol. Quand elle regarda affolée autour d'elle, elle n'avait aucune idée de l'endroit où elle était. La pièce n'était pas très grande, avec des murs bruts. Sans fenêtre, juste deux vasistas couverts d'un drap noir dans le plafond bas. Trois ampoules nues pendaient à des fils électriques. Il régnait une odeur douceâtre, mélange de sciure de bois et de *lessers*.

Quand elle vit la table chirurgicale et les dizaines de couteaux et de marteaux alignés, elle frissonna si fort qu'elle s'étouffa.

— Ne t'inquiète pas de tout ça, dit le *lessar*. Ce n'est pas pour toi tant que tu es sage.

Il enfouit ses mains dans les cheveux de Bella et les étala sur les épaules.

— Tu vas prendre une douche maintenant, et tu vas nettoyer ça. Tu vas nettoyer ça pour moi.

Il se pencha et ramassa un paquet de vêtements. Quand il les lui flanqua dans les bras, elle réalisa qu'ils lui appartenaient.

— Si tu es sage, tu les mettras. Mais pas avant que tu sois propre. (Il la poussa vers une porte ouverte, juste au moment où un téléphone sonna.) Va dans la douche. *Maintenant.*

Trop effrayée pour discuter, elle vacilla dans une salle de bain rustique qui n'avait pas de toilettes. Elle referma la porte et fit couler l'eau avec des mains qui tremblaient. Mais quand elle se retourna, elle vit que le *lessor* avait ouvert la porte et la regardait.

Il cacha de la main le bas de son combiné.

— Enlève tes vêtements. Maintenant.

Elle jeta un coup d'œil vers les couteaux. Et la bile lui remonta dans la gorge tandis qu'elle se déshabillait. Quand ce fut fait, elle se couvrit des deux mains, et trembla.

Le *lessor* raccrocha et posa son téléphone.

— Ne te cache pas. Enlève tes mains.

Elle recula, en secouant la tête.

— *Enlève-les.*

— Je vous en prie, ne—

Il fit deux pas et la gifla en pleine figure, l'envoyant s'écraser contre le mur. Puis il l'agrippa.

— Regarde-moi. *Regarde-moi.* (Ses yeux luisaient d'excitation quand elle obéit.) C'est tellement bon de te revoir !

Il la serra contre lui. Et la puanteur de son odeur douceâtre l'enveloppa toute.

Butch faisait une super escorte, pensa Mary quand ils quittèrent l'aile d'oncologie de l'hôpital Saint Francis. Avec son manteau de lainage noir, son chapeau des années 40 et ses lunettes de soleil d'enfer, il ressemblait à un très élégant garde du corps.

Ce qu'il était. Elle savait qu'il était armé jusqu'aux dents parce que Rhage avait tout inspecté avant de les laisser tous les deux quitter la maison.

— Vous avez besoin d'autre chose ? demanda Butch quand ils furent ressortis.

— Non, merci. On peut rentrer.

L'après-midi avait été épuisant et décevant. Le docteur Delia Croce était toujours en consultation avec ses collègues, aussi elle avait juste demandé à Mary de passer un IRM et divers autres examens. Dont une prise de sang parce qu'ils voulaient étudier les fonctions de son foie.

Elle détestait l'idée de revenir le lendemain, et de passer une autre nuit à ne pas savoir ce qui l'attendait. Quand Butch et elle traversèrent le parking jusqu'à la Mercedes, elle se sentait à la fois énervée et vannée. Elle ne rêvait que de son lit, mais savait que le sommeil ne viendrait jamais.

— En fait, Butch, pourrions-nous passer chez moi avant de rentrer ? Je voudrais prendre quelques médicaments que j'ai laissés là-bas.

Elle avait un somnifère léger qui lui serait bien utile.

— J'aurais préféré éviter d'y aller. Vous ne pouvez pas récupérer ça à une pharmacie en chemin ?

— Non, ils sont sous ordonnance.

— Très bien, dit-il en fronçant les sourcils. Mais on va faire ça vite et je ne vous quitte pas.

Un quart d'heure après, ils se garaient dans son allée. Sous la lueur dorée du soleil couchant, la maison paraissait désertée. Il y avait des feuilles mortes accumulées contre la porte d'entrée, les chrysanthèmes étaient desséchés et une branche d'arbre était tombée dans la cour.

Elle espérait que celui qui achèterait sa maison l'aimerait autant qu'elle-même l'avait fait. Lorsqu'elle entra, elle sentit un courant d'air dans le salon et découvrit qu'une fenêtre était restée entrouverte près de l'évier de la cuisine. Elle la referma, pensant que Viscs avait dû l'oublier quand il était venu étudier un système d'alarme avant qu'elle ne s'installe avec Rhage. Elle monta à l'étage chercher ses somnifères.

Avant de partir, elle s'arrêta devant la porte coulissante de l'arrière et regarda sa cour. Le bassin était couvert de feuilles, la surface devenue opaque. Et l'herbe de la prairie—

Il y avait une lumière dans la maison de Bella. Son instinct s'éveilla.

— Butch, ça vous ennuie qu'on aille vérifier un truc ?

— Pas question. On rentre à la maison.

Elle ouvrit quand même la porte.

— Mary, ce n'est pas prudent.

— C'est chez Bella. Il ne devrait y avoir personne à cette heure de la journée. Venez.

— Vous pourriez lui téléphoner de la voiture.

— Je vais le faire d'ici. (Un moment après, elle raccrocha et revint à la porte arrière.) Elle ne répond pas. Je vais voir.

— Sûrement pas— Mary, venez ici ! Bon sang, ne me forcez pas à vous flanquer sur mon épaule pour vous ramener jusqu'à la voiture.

— Si vous faites ça, je dirai à Rhage que vous m'avez tripotée partout.

— C'est pas vrai ! (Butch avait les yeux hors de la tête.) Vous êtes aussi manipulatrice que lui.

— Pas encore, mais je m'entraîne. Bon maintenant, vous venez ou j'y vais toute seule ?

Il marmonna une obscénité croustillante et sortit son arme.

— Je n'aime pas ça.

— J'en prends note. Écoutez, je veux juste être sûre que ça va. On en aura pour dix minutes.

Pendant qu'ils traversaient la prairie, Butch examina les alentours, les yeux aux aguets. En approchant de la ferme, Mary vit que la porte-fenêtre à l'arrière battait au gré du vent, ce qui reflétait les rayons du soleil.

— Restez bien collée à moi, dit Butch en arrivant sur la pelouse.

La porte s'ouvrit en grand.

— Et merde, marmonna-t-il.

Les gonds avaient été défoncés et plusieurs carreaux manquaient.

Ils entrèrent prudemment dans la cuisine.

— Oh mon Dieu ! s'écria Mary effondrée.

Les chaises étaient renversées. Il y avait partout de la vaisselle cassée— des tasses, des assiettes. Une lampe gisait fracassée. À côté de traces de brûlure sur le sol dallé traînait une substance noire et quelque peu huileuse.

Quand elle se pencha pour voir ce que c'était, Butch dit :

— Surtout n'y touchez pas. C'est du sang de *lessers*.

Elle ferma les yeux. Ces hommes du parc avaient enlevé Bella.

— Sa chambre est au sous-sol ? demanda Butch.

— C'est ce qu'elle m'a dit.

Ils descendirent jusqu'au cellier et trouvèrent la porte de la chambre grand ouverte. Quelques tiroirs de la commode étaient entrebâillés, comme si quelqu'un avait rapidement emballé des affaires. Ce qui paraissait étrange.

Butch ouvrit son téléphone portable quand ils remontèrent dans la cuisine.

— V ? Il y a eu une effraction chez Bella. (Il regarda les taches de sang noir sur une chaise renversée.) Elle s'est bien battue, mais je pense que les *lessers* l'ont embarquée.

— Tout en enfilant un pantalon de cuir, Rhage colla son téléphone entre son oreille et son épaule. « Cop ? Passe-moi Mary. »

Il y eut un bruit étouffé puis il entendit :

— Allo ? Rhage ?

— Hey, ma femelle. Ça va ?

— Très bien.

Sa voix tremblait, mais c'était un sacré soulagement de l'entendre.

— J'arrive. (Il attrapa son harnais et ses dagues, puis sortit ses lourdes bottes.) Le soleil vient de se coucher. Je suis là dans une minute.

Il la voulait en sécurité au manoir. Pendant que lui et ses Frères s'occupaient des autres salopards.

— Rhage... Oh Rhage. Que vont-ils lui faire ?

— Je ne sais pas. (Sacré mensonge, il savait exactement ce que les *lessers* allaient faire à Bella. Et elle allait déguster.) Écoute, je sais que tu t'inquiètes pour elle. Mais là maintenant, j'ai besoin que tu penses à toi. Je veux que tu restes collée à Butch comme une sangsue, compris ?

Parce que ça allait plus vite que Rhage se dématérialise jusqu'à elle plutôt que laisser le flic la ramener à lui. Mais bon sang qu'il détestait l'idée de la savoir aussi exposée.

Pendant qu'il rangeait ses dagues dans son harnais, il réalisa que seul le silence lui avait répondu.

— Mary ? Tu as entendu ? Pense à toi. Et reste avec Butch.

— Je suis juste à côté de lui.

— Parfait. Continue comme ça. Et sois tranquille, on va retrouver Bella. Je t'aime.

Une fois qu'il eut raccroché, il enfila son lourd manteau de cuir.

Dès qu'il déboula dans le grand hall, il rencontra Fhurie, lui aussi en cuir et armé jusqu'aux dents.

— C'est quoi ce bordel ? dit Zadiste qui arrivait. J'ai un message super excité de V au sujet d'une femelle—

— Bella a été enlevée par les *lessers*, dit Rhage en vérifiant son Glock.

Un courant d'air glacé émana de Zadiste.

— *Qu'est-ce que tu as dit ?*

Rhage fronça les sourcils devant l'intensité du Frère.

— Bella, l'amie de Mary.

— *Quand ?*

— Sais pas. Butch et Mary sont chez elle—

Et juste comme ça, Zadiste disparut.

Rhage et Fhurie le suivirent et se matérialisèrent devant chez Bella. Tous trois coururent jusqu'à la ferme et montèrent ensemble les marches de l'avant.

Mary était dans la cuisine, à côté de Butch qui vérifiait quelque chose par terre. Rhage fonça sur elle et l'agrippa, puis la serra si fort contre lui que leurs os se mêlèrent.

— Je te ramène, murmura-t-il dans ses cheveux.

— La Mercedes est devant chez elle, dit Butch en se relevant des traces qu'il avait examinées.

Il chercha dans ses poches, puis jeta un trousseau de clés vers Rhage.

Fhurie poussa un juron en redressant une chaise.

— Alors ? Ça donne quoi ?

Le flic secoua la tête.

— Je pense qu'ils l'ont emmenée vivante, du moins d'après ces traces par terre et sur la porte. Son sang a disparu avec le soleil mais—

Même avant que Butch ne s'interrompe en regardant Mary, Rhage l'entraînait déjà vers la porte. Il ne voulait absolument pas qu'elle connaisse les plus horribles détails.

Le flic continua :

— D'ailleurs, elle ne leur servirait à rien morte— Zadiste ? Ça va, mec ?

Z vibrait d'une fureur enragée, le visage si contorsionné que ça rendait encore plus visible la cicatrice sous son œil gauche. Merde, il avait l'air prêt à exploser, mais il était difficile de croire que l'enlèvement d'une femelle compte tant pour lui.

Rhage s'arrêta net.

— Z, qu'est-ce qu'il y a ?

Le Frère se détourna comme s'il ne voulait pas qu'on le voie, puis se pencha vers la fenêtre la plus proche. Il poussa un sourd grognement et se dématérialisa.

Rhage regarda lui-aussi. Et ne vit que la ferme de Mary de l'autre côté du champ.

— On y va, lui dit-il. Je veux t'emmener loin d'ici.

Elle hocha la tête et il lui agrippa le bras, l'entraînant vers sa maison. Ils ne parlèrent pas en traversant rapidement l'herbe.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la pelouse devant chez Mary, il y eut un bruit de vitre qui explosait.

Quelque chose— quelqu'un— fut projeté de l'intérieur. À travers la fenêtre.

Tandis que le corps rebondissait sur la terrasse, Zadiste sauta derrière lui par l'ouverture, les dents découvertes, le visage défiguré par l'agressivité. Il se jeta sur le *lessers*, attrapant le mec par les cheveux pour le soulever du sol.

— Où est-elle ? grogna le Frère.

Quand l'autre ne répondit pas, Zadiste déplaça sa prise et le mordit violemment à l'épaule, à travers le cuir de son blouson. L'égorgeur hurla de douleur.

Rhage ne s'attarda pas pour la suite du spectacle. Il entraîna Mary de l'autre côté de la maison, où il tomba sur deux autres *lessers*. Il la repoussa derrière lui, la protégeant de son corps tandis qu'il sortait son arme. Il était à peine en position quand un tir partit de la droite. Les balles volèrent à son oreille, rebondirent sur le mur de la maison et le frappèrent au bras et à la cuisse—

Il n'avait jamais été si content de voir émerger la bête. Il se jeta dans le vortex avec un rugissement, accueillant la transformation : L'éclair de chaleur et la violente explosion de ses muscles et os.

Un déchaînement d'énergie émergea du corps de Rhage et Mary fut rejetée de côté, contre le mur de la maison. Sa tête partit en arrière et se cogna aux bardeaux de bois. Elle glissa jusqu'au sol, vaguement consciente d'une énorme silhouette qui prenait la place de Rhage.

Il y eut d'autres coups de feu, des hurlements et un rugissement assourdissant. Mary rampa pour aller se cacher derrière un buisson de genièvre juste au moment où quelqu'un allumait les lampes extérieures. Elle regarda...

Nom d'un chien !

C'était le tatouage devenu réalité, une créature en forme de dragon, couverte d'écailles, certaines d'un violet iridescent et d'autres vert pâle. La bête avait une longue queue sinueuse armée de pointes, d'énormes griffes jaunes et une crinière noire et emmêlée. Mary ne voyait que son dos mais les bruits qu'elle faisait étaient terrifiants.

Et la créature était mortellement dangereuse : Avec elle, les *lessers* ne faisaient pas long feu.

Mary se couvrit la tête de ses bras, incapable de regarder davantage. Elle espérait que la bête ne la verrait pas... et si c'était le cas, qu'elle se souvienne de qui elle était.

Un autre rugissement. Un autre hurlement. Et un craquement immonde.

De l'arrière de la maison, elle entendit de nouveaux coups de feu.

Quelqu'un hurla :

— Zadiste, arrête ! Il nous les faut vivants.

Le combat continua une dizaine de minutes. Puis il n'y eut plus que le bruit d'une respiration : Deux brefs halètements, un long soupir.

Elle leva les yeux. La bête se penchait au-dessus les buissons où elle était cachée, et le brillant regard blanc était dirigé sur elle. Tétanisée, Mary fixa la gueule énorme, la mâchoire ouverte sur un sacré paquet de dents pointues, la crinière qui retombait sur le front haut. Il y avait du sang noir qui dégouttait sur le large poitrail.

— Où est-elle ? Où est Mary ? (La voix de V provenait du coin de la maison.) Mary ? Oh... *Merde !*

La tête de la bête virevolta quand V et Zadiste s'approchèrent.

— Je vais distraire la bestiole, dit Zadiste. Toi, tu récupères la femelle.

La bête tourna en même temps que les Frères et se plaça en position d'attaque, les griffes levées, la tête dressée, la queue battante. Et les muscles de ses cuisses frémissaient.

Zadiste avança tandis que V faisait le tour vers Mary.

La bête grogna et montra les dents.

Aussitôt, Z jeta un juron agressif dans sa direction.

— Oui, et que peux-tu me faire que je n'ai pas déjà vécu ?

— *Zadiste ! Non !* s'écria Mary en se relevant.

Sa voix les figea tous comme un tableau : Zadiste qui avançait. La bête qui s'apprêtait à plonger. Viscs qui se glissait derrière elle. Ils la regardèrent une brève seconde. Puis reprirent leurs positions respectives et se faisant face les uns les autres.

— Reculez, dit Mary d'une voix sifflante. Ça va mal finir. Et vous ne faites que l'énerver.

— Mary, il faut que vous vous écartiez. (Le ton de Viscs était calme et paternaliste, du style "soyez raisonnable" qu'on utiliserait après un accident de voiture)

— Elle ne me fera rien, mais vous, elle va vous mettre en pièces. Reculez. Personne ne l'écoula.

— Seigneur, que les héros sont fatigants, marmonna-t-elle. *Foutez le camp !*

Cette fois, elle retint leur attention. Les deux Frères s'immobilisèrent. Et la bête la regarda par-dessus son épaule.

— Hey, fit-elle en sortant des buissons. C'est moi, Mary.

La grande tête du dragon s'agita de haut en bas, comme un cheval sauvage. La crinière s'envola. Puis le corps massif s'inclina vers elle.

Cette bête était superbe, pensa-t-elle. Aussi belle qu'un cobra, une laideur dépassée par la grâce de ses souples mouvements. En plus d'une intelligence de prédateur qui était à respecter.

— Tu es vraiment énorme, tu sais. (En approchant à pas lents, elle gardait une voix égale, se souvenant que Rhage adorait l'entendre parler.) Et tu as fait un excellent travail en empêchant ces *lessers* de m'attraper. Merci.

La large mâchoire s'ouvrit et se releva vers le ciel, mais les yeux brillants restaient fixés sur elle. Puis la grosse tête se baissa comme pour chercher une caresse. Mary tendit la main et la posa sur les douces écailles, sentant la force vibrer sur le cou et les épaules.

— De si près, tu fais très peur, je t'assure. Mais j'aime bien te toucher. Je ne pensais pas que ta peau serait aussi douce et chaude.

Les yeux blancs s'étrécirent soudain, et tournèrent sur la gauche tandis que les lèvres se relevaient en un rictus féroce.

— Ne me dites pas que quelqu'un cherche encore à s'approcher, dit Mary sans élever la voix ni se détourner de l'énorme tête de la bête.

— Butch, recule, mec. Ça marche. Elle est en train de le calmer.

La bête poussa un grondement rauque.

— Hey, laisse-les tranquille, dit Mary. Ils ne t'embêteront pas— et à moi non plus. Et puis, tu n'en as pas assez fait pour cette nuit ?

La créature poussa un long soupir.

— Oui, tu es fatiguée, murmura-t-elle.

Elle leva la main et caressa la créature sous sa crinière. Sentit les muscles rouler sous ses doigts. Aucune graisse, juste un pouvoir à l'état brut.

La bête regarda les vampires une dernière fois.

— Non, tu n'as pas à t'inquiéter d'eux. Tu restes là, avec moi et—

Sans avertissement, la bête virevolta, la renversa au sol d'un coup de queue. Puis fit un bond énorme jusqu'à la maison où elle passa la tête à travers une fenêtre.

Un *lessers* fut éjecté dans la nuit et le cri outragé de la bête fut coupé net quand elle saisissait l'égorgeur entre ses mâchoires.

Mary se mit en boule et s'écarta des pointes acérées de la queue battante. Puis elle se couvrit les oreilles et ferma les yeux pour éviter les bruits écœurants du massacre.

Peu après, elle sentit un frottement contre son dos. La bête la poussait du museau.

Elle roula sur elle-même et regarda les yeux blancs.

— Je vais très bien. Mais j’aurais quelques critiques à faire sur tes manières à table.

La bête feula et s’allongea sur le sol à côté de Mary, posant la tête sur ses pattes étendues. Il y eut un brillant éclair de lumière et Rhage réapparut dans la même position. Couvert de sang noir, il frissonnait de froid.

Elle enlevait déjà son manteau quand les Frères arrivèrent. Chacun d’entre eux retira sa veste pour la poser aussi sur Rhage.

— Mary ? croassa-t-il.

— Je suis là. Tout va bien. Tu m’as sauvée— Vous m’avez sauvée tous les deux.

Chapitre 47

Butch n'y aurait jamais cru s'il n'en avait pas été témoin. Mais Mary avait bel et bien apprivoisé la bête furieuse. Bon sang, cette femme était douée. Et avait un sacré cran aussi. Elle avait vu les égorgeurs se faire bouffer, et s'était quand même avancée pour aller caresser cette horrible bestiole. Lui n'aurait jamais eu les *cojones* de faire un truc pareil.

Mary releva les yeux et indiqua le corps de Rhage.

— Pourriez-vous m'aider à le mettre dans la voiture ?

Butch se pencha immédiatement pour soulever les jambes du vampire tandis que Zadiste et Viscs prenaient un bras chacun. Ensemble, ils l'emportèrent jusqu'à la Mercedes pour l'installer à l'arrière.

— Je ne peux pas le reconduire, dit Mary. Je ne connais pas la route.

V fit le tour pour s'installer au volant.

— Je vais vous ramener. Je serai de retour d'ici vingt minutes.

— Fais bien attention à eux, murmura Butch.

Quand il se retourna, il vit que Fhurie et Tohr le fixaient avec une expectative qu'il avait appris à reconnaître.

Sans même y penser, il endossa immédiatement son ancien rôle d'inspecteur à la Criminelle, et prit l'enquête en main.

— Je vais récapituler ce qu'on a pour l'instant. (Il les emmena à l'arrière de la ferme de Mary et désigna des taches noirâtres sur le sol.) Vous voyez ces brûlures ? Les *lessers* ont ramené Bella ici après l'avoir attaquée chez elle. Elle saignait, et quand le soleil est sorti, son sang a brûlé et a laissé ces marques. Et pourquoi ont-ils dû la transporter à travers champs ? Je pense que ces égorgeurs étaient venus à la recherche de Mary. Pour une raison quelconque, ils sont tombés sur Bella. Ici-même. Elle a dû s'enfuir et réussir à retourner chez elle, où il y a eu combat. Ensuite, les *lessers* ont dû revenir parce que c'est ici qu'était leur voiture. Suivez-moi, les mecs.

Il fit le tour de la maison jusque dans le chemin où une Ford Explorer était garée près du trottoir.

— Bella a été pour eux un bonus inattendu mais aujourd'hui, ils sont revenus finir le boulot et chercher Mary. Je demanderai à V de vérifier les plaques de cette voiture, d'accord ? (Butch leva les yeux vers le ciel où des flocons blancs voltigeaient doucement.) Avec cette merde, on ne verra plus rien des indices

laissés à l'extérieur. Je vais fouiller le 4x4 pendant que vous nettoyez les corps de ces *lessers*. Je n'ai pas besoin de vous demander de récupérer tout ce que vous pouvez, portefeuilles, Blackberry, téléphones. Donnez-les à V quand il reviendra. Et ne touchez à rien dans les baraques avant que j'aie terminé l'analyse des lieux.

Les deux Frères s'éloignèrent et Butch passa l'Explorer au crible. Le temps qu'il finisse, les Frères avaient désintégré les non-vivants.

— Il n'y a rien là-dedans, mais ce 4x4 est au nom d'un certain Ustead. (Il tendit la carte grise à Fhurie.) L'adresse est probablement fausse, mais l'un de vous pourrait-il quand même vérifier ? Moi, je vais retourner chez Bella.

Tohr regarda sa montre.

— Nous allons passer chez cet Ustead, puis faire nos rondes habituelles. Tu n'as plus besoin de nous ?

— Non, c'est mieux si j'analyse le terrain tout seul.

Mais le Frère ne bougea pas. Et examina l'humain avec attention.

— Tu as ce qu'il faut au moins, Cop ? Parce que les *lessers* peuvent revenir à tout moment. Aucun de ceux-là ne s'en est sorti mais un de leurs petits copains finira par se pointer pour vérifier pourquoi ils ne reviennent pas.

— C'est bon. (Il sortit son arme et vérifia le chargeur.) Mais j'ai vidé mes prunes. Tu en aurais d'autres ?

Fhurie sortit son Beretta.

— Prends ça. Il est plein.

Et Tohr ne voulut pas s'en aller avant de coller à Butch l'un des siens.

Un des flingues rangé dans son holster et l'autre à la main, Butch traversa la prairie en courant. Il avait le corps vibrant d'énergie et transpirait à peine malgré sa course. Son cerveau était aussi vif que l'air froid de la nuit, établissant déjà la liste précise de ce qu'il allait devoir faire, et des diverses options quant à l'endroit où Bella avait été emmenée.

Lorsqu'il tourna vers l'arrière de la maison, il aperçut un mouvement à l'intérieur. Il s'aplatit contre un mur près de la porte-fenêtre éclatée et enleva la sûreté du Beretta. Dans la cuisine, il y eut le bruit de pas lourds sur de la vaisselle écrasée, comme du popcorn éclatant dans une poêle. Quelqu'un marchait là-dedans.

Quelqu'un d'imposant.

Butch attendit que l'intrus se rapproche, puis bondit dans l'entrebâillement, les deux mains sur son arme pointée en avant, à hauteur d'homme.

— Ce n'est que moi, Cop, marmonna Z.

Butch releva aussitôt le canon.

— Merde, j'aurais pu te tirer dessus.

Mais Z ne semblait pas très concerné par le fait d'avoir failli prendre une praline. Penché en avant, il remuait quelques tessons du bout des doigts.

Butch enleva son manteau, roula ses manches et soupira. Il n'allait pas demander à Zadiste de se barrer. Aucun intérêt de discuter en vain, surtout que le Frère avait déjà un comportement bizarre, comme s'il marchait au radar. Et ce calme mortel qu'il affichait foutait sacrément les jetons.

Soudain, Z ramassa quelque chose par terre.

— C'est quoi ? demanda Butch.

— Rien.

— Ne dérange pas trop les indices qu'ils ont laissés, d'accord ?

Tout en regardant autour de lui, Butch marmonna quelques jurons. Il aurait aimé avoir avec lui son ancien collègue à la Criminelle, Jose. Et toute l'équipe des autres flics. Et aussi le labo en arrière-plan pour analyser ce qu'il découvrirait.

Il se laissa aller quelques secondes à la frustration de devoir travailler seul, puis se mit au boulot. En commençant par les portes-fenêtres défoncées. Il allait vérifier chaque centimètre carré de cette foutue baraque, même s'il devait y passer la nuit.

Mary revint de la salle de bain en apportant à Rhage un autre verre d'Alka-Seltzer. Il était sur le lit, la respiration lente, le teint plutôt verdâtre.

Après avoir avalé le truc, il leva sur elle des yeux inquiets, presque méfiants. Son visage se crispa.

— Mary... j'aurais tant voulu que tu ne voies pas ça.

— Chut. Pour le moment, reste un peu tranquille, tu veux bien ? On en parlera plus tard.

Elle se déshabilla et se glissa à côté de lui dans le lit. Dès qu'elle fut étendue, il se lova contre elle, son grand corps chaud devenant une couverture vivante.

Et ainsi couchée, bien en sécurité, Mary pensa au sort de Bella.

Elle sentit sa poitrine se serrer et ferma les yeux pour retenir ses larmes. Si elle avait cru en Dieu, elle aurait prié, là maintenant, pour son amie. Elle se contenta d'espérer du mieux qu'elle put.

Elle finit par s'endormir. Pour être réveillée en sursaut quelques heures après par un hurlement de Rhage.

— *Cours, Mary ! Sauve-toi !*

Il agitait violemment les bras. Elle plongea entre eux pour se jeter contre lui, le serrant fort, lui murmurant des paroles de réconfort. Quand les mains de Rhage semblèrent encore vouloir repousser quelque chose, Mary les prit dans les siennes et les posa sur son visage.

— Je vais bien. Je suis là.

— Oh. Grâce à Dieu. Mary. (Il lui caressa les joues.) Je ne vois pas très bien.

À la lueur des bougies, elle plongea les yeux dans le regard vague de celui qu'elle aimait.

— Comment de temps te faudra-t-il pour récupérer ?

— Un jour ou deux. (Il fronça les sourcils et remua les jambes.) En fait, je ne suis pas aussi mal fichu que d'habitude. J'ai le bide HS, mais moins de raideurs. Quand je me transforme—

Il se tut, serra les dents. Et relâcha soudain Mary comme s'il craignait qu'elle ne se sente prisonnière.

— Ne t'inquiète pas pour moi, murmura-t-elle. Je n'ai pas peur de toi, même si je sais ce qu'il y a en toi.

— Oh, Mary... Je ne voulais pas que tu voies ça. (Il secoua la tête.) C'est si horrible. Toute cette histoire est horrible.

— Je n'en suis pas si sûre. Je l'ai vue de près. La bête. J'étais aussi proche d'elle que je le suis de toi maintenant.

— Merde. (Il ferma les yeux.) Tu n'aurais jamais dû faire un truc pareil.

— Oui, mais c'était soit ça, soit la bestiole aurait bouffé V et Zadiste. Au sens littéral. Je ne risquais rien, tu sais, la bête a été très gentille avec moi.

— Ne le refais plus jamais.

— Bien sûr que si. Tu ne peux pas contrôler ce truc. La Confrérie ne peut s'en défendre. Mais la bête m'écoute. Que tu sois d'accord ou pas, vous avez besoin de moi, tous les deux.

— Mais c'est si... affreux, non ?

— Non. Je ne trouve pas. (Elle l'embrassa sur la joue.) Bien sûr, c'est effrayant, et féroce, puissant, incroyable. Mais si quelqu'un voulait s'en prendre à moi, la bête attaquerait illico. Comment une fille ne craquerait-elle pas devant une telle exclusivité ? Et tu sais, j'en suis bien contente après avoir revu ces *lessers* se battre. Je me sens protégée. Entre toi et le dragon, je n'ai pas à m'inquiéter.

Quand elle le regarda, toute souriante, Rhage se mit à cligner des yeux.

— Oh Rhage... ça va, je t'assure. Ne sois pas—

— Je pensais que tu me quitterais si tu voyais la bête, dit-il d'une voix rauque. Que tu ne supporterais plus ma présence. Que tu ne verrais plus que le monstre en moi.

Elle l'embrassa et essuya une larme sur sa joue.

— C'est juste une part de toi, mais tu es bien plus que ça. Et je t'aime. Avec ou sans la bête.

Il la serra fort, sa tête dans le creux de son cou. Puis il poussa un long soupir.

— Tu es né avec ça ? demanda-t-elle.

— Non. C'est une punition.

— Pour quoi ?

— J'ai tué un oiseau.

Mary lui jeta un coup d'œil, pensant que le prix était quelque peu disproportionné par rapport à l'offense.

— En fait, ajouta Rhage en lui repoussant les cheveux en arrière, j'ai fait pire que ça. Mais tuer cet oiseau a été la goutte d'eau qui a tout fait basculer.

— Raconte-moi.

Il resta silencieux un long moment.

— Juste après ma transition, j'étais... incontrôlable. Avec cette énergie et cette force à ma disposition, j'en usais de façon stupide. Rien de vicieux, juste... de la bêtise. Faire le mariole. Me battre. Et aussi, ah... coucher avec toutes les femelles possibles. Pour certaines, je n'aurais pas dû parce que c'étaient les *shellanes* d'autres mâles. Je ne le faisais pas contre leurs *hellrens*, non, je prenais juste ce qu'on m'offrait. Je prenais tout ce la vie m'offrait. Je buvais. Je fumais de l'opium. J'ai même essayé le laudanum. Il est heureux que tu ne m'aies pas connu alors.

» Ça a duré vingt ou trente ans. Et j'étais un désastre ambulante prêt pour la catastrophe. Et un jour j'ai rencontré une nouvelle femelle. Je la voulais mais elle se faisait désirer. Plus elle m'allumait, plus je la voulais. Quand j'ai été admis dans la Confrérie, ça l'a intéressée. Parce que les armes, ça la faisait flipper. Et qu'elle n'aimait que les guerriers. Et ne voulait coucher qu'avec des Frères. Une nuit, je l'ai emmenée dans la forêt pour lui montrer mes dagues et mes flingues. Elle a joué avec un de mes fusils. Je revois encore ce truc dans ses mains, il avait un mécanisme à silex qu'on utilisait au début du XIX^{ème} siècle.

XIX^{ème} ? Seigneur Dieu, mais quel âge avait-il au juste ? se demanda Mary.

— N'importe, la balle est partie et j'ai entendu un truc tomber. Un chatuant, une adorable effraie tout blanche. Et je revois encore le sang qui souillait les plumes de cet oiseau. Quand je l'ai ramassé, il ne pesait rien dans ma main,

et j'ai compris que l'inconscience était une forme de cruauté. Parce que je n'avais jamais voulu de mal à personne, je croyais que ça suffisait à m'absoudre de tout, mais cette nuit-là j'ai su que j'avais eu tort. Si je n'avais pas donné mon fusil à cette femelle, l'oiseau n'aurait pas été tué. Même si ce n'était pas moi qui avais tiré, la responsabilité était mienne.

» (Il se racla la gorge.) Cette effraie était une bête innocente. Si fragile, si petite dans ma main. Pendant qu'elle saignait et mourait, je me suis senti... minable. Je pensais à l'enterrer quand la Vierge Scribe est apparue. Livide. Elle était livide de rage. Elle aime beaucoup les oiseaux et en plus, l'effraie est son emblème sacré, sa représentation. Elle m'a arraché le cadavre des mains, l'a ranimé et renvoyé dans le ciel nocturne. Je ne peux pas t'exprimer le soulagement que j'ai ressenti en la voyant voler. Comme si mon ardoise avait été effacée, comme si j'étais pardonné. Mais alors, la Vierge Scribe s'est tournée vers moi. Pour me maudire. Et depuis, chaque fois que je perds mon contrôle, la bête émerge. D'une certaine façon, c'est une punition parfaite. Ça m'a appris à réguler mon énergie et mes humeurs. À respecter les conséquences possibles de mes actes. À comprendre le pouvoir qui est en moi d'une façon que je n'aurais jamais pu acquérir autrement.

» (Il eut un rire bref.) La Vierge Scribe me hait, mais elle m'a fait un sacré cadeau. N'importe... voilà comment c'est arrivé. J'ai tué un oiseau et gagné une bête en échange. Simple et compliqué à la fois, pas vrai ?

Rhage poussa un très long soupir. Et elle sentit ses remords aussi clairement que s'ils étaient les siens propres.

— Oui, dit-elle en lui caressant l'épaule.

— La bonne nouvelle, ajouta-t-il, c'est que je n'en ai plus que pour quatre-vingt-onze ans. Ensuite, la bête partira.

Il fronça les sourcils à cette idée.

Curieux, pensa-t-elle, il paraît un peu inquiet à cette perspective.

— Elle te manquera, pas vrai ? dit-elle

— Non. Non, je... Ça sera beaucoup mieux, je t'assure.

Mais il n'en semblait pas convaincu.

Chapitre 48

Le lendemain matin, vers 9 heures, Rhage s'étira dans le lit, surpris de se sentir déjà redevenu lui-même. Il n'avait jamais récupéré aussi vite auparavant, et devina que c'était parce qu'il n'avait pas lutté contre le change cette fois-ci. Peut-être le moyen de gérer ce truc était juste de s'y soumettre.

Mary sortit de la salle de bain en rapportant plusieurs serviettes. Elle ouvrit la penderie pour les laisser tomber dans la chute à linge. Elle semblait fatiguée, et triste. Ce qui était normal. Ils avaient beaucoup parlé de Bella au cours de la matinée. Bien sûr, il avait fait de son mieux pour la rassurer, mais ils savaient tous les deux que les pronostics n'étaient pas bons.

Et Mary avait une autre raison de s'inquiéter.

— Je veux venir avec toi chez ton médecin, dit-il.

Elle sortit de la penderie.

— Tu es réveillé.

— Oui. Et je veux venir avec toi aujourd'hui.

En avançant vers lui, elle avait dans les yeux cet air buté qui annonçait une discussion.

Il coupa court à sa plus évidente objection :

— Recule ton rendez-vous. Actuellement, le soleil est déjà couché à 17 h 30.

— Rhage—

— *Fais-le.* (L'anxiété avait durci sa voix.)

— Arrête tout de suite. (Elle mit ses mains sur ses hanches.) Ne joue pas au petit chef avec moi. Je n'aime pas ça.

— Alors laisse-moi reformuler ma demande : S'il te plait, Mary, pourrais-tu modifier l'heure de ton rendez-vous ?

Mais sa voix ne s'était pas adoucie. Il était fermement décidé à être présent pour la soutenir quand elle apprendrait son état de santé, quel qu'il soit.

Tout en maugréant, elle tendit la main vers le téléphone. Et raccrocha peu après, très étonnée :

— Ah, c'est curieux... mais le docteur Delia Croce a accepté sans difficulté de me... de *nous* recevoir ce soir à 18 heures.

— Parfait. Je suis désolé d'avoir été autoritaire, Mary. Mais je veux être avec toi quand tu entendras ce qu'elle a à te dire. Je veux t'aider le plus possible.

Elle secouait la tête tout en ramassant une chemise jetée par terre.

— Je n'ai jamais vu un guerrier au cœur si tendre.

Il la regardait s'agiter, et avait soudain d'autres idées en tête. Il sentit monter le désir. Et sut que la bête se préparait aussi à l'intérieur, mais cette sensation était curieusement assez calme. Aucun ruée d'énergie fébrile, juste une douce chaleur, comme si la créature acceptait de partager son corps, et non d'en émerger. Une communion, et non une domination.

En fait, la bête avait dû comprendre que c'était la seule façon pour elle d'être avec Mary. Qui continuait à ranger la chambre.

— Que regardes-tu comme ça ? demanda-t-elle soudain.

— Toi.

— Oh. (Elle repoussa ses cheveux, puis se mit à rire.) Alors tu as retrouvé ta vision ?

— Entre autres choses. Tout fonctionne parfaitement. Viens ici, Mary. Je veux t'embrasser.

— C'est ça. Une compensation sur l'oreiller après été trop directif.

— J'aime bien utiliser tous mes atouts.

Il rejeta les draps et couvertures qui le couvraient, et passa ses mains sur sa poitrine et son ventre. Puis plus bas. Et les yeux de Mary s'agrandirent quand il empoigna son sexe tendu. Avant de le caresser. L'odeur épicée d'un mâle dédié se répandit dans la chambre.

— Viens ici, Mary. (Il tendit les hanches vers elle.) Je ne suis pas sûr de savoir faire ça bien. Je préfère que tu t'en charges.

— Tu es incorrigible.

— Je cherche juste à me perfectionner.

— Comme si tu en avais besoin, marmonna-t-elle en enlevant son sweater.

Ils firent l'amour tendrement, avec lenteur et ferveur. Mais quand il la tint ensuite serrée contre lui, il ne put se rendormir. Et elle non plus.

Dans la soirée, Mary essayait de respirer normalement alors que Rhage et elle montaient dans l'ascenseur jusqu'au sixième étage de l'hôpital. À cette heure tardive, Saint Francis était plus calme, mais restait quand même une fourmilière.

La réceptionniste allait s'en aller. Elle enfila un manteau cerise avant de refermer la porte à clé derrière elle. Cinq minutes après, le docteur Delia Croce pénétrait dans la salle d'attente.

La femme ne put s'empêcher d'examiner Rhage. Deux fois. Il s'était habillé comme un civil, pantalon et col-roulé noirs, mais il avait gardé son étonnant manteau de cuir qui lui tombait des épaules aux chevilles.

Et puis Rhage était... Rhage. Un homme puissant et incroyablement magnifique.

Le docteur dit ensuite aimablement.

— Bonsoir, Mary. Voudriez-vous venir jusqu'à mon bureau. Tous les deux, peut-être ?

— Oui, tous les deux. Voici Rhage. Mon—

— Compagnon, annonça-t-il avec une ferme assurance.

Lorsque le docteur leva les sourcils, Mary ne put retenir un sourire malgré la tension qui la nouait.

Ils suivirent le médecin le long du couloir, dépassant les salles d'examens et diverses petites stalles équipées d'un poste informatique. Il n'y eut aucun bavardage sur le temps actuel ou les prochaines vacances envisagées. Le docteur savait que Mary détestait ce genre de banalités.

Quelque chose que Rhage avait deviné dès leur première rencontre au *TGI Fridays*.

Seigneur, elle avait l'impression que ça datait d'un siècle. Comment aurait-elle pu prévoir alors qu'ils finiraient ensemble ?

Le bureau du docteur Delia Croce était encombré de dossiers bien empilés et de livres. Il y avait des diplômes de Smith et Harvard accroché au mur, mais ce que Mary préférait avait toujours été les violettes africaines qui fleurissaient dans une jardinière posée sur le rebord de la fenêtre.

Le docteur fit le tour de son bureau pendant que Rhage et elle s'asseyaient.

Avant que l'autre femme ne puisse parler, Mary demanda :

— Avez-vous pu déterminer ce que vous allez me faire ? Et quelle quantité je peux recevoir ?

Le médecin examina un bref moment les stylos et le téléphone alignés sur son bureau, puis l'épais dossier médical posé devant elle. Enfin, elle leva les yeux et regarda Mary.

— J'ai discuté avec mes collègues, et avec deux autres spécialistes. Nous avons tout revu en détail, plusieurs fois. Vos analyses d'hier également—

— J'en suis certaine. Alors dites-moi ce qu'il en est.

L'autre enleva ses lunettes et poussa un soupir.

— Je pense que vous devriez mettre vos affaires en ordre, Mary. Nous ne pouvons plus rien pour vous. Je suis désolée.

À 5 heures du matin, Rhage quitta l'hôpital, complètement sonné. Il n'avait jamais envisagé de revenir au manoir sans Mary.

Ils l'avaient gardée pour une transfusion sanguine parce que la fièvre et la fatigue des dernières nuits étaient aussi dues à une pancréatite. Si tout allait bien, ils la libéreraient le lendemain en fin de matinée, mais rien n'était garanti.

Le cancer était généralisé. Depuis les derniers examens pratiqués la semaine précédente, les cellules tumorales s'étaient multipliées. Ce qu'ils avaient constaté la veille, au cours des prélèvements effectués. Le docteur Delia Croce et les autres spécialistes étaient d'accord sur le fait que, vu l'importance des précédents traitements, Mary ne pouvait plus recevoir aucune chimiothérapie. Son foie agonisant ne le supporterait pas.

Seigneur. Rhage s'était préparé à un combat de haute lutte. À de la souffrance— essentiellement celle de Mary. Mais pas à la mort. Et surtout pas aussi vite.

C'était une affaire de mois. Le printemps sans doute... L'été au plus tard.

Après s'être matérialisé dans la cour de la Confrérie, Rhage se dirigea vers la Piaule. Il ne pouvait supporter l'idée de revoir sa chambre sans Mary. Pas encore.

Mais une fois arrivé devant la porte de la maison de gardien où vivaient Butch et V, il ne frappa pas. Au contraire, il regarda derrière lui les portes du manoir, et repensa à Mary contre elles, occupée à nourrir les oiseaux. Il la revit lovée sur les marches, avec cet adorable sourire aux lèvres, tandis que le soleil brillait dans ses cheveux.

Mon Dieu. Mais comment allait-il faire sans elle ?

Il évoqua la force et la résolution qu'il avait lues dans ses yeux gris après qu'il ait pris devant elle la veine d'une autre femelle. Ou la façon dont elle l'aimait encore après avoir vu la bête. Il pensa à sa beauté discrète et bouleversante, à son rire, à son regard d'acier.

Par-dessus tout, il la revoyait la nuit où elle avait émergé de la ferme de Bella, courant pieds nus vers lui malgré le froid, pour se jeter dans ses bras et lui dire que ça n'allait pas... Se tournant enfin vers lui pour demander de l'aide.

Il sentit quelque chose d'humide sur son visage.

Et merde. Est-ce qu'il pleurait ? *Ouaip.*

En plus, il se foutait complètement d'être aussi lamentable.

Il baissa les yeux et considéra les graviers de l'allée, avec l'idée absurde qu'ils étaient d'un blanc étrange sous l'éclairage froid des lampes extérieures.

Tout comme le mur en crépi qui entourait la cour. Ou la fontaine dont l'eau avait été purgée pour l'hiver—

Il se figea. Puis écarquilla les yeux.

Lentement, il se tourna et leva la tête vers les fenêtres obscures de sa chambre.

Ayant désormais une tâche à accomplir, il se mit à courir comme un dératé jusqu'au sas qui ouvrait dans le manoir.

Couchée sur son lit d'hôpital, Mary tenta courageusement d'offrir un sourire à Butch. Qui était assis dans un coin, avec son chapeau et ses lunettes sombres. Juste avant que Rhage ne s'en aille, il était arrivé pour veiller sur elle et s'assurer qu'elle ne risque rien jusqu'à la nuit.

— Ne vous occupez pas de moi, dit-il doucement comme s'il sentait son désarroi. Faites juste ce que vous avez à faire.

Elle hocha la tête et regarda par la fenêtre. L'intraveineuse dans son bras n'était pas douloureuse. Mais elle était tellement sonnée qu'elle n'aurait probablement rien senti même si on lui avait enfoncé un clou avec un marteau.

Merde de merde. Cette fois, c'était fichu. La réalité impitoyable de son décès était proche. Sans porte de sortie. Rien à tenter, aucune bataille à livrer. La mort n'était plus un simple concept mais une finalité terriblement proche.

Elle ne ressentait aucune paix. Aucune acceptation de son sort. Juste de la... rage. Elle ne voulait pas partir. Elle ne voulait pas quitter celui qu'elle aimait. Ni abandonner le foutoir merveilleux qu'était la vie.

Qu'on empêche ça, pensa-t-elle. *Que quelqu'un... empêche ça.* Elle ferma les yeux. Sur l'écran noir de ses paupières, elle vit le visage de Rhage. Dans son esprit, elle lui caressa la joue, sentit la chaleur de sa peau, la fermeté de son ossature. Et des mots commencèrent à défiler dans sa tête, venus d'un endroit qu'elle ne reconnut pas, allant... nulle part sans doute.

Je ne veux pas partir. Je ne veux pas le quitter. Je vous en prie.

Dieu, laissez-moi rester avec lui et l'aimer un peu plus longtemps. Je promets de ne plus perdre une seule minute. Je ne le laisserai jamais... Dieu, par pitié. Empêchez ça...

Mary se mit à pleurer quand elle comprit qu'elle priait, suppliait de tout son être, jetant son cœur dans la balance. Et alors qu'elle en appelait à un Dieu auquel elle ne croyait même pas, une curieuse révélation naquit au milieu de son désespoir.

Voilà pourquoi sa mère avait prié. Cissy n'avait pas voulu quitter la scène, ni laisser le manège tourner sans elle. Elle n'avait pas voulu abandonner Mary. Plus encore que la fin de la vie, c'est la séparation imminente d'avec l'amour qui avait maintenu sa foi jusqu'au dernier moment. L'espoir de passer plus de temps à chérir sa fille avait poussé sa mère à manier ses chapelets et à regarder le visage de ses statues tout en envoyant des messages dans l'éther.

Pourquoi les prières se cantonnaient-elle au ciel ? En fait, il y avait une certaine logique. Même si le corps n'avait plus d'options, le cœur souhaitait trouver le moyen d'exister encore, de ressentir la chaleur et la force de l'amour terrestre. De plus, le désir de s'élever était dans la nature de l'âme humaine, aussi voyait-elle plutôt son futur séjour au firmament. D'ailleurs, il y avait tant de merveilleux cadeaux qui tombaient du ciel, comme la pluie au printemps, la brise fraîche en été, les rayons du soleil en automne, ou la neige en hiver.

Mary ouvrit les yeux. Les cligna un peu pour éclaircir sa vision, puis se concentra sur l'aube qui naissait dans un nid de hauts immeubles derrière sa fenêtre, à l'est de la ville.

Seigneur... Je vous en supplie.

Laissez-moi avec lui.

Ne me séparez pas de lui.

Chapitre 49

Rhage entra en courant dans la maison, arracha son manteau sans cesser de marteler la mosaïque du grand hall avant d'escalader les escaliers quatre à quatre. Une fois dans sa chambre, il jeta sa montre et enfila un souple *fakata* de soie blanche, la tenue requise pour se rendre de l'Autre Côté. Ensuite, il saisit une boîte en laque dissimulée sur la plus haute étagère de son placard et alla s'agenouiller au milieu de sa chambre. Il ouvrit la boîte, en sortit un rang de perles en marbre noir qu'il enfila autour du cou.

Il s'assit sur ses talons, posa ses paumes ouvertes sur ses cuisses, et ferma les yeux. Tout en respirant lentement, il laissa son corps se détendre jusqu'à ce que seuls ses os et non ses muscles le maintiennent en place. Il vida son esprit du mieux qu'il put et attendit, suppliant d'obtenir une audience de la seule personne capable de sauver Mary.

Les perles chauffèrent soudain sur sa poitrine.

Quand il rouvrit les yeux, il se trouvait dans une lumineuse cour intérieure en marbre blanc. Où la fontaine centrale coulait avec une eau vive et chantante qui jaillissait en hauteur avant de retomber dans une large cuve. Dans le coin, fleurissait un arbre blanc, et les oiseaux chanteurs posés sur ses branches étaient les seules couleurs de cette scène immaculée.

— Á quoi dois-je ce rare plaisir ? dit la Vierge Scribe derrière lui. Tu n'es certainement pas venu au sujet de ta bête, guerrier. Si je me rappelle bien, il te reste encore quelque temps à passer avec elle.

Rhage resta à genoux, la tête basse, incapable de parler. Il ne savait même pas par où commencer.

— Un tel silence, guerrier, murmura la Vierge Scribe, est inhabituel de ta part.

— Je cherche à présenter mes mots du mieux possible.

— Sage idée, guerrier. Très sage même vu ce que tu viens chercher ici.

— Vous le savez ?

— Pas de question, aboya-t-elle. En vérité, je suis lasse de le répéter sans cesse à la Confrérie. Peut-être, à ton retour, rappelleras-tu aux autres les règles de l'étiquette.

— Je vous présente mes excuses.

L'ourlet des longs voiles noirs apparut dans la ligne de vision de Rhage.

— Relève la tête, guerrier. Regarde-moi.

Il prit une profonde inspiration, et obéit à l'injonction.

— Tant de douleur, dit-elle doucement. Je sens le poids de ton fardeau.

— Mon cœur saigne.

— Pour cette humaine que tu as choisi d'aimer.

— Oui. (Il hocha la tête.) Je voudrais vous demander de la sauver, sans vouloir vous offenser.

La Vierge Scribe se détourna de lui. Puis flotta sur le marbre tout au long de la cour qu'elle se mit à arpenter.

Il n'avait aucune idée de ce qu'elle pensait. Ou même si elle considérait sa requête. Elle pouvait très bien faire seulement un peu d'exercice. Où juste s'éloigner de lui.

— Je ne ferais jamais une telle chose, guerrier, dit-elle comme si elle lisait dans son esprit. Malgré nos divergences, je ne t'abandonnerais pas de cette manière. Dis-moi seulement— si pour sauver ta femelle, tu devais conserver ta bête jusqu'à ce que tu passes dans l'Au-delà ?

— Je le ferais sans hésiter.

— Tu détestes cette bête.

— Mais j'aime Mary.

— Oui, en effet. Je le constate.

Il sentit son espoir renaître. Et faillit demander si l'accord était conclu, si Mary allait survivre. Mais il ne pouvait risquer de faire échouer la négociation en posant une seconde question à la vierge Scribe.

Elle revint vers lui.

— Tu as changé depuis notre dernier entretien privé dans cette forêt. Et cette offre est l'acte le plus altruiste que tu aies jamais accompli.

En poussant un long soupir, il savoura le soulagement qui chantait dans ses veines.

— Il n'y a rien que je ne ferais pour elle, rien que je ne sacrifierais.

— C'est heureux en quelque sorte, murmura la Vierge Scribe. Parce qu'en plus de la bête que tu garderas à jamais, je veux que tu abandonnes ton humaine.

Rhage eut un violent sursaut, se demandant s'il avait bien entendu.

— Oui, guerrier. Tu as bien compris.

Un frisson glacé le congela jusqu'au cœur, lui coupant net la respiration.

— Voilà ce que je t'offre, dit-elle. Je vais lui éviter le sort qui l'attend et lui donner une parfaite santé. Elle ne vieillira pas. Ne sera plus jamais malade. Et décidera elle-même quand passer dans l'Au-delà. Et je lui laisserai aussi le choix

d'accepter ou non ce cadeau. Mais si je lui fais cette proposition, elle oubliera ton existence. Et qu'elle y consente ou non, tu resteras à jamais écarté d'elle. De plus, elle sera oubliée par tous ceux qui l'ont rencontrée, *lessers* y compris. Toi seul te souviendras d'elle. Et si jamais tu l'approches dans l'avenir, elle mourra immédiatement.

Rhage vacilla et tomba en arrière, se retenant de la main. Sa gorge était si serrée qu'il mit un long moment avant de pouvoir formuler ses mots.

— Vous me laissez à ce point.

Il ressentit un léger choc électrique et réalisa que la Vierge Scribe lui avait effleuré l'épaule.

— Non, guerrier. J'aime mes enfants. La punition de la bête était pour t'apprendre à te contrôler, à maîtriser tes limites, à admettre les conséquences de tes actes.

Il leva les yeux vers elle, sans se soucier de ce qu'elle pourrait lire en eux : La haine, la douleur, l'envie d'exploser.

— Vous me prenez bien plus que la vie. (Sa voix tremblait.)

— C'est le point justement, dit-elle d'une voix incroyablement gentille. Le yin et le yang, guerrier. Ta vie métaphorique en échange de la sienne. La balance doit être maintenue. Si je sauve cette humaine, ton sacrifice doit être à la mesure du cadeau. Pour l'équilibre.

Il baissa la tête.

Et *hurle*. Hurla jusqu'à ce que tout le sang lui soit monté au visage. Jusqu'à ce que ses yeux soient si douloureux qu'ils sortaient presque de son crâne. Jusqu'à ce que sa voix se casse.

Quand la crise se calma, il vit la Vierge scribe en face de lui, sa robe flottant autour d'elle, une statue noire sur le marbre blanc.

— Guerrier, si je le pouvais, je t'aurais épargné.

Elle avait la voix si triste qu'il faillit la croire.

— Faites-le, dit-il la gorge en feu. Donnez-lui le choix. Je préfère qu'elle vive heureuse sans me connaître plutôt que la voir mourir.

— Qu'il en soit ainsi.

— Je vous en supplie... Laissez-moi lui dire au-revoir. Une dernière fois.

La Vierge Scribe secoua la tête.

Rhage ressentit une telle douleur qu'il n'aurait pas été surpris de voir son corps se mettre à saigner.

— Je vous en sup—

— C'est maintenant ou jamais.

Il eut un long frisson. Ferma les yeux. Sentit la mort entrer en lui aussi certainement que si son cœur s'arrêtait de battre.

— Alors c'est maintenant, dit-il.

Chapitre 50

Dès son retour de l'hôpital, Butch monta immédiatement jusqu'au premier étage du manoir. Il ne savait pas trop pourquoi Rhage l'avait appelé pour lui demander de quitter Mary. Mais il n'avait pas osé protester parce que la voix cassée du Frère lui avait fichu les jetons.

La Confrérie était réunie dans le bureau de Kohler, tous les mâles affichant un air sombre et concentré. Et ils l'attendaient. En les voyant, Butch eut l'impression de leur faire son rapport— comme jadis au poste de police. Et après deux mois à se tourner les pouces, c'était plutôt sympa d'avoir du boulot.

Sauf qu'il regrettait terriblement ce qui avait provoqué cette enquête.

— Où est Rhage ? demanda Kohler. Il faut aller le chercher.

Fhurie s'éclipsa. Et revint peu après en laissant la porte ouverte.

— Il est encore sous la douche. Il sera là dans une minute.

Assis derrière son bureau, le roi regarda Butch.

— Alors, où en est-on ?

— Je n'ai pas trouvé grand-chose sauf un fait plutôt encourageant. Il manque certains vêtements de Bella. Vu qu'elle est du genre ordonné, j'ai pu déterminer qu'on a enlevé quelques jeans et des chemises de nuit, pas le genre de trucs qu'on amène au pressing. Je pense donc qu'ils veulent la garder vivante. Du moins pour le moment.

Butch entendit la porte se fermer derrière lui, et pensa que Rhage venait d'arriver.

— Il n'y avait aucun indice, continua-t-il, tant chez Bella que chez Mary, mais je vais encore—

Il s'interrompit car plus personne ne l'écoutait. Il se retourna.

Un fantôme venait d'entrer dans la pièce. Le fantôme de Rhage. Le Frère était en blanc, avec une écharpe enroulée à la gorge et des bandes autour aux poignets.

Tous ses points de sang, pensa Butch.

— Quand est-elle passée dans l'Au-delà ? demanda Kohler.

Rhage ne répondit pas. Il secoua juste la tête avant d'aller à la fenêtre. Il sembla regarder au dehors, bien qu'il ne puisse rien voir avec les volets fermés.

Butch, sidéré d'une mort survenue aussi rapidement, ne savait plus s'il devait continuer ou pas. Il jeta un coup d'œil à Kohler qui secoua la tête.

— Rhage, mon Frère ? dit le roi en se levant. Que peut-on faire pour toi ?

Rhage se retourna, regarda tour à tour chacun des mâles dans la pièce, finissant par Kohler.

— Je ne peux pas sortir cette nuit.

— Bien entendu. Nous resterons aussi porter le deuil avec toi.

— Non, dit aussitôt Rhage. Il y a Bella quelque part. Retrouvez-la. Ne la laissez pas... s'en aller elle-aussi.

— Mais ne pouvons-nous rien faire pour toi ?

— Je ne peux pas... penser, ni me concentrer. Je ne peux rien faire en fait... (Ses yeux dérivèrent jusqu'à Zadiste.) Comment peux-tu vivre avec ça ? La colère. La douleur. Le...

Z s'agita, mal à l'aise, les yeux au sol.

Rhage secoua la tête, puis tourna le dos aux autres.

Et le silence pesa lourd dans la pièce.

Alors Zadiste avança jusqu'à Rhage d'un pas lent, comme hésitant. Quand il se trouva à côté de son Frère, il ne dit rien. Ne leva pas la main. Ne fit pas un bruit. Il croisa juste les bras, se pencha un peu, et posa son épaule contre celle de l'autre mâle.

Qui eut un sursaut surpris. Les deux vampires se regardèrent. Puis ensemble, reportèrent les yeux sur la fenêtre aveugle.

— Continuez, dit Rhage d'une voix éteinte.

Kohler se rassit derrière son bureau. Soupira. Et Butch se remit à parler.

À 20 heures, le même soir, Zadiste avait fini de nettoyer la ferme de Bella.

Il versa son dernier seau d'eau savonneuse dans l'évier de la cuisine puis remit l'ustensile et la serpillère dans le placard près de la porte du garage.

La maison était à nouveau propre, et tout était remis en place. Quand elle reviendrait, elle trouverait l'endroit aussi normal que possible.

Il toucha du doigt la fine chaîne de petits diamants qu'il portait autour du cou. Il avait trouvé le bijou par terre la veille. Après avoir réparé le fermoir, il avait essayé de le mettre. Ça allait— mais de justesse.

Il jeta un dernier coup d'œil dans la cuisine, puis descendit les escaliers jusqu'à la chambre. Il avait déjà soigneusement replié les vêtements. Refermé les tiroirs de la commode. Réaligné les bouteilles de lotions près du lavabo. Passé l'aspirateur.

Il ouvrit la penderie et effleura les robes, les chemisiers, les sweaters alignés sur leurs cintres. En se penchant, il inspira longuement. Le parfum de la femelle s'attardait, et cette odeur lui brûla les poumons.

Ces foutus salopards allaient saigner pour ce qu'ils avaient fait. Il allait les étripier à mains nues jusqu'à ce que leur sang s'écoule comme un fleuve sans fin.

La soif de vengeance battait fort dans ses veines lorsqu'il approcha du lit et s'y assit. D'un geste prudent, comme s'il craignait que les montants ne s'effondrent, il s'étendit de tout son long et posa la tête sur les oreillers. Il vit un carnet à spirale sur le côté, et s'en saisit. Une fine écriture couvrait les pages.

Il était illettré, et ne put rien déchiffrer, mais les mots étaient bien formés, leur ensemble formant un adorable motif sur le papier.

Sur une page au hasard, il remarqua le seul mot qu'il reconnaissait.

Zadiste.

Elle avait écrit son nom. Il feuilleta les autres pages plus attentivement. Elle avait très souvent écrit son nom ces derniers temps. Il grimaça en imaginant ce qu'elle disait de lui.

Refermant le journal, il le remit à l'endroit exact où il l'avait pris. Puis tourna la tête. Il y avait un ruban sur la table de chevet, comme si elle l'avait enlevé avant de se coucher. Il le ramassa et entourra le satin noir autour de son doigt.

Butch apparut en bas des escaliers.

Z fit un bond hors du lit comme s'il avait été surpris en flagrant délit. Ce qui était le cas, en quelque sorte. Il n'aurait jamais dû violer l'espace privé de Bella.

Au moins, Butch semblait aussi gêné que lui de cette rencontre inopinée.

— Bordel, mais qu'est-ce que tu fiche ici, Cop ?

— Je voulais réexaminer les lieux. Mais à ce que je vois, tu es plutôt doué en femme de ménage.

Zadiste lui jeta un regard mauvais.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre à toi ? Pourquoi serais-tu concerné par l'enlèvement d'une de nos femelles ?

— C'est important.

— Ce n'est pas ton monde. Mais le nôtre.

— Excuse-moi, mec, dit Butch en colère, mais vu ta réputation, je me demande aussi ce que ça peut te foutre à *toi*.

— Je fais mon boulot.

— Oui, c'est ça. Et c'est pour *faire ton boulot* que tu t'es pieuté dans son lit ? Que tu as tout nettoyé ? Et que tu serres si fort ce ruban que tu en as les jointures blanches ?

Zadiste baissa les yeux et relâcha lentement sa prise. Puis il jeta à l'humain un autre regard féroce.

— Ne me fais pas chier, Cop. Tu n'aimerais pas les conséquences.

Butch se mit à jurer comme un charretier.

— Écoute, Z, dit-il enfin, je veux juste aider à la retrouver. J'ai eu... C'est important pour moi, d'accord ? Je ne supporte pas qu'on brutalise une femme. J'ai une histoire personnelle avec ce genre de conneries.

Zadiste enfonça le ruban de satin dans sa poche et se rapprocha l'humain, puis fit un cercle autour de lui. L'autre se mit aussitôt en position de défense, s'attendant à une attaque.

Z s'arrêta en face du mec.

— Les *lessers* l'ont probablement déjà tuée, pas vrai ?

— Peut-être.

— Probablement.

Z se pencha en avant et inspira. Il ne sentait aucune peur chez cet humain, même si le grand corps tendu était prêt à se battre. Voilà un point positif. Le flic aurait besoin de couilles s'il voulait jouer dans le bac à sable de la Confrérie. En plein enfer.

— Dis-moi un truc, marmonna Z, est-ce que tu m'aiderais à massacrer les *lessers* qui l'ont enlevée ? Tu arriverais à faire ça, Cop ? Parce que... franchement, ce truc me fout vraiment en rogne. Ça va saigner.

Les yeux noisette s'étrécirent.

— Tes ennemis sont aussi mes ennemis.

— Je ne suis rien pour toi.

— Tu te goures, mec. La Confrérie m'a aidé. Et je suis réglo avec mes potes.

Z évalua le mâle du regard. D'après ce qui émanait de lui, Butch pensait ce qu'il disait. Il le pensait à fond.

— Je ne suis pas du genre reconnaissant, dit Z.

— Je sais.

Z prit sur lui, et tendit la main. Il ressentait le besoin soudain de sceller physiquement ce pacte entre eux— même s'il allait détester le contact. Heureusement, l'humain fut ferme mais bref. Il devait savoir combien le geste avait coûté à Z.

— Nous allons les poursuivre ensemble, dit ensuite le flic.

Z hocha la tête. Et ils remontèrent l'escalier l'un derrière l'autre.

Chapitre 51

Mary fit un signe de la main dès qu'elle vit la grosse Mercedes s'arrêter en face de l'hôpital. Elle courut si vite pour s'en approcher que Fritz avait à peine émergé du siège conducteur qu'elle sautait déjà dans la voiture.

— Merci, Fritz. Dites-moi, est-ce que Rhage va bien ? Je l'ai appelé au moins six fois et il ne décroche pas son téléphone.

— Le maître va bien. Je l'ai vu cet après-midi.

— Parfait. (Elle adressa un grand sourire au *doggen*.) Il n'est que 20 heures, aussi je pense qu'il n'est pas encore sorti.

Fritz démarra et s'inséra dans la circulation.

— Avez-vous besoin de quelque chose—

Mary se jeta en avant et serra le petit vieillard dans ses bras, puis l'embrassa sur la joue.

— Ramenez-moi à la maison, Fritz. Le plus vite possible. Sans respecter aucune limitation de vitesse.

— Madame ?

— Oh, je vous en prie, Fritz. Roulez aussi vite que possible !

Le *doggen* était tout ému de tant d'attention, mais il récupéra vite et appuya sur l'accélérateur.

Mary attacha sa ceinture, baissa la visière et se regarda dans le petit miroir éclairé. Elle avait les mains qui tremblaient en les posant sur ses joues, et un rire nerveux lui échappa quand la voiture prit un tournant si brusque qu'elle fut projetée contre la portière.

Et elle rit encore plus fort quand des sirènes hurlèrent derrière eux.

— Je vous prie de m'excuser, madame, dit le *doggen* en la regardant, mais si je dois éviter la police, vous risquez d'être bousculée.

— Foncez, Fritz. À toute blinde.

Le *doggen* tourna quelque chose, et toutes les lumières intérieures et extérieures de la voiture s'éteignirent. Puis la Mercedes rugit, et Mary se souvint de cette folle promenade avec la GTO de Rhage dans la montagne.

Sauf qu'alors, ils avaient gardé les phares.

Elle s'accrocha à sa ceinture et hurla pour couvrir le hurlement des pneus :

— Dites-moi, Fritz, j'espère que votre vision nocturne est parfaite.

Fritz lui sourit, aussi calme que s'ils bavardaient tranquillement dans la cuisine.

— Oui, madame.

Avec un brusque écart à gauche, il évita de justesse d'emplafonner un monospace puis il prit un raccourci à travers une allée. Un brusque coup de frein pour ne pas écraser un piéton, et la voiture repartit à fond dès que le passage se libéra. En émergeant de la ruelle, Fritz coupa la route d'un taxi, et passa au ras d'un bus. Puis il obligea un 4x4 presque aussi énorme que le *Queen Elizabeth II* à lui céder le passage.

Pas à dire, ce petit vieux savait manier un volant.

Ensuite il se gara le long du trottoir, en plein milieu d'un boulevard. Juste comme ça.

Derrière eux, les sirènes s'approchaient.

— Fritz, ils vont nous—

Les deux cars de police, lancés à pleine vitesse, les dépassèrent sans s'arrêter.

— Encore un moment, madame.

Un autre car descendit la rue, sirènes hurlantes.

Fritz démarra derrière lui, et continua sa route, aussi vite qu'auparavant.

— Superbe manœuvre, Fritz.

— Sans vouloir vous offenser, madame, il est assez facile de manipuler un esprit humain.

Tandis qu'il accélérât, elle éclata de rire et pianota nerveusement sur l'accoudoir. Le voyage sembla sans fin.

Quand ils arrivèrent aux premières portes de l'enceinte, Mary vibrait d'excitation et d'énervement. Dès que la Mercedes se gara dans la cour devant la maison, elle jaillit de la voiture, sans même penser à refermer sa porte.

— Merci, Fritz, cria-t-elle par dessus son épaule.

— De rien, madame, répondit-il derrière elle.

Elle fit irruption dans le sas, traversa le grand hall et escalada l'escalier en courant, tourna en dérapant dans le couloir et détala. Lorsque son sac qui tressautait sur son épaule envoya valser une lampe, elle virevolta et récupéra le truc de justesse avant qu'il ne s'écrase au sol.

Elle riait comme une folle en ouvrant la porte de leur chambre—

Et s'arrêta net, sidérée.

Au centre de la pièce, Rage était nu, agenouillé sur une sorte de dalle noire. Il semblait en transe, avec des linges blancs attachés autour du cou et aux poignets. Et du sang dégouttait sur le tapis, mais elle n'arrivait pas voir d'où il venait.

En regardant son visage, elle eut la sensation qu'il avait pris plusieurs décennies depuis qu'elle l'avait quitté.

— Rhage ?

Ses yeux s'ouvrirent lentement. Opaques. Dououreux. Il cligna une fois ou deux, puis fronça les sourcils.

— Rhage ? Mais qu'est-ce qu'il y a ?

Au son de sa voix, il sembla reprendre conscience.

— Que fais-tu— (Il s'arrêta. Et secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées.) Que fais-tu ici ?

— Je suis guérie ! cria-t-elle. C'est un miracle !

Lorsqu'elle courut vers lui, il se releva et s'écarta d'un bond, les mains dressées pour la tenir à distance tout en jetant un regard traqué autour de lui.

— Va-t-en. Elle va te tuer. Elle va tout te reprendre. Oh Seigneur, Mary, va-t-en loin de moi.

Mary se figea net.

— Mais de quoi tu parles ?

— Tu as accepté, pas vrai ?

— Comment sais-tu... ? Comment peux-tu connaître ce rêve étrange ?

— *As-tu accepté le cadeau ?*

Seigneur. Il avait perdu l'esprit. Il était nu et tremblant, livide aussi, avec du sang qui coulait de ses tibias écorchés.

— Calme-toi, Rhage. (Zut, ce n'est pas du tout le retour qu'elle avait prévu.) Je ne comprends pas cette histoire de cadeau. Mais écoute ça : Je me suis endormie pendant un autre IRM, et quelque chose est arrivé à la machine. Ça a explosé ou un truc comme ça— je ne sais pas trop mais ils ont parlé d'un éclair de lumière. N'importe, quand ils m'ont sortie de là, ils ont refait des analyses et tout est parfait. Je suis guérie. Personne ne comprend rien à ce qui s'est passé. C'est comme si la leucémie avait disparu et que mon foie s'était régénéré de lui-même. Ils ont parlé d'un miracle médical.

À nouveau, le bonheur l'envahissait tout entière. Du moins jusqu'à ce que Rhage lui prenne les mains et les serre assez fort pour lui faire mal.

— Tu dois partir maintenant. Tu ne peux pas rester. Tu dois partir. Et ne jamais revenir ici.

— Quoi ?

Il commença à la pousser hors de la chambre, puis la souleva carrément quand elle résista.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? Rhage, je ne veux pas—

— *Tu dois partir.*

— Guerrier, tu peux arrêter maintenant.

La voix laconique les figea tous les deux.

Mary tourna la tête. Une petite silhouette en noir était apparue au coin de la pièce, et une brillante lumière émergeait sous la robe flottante.

— Mon rêve, chuchota Mary. Vous êtes la femme de mon rêve.

Elle sentit les bras de Rhage qui l'écrasaient contre lui, puis l'écartaient.

— Je n'ai pas été la chercher, Vierge Scribe. Je vous le jure. Je n'ai pas—

— Sois tranquille, guerrier, je sais que tu as tenu ta part du marché. (La petite silhouette flotta vers eux sans le moindre mouvement, juste une lente glissade immobile.) Et tout est bien. Tu avais juste oublié un petit détail au sujet de la situation, quelque chose que je n'ai su que plus tard en m'approchant d'elle

— Quoi ?

— Tu as omis de me dire qu'elle ne pouvait porter d'enfant.

— Je ne le savais pas, dit Rhage en regardant Mary.

Qui hocha la tête et serra ses deux bras autour de son ventre.

— C'est exact. Les traitements m'ont rendue stérile.

Les voiles noirs s'agitèrent légèrement.

— Viens ici, femelle. Je veux te toucher à présent.

Mary avança comme dans un rêve éveillé, et une main nitescente apparut sous la soie noire. Dès que cette paume effleura la sienne, elle ressentit un courant électrique et brûlant.

La voix de l'autre femme était basse et décidée :

— Je regrette que tu aies perdu la possibilité de donner la vie. J'ai toujours été soutenue par la joie de ma création, et je suis chagrinée que tu ne puisses jamais tenir la chair de ta chair dans tes bras, que tu ne voies pas tes yeux dans le visage d'un nouveau-né, qu'il te soit impossible de mêler tes cellules à celles du mâle que tu aimes. Ce que tu as perdu est un sacrifice suffisant. Te prendre en plus le guerrier serait... excessif. Comme je te l'ai dit, je t'offre la vie éternelle jusqu'à ce que tu décides de passer dans l'Au-delà de ton propre choix. Et j'ai le sentiment que ce sera le jour où le guerrier partira pour son dernier voyage.

Elle relâcha la main de Mary. Qui sentit alors toute sa joie disparaître, et lutta contre une violente envie de pleurer.

— Zut, dit-elle. Ce n'est qu'un rêve, bien sûr. J'aurais dû m'en douter. Rien n'est—

Un rire léger et très féminin émergea des voiles noirs.

— Va vers ton guerrier, femelle. Sens la chaleur de son corps contre le tien, et tu verras bien que tout est réel.

Mary se retourna, et vit que Rhage fixait la silhouette voilée d'un air absolument stupéfait.

Elle fit quelques pas vers lui, puis l'entoura de ses bras, et sentit le cœur qui battait sous la peau.

La forme noire disparut, et Rhage se mit à parler en langage Ancien, les mots sortant si vite de sa bouche qu'elle ne les aurait probablement pas compris même s'il s'était exprimé en anglais.

Il pria, comprit-elle. Des prières d'action de grâce.

Quand il s'interrompit enfin, il baissa les yeux sur elle.

— Oh Mary, laisse-moi t'embrasser.

— Attends, je n'ai rien compris. Pourrais-tu m'expliquer ce qui vient de se passer ? Qui était-ce ?

— Plus tard. Je ne peux plus... penser... ni rien. En fait, je crois que je devrais m'asseoir un moment. Je ne me sens pas très bien, et si je tombe dans les pommes, je vais t'écraser.

Pour le soutenir, elle passa son épaule sous son aisselle et le retint par la taille. Quand il s'effondra presque sur elle, elle grogna sous son poids.

Dès que Rhage fut allongé sur le lit, il arracha les linges blancs de son cou et ses poignets. Et elle vit que des éclats brillants étaient mêlés au sang sur ses tibias. Elle examina de plus près la dalle noire où il s'était agenouillé. Il y avait les mêmes éclats dessus, comme du verre pilé. Ou des diamants ? Seigneur, pas étonnant qu'il ait été déchiqueté.

— Mais tu faisais quoi au juste ?

— Je portais le deuil.

— Pourquoi ?

— Plus tard.

Il l'attira sur lui et la tint serrée très fort.

En sentant le corps dur respirer sous le sien, Mary se demanda comment de tels miracles pouvaient arriver. Et il ne s'agissait pas d'un coup de bol inattendu, non c'était le vrai truc incompréhensible et quasiment mystique. Elle revit les médecins courir avec ses échantillons de sang et leurs analyses. Repensa au choc électrique qui avait traversé sa main lorsque le fantôme voilé l'avait touchée.

Et elle se souvint aussi des prières désespérées qu'elle avait adressées au ciel

Oui, décida Mary. Parfois, les miracles arrivent ici-bas.

Elle se mit à rire et à pleurer à la fois, et savoura les murmures apaisants de Rhage pour la calmer.

Un peu plus tard, elle lui dit :

— Il n’y a que ma mère qui aurait pu croire à un truc pareil.

— Quel truc ?

— Ma mère était profondément catholique. Elle croyait en Dieu, à la vie Éternelle, au Salut des âmes. (Elle l’embrassa dans le cou.) Et elle aurait accepté ce miracle. Et pensé que c’était la mère de Notre Sauveur qui nous est apparue tout à l’heure sous ces voiles.

— En fait, c’était la Vierge Scribe. Qui est plusieurs choses, certes, mais pas la mère de Jésus. Du moins, pas selon nos grimoires.

Elle releva la tête.

— Tu sais, ma mère m’a toujours assuré que tout irait bien, que je croie en Dieu ou pas. Elle disait que chaque fois que quelqu’un m’appelait, m’écrivait, ou pensait à moi, j’étais protégée à cause de mon prénom.

— Ton prénom ?

— Mary. Elle m’a donné le nom de la Vierge Marie.

Rhage en perdit le souffle. Puis il se mit à rire doucement.

— Pourquoi ris-tu ?

Les yeux qui se levèrent vers elle avait un lumineux éclat gris-bleu.

— À cause de V... qui ne se plante jamais. Oh Mary, ma merveilleuse Mary, protégée par la Vierge, me laisseras-tu t’aimer aussi longtemps que je vivrai ? Et quand je partirai vers l’Au-delà, viendras-tu avec moi ?

— Oui. (Elle lui caressa la joue.) Est-ce ça t’ennuie que je ne puisse avoir d’enfants ?

— Pas le moins du monde. Je t’ai et c’est tout ce qui compte.

— Tu sais, murmura-t-elle. On pourra toujours en adopter. Est-ce que ça se fait chez les vampires ?

— Bien sûr, regarde Wellsie et Tohr. Ils considèrent déjà John comme leur fils. (Rhage eut un sourire.) Si tu veux un bébé, je t’en trouverai un. Et tu sais, je serai un très bon père.

— J’en suis certaine.

Quand elle se pencha pour l’embrasser, il l’arrêta.

— Il y a juste un dernier truc.

— Quoi ?

— Eh bien, je suis définitivement coincé avec la bête. J’ai comme qui dirait passé un nouveau marché avec la Vierge Scribe et—

Elle s'écarta.

— Quel genre de marché ?

— Mary, j'aurais tout accepté pour toi.

Elle le regarda, sidérée, puis ferma les yeux. C'est lui qui avait mis les choses en route. C'est lui qui l'avait sauvée.

— Tu vois, il fallait que j'offre quelque chose en échange.

— Oh Seigneur, que je t'aime ! s'écria-t-elle avant de l'embrasser à pleine bouche.

— Même si tu dois aussi vivre avec la bête ? Parce que la malédiction est éternelle maintenant. Plus d'échappatoire.

— Comme je te l'ai déjà dit, je m'entends très bien avec elle. (Elle sourit) Allez, c'est même plutôt sympa d'avoir un petit Godzilla personnel. Je vois ça comme une sorte de bonus : Deux pour le prix d'un.

Les yeux de Rhage devinrent blancs et il la fit rouler sous lui. Puis posa la bouche dans son cou.

— Tant mieux si tu l'aimes aussi, murmura-t-il passant les mains sous son tee-shirt à la recherche de ses seins. Parce que nous sommes tous les deux fous de toi, Mary. Pour aussi longtemps que tu voudras de nous.

— Alors ce sera éternellement, dit-elle en se laissant aller au tourbillon du désir.

Dorénavant, il n'y avait plus que l'amour qui comptait.

FIN

Livre I : LE ROI DES VAMPIRES - Dark Lover

Le contexte : À Caldwell dans l'état de New-York. Depuis toute éternité, les vampires mènent une guerre sans merci contre la *Lessening* Société, les égorgeurs aux ordres de l'Omega, le mal absolu.

Les vampires sont organisés avec les Civils (dont l'élite aristocratique est la très fermée caste de la *Glymera*), les *Doggens* (domestiques), et les Guerriers : La Confrérie de la Dague Noire.

Mais les Frères ne sont plus que sept et chacun d'eux porte une lourde croix...

Les héros : **Kohler**, le dernier des vampires de sang pur, est le roi légitime de la race. Depuis que sa famille a été massacrée par les *lessers*, le guerrier poursuit sa vengeance en solitaire. Mais son Frère Darius meurt assassiné, et Kohler se voit contraint de réaliser son dernier vœu...

Beth Marshall, la fille de Darius, est à moitié humaine et ignore tout de son ascendance paternelle. À sa transition, un mâle vampire doit se trouver près d'elle sinon elle mourra. C'est ainsi qu'elle rencontre Kohler, qui l'initie à son nouvel état. Pour pouvoir vivre avec elle, le guerrier remuera toutes les traditions de sa race, et acceptera enfin le rôle pour lequel il est né.

Autres personnages : Les six autres Frères (Darius, Tohrment, Viscs, Rhage, Zadiste et Fhurie) ; Wellsie, la compagne de Tohrment ; l'inspecteur Butch O'Neal, un ami de Beth ; et deux membres de la *Glymera* : Marissa, la compagne de Kohler, et son frère, Havers, le médecin-vampire...

Parmi les *lessers* : Mr X, le directeur, et Billy Riddle, une future recrue.

Livre II : LA MALÉDICTION DU VAMPIRE - Lover Eternal

Le contexte : A Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire vit en autarcie depuis que le Roi Aveugle, Kohler, a repris ses droits héréditaires.

Le directeur de la *Lessening* Société, Mr X, se donne pour but de décimer guerriers de la Confrérie afin de massacrer ensuite les Civils vampires en toute impunité.

Les héros : **Rhage** est le plus puissant des Frères et son physique exceptionnel lui assure un succès sans pareil auprès des femmes, humaines ou vampires. Il est aussi victime d'une malédiction imposée par la Vierge Scribe, la toute puissante déité responsable de l'existence des vampires : Il est en effet est possédé par une bête féroce qui se libère lorsqu'il est sous tension.

Mary Luce est une courageuse humaine en phase terminale de cancer qui a d'autres soucis en tête qu'une aventure à court terme. Mais elle cédera à sa fascination pour cet "homme" hors du commun.

Autres personnages : Les mêmes que précédemment ; Bella, une femelle vampire amie de Marie ; et John Matthew, un orphelin vampire que recueillera la Confrérie...

Parmi les *lessers* : Mr O, un membre particulièrement violent...

Livre III : LA RÉSURRECTION DU VAMPIRE - Lover Awakened

Le contexte : Á Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire recherche désespérément Bella, une femelle vampire enlevée par la *Lessening* Société.

Cherchant des renseignements sur les Frères, les *lessers* torturent et tuent les Civils qu'ils enlèvent à grande échelle.

Les héros : **Zadiste** est le plus sombre des Frères. Enlevé enfant à sa famille, il a vécu esclave durant des décennies. Son âme et son corps sont désormais brisés et son instabilité inquiète souvent ses Frères, et en particulier son jumeau, Fhurie.

Bella est une aristocrate vampire déchue, ex-membre de la *Glymera*. Dès leur première rencontre, elle a été fascinée par Zadiste, sa violence et son intensité. Lorsqu'il la délivre, ils apprendront ensemble à oublier leur passé.

Autres personnages : Les mêmes que précédemment, mais aussi Rehvenge, le frère de Bella, alias le Révérend, un vampire "sympathe" qui dirige le club ZeroSum (enfer de la drogue, de l'alcool et de la prostitution) que fréquentent les Frères...

Parmi les *lessers* : Mr O, le nouveau directeur, est obsédé par Bella.

Livre IV : LA LUMIÈRE DU VAMPIRE - Lover Revealed

Le contexte : Á Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire a accepté un humain, Butch O'Neal, ancien inspecteur révoqué pour brutalité. Depuis lors, il vit avec les vampires et les aide de son mieux dans leur lutte contre la *Lessening* Société.

Quant à Mr X, le directeur des *lessers*, il cherche à échapper à son destin grâce à la prédiction du *Dhestroyer*...

Les héros : **Butch O'Neal** a toujours été solitaire. Dans le nouveau monde qui est le sien, il est rongé par sa passion pour une femelle vampire, Marissa, l'ex-compagne de Kohler. Il aimerait participer aux combats mais ses capacités humaines ne le lui permettent pas. Lorsqu'il est enlevé et torturé par les *lessers*, son endurance et sa loyauté vont être poussée aux toutes dernières extrémités. Ce n'est pas sa vie qui est menacée mais sa santé mentale.

Marissa a été rejetée par la *Glymera* lorsqu'elle a rompu avec Kohler. Elle est courtisée par Rehvenge, un noble vampire, et attirée par l'humain Butch qu'elle veille lorsqu'il est blessé, ce qui lui vaut de se retrouver avec la Confrérie. Une véritable union est difficile entre ces deux êtres que tout sépare mais Viscs, le vampire aux pouvoirs puissants, envisage une solution possible...

Autres personnages : Les mêmes que précédemment, mais aussi Lash, Qhuinn et Blaylock, les condisciples de John Matthew au programme d'entraînement des jeunes vampires ; et Xhex, une vampire sympathique employée par le Révérend au club ZeroSum.

Parmi les *lessers* : Mr X, le directeur et une nouvelle recrue, Van Dean, qui semble l'Élu de la prédiction...

Livre V : LA LIBÉRATION DU VAMPIRE - Lover Unbound

Le contexte : À Caldwell dans l'état de New-York, la Vierge Scribe rappelle à la Confrérie de la Dague Noire qu'il est du devoir de l'un d'eux de devenir le Primâle parmi les Élues, la communauté qui vit à ses côtés dans un monde parallèle. C'est en effet d'elles que naitront les femelles qui seront les futures Élues et les mâles guerriers destinés à devenir les futurs Frères.

Les héros : **Viscs** est le plus intelligent des Frères. En plus d'un don de double vue, il possède une main aux incroyables capacités de destruction. Il est troublé d'avoir perdu la compagnie exclusive de Butch, son ami humain, mais lorsqu'il apprend en plus que la Vierge Scribe compte sur lui pour devenir le prochain Primâle, son univers déraile. Il a passé son enfance avec son géniteur, un guerrier psychopathe qui lui a laissé de profondes cicatrices, physiques et morales.

Le docteur **Jane Whitcomb** découvre un "homme" grièvement blessé sur sa table d'opération. Jamais elle n'a vu de telles anomalies internes. La Confrérie débarque le jour même pour récupérer Viscs, effacer la mémoire des humains présents et enlever la jeune femme— sur l'ordre express du vampire. Mais le futur Primâle espère-t-il vraiment avoir le droit de vivre auprès d'une humaine ?

Autres personnages : Les mêmes que précédemment, plus Manuel Manello, un humain médecin-chef de l'hôpital St Francis et quelques Élues : Cormia, Layla, Amalia, et la *directrix*...

Livre VI : LE CHOIX DU VAMPIRE - Lover Enshrined

Le contexte : À Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire est toujours en guerre contre la *Lessening* Société. Pour étoffer leurs rangs, les Frères entraînent de futurs guerriers et l'un d'eux, l'orphelin John Matthew, montre un fort potentiel. Il est le clone de Darius, le père de Beth, jadis assassiné par Mr X.

Par ailleurs, Fhurie, devenu Primâle, a du mal à gérer ses nouvelles responsabilités...

Les héros : **Fhurie**, le plus altruiste des Frères, a passé sa vie à expier le fait que son jumeau ait été enlevé et pas lui. Pour surmonter son attirance envers la compagne de son frère, Bella, il s'est proposé à la place de Viscs en tant que Primâle. Il sombre dans la dépression et abuse de drogues de plus en plus fortes. Son comportement devient si erratique qu'il finit par inquiéter ses Frères.

Cormia est une Élue qui apprécie peu son anonymat parmi la communauté. Elle est attirée par son nouveau compagnon mais, trop habituée à obéir aveuglément, elle ne sait comment gérer ou exprimer ses sentiments.

Par ailleurs, il y a des tensions parmi les apprentis guerriers et John Matthew vit de difficiles moments.

Autres personnages : Les mêmes que précédemment...

Livre VII : LA VENGEANCE DU VAMPIRE - Lover Avenged

Le contexte : À Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire doit gérer une guerre civile parmi les vampires car la *Glymera* cherche à faire assassiner le roi, Kohler. La tentative ayant échoué, c'est le vampire *sympathe* Rehvenge qui devient le nouveau dirigeant de la *Glymera*. Tout le monde ignore ses activités occultes et sa véritable nature.

De son côté, la *Lessening* Société trouve un nouveau meneur en la personne du fils inconnu de l'Omega. Laissé pour mort en tant que vampire, celui-ci est ranimé par son père et réorganise aussitôt les finances de la Société en devenant le nouveau fournisseur des drogues dures à Caldwell. Sa connaissance du monde des vampires lui permet de faire des ravages parmi les Civils.

Les héros : **Rehvenge** est le demi-frère de Bella, la compagne de Zadiste. Il est aussi *sympathe* (un manipulateur d'émotions) tant qu'il dissimule car ses pareils ont été quasiment exterminés. Il vit sous influence médicamenteuse et rencontre ainsi une infirmière vampire, Ehlena, dont la fraîcheur et la simplicité ne le laissent pas indifférent.

Ehlena mène une vie pauvre et difficile depuis que son père, malade, a été ruiné et chassé de la *Glymera*. Suite aux morts violentes dues à la guerre, elle reçoit un héritage inattendu et découvre de sombres secrets.

Une union est-elle possible entre eux alors que Rehvenge fait face à une guerre des gangs pour le monopole de la drogue et que son passé risque de paraître au grand jour ?

Quant à John, Qhuinn et Blaylock, ils vivent leurs premières expériences d'adultes.

Autres personnages : Les mêmes que précédemment, la princesse *sympathe* et son époux, et l'archange déchu, Lassiter... qui ramène Tohrment parmi la Confrérie

Livre VII : LE SECRET DU VAMPIRE - Lover Mine

Le contexte : À Caldwell dans l'état de New-York, la Confrérie de la Dague Noire devient plus forte en engageant à ses côtés les soldats entraînés par les Frères ou Lassiter, un ange déchu. Quant à John Matthew, il cherche à retrouver Xhex, sa compagne, enlevée par Lash.

De son côté, la *Lessening* Société s'organise autour du fils de l'Omega, un cocaïnomanie paranoïaque et dangereux, ennemi personnel de John.

Les héros : **John Matthew** est le guerrier Tehrror, un muet censé être le demi-frère de Beth, la reine. De sa jeunesse pauvre, il garde un lourd secret qui pèse dans sa vie. Par ailleurs, si on le croit fils de Darius, le Frère assassiné par les *lessers*, il est en réalité sa réincarnation, ce que lui-même ignore.

Xhex est une demi-*sympathe* qui travaillait autrefois avec Rehvenge au ZeroSum. Après son enlèvement, elle veut se venger de la *Lessening* Société et se joint aux Frères dans leur combat.

Autres personnages : Les mêmes que précédemment, et Saxton, le cousin de Qhuinn.
